



K. C. III. E. 1.

5. 62  
2



John Carter Brown  
Library  
Brown University

The John Carter Brown Library  
Brown University  
Purchased from the  
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

1025 7/22/1915  
L. H. ...  
...

...

2



HISTOIRE  
*PHILOSOPHIQUE*

ET

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE.  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

*Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL,*

---

TOME TROISIEME.

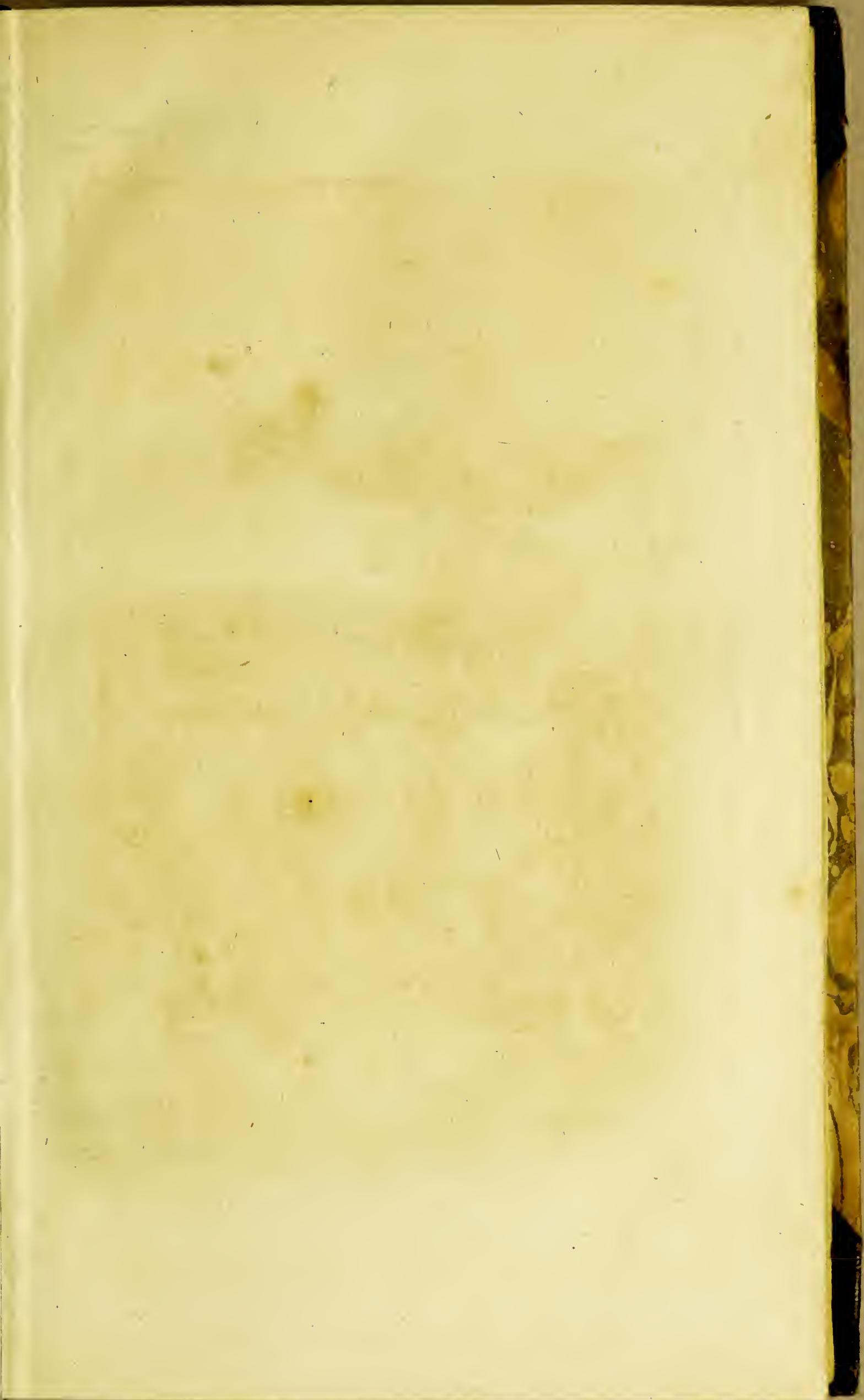
HISTOIRE  
GÉNÉRALE

MÉTIER

de la République  
de France

par M. de Lamoignon

Paris, chez la Citoyenne Lesclapart





*de la Rue de.*  
Les Espagnoles se rendent maitres de Montesuma  
dans Mexico même.

HISTOIRE  
*PHILOSOPHIQUE*

ET

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

*Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.*

---

TOME TROISIEME.



*A GENEVE,*

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur  
de la Ville & de l'Académie.

---

*M. DCC. LXXXIII.*

THESE  
PAGES  
ARE  
FOR  
RECORD  
AND  
REFERENCE  
ONLY

---

---

T A B L E

D E S

I N D I C A T I O N S.

---

---

LIVRE CINQUIEME.

*Commerce du Danemarck , d'Ostende , de  
la Suede , de la Prusse , de l'Espagne ,  
de la Russie , aux Indes Orientales.  
Questions importantes sur les liaisons de  
l'Europe avec les Indes.*

- I. *A*NCIENNES révolutions du Dane-  
marck. Page 3
- II. *Le Danemarck entreprend le commerce des  
Indes.* 7
- III. *Variations qu'a éprouvées le commerce des  
Danois aux Indes.* 9
- IV. *Etat aëtuel des Danois aux Indes.* 15

- V. *Etablissement d'une compagnie des Indes à Ostende.* 23
- VI. *Raisons qui amenerent la destruction de la compagnie d'Ostende.* 27
- VII. *Compagnie de Suede. Révolutions arrivées dans le gouvernement de cette nation.* 29
- VIII. *Les Suédois prennent part au commerce des Indes. De quelle maniere ils le conduisent.* 34
- IX. *Situation actuelle de la Suede.* 38
- X. *Le Roi de Prusse forme à Embden une compagnie pour les Indes. Caractere de ce Prince. Sort de son établissement.* 53
- XI. *Etablissement des Espagnols aux Philippines. Description de ces isles.* 59
- XII. *Les Espagnols & les Portugais se disputent la possession des Philippines.* 62
- XIII. *L'Espagne forme des établissemens aux Philippines. Raisons qui en ont empêché le succès.* 64
- XIV. *Etat actuel des Philippines.* 66
- XV. *A quels dangers sont exposées les Philippines.* 69
- XVI. *Ce que les Philippines pourroient devenir.* 72

DES INDICATIONS. vij

- XVII. *Notions générales sur la Tartarie.* 85
- XVIII. *Démêlés des Russes & des Chinois dans la Tartarie.* 88
- XIX. *La Russie obtient la liberté d'envoyer des caravanes à la Chine, & s'ouvre d'autres voies pour le commerce des Indes.* 89
- XX. *Etendue, gouvernement, population, revenus de la Russie.* 96
- XXI. *Commerce général de la Russie.* 100
- XXII. *Forces militaires de la Russie.* 103
- XXIII. *Obstacles qui s'opposent à la prospérité de la Russie. Moyens qu'on pourroit employer pour les surmonter.* 108
- XXIV. *Commerce de la Chine avec les régions voisines.* 115
- XXV. *Commerce des Européens avec la Chine.* 120
- XXVI. *Quelles sont les connoissances qu'on a sur le thé que les Européens achètent à la Chine.* 121
- XXVII. *Origine, nature & propriétés de la porcelaine que les Européens achètent à la Chine.* 125
- XXVIII. *Les Européens achètent de la soie à la Chine. En quoi elle differe de la nôtre.* 138

- XXIX. *Les Européens achètent des vernis & du papier à la Chine. Digression sur les arts de cet Empire.* 142
- XXX. *La Chine fournit aux Européens de la rhubarbe & quelques autres marchandises.* 149
- XXXI. *Quels sont les peuples de l'Europe qui ont formé des liaisons avec la Chine. A quelle somme s'élevent leurs achats.* 153
- XXXII. *Que deviendra le commerce de l'Europe avec la Chine ?* 156
- XXXIII. *L'Europe doit-elle continuer son commerce avec les Indes ?* 159
- XXXIV. *L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce ?* 170
- XXXV. *L'Europe doit-elle rendre libre le commerce des Indes, ou l'exploiter par des compagnies exclusives ?* 186



## LIVRE SIXIEME.

*Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etablissements Espagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.*

- I. *P*ARALLELE de l'histoire ancienne & moderne. 203
- II. *Anciennes révolutions de l'Espagne.* 205
- III. *Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.* 210
- IV. *Colomb cingle d'abord vers les Canaries. Détails sur ces isles.* 211
- V. *Arrivée de Colomb dans le Nouveau-Monde.* 215
- VI. *C'est à S. Domingue que les Espagnols forment leur premier établissement en Amérique. Mœurs des habitants de cette isle.* 216
- VII. *Cruautés commises par les conquérants à St. Domingue. Ce qu'elles produisent.* 221
- VIII. *Navigations qui conduisent les Espagnols à la connoissance du Mexique.* 230

- IX. *Les Espagnols abordent au Mexique. Leurs premiers combats sont contre la république de Tlascala.* 234
- X. *Introduits dans la capitale de l'Empire, les Espagnols sont obligés de l'évacuer après plusieurs événements extraordinaires.* 241
- XI. *Les Espagnols imaginent de nouveaux moyens pour subjuguier le Mexique, & ils y réussissent.* 248
- XII. *Idée qu'on doit se former du Mexique avant qu'il fût soumis à l'Espagne.* 253
- XIII. *Troubles extérieurs ou intérieurs qui ont agité le Mexique, depuis qu'il est devenu une possession Espagnole.* 268
- XIV. *Qu'est devenu le Mexique sous les loix de l'Espagne.* 282
- XV. *De la culture du jalap.* 285
- XVI. *De la culture de la vanille.* 286
- XVII. *De la culture de l'indigo.* 288
- XVIII. *De la culture de la cochenille.* 294
- XIX. *De l'exploitation des mines.* 301
- XX. *Par quelles raisons le Mexique ne s'est-il pas élevé à de plus grandes prospérités ?* 307
- XXI. *Liaisons du Mexique avec les Philippines.* 315

DES INDICATIONS. xj

- XXII. *Description des isles Marianes. Singularités qu'on y a observées.* 318
- XXIII. *Etat ancien & moderne de la Californie.* 327
- XXIV. *Communications du Mexique avec le Pérou & avec l'Espagne, par la voie de Guatimala.* 337
- XXV. *Description de Honduras, d'Yucatan & de Campêche. Qu'est-ce qui y divise l'Espagne & l'Angleterre?* 343
- XXVI. *C'est principalement par Vera - Cruz que le Mexique communique avec l'Espagne. Maximes par lesquelles ce commerce a été conduit jusqu'ici.* 350

Fin de la Table du Tome troisieme.

HISTOIRE



HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET  
POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



LIVRE CINQUIÈME.

*Commerce du Danemarck, d'Ostende, de la Suede,  
de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, aux  
Indes Orientales. Questions importantes sur les  
liaisons de l'Europe avec les Indes.*

**L**ES nations les plus puissantes, ainsi que les plus grands fleuves, n'ont rien été à leur origine. Il seroit difficile d'en citer une seule, depuis la création du monde, qui se soit étendue ou enri-

chie d'elle-même, pendant un long intervalle de tranquillité, par les seuls progrès de son industrie, par les seules ressources de sa population. La nature, qui fait les vautours & les colombes, prépare aussi l'horde féroce qui doit s'élaner un jour sur la société paisible qui s'est formée dans son voisinage, ou qu'elle rencontra dans ses courses vagabondes. La pureté du sang entre les nations, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de même que la pureté du sang entre les familles, ne peut être que momentanée, à moins que quelques institutions bizarres & religieuses ne s'y opposent. Le mélange est un effet nécessaire d'une infinité de causes; & par-tout il résulte du mélange une race ou perfectionnée ou dégradée, selon que le caractère & les mœurs du conquérant se font prêtés au caractère & aux mœurs du peuple conquis, ou que le caractère & les mœurs du peuple conquis ont cédé au caractère & aux mœurs du conquérant. Entre les causes qui accélèrent la confusion, celle qui se présente comme la première & la principale, c'est l'émigration, plus ou moins promptement amenée par la stérilité du sol & par l'ingratitude du séjour. Si l'aigle trouvoit une subsistance aisée entre les rochers déserts qui l'ont vu naître, jamais son vol rapide ne le porteroit, le bec entr'ouvert & les serres étendues, sur les troupeaux innocents qui paissent au pied de sa demeure escarpée. Mais que fait l'oiseau guerrier & vorace, après s'être emparé de sa proie? il regagne le sommet de son roc, pour n'en descendre que quand il fera de nouveau sollicité par le besoin. C'est aussi de la même manière que le barbare en use avec son voisin policé; & ce brigandage seroit éternel, si la nature avoit mis entre l'habitant d'une contrée & l'habitant d'une autre contrée, entre l'homme de

la montagne & l'homme de la plaine ou des marais, la même barriere qui sépare les différentes especes d'animaux.

C'est une opinion assez généralement reçue, que les Cimbres occupoient dans les temps les plus reculés, à l'extrémité de la Germanie, la Chersonese Cimbrique, connue de nos jours sous le nom de Holstein, de Sleswick, de Jutland, & que les Teutons habitoient les isles voisines. Que l'origine des deux peuples fût on ne fût pas commune, ils sortirent de leurs forêts, ou de leurs marais, ensemble & en corps de nation, pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire, & un climat plus doux. Ils se dispoient même à passer les Alpes, lorsque Rome jugea qu'il étoit temps d'opposer des digues à un torrent qui entraînoit tout. Ces barbares triompherent de tous les Généraux que leur opposa cette fiere république, jusqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius.

Leur pays presqu'entièrement désert après cette terrible catastrophe, fut de nouveau peuplé par des Scythes, qui, chassés par Pompée du vaste espace renfermé entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne, marcherent vers le Nord & l'Occident de l'Europe, soumettant les nations qui se trouvoient sur leur passage. Ils mirent sous le joug, la Russie, la Saxe, la Westphalie, la Chersonese Cimbrique & jusqu'à la Fionie, la Norwege & la Suede. On prétend qu'Odin, leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les asservir, qu'afin de soulever tous les esprits contre la puissance formidable, odieuse & tyrannique des Romains. Ce levain, qu'en mourant il laissa dans le Nord, y fermenta si bien en secret, que quelques siècles après toutes les nations fondirent, d'un commun accord, sur cet Empire ennemi de toute liberté, & eurent la

I.  
Anciennes  
révolutions  
du Dane-  
marck,

consolation de le renverser, après l'avoir affoibli par plusieurs secouffes réitérées.

Le Danemarck & la Norwege se trouverent sans habitants, après ces expéditions glorieuses. Ils se rétablirent peu-à-peu dans le silence, & recommencerent à faire parler d'eux vers le commencement du huitieme siecle. Ce ne fut plus la terre qui servit de théâtre à leur valeur; l'Océan leur ouvrit une autre carrière. Entourés de deux mers, on les vit se livrer entièrement à la piraterie, qui est toujours la premiere école de la navigation pour des peuples sans police.

Ils s'effayerent d'abord sur les Etats voisins, & s'emparerent du petit nombre de bâtimens marchands qui parcouroient la Baltique. Ces premiers succès enhardirent leur inquiétude, & les mirent en état de former des entreprises plus considérables. Ils infesterent de leurs brigandages, les mers & les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandres, de France, même de l'Espagne, de l'Italie & de la Grece. Souvent ils pénétrèrent dans l'intérieur de ces vastes contrées, & ils s'éleverent jusqu'à la conquête de la Normandie & de l'Angleterre. Malgré la confusion qui regne dans les annales de ces temps barbares, on parvient à démêler quelques-unes des causes de tant d'événemens étrangers.

D'abord, les Danois & les Norwégiens avoient, pour la piraterie, un penchant violent qu'on a toujours remarqué dans les peuples qui habitent le voisinage de la mer, lorsqu'ils ne sont pas contenus par de bonnes mœurs & de bonnes loix. L'habitude dut les familiariser avec l'Océan, les aguerrir à ses fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une foible ressource à la chasse dans un pays couvert de neiges & de

glaces , rien ne les attachoit à leur territoire. La facilité de construire des flottes , qui n'étoient que des radeaux grossièrement assemblés pour naviguer le long des côtes , leur donnoit les moyens d'aller par-tout , de descendre , de piller & de se rembarquer. Le métier de pirate étoit pour eux ce qu'il avoit été pour les premiers héros de la Grece , la carrière de la gloire & de la fortune , la profession de l'honneur , qui consistoit dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inspiroit un courage invincible dans leurs expéditions , tantôt combinées entre différents chefs , & tantôt séparées en autant d'armemens que de nations. Ces irruptions subites , faites en cent endroits à la fois , ne laissoient aux habitants des côtes mal défendues , parce qu'elles étoient mal gouvernées , que la triste alternative d'être massacrés , ou de racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avoient.

Quoique ce caractère destructeur fût une suite de la vie sauvage que menaient les Danois & les Norwégiens , de l'éducation grossière & toute militaire qu'ils recevoient , il étoit plus particulièrement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant imposteur exalta , si l'on peut s'exprimer ainsi , par ses dogmes sanguinaires , la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui servoit à la guerre , les épées , les haches , les piques , fût déifié. On cimentoit les engagements les plus sacrés par ces instruments si chers. Une lance plantée au milieu de la campagne attiroit à la priere & aux sacrifices. Odin lui-même , mis par sa mort au rang des immortels , fut la première divinité de ces affreuses contrées , où les rochers & les bois étoient teints & consacrés par le sang humain. Ses sectateurs croyoient l'honorer , en l'appellant le dieu des armées , le pere du carnage , le dépopulateur , l'incen-

diaire. Les guerriers, qui alloient se battre, faisoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui consacroient. Ces ames étoient le droit d'Odin. La croyance universelle étoit, que ce Dieu se montroit dans les batailles, tantôt pour protéger ceux qui se défendoient avec courage, & tantôt pour frapper les heureuses victimes qu'il destinoit à périr. Elles le suivoient au séjour du ciel, qui n'étoit ouvert qu'aux guerriers. On couroit à la mort, au martyre, pour mériter cette récompense. Elle achevoit d'élever jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à une sainte ivresse du sang, le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le christianisme renversa toutes les idées qui formoient la chaîne d'un pareil système. Les missionnaires avoient besoin de rendre leurs profélytes sédentaires, pour travailler utilement à leur instruction, & ils réussirent à les dégoûter de la vie vagabonde, en leur suggérant d'autres moyens de subsister. Ils furent assez heureux pour leur faire aimer la culture, & sur-tout la pêche. L'abondance du hareng, que la mer amenoit alors sur les côtes, y procuroit un moyen de subsistance très-facile. Le superflu de ce poisson fut bientôt échangé contre le sel nécessaire pour conserver le reste. Une même foi, de nouveaux rapports, des besoins mutuels, une grande sûreté, encouragerent ces liaisons naissantes. La révolution fut si entière, que, depuis la conversion des Danois & des Norwégiens, on ne trouve pas dans l'histoire la moindre trace de leurs expéditions, de leurs brigandages.

Le nouvel esprit qui paroissoit animer la Norwege & le Danemarck, devoit étendre de jour en jour leur communication avec les autres peuples de l'Europe. Malheureusement, elle fut interceptée par l'ascendant que prenoient les villes an-

féatiques. Lors même que cette grande & singulière confédération fut déchue, Hambourg maintint la supériorité qu'il avoit acquise sur tous les sujets de la domination Danoise. Ils commençoient à rompre les liens qui les avoient asservis à cette espèce de monopole, lorsqu'ils furent décidés à la navigation des Indes, par une circonstance assez particulière pour être remarquée.

Un facteur Hollandois, nommé Boschower, chargé par sa nation de faire un traité de commerce avec le Roi de Ceylan, se rendit si agréable à ce Monarque, qu'il devint le chef de son conseil, son Amiral, & fut nommé Prince de Mingo-ne. Boschower, enivré de ces honneurs, se hâta d'aller en Europe, les étaler aux yeux de ses concitoyens. L'indifférence avec laquelle ces républicains reçurent l'esclave titré d'une Cour Asiatique, l'offensa cruellement. Dans son dépit, il passa chez Christiern IV, Roi de Danemarck, pour lui offrir ses services & le crédit qu'il avoit à Ceylan. Ses propositions furent acceptées. Il partit en 1618 avec six vaisseaux, dont trois appartenoient au gouvernement, & trois à la compagnie qui s'étoit formée pour entreprendre le commerce des Indes. La mort, qui le surprit dans la traversée, ruina les espérances qu'on avoit conçues. Les Danois furent mal reçus à Ceylan; & Ové Giedde de Tommerup, leur chef, ne vit d'autre ressource que de les conduire dans le Tanjaour, partie du continent le plus voisin de cette isle.

Le Tanjaour est un petit Etat qui n'a que cent milles dans sa plus grande longueur, & quatre-vingts milles dans sa plus grande largeur. C'est la Province de cette côte la plus abondante en riz. Cette richesse naturelle, beaucoup de manufactures communes, une grande abondance de racines

II.

Le Danemarck entreprend le commerce des Indes.

propres à la teinture, font monter ses revenus publics à près de 5,000,000 liv. Elle doit sa prospérité à l'avantage d'être arrosée par le Caveri, rivière qui prend sa source dans les Gathes. Ses eaux, après avoir parcouru un espace de plus de quatre cents milles, se divisent à l'entrée du Tanjaour en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram. L'autre conserve le nom de Caveri, & se subdivise encore en quatre branches, qui coulent toutes dans le Royaume, & le préservent de cette sécheresse horrible qui brûle, durant une grande partie de l'année, le reste du Coromandel.

Cette heureuse situation fit desirer aux Danois de former un établissement dans le Tanjaour. Leurs propositions furent accueillies favorablement. On leur accorda un territoire fertile & peuplé, sur lequel ils bâtirent d'abord Trinquebar, & dans la suite la forteresse de Dansbourg, suffisante pour la défense de la rade & de la ville. De leur côté ils s'engagerent à une redevance annuelle de deux mille pagodes, ou de 16,800 liv. qu'ils payent encore.

La circonstance étoit favorable pour fonder un grand commerce. Les Portugais, opprimés par un joug étranger, ne faisoit que de foibles efforts pour la conservation de leurs possessions. Les Espagnols n'envoyoient des vaisseaux qu'aux Moluques & aux Philippines. Les Hollandois ne travailloient qu'à se rendre maîtres des épiceries. Les Anglois se ressentoient des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces Puissances voyoient avec chagrin un nouveau rival, mais aucune ne le traversoit.

Il arriva de-là que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds, qui ne passoit pas 853,263 livres, firent des affaires assez considéra-

bles dans toutes les parties de l'Inde. Malheureusement, la compagnie de Hollande prit une supériorité assez décidée, pour les exclure des marchés où ils avoient traité avec le plus d'avantage; & par un malheur plus grand encore, les dissensions qui bouleverserent le Nord de l'Europe, ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie de s'occuper d'intérêts si éloignés. Les Danois de Trinquebar tomberent insensiblement dans le mépris, & des naturels du pays, qui n'estiment les hommes qu'en proportion de leur richesse, & des nations rivales, dont ils ne purent soutenir la concurrence. Cet état d'impuissance les découragea. La compagnie remit son privilege, & céda ses établissemens au gouvernement, pour le dédommager des sommes qui lui étoient dues.

Une nouvelle société s'éleva en 1670 sur les débris de l'ancienne. Christiern V lui fit un présent en navires ou autres effets, qui fut estimé 310,828 livres 10 sols, & les intéressés fournirent 732,600 livres. Cette seconde entreprise, formée sans fonds suffisants, fut encore plus malheureuse que la première. Après un petit nombre d'expéditions, le comptoir de Trinquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avoit, pour fournir à sa subsistance, à celle de sa foible garnison, que son petit territoire, & deux bâtimens qu'il frétoit aux négocians du pays. Ces ressources même lui manquèrent quelquefois, & il se vit réduit, pour ne pas mourir de faim, à engager trois des quatre bastions qui formoient sa forteresse. A peine le mettoit-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaisseau pour l'Europe, avec une cargaison médiocre.

La pitié paroissoit le seul sentiment qu'une situation si désespérée pût inspirer. Cependant la

III.  
Variations  
qu'a éprou-  
vé le com-  
merce des  
Danois aux  
Indes.

jalousie qui ne dort jamais, & l'avarice qui s'alarme de tout, suscitèrent aux Danois une guerre odieuse. Le Raja de Tanjaour, qui leur avoit coupé plusieurs fois la communication avec son territoire, les attaqua en 1689 dans Trinquibar même, à l'instigation des Hollandois. Ce Prince étoit sur le point de prendre la place après six mois de siege, lorsqu'elle fut secourue & délivrée par les Anglois. Cet événement n'eut ni ne pouvoit avoir des suites importantes. La compagnie Danoise continua à languir. Son dépérissement devenoit même tous les jours plus grand. Elle expira en 1730, mais après avoir manqué à ses engagements.

De ses cendres naquit, deux ans après, une nouvelle société. Les faveurs qu'on lui prodigua pour la mettre en état de négocier avec économie, avec liberté, sont la preuve de l'importance que le gouvernement attachoit à ce commerce. Son privilege exclusif devoit durer quarante ans. Ce qui servoit à l'armement, à l'équipement de ses vaisseaux, étoit exempt de toute imposition. Les ouvriers du pays qu'elle employoit, ceux qu'elle faisoit venir des pays étrangers, n'étoient point assujettis aux réglemens des corps de métier, qui enchaînoient l'industrie en Danemarck, comme dans le reste de l'Europe. On la dispensoit de se servir de papier timbré dans ses affaires. Sa juridiction étoit entiere sur ses employés, & les sentences de ses directeurs n'étoient pas sujettes à révision, à moins qu'elles ne prononçassent des peines capitales. Pour écarter jusqu'à l'ombre de la contrainte, le Souverain sacrifia le droit qu'il pouvoit avoir de se mêler de l'administration, comme principal intéressé. Il renonça à tout influence dans le choix des officiers civils ou militaires, & ne se réserva que la confirmation du

Gouverneur de Trinquebar. Il s'engagea même à ratifier toutes les conventions politiques qu'on jugeroit à propos de faire avec les Puissances de l'Asie.

Pour prix de tant de faveurs, le gouvernement n'exigea qu'un pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine qui seroient exportées, & deux & demi pour cent sur celles qui se consommeroient dans le Royaume.

L'octroi dont on vient de voir les conditions, n'eut pas été plutôt accordé, qu'il fallut songer à trouver des intéressés. L'opération étoit délicate. Le commerce des Indes avoit été jusqu'alors si malheureux, que les riches citoyens devoient avoir une répugnance invincible à y engager leur fortune. Une idée nouvelle changea la disposition des esprits. On distingua deux especes de fonds. Le premier, appelé *constant*, fut destiné à l'acquisition de tous les effets que l'ancienne compagnie avoit en Europe & en Asie. On donna le nom de *roulant* à l'autre, parce qu'il étoit réglé tous les ans sur le nombre & la cargaison des navires qui seroient expédiés. Chaque actionnaire avoit la liberté de s'intéresser ou de ne pas s'intéresser à ces armemens, qui étoient liquidés à la fin de chaque voyage. Par cet arrangement, la compagnie fut permanente par son fonds constant, & annuelle par le fonds roulant.

Il paroissoit difficile de régler les fraix que devoit supporter chacun des deux intérêts. Tout s'arrangea plus aisément qu'on ne l'avoit espéré. Il fut arrêté que le fonds roulant ne feroit que les dépenses nécessaires pour l'achat, l'équipement, la cargaison des navires. Tout le reste devoit regarder le fonds constant, qui, pour se dédommager, préleveroit dix pour cent sur toutes les marchan-

dises des Indes qui se vendroient en Europe, & de plus cinq pour cent sur tout ce qui partiroit de Trinquebar.

Le capital de la nouvelle compagnie fut de 3,240,000 livres, partagés en seize cents actions de 2,025 livres chacune.

Avec ces fonds, toujours en activité, les associés expédierent, durant les quarante années de leur octroi, cent huit bâtimens. La charge de ces navires monta en argent à 87,333,637 liv. 10 s. & en marchandises à 10,580,094 livres; ce qui faisoit en tout 97,913,731 liv. 10 s. Leurs retours furent vendus 188,939,673 livres. Le Danemarck n'en consuma que pour 35,450,262 livres. Il en fut donc exporté pour 153,489,411 livres. Qu'on fasse une nouvelle division, & il se trouvera que les ventes annuelles se sont élevées à la somme de 4,723,491 liv. 16 s.; que le pays n'en a consommé tous les ans que pour 886,250 liv. 10 s., & que les étrangers en ont enlevé pour 3,837,235 liv. 10 s.

Les répartitions furent très-irrégulières, tout le temps que dura le privilege. Elles auroient été plus considérables, si une partie des bénéfices n'eût été mise régulièrement en augmentation de commerce. Par cette conduite sage & réfléchie, les heureux associés réussirent à tripler leurs capitaux. Ces fonds auroient encore grossi de 2,000,000 liv., si le ministère Danois n'eût engagé, en 1754, la direction à ériger une statue au Roi Frédéric V.

Lorsque je pense à ces monuments publics, consacrés à un Souverain de son vivant, je ne puis me distraire de son manque de pudeur. En les ordonnant lui-même, le Prince semble dire à ses peuples: Je suis un grand homme, je suis

» un grand Roi. Je ne saurois aller tous les jours  
» me présenter à vos yeux, & recevoir le té-  
» moignage éclatant de votre admiration & de  
» votre amour. Mais voilà mon image. Entourez-  
» la ; satisfaites-vous. Quand je ne ferai plus, vous  
» conduirez votre enfant aux pieds de ma statue ;  
» & vous lui direz : Tiens, mon fils, regarde-le  
» bien. C'est celui-là qui repoussa les ennemis de l'E-  
» tat ; qui commanda ses armées en personne ; qui  
» paya les dettes de ses aïeux ; qui fertilisa nos  
» champs ; qui protégea nos agriculteurs ; qui ne  
» gêna point nos consciences ; qui nous permit d'être  
» heureux, libres & riches, & que son nom soit  
» à jamais béni ».

Quel insolent orgueil, si cela est ! Quelle impudence si cela n'est pas ! Mais combien il y auroit peu de ces monuments, si l'on n'en eût élevé qu'aux Princes qui les méritoient ? Si l'on abattoit tous les autres, combien en resteroit-il ? Si la vérité avoit dicté les inscriptions dont ils sont environnés, qu'y liroit-on ? » A Néron, après avoir assassiné sa mere, » tué sa femme, égorgé son instituteur, & trempé » ses mains dans le sang des citoyens les plus dignes ». Vous frémissez d'horreur. Eh ! viles nations, que ne m'est-il permis de substituer les véritables inscriptions à celles dont vous avez décoré les monuments de vos Souverains. On n'y liroit pas les mêmes forfaits ; mais on y en liroit d'autres, & vous frémiriez encore.

J'écrirois ici, comme autrefois sur la colonne de Pompée : A Pompée, après avoir massacré trois millions d'hommes. J'écrirois là..... Lâches, craignez-vous donc que vos maîtres ne rougissent de leur méchanceté ? Lorsque vous leur rendez de pareils hommages, comment peuvent-ils croire à votre malheur ? Comment ne se prendront-ils

pas pour les idoles de vos cœurs, lorsque vous applaudissez par vos acclamations à la bassesse des courtisans ?

Mais les nations me répondent : » Ces monuments ne sont pas notre ouvrage. Jamais nous n'aurions pensé à conférer les honneurs du bronze à un tyran qui nous tenoit plongés dans la misère, & à qui notre profond silence annonça tant de fois l'indignation dont nous étions pénétrés, lorsqu'il traversoit en personne l'enceinte de notre ville. Nous ! nous ! nous aurions été assez insensés pour aller déposer dans un moule le reste du sang dont il avoit épuisé nos veines. Vous ne le croyez pas ».

Souverains, si vous êtes bons, la statue que vous vous élevez à vous-mêmes, vous est assurée. La nation dont vous aurez fait la félicité, vous l'accordera, cent ans après votre mort, lorsque l'histoire vous aura jugés. Si vous êtes méchants & vicieux, vous n'éternisez que votre méchanceté & vos vices. Le Monarque, qui aura quelque dignité, attendra. Celui qui auroit l'ame vraiment grande, dédaigneroit peut-être une sorte d'encens prodiguée, dans tous les siècles, au vice indistinctement & à la vertu. Au moment où l'on graveroit autour de sa statue : A TRÈS-GRAND, TRÈS-BON, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-GLORIEUX, TRÈS-MAGNIFIQUE Prince un tel, il se rappelleroit que les mêmes titres furent gravés sous un Tibère, un Domitien, un Caligula ; & il s'écrieroit avec un digne Romain : » Epargnez-moi, un hommage trop suspect. Loin de moi des honneurs flétris. Mon temple est dans vos cœurs. C'est-là que mon image est belle & qu'elle durera ».

En effet, quelle que soit la solidité que l'on

donne aux monuments, un peu plutôt, un peu plus tard, le temps les frappe & les renverse. La pointe de sa faux s'émouffe, au contraire, sur la page de l'histoire. Elle ne peut rien, ni sur le cœur, ni sur la mémoire de l'homme. La vénération, se transmet d'âge en âge, & les siècles qui se succèdent en font les éternels échos. Flots orgueilleux de la Seine, soulevez-vous, si vous l'osez : vous emporterez, & nos ponts, & la statue de Henri : mais son nom restera. C'est devant la statue de ce bon Roi, que le peuple attendri, que l'étranger s'arrête. Si l'on visite aussi les monuments qui vous sont consacrés, Souverains, ne vous en imposez pas. Ce ne sont pas vos personnes qu'on vient honorer ; c'est l'ouvrage de l'art qu'on vient admirer : encore regrette-t-on qu'un talent sublime, qui se devoit à la vertu, se soit bassément prostitué au crime. Aux pieds de votre statue, quelle est la pensée du citoyen & de l'étranger, lorsqu'il se voit entouré de malheureux, dont l'aspect lui montre la misère, & dont la voix plaintive sollicite un modique secours ? N'est-ce pas comme s'ils disoient : VOIS ET SOULAGE LE MAL QUE CET HOMME DE BRONZE NOUS A FAIT. Elevez des statues aux grands hommes de votre nation, & l'on y cherchera la vôtre. Mais il n'y a qu'un homme & qu'une statue dans toutes les contrées soumises à la tyrannie. Là, le bronze parle, & le marbre dit : PEUPLES, APPRENEZ QUE JE SUIS TOUT, ET QUE VOUS N'ÊTES RIEN. Et qu'on me pardonne cet écart. L'écrivain seroit trop à plaindre, s'il ne se livroit pas quelquefois au sentiment qui l'opresse.

Lorsque le privilege de la compagnie expira le 12 Avril 1772, il lui fut accordé un nouvel oc-

IV.  
Etat actuel  
des Danois  
aux Indes.

troi, mais pour vingt ans seulement. On mit même quelques restrictions aux faveurs dont elle avoit joui.

A l'exception du commerce de la Chine, qui reste toujours exclusif, les mers des Indes sont ouvertes à tous les citoyens, & à l'étranger qui voudra s'intéresser dans leurs entreprises. Mais pour jouir de cette liberté, il faut n'employer que des navires construits dans quelqu'un des ports du Royaume; embarquer dans chaque vaisseau pour 13,500 liv. au moins de marchandises de manufactures nationales; payer à la compagnie 67 liv. 10 sols par last, ou deux pour cent de la valeur de la cargaison au départ, & huit pour cent au retour. Les particuliers peuvent également négocier d'Inde en Inde, moyennant un droit d'entrée de quatre pour cent pour les productions d'Asie, & de deux pour cent pour celles d'Europe, dans tous les établissements Danois. Si, comme on n'en fauroit douter, la Cour de Copenhague n'a fait ces arrangements que pour donner de la vie à ses comptoirs, l'expérience a dû la convaincre qu'elle a été trompée.

La compagnie étoit autrefois exempte des droits établis sur ce qui sert à la construction, à l'approvisionnement des vaisseaux. On l'a privée d'une franchise qui entraînoit trop d'inconvénients. Elle reçoit en dédommagement, 67 liv. 10 s. par last, & 13 livres 10 sols pour chacune des personnes qui forment l'équipage de ses bâtimens. On l'oblige, d'un autre côté, à exporter sur chacun de ses navires, expédiés pour l'Inde, 13,500 liv. de marchandises fabriquées dans le Royaume, & 18,000 liv. sur chacun des navires destinés pour la Chine.

Les droits anciennement différents, pour les productions de l'Asie qui se consommoient en Danemarck,

marck, ou qui passoient à l'étranger, sont actuellement les mêmes. Toutes, sans égard pour leur destination, doivent deux pour cent. Le gouvernement a voulu aussi rester l'arbitre des fraix de douane que les soieries & les cafés, destinés pour l'Etat, feroient obligés de supporter. Cette réserve a pour but l'intérêt des isles de l'Amérique & des manufactures nationales.

Le Roi a renoncé à l'usage où il étoit de placer tous les ans, dans le commerce de la compagnie, la somme d'environ 100,000 liv., dont il lui revenoit communément un profit de vingt pour cent. Pour le dédommager de ce sacrifice, il fera versé dans sa caisse particuliere 22,500 liv. lorsque ce corps n'expédiera qu'un vaisseau; 36,000 liv. lorsqu'il en fera partir deux; & 45,000 liv., lorsqu'il y en aura trois ou un plus grand nombre.

Sous l'ancien régime, il suffisoit d'être propriétaire d'une action, pour avoir droit de suffrage dans les assemblées générales. Pour trois actions, on avoit deux voix; trois pour cinq, & ainsi dans la même proportion jusqu'à douze voix, nombre qu'on ne pouvoit jamais passer, quel que fût l'intérêt qu'on eût dans les fonds de la compagnie. Mais il étoit permis de voter pour les absents ou les étrangers, pourvu qu'on portât leur procuration. Il arrivoit de-là qu'un petit nombre de négociants domiciliés à Copenhague, se rendoient les maîtres de toutes les délibérations. On a remédié à ce désordre, en réduisant à trois le nombre des voix qu'on pourroit avoir, soit pour soi-même, soit par commission.

Telles sont les vues nouvelles qui distinguent le nouvel octroi de ceux qui l'avoient précédé. L'exemple du ministère a influé sur la conduite

des intéressés, qui ont fait aussi quelques changements remarquables dans leur administration.

La distinction du fonds constant & du fonds roulant réduisoit la compagnie à un état précaire, puisqu'on étoit libre de retirer, après chaque voyage, le dernier qui servoit de base aux opérations. Pour donner au corps une meilleure constitution, ces deux intérêts ont été confondus. Désormais, les actionnaires ne pourront, jusqu'à la fin de l'octroi, revendiquer aucune portion de leur capital. Ceux d'entre eux qui, pour quelque raison que ce puisse être, voudront diminuer leurs risques, feront réduits à vendre leurs actions, comme cela se pratique par-tout ailleurs.

A l'expiration du dernier octroi, la compagnie avoit un fonds de 11,906,059 livres, partagé en seize cents actions d'environ 7,425 livres chacune. Le prix de l'action étoit évidemment trop fort dans une région où les fortunes sont si bornées. On a remédié à cet inconvénient, en divisant une action en trois; de sorte qu'il y en a maintenant quatre mille huit cents dont le prix, pour plus de sûreté, n'a été porté sur les livres, qu'à 250 livres. Ce changement en doit rendre l'achat & la vente plus faciles, en augmenter la circulation & la valeur.

Le projet d'élever les établissements Danois, dans l'Inde, à plus de prospérité qu'ils n'en avoient eu, a occupé ensuite les esprits. Pour réussir, il a été réglé qu'on y laisseroit constamment 2,250,000 livres, en y comprenant leur valeur estimée 900,000 livres. Les bénéfices qu'on pourra faire avec ces fonds, pendant dix ans, resteront en augmentation de capital, sans qu'on puisse en faire des répartitions.

Jusqu'à ces derniers temps, les navires, expé-

diés d'Europe pour la Chine, portoient toujours les facteurs, chargés de former leur cargaison. On a judicieusement pensé que des agents établis chez cette nation célèbre, en faisoient mieux l'esprit, & feroient leurs ventes, leurs achats avec plus de facilité & de succès. Dans cette vue, quatre facteurs ont été fixés à Canton, pour y conduire les intérêts du corps qui les a choisis.

Les Danois avoient autrefois formé un petit établissement aux isles de Nicobar. Il ne coûtoit pas beaucoup, mais il ne rendoit rien. Son inutilité l'a fait sagement proscrire.

La compagnie avoit contracté l'habitude d'accorder, sur hypothèque, aux acheteurs un crédit de plusieurs années. Cette facilité l'obligeoit elle-même d'emprunter souvent des sommes considérables à Amsterdam ou à Copenhague. On s'est vivement élevé contre une pratique inconnue aux nations rivales. Il eût été peut-être dangereux d'y renoncer entièrement : mais on l'a renfermée dans des bornes assez étroites pour prévenir toute défiance.

A ces principes de commerce, fort supérieurs à ceux qui étoient suivis, la compagnie a ajouté les avantages d'une direction mieux ordonnée, plus éclairée & mieux surveillée.

Aussi, une confiance universelle a-t-elle été le fruit de ces sages combinaisons. Quoique le dividende n'ait été que de huit pour cent en 1773, & de dix pour cent en 1774 & en 1775, on a vu les actions s'élever à vingt-cinq & trente pour cent de bénéfice. Leur prix auroit vraisemblablement augmenté encore, si la paix intérieure de la société n'avoit été, depuis peu, si scandaleusement troublée.

L'ancienne compagnie bornoit presque ses opé-

ration au commerce de la Chine. De tous ceux dont elle avoit le choix, c'étoit celui où il y avoit le moins de risque à courir, & plus de bénéfices à espérer. Sans abandonner cette source de richesses, on est entré dans quelques autres long-temps négligées.

Le Malabar, il est vrai, a peu fixé l'attention. Autrefois on ne tiroit annuellement des loges de Coleschey & de Calicut qu'une soixantaine de milliers de poivre. Ces achats n'ont guere augmenté : mais on a eu raison d'espérer que les affaires prendroient plus de consistance dans le Bengale.

A peine les Danois avoient paru aux Indes, qu'ils s'étoient placé à Chinchurat, sur les bords du Gange. Leurs malheurs les écartèrent de cette opulente région pendant plus d'un siecle. Ils s'y montrèrent de nouveau en 1755, & voulurent occuper Bankibasar, qui avoit appartenu à la compagnie d'Ostende. La jalousie du commerce, qui est devenue la passion dominante de notre siecle, traversa leurs vues, & ils se virent réduits à fonder Frédéric - Nagor, dans le voisinage. Ce comptoir coûta tous les ans 22,500 livres plus que son territoire & ses douanes ne rendirent. Cette dépense, quoique foible, étoit plus considérable que les opérations ne le comportoient. L'attention qu'on eut, après le renouvellement du privilege, d'envoyer de l'argent à cet établissement trop négligé, lui donna un commencement de vie : mais il rentra bientôt dans le néant. Son malheur est venu d'avoir été mis dans une dépendance absolue de Trinquébar.

Cette premiere des colonies Danoises possède un excellent territoire, qui, quoique de deux lieues de circonférence seulement, avoit autrefois une

population de trente mille ames. Dix mille habitoient la ville même. On en voyoit un peu plus dans une grande aldée, remplie de manufactures grossieres. Le reste travailloit utilement dans quelques autres lieux moins considérables. Trois cents ouvriers, facteurs, marchands ou soldats : c'étoit tout ce qu'il y avoit d'Européens dans l'établissement. Son revenu étoit d'environ 100,000 livres, & ce revenu suffisoit à toutes ses dépenses.

Avec le temps, le désordre se mit dans la colonie. Elle rendit moins, & coûta le double. Les entrepreneurs s'éloignerent, les fabriques languirent, les achats diminuerent, & l'on n'obtint qu'un bénéfice très-borné sur ceux qu'on ordonnoit de loin en loin. Dans l'impuissance où l'on étoit de faire des avances aux ateliers, il fallut payer les marchandises vingt-cinq & trente pour cent plus cher, que si l'on se fût conformé aux usages reçus dans ces contrées.

Depuis 1772, Trinquebar a changé de face. Un peu de liberté, quelques fonds, une meilleure administration, une augmentation de territoire, d'autres causes encore ont amélioré son sort. Mais jamais sa destinée, jamais la destinée du corps qui lui donne des loix ne seront brillantes.

La position locale du Danemarck; le génie de ses peuples, son degré de puissance relative : tout l'éloigne d'un grand commerce aux Indes. Ses provinces sont-elles assez riches pour fournir les sommes nécessaires aux grandes spéculations, ou les étrangers livreront-ils leurs capitaux à une association soumise aux caprices, exposée aux vexations d'une autorité illimitée ? Il est dans la nation du gouvernement despotique de rompre les liens qui doivent unir les nations; & quand il a brisé ce ressort, il ne peut plus le rétablir. C'est la con-

fiance qui rapproche les hommes, qui unit les intérêts; & le pouvoir arbitraire est incompatible avec la confiance, parce qu'il détruit toute sûreté.

Le projet formé en 1728 de transférer de Copenhague à Altena le siege du commerce avec l'Asie, pouvoit bien procurer quelques avantages; mais il ne levoit aucun des obstacles qu'on vient d'exposer. Ainsi, nous ne craignons pas de dire que l'Angleterre & la Hollande firent un acte de tyrannie inutile, en s'opposant à cet arrangement domestique, d'une puissance libre & indépendante.

Celui qui prend quelque intérêt au genre humain; celui qui ne porte pas au dedans de lui-même l'ame étroite d'un moine, pour qui l'enceinte de sa prison claustrale est tout & le reste de l'univers n'est rien, peut-il concevoir quelque chose de plus absurde & de plus cruel que cette infâme jalousie des grandes puissances; que cet horrible abus de leurs forces, pour empêcher les Etats foibles d'améliorer leur condition? Le particulier qui se proposeroit au milieu de sa nation le rôle qu'elles font au milieu des autres nations, feroit le plus exécration des malfaiteurs. Anglois, François, Hollandois, Espagnols, Allemands: voici le motif honnête pour lequel vous prenez les armes les uns contre les autres, pour lequel vous vous entr'égorgez: c'est pour savoir à qui d'entre vous restera le privilege exclusif de la tyrannie, & le monopole du bonheur. Je n'ignore pas que vous colorez ce projet atroce du prétexte de pourvoir à votre sécurité: mais comment peut-on vous en croire, lorsqu'on ne vous voit mettre aucun terme à votre ambition; & que plus vous êtes puissants, plus vous êtes impérieux? Vous n'exigez pas seulement tout ce qu'il est de votre intérêt particulier d'obtenir; votre orgueil

va quelquefois jusqu'à demander ce qu'il seroit honteux d'accorder. Vous ne pensez pas qu'on n'avilit point un peuple fans de fâcheuses conséquences. Son honneur peut s'endormir pendant quelque temps : mais tôt ou tard, il se réveille & se venge ; & comme de toutes les injures l'humiliation est la plus offensante, c'est aussi la plus vivement sentie & la plus cruellement vengée.

Les lumières sur le commerce & sur l'administration, la saine philosophie, qui gagnoient insensiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avoient trouvé des barrières insurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avoient pu pénétrer à la Cour de Vienne qui ne s'occupoit que de projets de guerre & d'agrandissement par la voie des conquêtes. Les Anglois & les Hollandois, attentifs à empêcher la France d'augmenter son commerce, ses colonies & sa marine, lui suscitoient des ennemis dans le continent, & prodiguoient à la Maison d'Autriche des sommes immenses qu'elle employoit à combattre la France : mais à la paix, le luxe d'une couronne rendoit à l'autre plus de richesses qu'elle ne lui en avoit ôté par la guerre.

Des États, qui, par leur étendue, rendroient formidable la puissance Autrichienne, bornent ses facultés par leur situation. La plus grande partie de ses Provinces est éloignée des mers. Le sol de ses possessions produit peu de vins, peu de fruits précieux aux autres nations. Il ne fournit ni les huiles, ni les soies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettoit d'aspirer à l'opulence, & elle ne favoit pas être économe. Avec le luxe & le faste naturel aux grandes Cours, elle n'encourageoit point l'industrie & les manufactures, qui pouvoient fournir à ce goût de dé-

V.  
Etablisse-  
ment d'une  
compagnie  
des Indes à  
Ostende.

pense. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les sciences arrêtoit ses progrès en tout. Les artistes restent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne sont pas éclairés par les savants. Les sciences & les arts languissent ensemble, par-tout où n'est point établie la liberté de penser. L'orgueil & l'intolérance de la Maison d'Autriche, entretenoient dans ses vastes domaines, la pauvreté, la superstition, un luxe barbare.

Les Pays-Bas même, autrefois si renommés pour leur activité & leur industrie, ne conservoient rien de leur ancien éclat. Le voyageur, qui passoit à Anvers, regardoit avec étonnement les ruines d'une ville autrefois si florissante. Il en comparoit la bourse avec les superbes édifices du paganisme après la destruction du culte des idoles. C'étoit la même solitude; c'étoit la même majesté. On y voyoit les citoyens indigents & tristes se promener, comme on vit sous Constantin les Prêtres déguenillés errer autour de leurs temples déserts, ou accroupis aux pieds de ces autels où l'on immoloit des hécatombes, dire la bonne aventure pour une petite pièce de cuivre. Anvers, qui avoit été, durant deux siècles, le magasin du Nord, ne voyoit pas un seul vaisseau dans son port. Bien loin de fournir aux nations leur habillement, Bruxelles & Louvain recevoient le leur des Anglois. La pêche si précieuse du hareng avoit passé de Bruges à la Hollande. Gand, Courtray, quelques autres villes, voyoient diminuer tous les jours leurs manufactures de toile & de dentelles. Ces Provinces, placées au milieu des trois peuples les plus éclairés, les plus commerçants de l'Europe, n'avoient pu, malgré leurs avantages naturels, soutenir cette concurrence. Après avoir lutté quelque temps contre l'oppression,

contre des entraves multipliées par l'ignorance, contre les privilèges qu'un voisin avide arrachoit aux besoins continuels du gouvernement, elles étoient tombées dans un dépérissement extrême.

Le Prince Eugene, aussi grand homme d'Etat que grand homme de guerre, élevé au-dessus de tous les préjugés, cherchoit depuis long-temps les moyens d'accroître les richesses d'une puissance dont il avoit si fort reculé les frontières, lorsqu'on lui proposa d'établir à Ostende une compagnie des Indes. Les vues de ceux qui avoient formé ce plan étoient étendues. Ils prétendoient que si cette entreprise pouvoit se soutenir, elle animeroit l'industrie de tous les Etats de la Maison d'Autriche; donneroit à cette puissance une marine, dont une partie seroit dans les Pays-Bas, & l'autre à Fiume ou à Trieste; la délivreroit de l'espece de dépendance où elle étoit encore des subsides de l'Angleterre & de la Hollande; & la mettroit en état de se faire craindre sur les côtes de Turquie, & jusque dans Constantinople.

L'habile Ministre auquel s'adressoit ce discours, sentit aisément le prix des ouvertures qu'on lui faisoit. Il ne voulut cependant rien précipiter. Pour accoutumer les esprits de sa Cour, ceux de l'Europe entière à cette nouveauté, il voulut qu'en 1717 on fît partir avec ses seuls passe-ports deux vaisseaux pour l'Inde. Le succès de leur voyage multiplia les expéditions dans les années suivantes. Toutes les expériences furent heureuses; & le Conseil de Vienne crut pouvoir, en 1722, fixer le sort des intéressés, la plupart Flamands, par l'octroi le plus ample qui eût jamais été accordé. Seulement, il stipula qu'on lui payeroit, jusqu'à la fin de 1724, trois pour cent pour tout ce qui

feroit exporté, pour tout ce qui seroit importé, & six pour cent dans la suite.

La rapacité des gouvernements est inconcevable. Dans toute cette histoire, on ne trouvera pas peut-être un seul exemple où l'imposition n'ait été concomitante de l'entreprise; pas un Souverain qui n'ait voulu s'affurer une partie de la moisson avant que la récolte fût faite, sans s'appercevoir que ces exactions prématurées étoient des moyens sûrs de la détruire. D'où naît cette espece de vertige? Est-ce de l'ignorance? est-ce de l'indigence? seroit-ce une séparation secrete de l'intérêt propre de l'administration de l'intérêt général de l'Etat?

Quoi qu'il en soit, la nouvelle compagnie, qui avoit un fonds de six millions de florins ou de 10,800,000 livres, parut avec distinction dans tous les marchés des Indes. Elle forma deux établissements, celui de Coblom, entre Madras & Sadraspatnan à la côte du Coromandel, & celui de Bankibasar dans le Gange. Elle projettoit même de se procurer un lieu de relâche, & ses regards s'étoient arrêtés sur Madagascar. Elle étoit assez heureuse pour pouvoir se reposer du soin de sa prospérité sur des agents, qui avoient eu assez de fermeté pour surmonter les obstacles que la jalousie leur avoit opposés, & assez de lumieres pour se débarrasser des pieges qu'on leur avoit tendus. La richesse de ses retours, la réputation de ses actions qui gagnoient quinze pour cent, ajoutoient à sa confiance. On peut penser que les événements ne l'auroient pas trahie, si les opérations qui en étoient la base, n'eussent été traversées par la politique. Pour bien développer les causes de cette discussion, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

Lorsqu'Isabelle eut fait découvrir l'Amérique, & fait pénétrer jusqu'aux Philippines, l'Europe étoit plongée dans une telle ignorance, qu'on jugea devoir interdire la navigation des deux Indes, à tous les sujets de l'Espagne qui n'étoient pas nés en Castille. La partie des Pays-Bas qui n'avoit pas recouvré la liberté, ayant été donnée en 1598 à l'Infante Isabelle qui épousoit l'Archiduc Albert, on exigea des nouveaux Souverains qu'ils renonçassent formellement à ce commerce. La réunion de ces Provinces, faite de nouveau en 1636 au corps de la monarchie, ne changea rien à cette odieuse stipulation. Les Flamands, blessés avec raison de se voir privés du droit que la nature donne à tous les peuples, de trafiquer par-tout où d'autres nations ne sont pas en possession légitime d'un commerce exclusif, firent éclater leurs plaintes. Elles furent appuyées par leur Gouverneur, le Cardinal Infant, qui fit décider qu'on les autoriseroit à naviguer aux Indes Orientales. L'acte qui devoit constater cet arrangement n'étoit pas encore expédié, lorsque le Portugal brisa le joug sous lequel il gémissoit depuis si long-temps. La crainte d'augmenter le mécontentement des Portugais, que l'on espéroit de ramener, empêcha de leur donner un nouveau rival en Asie, & fit éloigner la conclusion de cette importante affaire. Elle n'étoit pas finie, lorsqu'il fut réglé, en 1648, à Munster, que les sujets du Roi d'Espagne ne pourroient jamais étendre leur commerce dans les Indes, plus qu'il ne l'étoit à cette époque. Cette acte ne devoit pas moins lier l'Empereur qu'il ne lioit la Cour de Madrid, puisqu'il ne possède les Pays-Bas qu'aux mêmes conditions, avec les mêmes obligations dont ils étoient chargés sous la domination Espagnole.

Ainsi raisonnaient la Hollande & l'Angleterre,

VI.  
Raisons qui  
amenerent  
la destruc-  
tion de la  
compagnie  
d'Ostende.

pour parvenir à obtenir la suppression de la nouvelle compagnie, dont le succès leur caufoit les plus vives inquiétudes. Ces deux alliés, qui, par leurs forces maritimes, pouvoient anéantir Ostende & son commerce, voulurent ménager une puissance qu'ils avoient élevée eux-mêmes, & dont ils croyoient avoir besoin contre la Maison de Bourbon. Ainsi, quoique déterminés à ne point laisser puiser la Maison d'Autriche à la source de leurs richesses, ils se contenterent de lui faire des représentations, sur la violation des engagements les plus solennels. Ils furent appuyés par la France, qui avoit le même intérêt, & qui de plus étoit garante du traité violé.

L'Empereur ne se rendit pas à ces représentations. Il étoit soutenu dans son entreprise par l'opiniâtreté de son caractère, par les espérances ambitieuses qu'on lui avoit données, par les grands privilèges, les préférences utiles que l'Espagne accordoit à ses négociants. Cette couronne se flattoit alors d'obtenir pour Dom Carlos l'héritière de la Maison d'Autriche, & ne croyoit pas pouvoir faire de trop grands sacrifices à cette alliance. La liaison des deux Cours qu'on avoit cru irrécyclables, agita l'Europe. Toutes les nations se crurent en péril. Il se fit des ligues, des traités sans nombre, pour rompre une harmonie qui paroissoit plus dangereuse qu'elle ne l'étoit. On n'y réussit malgré tant de mouvement, que lorsque le Conseil de Madrid, qui n'avoit plus de trésors à verser en Allemagne, se fut convaincu qu'il couroit après des chimères. La défection de son allié n'étonna pas l'Autriche. Elle parut décidée à soutenir toutes les prétentions qu'elle avoit formées, spécialement les intérêts de son commerce. Soit que cette fermeté imposât aux puissances maritimes;

soit, comme il est plus vraisemblable, qu'elles ne consultassent que les principes d'une politique utile, elles se déterminèrent en 1727 à garantir la pragmatique-sanction. La Cour de Vienne paya un si grand service par le sacrifice de la compagnie d'Ostende.

Quoique les actes publics ne fissent mention que d'une suspension de sept ans, les associés sentirent bien que leur perte étoit décidée, & que cette stipulation n'étoit là que par ménagement pour la dignité impériale. Ils avoient trop bonne opinion de la Cour de Londres & des Etats-Généraux, pour penser qu'on eût assuré l'indivisibilité des possessions Autrichiennes pour un avantage qui n'auroit été que momentané. Cette persuasion les détermina à oublier Ostende, & à porter ailleurs leurs capitaux. Ils firent successivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieste, en Toscane. La nature, la force ou la politique ruinèrent leurs efforts. Les plus heureux d'entre eux furent ceux qui tournerent leurs regards vers la Suede.

L'ÉTUDE des nations est de toutes les études la plus intéressante. L'observateur se plaît à saisir le trait particulier qui caractérise chaque peuple & à le démêler de la foule des traits généraux qui l'accompagnent. Inutilement il a pris la teinte des événements. Inutilement les causes physiques ou morales en ont changé les nuances. Un œil pénétrant le suit à travers ses déguisements, & le fixe malgré ses variations. Plus même le champ de l'observation est étendu, plus il présente de siècles à mesurer, d'époques à parcourir; plus aussi le problème est aisé à déterminer. Chaque siècle, chaque époque donne, s'il est permis de parler ainsi, son équation; & l'on ne peut les résoudre

VII.  
Compagnie  
de Suede.  
Révolu-  
tions arri-  
vées dans  
le gouver-  
nement de  
cette na-  
tion.

toutes, sans découvrir la vérité qui y étoit comme enveloppée.

Mais le desir de connoître une nation doit augmenter à proportion du rôle qu'elle a joué sur le théâtre de l'univers, de l'influence qu'elle a eue dans les majestueuses ou terribles scènes qui ont agité le globe. Le principe & les effets de ce grand éclat attirent également les regards des gens éclairés, de la multitude, & il est très-rare qu'on se lasse de s'en occuper. Les Suédois doivent-ils être mis au rang des peuples qui ont acquis un nom fameux? On en jugera.

La Suede étoit peu connue avant que ses féroces habitants eussent concouru avec les autres barbares du Nord au renversement de l'Empire Romain. Après avoir fait le bruit & les ravages d'un torrent, elle retomba dans l'obscurité. Une contrée inculte & déserte, sans mœurs, sans police, sans gouvernement, ne pouvoit guere fixer l'attention de l'Europe, alors peu éclairée, & qui ne faisoit point d'efforts pour sortir de son ignorance. Les brigandages, & les assassinats étoient très-multipliés, s'il faut s'en rapporter à quelques vieilles chroniques d'une foi douteuse. Un seul chef dominoit de temps en temps sur le pays entier, d'autres fois il étoit partagé entre plusieurs maîtres. Ces rivaux, avides de puissance, avoient recours aux moyens les plus honteux ou les plus violents pour se supplanter; & les révolutions étoient journalières. C'étoit sur-tout entre les peres & les enfants que ces guerres étoient sanglantes. Le christianisme, que reçut cette région à la fin du huitieme siecle ou au commencement du neuvieme, ne changea rien à la condition des peuples. Ce furent toujours les mêmes haines, les mêmes combats, les mêmes calamités. On n'avoit que peu amélioré une

si affreuse destinée , lorsque des événements malheureux firent passer la Suede sous la domination Danoise ou dans une alliance qui tenoit de la fermeté. Ces liens honteux furent brisés par Gustave-Vaza, élu administrateur de l'Etat en 1521, & deux ans après son Monarque.

L'Empire étoit alors dans l'anarchie. Les Prêtres exerçoient la principale autorité; & le fisc ne recevoit annuellement que vingt-quatre mille marcs d'argent, quoique les dépenses publiques s'élevassent à soixante mille. En concentrant dans ses mains des pouvoirs épars, en rendant la couronne héréditaire dans sa famille, en dépouillant le clergé d'une partie de ses usurpations, en substituant le luthéranisme au culte établi, en réglant sagement le genre & l'emploi des impositions, le nouveau Roi se montra digne du rang où il étoit monté : mais pour avoir voulu pousser trop loin les réformes, il précipita ses sujets dans des malheurs qu'on auroit pu, qu'on auroit dû prévoir.

La Suede, que la nature de ses productions, ses besoins & l'étendue de ses côtes appelloient à la navigation, l'avoit abandonnée, depuis qu'elle s'étoit dégoûtée de la piraterie. Lubeck étoit en possession d'enlever ses denrées, & de lui fournir toutes les marchandises étrangères qu'elle consommoit. On ne voyoit dans ses rades que les navires de cette république, ni dans les villes d'autres magasins que ceux qu'elle y avoit formés.

Cette dépendance blessa l'ame fiere de Gustave. Il voulut rompre les liens qui enchaînoient au-dehors l'industrie de ses sujets; mais il le voulut avec trop de précipitation. Avant d'avoir construit des vaisseaux, avant d'avoir formé des négociants, il ferma ses porte aux Lubeckois. Dès-lors il n'y eut presque plus de communication entre son peu-

ple & les autres peuples. L'Etat entier tomba dans un engourdissement, dont on se feroit difficilement des idées justes. Quelques bâtimens Anglois, quelques bâtimens Hollandois qui se montroient de loin en loin, n'avoient que foiblement remédié au mal, lorsque Gustave-Adolphe monta sur le trône.

Les premières années de ce regne furent marquées par des changements utiles. Les travaux champêtres furent ranimés. On exploita mieux les mines. Il se forma des compagnies pour la Perse & pour les Indes Occidentales. Les côtes de l'Amérique Septentrionale virent jeter les fondemens d'une colonie. Le pavillon Suédois se montra dans tous les parages de l'Europe.

Ce nouvel esprit ne dura qu'un moment. Les succès du grand Gustave à la guerre tournerent entièrement le génie de la nation du côté des armes. Tout s'enflamma du desir de s'illustrer sur les traces de ce héros & de ses élèves. L'espoir du butin se joignit à l'amour de la gloire. Chacun vouloit vaincre l'ennemi & s'enrichir de ses dépouilles. L'éducation nationale étoit toute militaire, & les foyers paroissoient convertis en camps. Des trophées innombrables ornoient les temples, les châteaux, les toits les plus simples. Une génération de soldats étoit remplacée par une génération semblable ou plus audacieuse. Cet enthousiasme avoit gagné les dernières classes, comme les classes plus élevées. Les travaux nobles, les travaux obscurs étoient également dédaignés; & un Suédois ne se croyoit né que pour vaincre & pour faire la destinée des Empires. Cette fureur martiale avoit passé toutes les bornes sous Charles XII; mais elle s'éteignit après la mort tragique de cet homme extraordinaire.

Ce fut un autre peuple. L'épuisement de l'Etat;

la perte des conquêtes anciennes ; l'élévation de la Russie : tout dégoûtoit les plus confiants d'une carrière qu'il n'étoit plus possible de suivre avec quelque espoir de succès, sans même achever la ruine d'un édifice ébranlé par des secousses violentes & réitérées. La paix étoit le vœu, & de ceux qui avoient vieilli sous des tentes, & de ceux auxquels leur âge n'avoit pas permis de porter les armes. Le cri de la nation entière étoit pour sa liberté, attaquée successivement avec précaution, détruite par Charles XI, & dont l'ombre même avoit été ravie par l'infortuné Monarque qui venoit de descendre au tombeau sans postérité. Tous les ordres de l'Etat s'assemblerent ; & , sans abolir la royauté, ils rétablirent le gouvernement républicain, lui donnerent même plus d'extension qu'il n'en avoit eu.

Aucune convulsion ne précéda, aucune discorde ne suivit cette grande révolution. Tous les changements furent faits avec maturité. Les professions les plus nécessaires, ignorées ou avilies jusqu'alors, fixerent les premiers regards. On ne tarda pas à connoître les arts de commodité ou d'agrément. La jeune noblesse alla se former dans tous les Etats de l'Europe qui offroient quelque genre d'instruction. Ceux des citoyens, qui s'étoient éloignés d'un pays, depuis long-temps ruiné & dévasté, y rapportèrent les talents qu'ils avoient acquis. L'ordre, l'économie politique, les différentes branches d'administration devinrent le sujet de tous les entretiens. Tout ce qui intéressoit la république fut mûrement discuté dans les assemblées générales, & librement approuvé, librement censuré par des écrits publics. Il parut sur les sciences exactes des ouvrages lumineux qui méritèrent d'être adoptés par les nations les plus éclairées. Une langue, jusqu'a-

lors barbare , eut enfin des regles , & acquit , avec le temps , de la précision & de l'élégance. Les manieres & les mœurs des peuples éprouverent des variations encore plus nécessaires & plus heureuses. La politesse , l'affabilité , l'esprit de communication remplacèrent cette humeur farouche & cette rudesse de caractère qu'avoit laissées la continuité des guerres. On appella des lumieres de tous les côtés. Les étrangers qui apportoit quelques inventions , quelques connoissances utiles , étoient accueillis ; & ce fut dans ces heureuses circonstances que les agents de la compagnie d'Ostende se présenterent.

VIII.  
Les Suédois  
prennent  
part au com-  
merce des  
Indes. De  
quelle ma-  
niere ils le  
conduisent.

Un riche négociant de Stockholm , nommé Henri Koning , goûta leurs projets , & les fit approuver par la diete de 1731. On établit une compagnie des Indes , à laquelle on accorda le privilege exclusif de négocier au-delà du cap de Bonne-Espérance. Son octroi fut borné à quinze ans. On crut qu'il ne falloit pas lui donner plus de durée ; soit pour remédier de bonne heure aux imperfections qui se trouvent dans les nouvelles entreprises ; soit pour diminuer le chagrin d'un grand nombre de citoyens , qui s'élevoient avec chaleur contre un établissement que la nature & l'empire du climat sembloient repousser. Le desir de réunir , le plus qu'il seroit possible , les avantages d'un commerce libre & ceux d'une association privilégiée , firent régler que les fonds ne seroient pas limités , & que tout actionnaire pourroit retirer les siens à la fin de chaque voyage. Comme la plupart des intéressés étoient étrangers , Flamands principalement , il parut juste d'assurer un bénéfice à la nation , en faisant payer au gouvernement quinze cents dalers d'argent , ou 3,390 livres par last que porteroit chaque bâtiment.

Cette condition n'empêcha pas la société d'expédier, durant la durée de son octroi, vingt-cinq navires; trois pour le Bengale, & vingt-deux pour la Chine. Un de ces vaisseaux fit naufrage avec sa cargaison entière, & trois périrent sans chargement. Malgré ces malheurs, les intéressés retirèrent, outre leur capital, huit cents dix-sept & demi pour cent; ce qui montoit, année commune, à cinquante-quatre & demi pour cent: bénéfice infiniment considérable, quoique, sur ce produit, chacun des actionnaires dût faire & payer lui-même ses assurances.

En 1746, la compagnie obtint un nouveau privilège pour vingt ans. Elle fit partir successivement trois vaisseaux pour Surate, & trente-trois pour Canton, dont un fit naufrage avec tous ses fonds, près du lieu de sa destination. Le profit des intéressés fut de huit cents soixante-onze & un quart pour cent, ou de quarante-trois chaque année. Un événement remarquable distingua ce second octroi du premier. Dès 1753, les associés renoncèrent à la liberté dont ils avoient toujours joui, de retirer à volonté leurs capitaux, & se déterminèrent à former un corps permanent. L'Etat les fit consentir à ce nouvel ordre de choses, en se contentant d'un droit de vingt pour cent sur toutes les marchandises qui se consommeroient dans le Royaume, au lieu de 75,000 livres qu'il recevoit depuis sept ans pour chaque voyage. Ce sacrifice avoit pour but de mettre la compagnie Suédoise en état de soutenir la concurrence de la compagnie qui venoit de naître à Embden: mais les besoins publics le firent rétracter en 1765. On poussa même l'infidélité jusqu'à exiger tous les arrérages.

Le monopole fut renouvelé, en 1766, pour vingt ans encore. Il prêta à la nation 1,250,000 livres sans intérêt, & une somme double pour un

intérêt de six pour cent. La société qui faisoit ces avances, devoit être successivement remboursée de la première, par la retenue des 93,750 livres qu'elle s'engageoit à payer pour chaque navire qui seroit expédié, & de la seconde à quatre époques convenues. Avant le premier Janvier 1778, il étoit parti vingt & un vaisseaux, tous pour la Chine, dont quatre étoient encore attendus. Les dix-sept arrivés, sans avoir éprouvé d'événement fâcheux, avoient rapporté vingt-deux millions six cents livres pesant de thé, & quelques autres objets d'une importance beaucoup moindre. On ne peut pas dire précisément quel bénéfice ont produit ces expéditions : mais on doit présumer qu'il a été considérable, puisque les actions ont gagné jusqu'à quarante deux pour cent. Ce qui est généralement connu, c'est que le dividende fut de douze pour cent en 1770, qu'il a été de six toutes les autres années, & que la compagnie est chargée des assurances depuis 1753.

Ce corps a établi le siege de ses affaires à Gothenbourg, dont la position offroit pour l'expédition des bâtimens, pour la vente des marchandises, des facilités que refusoient les autres ports du Royaume. Une préférence si utile a beaucoup augmenté le mouvement de cette rade & le travail de son territoire.

Dans l'origine de la compagnie, ses fonds varioient d'un voyage à l'autre. Ils furent, dit-on, fixés à six millions en 1753, & à cinq seulement, à la dernière convention. Les gens les mieux instruits sont réduits à de simples conjectures sur ce point important. Jamais il ne fut mis sous les yeux du public. Comme les Suédois avoient d'abord beaucoup moins de part à ce capital, qu'ils n'en ont eu depuis, le gouvernement jugea convenable de

l'envelopper d'un nuage épais. Pour y parvenir il fut statué que tout directeur qui révéleroit le nom des associés ou les sommes qu'ils auroient souscrites, seroit suspendu, déposé même, & qu'il perdrait, sans retour, tout l'argent qu'il auroit mis dans cette entreprise. Cet esprit de mystère inconcevable dans un pays libre, continua trente-cinq ans. Douze actionnaires devoient, il est vrai, recevoir tous les quatre ans les comptes des administrateurs : mais c'étoit l'administration qui nommoit ces censeurs. Depuis 1767, ce sont les intéressés eux-mêmes qui choisissent les commissaires, & qui écoutent leur rapport dans une assemblée générale. Ce nouvel arrangement aura sans doute diminué la corruption. Le secret dans la politique est comme le mensonge : il peut sauver pour un moment les Etats, & doit les perdre avec le temps. L'un & l'autre ne sont utiles qu'aux méchants.

Le produit des ventes n'a pas toujours été le même. On l'a vu plus ou moins considérable, selon le nombre & la grandeur des vaisseaux employés dans ce commerce, selon la cherté des marchandises au lieu de leur fabrication & leur rareté en Europe. Cependant, on peut assurer qu'il est rarement resté au-dessous de 2,000,000 liv. & ne s'est jamais élevé au-dessus de cinq. Le thé a toujours formé plus des quatre cinquièmes de ces valeurs.

C'est avec des piastras, achetées à Cadix, que ces opérations ont été conduites. Le peu qu'on y a fait entrer d'ailleurs mérite à peine qu'on s'en souvienne.

Les consommations de la Suede furent d'abord un peu plus considérables qu'elles ne l'ont été dans la suite, parce qu'originellement les productions de l'Asie ne devoient rien au fisc. La plupart fu-

rent depuis assujetties à une imposition de vingt ou vingt-cinq pour cent , quelques-unes même , telles que les foeries , passagèrement prosrites. Ces droits ont réduit la consommation annuelle du Royaume à 300,000 livres. Tout le reste est exporté , en payant à l'Etat un huitieme pour cent du prix de la vente. La Suede , vu la foiblesse de son numéraire & la médiocrité des ses ressources intrinseques , ne peut se permettre un plus grand luxe. On en va voir la preuve.

IX.  
Situation  
actuelle de  
la Suede.

La Suede , en y comprenant la partie de la Finlande & de la Laponie qui sont de son domaine , a une étendue prodigieuse. Ses côtes , d'un accès assez généralement difficile , sont embarrassées d'une infinité de rochers & de beaucoup de petites isles , où quelques hommes presque sauvages vivent de leur pêche. L'intérieur du pays est très-montueux. On y trouve cependant des plaines dont le sol , quoique sablonneux , quoique marécageux , quoique rempli de matieres ferrugineuses , n'est pas stérile , principalement dans les provinces les plus méridionales. Au Nord de l'Empire , le besoin a appris aux peuples qu'on pouvoit vivre d'un pain composé d'écorce de bouleau , de quelques racines & d'un peu de seigle. Pour se procurer une nourriture plus saine & plus agréable , ils ont tenté d'ensemencer des hauteurs , après en avoir abattu & brûlé les arbres. Les plus sages d'entre eux ont renoncé à cet usage , après avoit observé que le bois & le gazon ne croissoient plus sur un terrain pierreux & maigre , épuisé par deux ou trois récoltes assez abondantes. Des lacs plus ou moins étendus , couvrent de très-grands espaces. On s'est habilement servi de ces amas inutiles d'eau , pour établir , avec le secours de plusieurs rivieres , de plusieurs canaux ,

de plusieurs écluses, une navigation non interrompue, depuis Stockholm jusqu'à Gothenbourg.

Cette esquisse du physique de la Suede, porteroit à penser que cette région ne fut jamais bien peuplée, quoiqu'on l'ait appelée quelquefois la fabrique du genre-humain. Il est vraisemblable que les nombreuses bandes qui en sortoient, & qui, sous le nom si redouté de Goths & de Vandales, ravagerent, asservirent tant de contrées de l'Europe, n'étoient que des essaims de Scythes & de Sarmates, qui s'y rendoient par le Nord de l'Asie, & qui se pouffoient, se remplaçoient successivement. Cependant ce seroit peut-être une erreur de croire que cette vaste contrée ait toujours été aussi déserte que nous la voyons. Selon toutes les probabilités, elle avoit plus d'habitants, il y a trois siècles, quoique la religion Catholique, qu'on y professoit alors, autorisât les cloîtres, & prescrivît au clergé le célibat. Le dénombrement de 1751 ne porta le nombre des ames qu'à deux millions deux cents vingt-neuf mille six cents soixante & un. Il étoit augmenté de trois cents quarante-trois mille en 1769. On pense généralement que, depuis cette époque, la population, dont la treizieme partie seulement habite les villes, ne s'est pas accrue, qu'elle a même rétrogradé; & c'est la misere, ce sont les maladies épidémiques qu'il faut accuser de ce malheur.

Le nombre des habitants seroit plus grand en Suede, si elle n'étoit continuellement abandonnée, & souvent sans retour, par un grand nombre de ceux qui y ont pris naissance. On voit dans tous les pays des hommes qui, par curiosité, par inquiétude naturelle & sans objet déterminé, passent d'une contrée dans une autre: mais c'est une maladie qui attaque seulement quelques indivi-

40  
dus, & ne peut être regardée comme la cause générale d'une émigration constante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques. Le goût naturel pour la société; des liaisons de sang & d'amitié; l'habitude du climat & du langage; cette prévention qu'on contracte si aisément pour le lieu, les mœurs, le genre de vie auxquels on est accoutumé: tous ces liens attachent un être raisonnable à des contrées où il a reçu le jour & l'éducation. Il faut de puissants motifs pour lui faire rompre à la fois tant de nœuds, & préférer une autre terre où tout sera étranger & nouveau pour lui. En Suede, où toute la puissance étoit entre les mains des Etats composés des différents ordres du Royaume, même celui des paysans, on devoit plus tenir à son pays. Cependant on en sortoit beaucoup, & il ne falloit pas s'en étonner.

Les terres en culture étoient autrefois partagées en quatre-vingt mille cinquante-deux hemmans ou fermes, qu'il n'étoit pas permis de morceler. Par une erreur plus grossiere encore, les loix avoient fixé le nombre des personnes qui pourroient habiter chacune de ces propriétés. Lorsqu'il étoit complet, un pere de famille étoit obligé d'expulser lui-même de la maison ses enfants puînés, quelque besoin qu'il pût en avoir pour augmenter la masse de ses productions. On avoit espéré d'opérer par ce règlement le défrichement de terrains incultes & la formation de nouveaux hemmans. Il eût fallu prévoir que des hommes ainsi opprimés, n'auroient ni la volonté, ni les moyens de s'occuper d'établissements, & que la plupart iroient chercher dans des contrées étrangères, une tranquillité dont leur patrie les privoit si injustement. Ce ne

fut qu'en 1748 que le gouvernement ouvrit les yeux. A cette époque, on comprit enfin que le bien public vouloit que les laboureurs n'eussent que l'étendue du sol qu'ils pourroient exploiter convenablement; & la diete les autorisa à diviser leur héritage en autant de portions qu'ils le voudroient. Ce nouvel ordre de choses a déjà diminué les émigrations, & doit amener, avec le temps, l'amélioration de l'agriculture.

Elle étoit, dit-on, assez florissante, lorsque Gustave-Vaza monta sur le trône. Cette opinion manque visiblement de vraisemblance, puisqu'avant cette époque, l'Empire n'étoit sorti des horreurs de l'anarchie, que pour passer sous le joug d'une tyrannie étrangère. Au moins est-il certain que depuis, ce premier des arts a toujours été languissant. La nation s'est vue continuellement réduite à tirer de ses voisins une grande partie de ses subsistances, & quelquefois pour six ou sept millions de livres. Plusieurs causes ont contribué à cette infortune. On pourroit placer parmi les plus considérables, la dispersion d'un petit nombre d'hommes sur un trop grand espace. L'éloignement où ils étoient les uns des autres, contraignoit chacun d'eux de pourvoir lui-même à la plupart de ses besoins, & les a tous empêchés de se livrer sérieusement à aucune profession, pas même à l'exploitation des terres.

L'insuffisance des récoltes jettoit l'Etat dans des embarras continuels. Les arrangements économiques, imaginés de loin en loin pour en sortir, ne produisoient pas l'effet désiré. On eut enfin, en 1772, le courage de remonter à la principale cause du désordre, & la distillation des grains fut prohibée. Malheureusement les loix se trouverent impuissantes contre la passion qu'avoient les peuples pour cette eau-de-vie; & il fallut en tempérer la sévérité. La

condescendance ne fut pas portée, à la vérité, jusqu'à autoriser les citoyens à préparer eux-mêmes cette boisson, comme ils avoient été dans l'usage de le faire : mais le gouvernement s'engagea à leur en fournir pour environ trois cents mille tonneaux de grain, au-lieu d'un million de tonneaux qu'on y employoit auparavant.

Depuis cette époque, la Suede a tiré, des marchés étrangers, beaucoup moins de grains. Quelques-uns de ses écrivains économiques ont même prétendu qu'elle pourroit se passer de ce secours, si la nation revenoit de son égarement. Cette opinion trouvera peu de partisans. Il est prouvé, que ce soit le vice du sol, du climat ou de l'industrie, que la même quantité d'hommes, de jours de travail & de capitaux, ne donne dans cette région que le tiers des productions qu'on obtient dans des contrées plus fortunées.

Les mines doivent compenser ces défavantages de l'agriculture. La plupart appartenoient autrefois aux Prêtres. Des mains du clergé, elles passèrent, en 1480, dans celles du gouvernement. Une révolution encore plus heureuse en a fait depuis l'appanage des particuliers.

Il n'y a que celle d'or, découverte en 1738, qui soit restée au fisc. Comme elle ne rend annuellement que sept ou huit cents ducats, & que ce produit est insuffisant pour les fraix de son exploitation, aucun citoyen, aucun étranger n'a offert jusqu'ici de s'en charger.

La mine d'argent de Sala étoit connue dès le onzieme siecle. Durant le cours du quatorzieme, elle donna vingt-quatre mille marcs, & seulement vingt-un mille deux cents quatre-vingts marcs dans le quinzieme. On la vit tomber de plus en plus jusqu'au commencement de celui où nous vivons.

Actuellement elle rend dix-sept à dix-huit cents marcs chaque année. C'est quinze ou seize fois plus que toutes les autres réunies.

L'alun, le soufre, le cobalt, le vitriol, sont plus abondants. Cependant ce n'est rien ou presque rien auprès du cuivre & sur-tout du fer. Depuis 1754 jusqu'en 1768, il fut exporté, chaque année, neuf cents quatre-vingt-quinze mille six cents sept quintaux de ce dernier métal. Alors il commença à être moins recherché, parce que la Russie en offroit de la même qualité à vingt pour cent meilleur marché. Les Suédois se virent réduits à diminuer leur prix; & il faudra bien qu'ils le baissent encore pour ne pas perdre entièrement la branche la plus importante de leur commerce. Les plus intelligents d'entre eux ont pris le parti de travailler leur fer eux-mêmes, & de le convertir en acier, en fil d'archal, en clous, en canons, en ancres, en d'autres usages de nécessité première pour les autres peuples; & le gouvernement a sagement excité cette industrie par des gratifications. Ces faveurs ont été généralement approuvées. On s'est partagé sur les graces accordées à d'autres manufactures.

Il n'y en avoit proprement aucune dans le Royaume à l'époque mémorable qui lui rendit sa liberté. Deux partis ne tarderent pas à la diviser. Une faction montra une passion démesurée pour les fabriques; & sans distinguer celles qui pouvoient convenir à l'Etat de celles qui devoient lui nuire, il leur prodigua à toutes les encouragements les plus excessifs. C'étoit un grand désordre. Ou n'en sortit que pour tomber dans un excès aussi révoltant. La faction opposée ayant prévalu, elle montra autant d'éloignement pour les manufactures de nécessité que pour celles qui étoient uniquement de luxe,

& les priva les unes & les autres des privilèges & des récompenses, dont on les avoit comme accablées. Elles n'avoient pris aucune consistance, malgré les prodigalités du fisc. Leur chute totale suivit la suppression de ces dons énormes. Les artistes étrangers, les nationaux même disparurent. On vit s'évanouir le beau rêve d'une grande industrie, & la nation se trouva presque au même point où elle étoit avant 1720.

Les pêcheries n'ont pas eu la même destinée que les arts. La seule qui mérite d'être envisagée sous un point de vue politique, c'est celle du hareng. Elle ne remonte pas au-delà de 1740. Avant cette époque, ce poisson fuyoit les côtes de Suede. Alors il se jeta sur celle de Gothenbourg, & ne s'en est pas retiré depuis. La nation en consomme annuellement quarante mille barils, & l'on en exporte cent soixante mille, qui, à raison de 13 livres 15 sols chacun, forment à l'Etat un revenu de 2,200,000.

On ne jouissoit pas encore de cet avantage, lorsque le gouvernement décida que les navigateurs étrangers ne pourroient introduire dans ses ports que les denrées de leur pays; qu'ils ne pourroient pas même porter ces marchandises d'une rade du Royaume à l'autre. Cette loi célèbre, connue sous le nom de *placard des productions*, & qui est de 1724, ressuscita la navigation, anéantie depuis long-temps par les malheurs des guerres. Un pavillon inconnu par-tout, se montra sur toutes les mers. Ceux qui l'arboroient ne tarderent pas à acquérir de l'habileté & de l'expérience. Leurs progrès parurent même à des politiques éclairés devenir trop considérables pour un pays dépeuplé. Ils penserent qu'il falloit s'en tenir à l'exportation des productions de l'Etat, à l'importation de celles dont

il avoit besoin , & abandonner le commerce purement de fret. Ce systême a été vivement combattu. D'habiles gens ont cru , que bien-loin de gêner cette branche d'industrie , il convenoit de l'encourager , en abolissant tous les réglemens qui la contrarient. Le droit exclusif de passer le Sund , fut anciennement attribué à un petit nombre de villes désignées sous le nom de *Stable*. Tous les ports , même situés au Nord de Stockholm & d'Abo , furent asservis à porter leurs denrées à l'un de ces entrepôts , & à s'y pourvoir des marchandises de la Baltique , qu'ils auroient pu se procurer , de la première main , à meilleur marché. Ces odieuses distinctions , imaginées dans des temps barbares & qui tendent à favoriser le monopole des marchands , existent encore. Les spéculateurs les plus sages en matière d'administration , desireroient qu'elles soyent anéanties , afin qu'une concurrence plus universelle produise une plus grande activité.

A juger du commerce de la Suede par le nombre des navires qu'il occupe , on le croiroit très-important. Cependant , si l'on veut considérer que cette région ne vend que du bray , du goudron , de la potasse , des planches , du poisson & des métaux grossiers , on apprendra sans étonnement que ses exportations annuelles ne passent pas 15,000,000 livres. Les retours seroient encore d'un quart plus foibles , s'il falloit s'en rapporter à l'autorité des douanes. Mais il est connu que si elles sont trompées de cinq pour cent sur ce qui sort , elles le sont de vingt-cinq pour cent sur ce qui entre. Dans cette supposition , il y auroit un équilibre presque parfait entre ce qui est vendu , ce qui est acheté ; & le Royaume ne gagneroit ni ne perdrait dans ses liaisons extérieures. Des personnes infiniment versées dans ces matieres prétendent même

que la balance lui est défavorable, & qu'il n'a rempli jusqu'ici le vuide que cette infériorité devoit mettre dans son numéraire, qu'avec le secours des subsides qui lui ont été accordées par des puissances étrangères. C'est à la nation à redoubler ses efforts pour sortir d'un état si fâcheux. Voyons si ses troupes sont mieux ordonnées.

Avant Gustave - Vasa, tout Suédois étoit militaire. Au cri du besoin public, le laboureur quittoit sa charrue, & prenoit un arc. La nation entière se trouvoit aguerrie par des troubles civils, qui malheureusement ne discontinuoient pas. L'Etat ne soudoyoit alors que cinq cents soldats. En 1542, ce foible corps fut porté à six mille hommes. Pour être déchargée de leur entretien, la nation desiroit qu'on leur assignât une portion des domaines de la Couronne. Ce projet, long-temps contrarié par des intérêts particuliers, fut enfin exécuté. Charles XI reprit les terres royales que ses prédécesseurs, principalement la Reine Christine, avoient prodiguées à leurs favoris, & il y plaça la partie la plus précieuse de l'armée.

Elle est actuellement composée d'un corps de douze mille vingt-huit hommes, toujours assemblé, indifféremment formé d'étrangers & regnicoles, ayant une solde régulière, & servant de garnison à toutes les forteresses du Royaume.

Un autre corps plus distingué, & regardé par les peuples comme le boulevard de l'Empire, c'est celui qui est connu sous le nom de troupes nationales. Il est de trente-quatre mille deux cents soixante-six hommes, qui ne s'assemblent que vingt & un jours chaque année. On ne leur donne point de paye; mais ils ont reçu du gouvernement, sous le nom de *bostel*, des possessions qui doivent suffire à leur subsistance. Depuis le soldat jusqu'au

Général, tous ont une habitation, tous ont des champs qu'ils doivent cultiver. Les commodités du logement, l'étendue & la valeur du sol, sont proportionnés au grade de milice.

Cette institution a reçu des éloges dans l'Europe entière. Ceux qui en ont vu les effets de plus près, l'ont moins approuvée. Ils ont observé que ces terres, qui passaient rapidement d'une main dans l'autre, étoient toujours dans le plus grand désordre : que le caractère agriculteur étoit diamétralement opposé au caractère militaire : que l'homme qui cultivoit la terre s'attachoit à la glebe par les soins qu'il lui donnoit, & s'en éloignoit avec désespoir, tandis que le soldat conduit par son état d'une Province du Royaume dans une autre Province, d'un Royaume au fond d'un Royaume éloigné, devoit toujours être prêt à partir gaiement au premier coup du tambour, au premier son de la trompette : que les travaux de la campagne languissoient, lorsqu'ils n'étoient pas secondés par une nombreuse famille, & qu'il falloit par conséquent que le laboureur se mariât, tandis que le séjour sous des tentes, l'habitation des camps, les hasards du métier de la guerre, demandoient un célibataire dont aucune liaison douce n'amollît le courage, & qui pût vivre par-tout sans aucune prédilection locale, & exposer à tout moment sa vie sans regret : que la perfection de la discipline militaire se perdoit sans des exercices continuels, tandis que les champs ne laissant de repos & ne souffrant d'intermission que dans la saison rigoureuse qui séparoit les armées & qui endurcissoit le sol, les mêmes mains étoient peu propres à manier l'épée & à pousser le soc de la charrue : que les deux états supposoient l'un & l'autre une grande expérience, & qu'en les réunissant dans une même

personne, c'étoit un moyen sûr de n'avoir que de médiocres agriculteurs & de mauvais soldats : que ces terres que l'on distribuoit deviendroient héréditaires ou reviendroient à l'Etat; qu'héréditaires, bientôt il n'en resteroit plus à d'autres propriétaires, & que rendues à l'Etat, c'étoit d'un moment à l'autre précipiter dans la mendicité une multitude d'enfants de l'un & de l'autre sexe, & peupler un Royaume au bout de cinq ou six campagnes de malheureux orphelins. En un mot, que la pratique des hostels leur paroissoit si pernicieuse, qu'ils ne balançoient pas à la placer au nombre des causes qui rendoient les disettes de grain si fréquentes en Suede.

Sa situation l'a déterminée à former deux corps très-différents de marine : l'un d'un grand nombre de galeres & de quelques prames pour la défense de ses côtes remplies d'écueils : l'autre de vingt-quatre vaisseaux de ligne & de vingt-trois frégates pour des parages plus éloignés. Tous deux étoient dans un délabrement inexprimable, en 1772. Depuis cette époque, on s'est occupé de la réparation de ces bâtimens, la plupart construits de sapin, parce que le pays n'a que peu de chêne, & qui tomboient presque tous de vétusté. Il se peut que la Suede ait un besoin absolu de toutes ses galeres : mais pour ses vaisseaux, il faudra bien qu'elle se détermine à en diminuer le nombre. Ses facultés ne lui permettront jamais d'en armer même la moitié.

Le revenu public de cette Puissance ne passe pas seize ou dix-sept millions de livres. Il est formé par un impôt sur les terres, par le produit des douanes, par des droits sur le cuivre, le fer & le papier timbré, par une capitation & un don gratuit, par quelques autres branches moins considérables.

rables. C'est bien peu pour les besoins du gouvernement. Encore faut-il trouver dans cette foible somme de quoi acquitter les dettes.

Elles montoient à 7,500,000 livres, lorsque Charles XI arriva au trône. Ce Prince, économe de la manière dont il convient aux Souverains de l'être, les paya. Il fit plus; il rentra dans plusieurs des domaines conquis en Allemagne, & qui avoient été engagés à des voisins puissants. Il retira les diamants de la Couronne, sur lesquels on avoit emprunté en Hollande des sommes considérables. Il fortifia les places frontières. Il secourut ses alliés, & arma souvent des escadres pour maintenir sa supériorité dans la mer Baltique. Les événements qui suivirent sa mort, replongerent les finances dans le cahos d'où il les avoit tirées. Le désordre a été toujours en augmentant, malgré les subsides prodigués par la France & quelques autres secours moins considérables. En 1772, l'Etat devoit six cents trois tonnes d'or, ou 90,450,000 livres qui, pour un intérêt de quatre & demi pour cent, payoient aux nationaux ou aux étrangers, 4,070,250 livres. A cette époque, il n'y avoit pas plus de deux millions d'argent en circulation dans le Royaume. Les affaires publiques & particulières se traitoient avec le papier d'une banque appartenant à l'Etat, & garantie par les trois premiers ordres de la république. Cet établissement a eu des censeurs, il a eu des panégyristes. A-t-il été utile, a-t-il été funeste à la nation? Le problème n'est pas résolu.

La pauvreté n'étoit pas toutefois la plus dangereuse maladie qui travaillât la Suede. De plus grandes calamités la bouleversoient. L'esprit de discorde mettoit tout en fermentation. La haine & la vengeance étoient les principaux ressorts des événements. Chacun regardoit l'Etat comme la proie

de son ambition ou de son avarice. Ce n'étoit plus pour le service public que les places avoient été créées : c'étoit pour l'avantage particulier de ceux qui y étoient montés. La vertu & les talents étoient plutôt un obstacle à la fortune qu'un moyen d'élevation. Les assemblées nationales ne présentoient que des scènes honteuses ou violentes. Le crime étoit impuni & se montroit avec audace. La Cour, le Sénat, tous les ordres de la république étoient remplis d'une défiance universelle. On cherchoit à se détruire réciproquement avec la plus opiniâtre fureur. Lorsque l'on manquoit de moyens prompts & voisins, on les alloit chercher au loin, & l'on ne rougissoit pas de conspirer avec des étrangers contre sa patrie.

Ces désordres avoient leur source dans la constitution arrêtée en 1720. A un despotisme révoltant, on avoit substitué une liberté mal combinée. Les pouvoirs, destinés à se balancer, à se contenir, n'étoient, ni clairement énoncés, ni sagement distribués. Aussi commencerent-ils à se heurter six ans après leur formation. Rien n'en pouvoit empêcher le choc. Ce fut une lutte continuelle entre le chef de l'Etat qui tendoit sans cesse à acquérir de l'influence dans la confection des loix, & la nation jalouse d'en conserver toute l'exécution. Les différents ordres de la république dispuoient, avec le même acharnement, sur l'étendue de leurs prérogatives.

Ces combats où alternativement on triomphoit & l'on succomboit, jetterent une grande instabilité dans les résolutions publiques. Ce qui avoit été arrêté dans une diète étoit prohibé dans la suivante, pour être rétabli de nouveau, & de nouveau réformé. Dans le tumulte des passions, le bien général étoit oublié, méconnu ou trahi. Les sources

de la félicité des citoyens tarissoient de plus en plus, & toutes les branches d'administration portoient l'empreinte de l'ignorance, de l'intérêt ou de l'anarchie. Une corruption, la plus ignominieuse peut-être dont jamais aucune société ait été infectée, vint mettre le comble à tant d'infortunes.

Deux factions, dans lesquelles toutes les autres s'étoient fondues, divisoient l'Etat. Celle des *Chapeaux* sembloient occupée du projet de rendre à la Suede ses anciennes forces, en recouvrant les riches possessions que le malheur des guerres en avoit séparées. Elle s'étoit livrée à la France qui pouvoit avoir quelque intérêt à favoriser cette ambition. La faction des *Bonnets* étoit déclarée pour la tranquillité. Sa modération l'avoit rendue agréable à la Russie, qui ne vouloit point être traversée dans ses entreprises. Les deux Cours, principalement celle de Versailles, avoient ouvert leurs trésors à ces vils factieux. Leurs chefs s'appliquoient à eux-mêmes la meilleure partie de ces provisions aveugles. Avec le reste, ils achetoient des voix. Elles étoient toujours à bas prix; mais aussi n'avoient-elles que rarement quelque consistance. Rien n'étoit plus commun que de voir un membre de la diete vendre son suffrage, après l'avoir vendu. Il n'étoit pas même extraordinaire qu'il se fît payer en même-temps des deux côtés.

La malheureuse situation où se trouvoit réduit un Etat qui paroissoit libre, nourrissoit l'esprit de servitude qui avilit la plupart des contrées de l'Europe. Elles se vantoient de leurs fers, en voyant les maux que souffroit une nation qui avoit brisé ses chaînes. Personne ne vouloit voir que la Suede avoit passé d'un excès à un autre; que pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires, on étoit tombé dans les désordres de l'anarchie. Les loix n'a-

voient pas fu concilier les droits particuliers des individus avec les droits de la fociété, avec les prérogatives dont elle doit jouir pour la fûreté commune de tous ceux qui la composent.

Dans cette fatale crife, il convenoit à la Suede de confier au fantôme de Roi qu'elle avoit formé, un pouvoir fuffifant pour fonder les plaies de l'Etat, & pour y appliquer les remedes convenables. C'est le plus grand acte de fouveraineté que puiſſe faire un peuple, & ce n'eſt pas perdre fa liberté que d'en remettre la direction à un dépoſitaire de confiance, en veillant à l'usage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette réfolution auroit comblé les Suédois de gloire, & fait leur bonheur. Elle auroit rempli les efprits de l'opinion de leurs lumieres & de leur ſageſſe. En ſe refusant à un parti ſi néceſſaire, ils ont réduit le chef de l'Etat à s'emparer de l'autorité. Il regne aux conditions qu'il a voulu prefcrire, & il ne reſte à ſes ſujets de droits, que ceux dont ſa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne ſommes pas placés à la diſtance convenable pour occuper nos lecteurs de cette révolution. C'eſt au temps à révéler ce qu'il importeroit à l'hiftorien de ſavoir, pour en parler avec exactitude. Comment diſcerner ceux qui ont fécondé les vues du Souverain par des motifs généraux, de ceux qui ſ'y font prêtés par des vues abjeétes ? Il les connoît lui : mais les cœurs des Rois ſont un ſanctuaire impénétrable d'où l'eſtime & le mépris s'échappent rarement pendant leur vie, & dont la clef ne ſe perd que trop ſouvent à leur mort. D'ailleurs, ne ſont-ils pas expoſés comme nous aux preſtiges de la paſſion, & ſont-ils de meilleurs diſpenſateurs de l'éloge & du blâme ?

Les jugemens de leurs sujets sont également suspects. Entre des voix confuses & contradictoires qui s'élevent en même-temps, qui démêlera le cri de la vérité du murmure sourd & secret de la calomnie, ou le murmure sourd & secret de la calomnie du cri de la vérité ? Il faut attendre que l'intérêt & la flatterie ayent cessé de s'expliquer, & la terreur d'imposer silence. C'est alors qu'il sera permis de prendre la plume, sans s'exposer au soupçon de capter bassement la bienveillance de l'homme puissant, ou de braver insolemment son autorité vengeresse. Si nous nous taisons, la postérité parlera. Il le fait. Heureux, s'il peut jouir d'avance de son approbation ! Malheur à lui ! malheur à ses peuples, s'il dédaignoit ce tribunal !

Passons maintenant aux liaisons formées aux Indes par le Roi de Prusse.

Ce Prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours, l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, & ses réflexions, mûrissent dans le secret son génie, naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie & de son regne. On osa prédire à son avènement au trône, que ses ministres ne seroient que ses secretaires ; les administrateurs de ses finances, que ses commis ; ses généraux, que ses aides-de-camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talents acquis dans la retraite. Saisissant avec une rapidité qui n'appartenoit qu'à lui le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avoit tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure

X.

Le Roi de Prusse forme à Embden une compagnie pour les Indes. Caractere de ce Prince. Sort de son établissement.

de ses provinces , & fit la paix aussi à propos qu'il avoit fait la guerre.

En cessant de combattre , il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avoit été la terreur. Il appella tous les arts à lui , & les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice , & dicta lui-même des loix pleines de sagesse. Un ordre simple , invariable , s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets , une protection dont ils doivent tous également jouir , il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher & de lui écrire. Tous les instants de sa vie étoient consacrés au bien de ses peuples. Ses délassements même leur étoient inutiles. Ses ouvrages d'histoire , de morale , de politique étoient remplis de vérités pratiques. On vit régner jusques dans ses poésies des idées profondes , & propres à répandre la lumière. Il s'occupoit du soin d'enrichir ses Etats , lorsque des événements heureux le mirent en possession de l'Oost-Frise en 1744.

Emhden , capitale de cette petite province , passoit , il y a deux siècles , pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglois , forcés de quitter Anvers , en firent le centre de leurs liaisons avec le continent. Les Hollandois , après avoir aspiré longtemps & inutilement à se l'approprier , en étoient devenus jaloux , jusqu'à travailler à le combler. Tout indiquoit que c'étoit un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où étoit ce foible pays de la masse des forces Prussiennes , pouvoit l'exposer à quelques inconvénients : mais Frédéric espéra que la terreur de son nom contiendrait la jalousie des puissances maritimes. Dans cette persuasion , il voulut qu'en 1751 ,

une compagnie pour les Indes Orientales fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle société, divisée en deux mille actions, étoit de 3,956,000 livres. Il fut principalement formé par les Anglois & les Hollandois, malgré la sévérité des loix portées par leurs gouvernements pour l'empêcher. On étoit encouragé à ces spéculations par la liberté indéfinie dont on devoit jouir, en payant au Souverain trois pour cent de toutes les ventes qui seroient faites. L'événement ne répondit pas aux espérances. Six vaisseaux, partis successivement pour la Chine, ne rendirent aux intéressés que leur capital, & un bénéfice de demi pour cent chaque année. Une autre compagnie qui se forma, peu de temps après, dans le même lieu pour le Bengale, fut encore plus malheureuse. Un procès, dont vraisemblablement on ne verra jamais la fin, est tout ce qui lui reste des deux seules expéditions qu'elle ait tentées. Les premières hostilités de 1756 suspendirent les opérations de l'un & l'autre corps; mais leur dissolution ne fut prononcée qu'en 1763.

C'est le seul échec qu'ait essuyé la grandeur du Roi de Prusse. Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains: on les voit de trop près. Les Princes sont sur-tout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connoître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentimens qui s'agitent & changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages même.

Cependant, s'il étoit permis de prononcer, d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on diroit de Frédéric qu'il fut dissiper les com-

plots de l'Europe conjurée contre lui ; qu'il joignit à la grandeur & à la hardiesse des entreprises , un secret impénétrable dans les moyens ; qu'il changea la maniere de faire la guerre , qu'on croyoit , avant lui , portée à sa perfection ; qu'il montra un courage d'esprit , dont l'histoire lui fournissoit peu de modeles ; qu'il tira de ses fautes même plus d'avantage que les autres n'en savent tirer de leurs succès ; qu'il fit taire d'étonnement , ou parler d'admiration toute la terre , & qu'il donna autant d'éclat à sa nation , que d'autres Souverains en reçoivent de leurs peuples.

Ce Prince présente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ses talents ; le souvenir sans cesse présent de ses actions ; un revenu annuel de 70,000,000 livres ; un trésor de plus de deux cents ; une armée de cent quatre-vingt mille hommes : tout assure sa tranquillité. Malheureusement , elle n'est plus utile à ses sujets comme elle le fut autrefois. Ce monarque continue à laisser les Juifs à la tête de ses monnoies , où ils ont introduit un très-grand désordre. Il n'a point secouru les plus riches négociants de ses provinces , que ses opérations avoient ruinés. Il a mis dans ses mains les manufactures les plus considérables de son pays. Ses Etats sont remplis de monopoles , destructeurs de toute industrie. Des peuples dont il fut l'idole , ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inspiré une défiance si universelle , soit au-dedans , soit hors de la Prusse , qu'il n'y a point de hardiesse à assurer que les efforts qui se font pour ressusciter la compagnie d'Emden , seront inutiles.

O Frédéric , Frédéric ! tu reçus de la nature une imagination vive & hardie , une curiosité sans bornes , du goût pour le travail , des forces pour

le supporter. L'étude du gouvernement, de la politique, de la législation, occupa ta jeunesse. L'humanité par-tout enchaînée, par-tout abattue, essuya ses larmes à la vue de tes premiers travaux, & sembla se consoler de ses malheurs, dans l'espérance de trouver en toi son vengeur. Elle augura & bénit d'avance tes succès. L'Europe te donna le nom de Roi philosophe.

Lorsque tu parus sur le théâtre de la guerre, la célérité de tes marches, l'art de tes campements, l'ordre de tes batailles étonnerent toutes les nations. On ne cessoit d'exalter cette discipline inviolable de tes troupes, qui leur assuroit la victoire; cette subordination mécanique qui ne fait de plusieurs armées qu'un corps, dont tous les mouvements dirigés par une impulsion unique, frappent à la fois au même but. Les philosophes même, prévenus par l'espoir dont tu les avois remplis, enorgueillis de voir un ami des arts & des hommes parmi les Rois, applaudissoient peut-être à tes succès sanglants. Tu fus regardé comme le modèle des Rois guerriers.

Il existe un titre plus glorieux : c'est celui de Roi citoyen. On ne l'accorde pas aux Princes qui, confondant les erreurs & les vérités, la justice & les préjugés, les sources du bien & du mal, envisagent les principes de la morale comme des hypothèses de métaphysique, ne voyent dans la raison qu'un orateur gagé par l'intérêt. O si l'amour de la gloire s'étoit éteint au fond de ton cœur ! Si ton ame, épuisée par tes grandes actions, avoit perdu son ressort & son énergie ! Si les foibles passions de la vieillesse vouloient te faire rentrer dans la foule des Rois ! Que deviendroit ta mémoire ? Que deviendroient les éloges que toutes les bouches de la renommée, que la voix immortelle des lettres &

des arts t'ont prodigués ? Mais non : ton regne & ta vie ne feront pas un problème dans l'histoire. Rouvre ton cœur aux sentiments nobles & vertueux qui firent tes premières délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de tes peuples. Prépare la félicité des générations futures, par la félicité de la génération actuelle. La puissance de la Prusse appartient à ton génie. C'est toi qui l'a créée, c'est toi qui la soutiens. Il faut la rendre propre à l'Etat qui te doit sa gloire.

Que ces innombrables métaux enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique : que tes richesses personnelles, qu'un revers peut dissiper, n'aient désormais pour base que la richesse nationale, qui ne tarira jamais : que tes sujets courbés sous le joug intolérable d'une administration violente & arbitraire, retrouvent les tendresses d'un père au lieu des vexations d'un oppresseur : que des droits exorbitants sur les personnes & les consommations, cessent d'étouffer également la culture & l'industrie : que les habitants de la campagne sortis d'esclavage, que ceux des villes véritablement libres, se multiplient au gré de leurs penchants & de leurs efforts. Ainsi tu parviendras à donner de la stabilité à l'Empire que tes qualités brillantes ont illustré, ont étendu ; tu seras placé dans la liste respectable & peu nombreuse des Rois citoyens.

Ose davantage : donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes, force à la paix des nations inquiètes. L'univers est la patrie d'un grand homme ; c'est le théâtre qui convient à tes talents : deviens le bienfaiteur de tous les peuples.

Tel étoit le discours que je t'adressois, au sein du repos où tu te flattois d'achever une carrière

honorée : semblable , s'il est permis de le dire , à l'Eternel vers lequel l'hymne s'éleve de toutes les contrées de la terre , lorsqu'un grand événement te fit reprendre ton tonnerre. Une puissance qui ne consulta jamais que son agrandissement sur les motifs de faire la guerre ou la paix , sans égard pour la constitution Germanique , ni pour les traités qui la garantissent ; sans respect pour le droit des gens & des familles ; au mépris des loix usuelles & générales de l'hérédité : cette puissance forme des prétentions , rassemble des armées , envahit dans sa pensée la dépouille des Princes trop foibles pour lui résister , & menace la liberté de l'Empire. Tu l'as prévenue. Le vieux lion a secoué sa criniere. Il est sorti de sa demeure en rugissant ; & son jeune rival en a frémi. Frédéric , jusqu'à ce moment , s'étoit montré fort. L'occasion de se montrer juste s'est présentée , & il l'a saisie. L'Europe a retenti des vœux qu'on faisoit pour ses efforts : c'est qu'il n'étoit alors , ni un conquérant ambitieux , ni un commerçant avide , ni un usurpateur politique. On l'avoit admiré , & il fera béni. J'avois gravé au pied de sa statue : LES PUISSANCES LES PLUS FORMIDABLES DE L'EUROPE SE RÉUNIRENT CONTRE LUI, ET DISPARURENT DEVANT LUI. J'en graverai une moins fastueuse , mais plus instructive & plus noble. PEUPLES , IL BRISA LES CHÂÎNES QU'ON VOUS PRÉPAROIT. PRINCES DE L'EMPIRE GERMANIQUE, IL NE SERA PAS TOUJOURS. SONGEZ A VOUS.

Rien n'est grand , rien ne prospere dans les monarchies , sans l'influence du maître qui les gouverne : mais il ne dépend pas uniquement d'un Monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ses peuples. Il trouve quelquefois de puissants obstacles dans les opinions , dans le caractère , dans les dispositions de ses sujets. Ces opinions , ce ca-

## XI.

Etablisse-  
ment des  
Espagnols  
aux Philip-  
pines. Des-  
cription de  
ces isles.

raçtere, ces dispositions peuvent sans doute être corrigés : mais la révolution se fait souvent longtemps attendre, & elle n'est pas encore arrivée pour les Philippines.

Les Philippines, anciennement connues sous le nom de Manilles, forment un Archipel immense à l'Est de l'Asie. Elles s'étendent depuis le sixième jusqu'au vingt-cinquième degré Nord, sur une largeur inégale de quarante à deux cents lieues. Dans leur nombre, qui est prodigieux, on en distingue treize ou quatorze plus considérables que les autres.

Ces îles offrent aux yeux attentifs un spectacle terrible & majestueux. Elles sont couvertes de basalte, de lave, de scories, de verre noir, de fer fondu, de pierres grises & friables remplies des débris du règne animal & végétal, de soufre tenu en fusion par l'action continuelle des feux souterrains, d'eaux brûlantes qui communiquent avec des flammes cachées. Tous ces grands accidents de la nature sont l'ouvrage des volcans éteints, des volcans qui brûlent encore, & ceux qui se forment dans ces ateliers profonds, où des matières combustibles sont toujours en fermentation. Il n'y a point de hardiesse à conjecturer que ces contrées, qu'on peut compter entre les plus anciennes du globe, approchent plus près que les autres de leur destruction.

Les cendres dont ces fourneaux immenses couvrent depuis des siècles, la surface d'un sol profond ; le remuement des campagnes, sans cesse renouvelé par des tremblements de terre ; les chaleurs ordinaires à tous les pays situés sous la Zone Torride ; l'humidité que le voisinage de l'Océan, les hautes montagnes, des forêts aussi anciennes que le monde, entretiennent habituellement dans

ces régions : telles sont vraisemblablement les causes de la fécondité presque incroyable des Philippines. La plupart des oiseaux , des quadrupèdes , des plantes , des fruits , des arbres qu'on voit dans le reste de l'Asie , se retrouvent dans cet Archipel , & presque tout y est de meilleure qualité. On y découvre même quelques végétaux qui ne sont pas aperçus ailleurs. Si un naturaliste intelligent parcourait ces îles avec la liberté & les secours convenables , il enrichirait sûrement les sciences d'une multitude de connoissances curieuses , utiles & intéressantes.

Malheureusement , le climat n'est pas aussi agréable aux Philippines que le sol y est fertile. Si les vents de terre & de mer y entretiennent durant six mois une plus grande température que leur position ne le promettrait ; pendant le reste de l'année , les cieux sont embrasés des feux du tonnerre , les campagnes sont inondées par des pluies continuelles. Cependant l'air n'est pas mal-sain. A la vérité , le tempérament des étrangers est un peu affoibli par une transpiration trop abondante : mais les naturels du pays poussent très-loin la carrière de leur vie , sans éprouver d'autres infirmités que celles auxquelles l'homme est assujéti par-tout.

Le centre de ces îles montueuses est occupé par des sauvages , qui en paroissent les plus anciens habitants. Quelle que soit leur origine , ils sont noirs , & ont la plupart les cheveux crépus. Leur taille n'est pas élevée , mais ils sont robustes & nerveux. Quelquefois une famille entière forme une petite société ; le plus souvent chaque individu vit seul avec sa compagne. Jamais ils ne quittent leurs arcs & leurs fleches. Accoutumés au silence des forêts , le moindre bruit paroît les alarmer. Leur vie est toute animale. Les fruits , les racines qu'ils

trouvent dans les bois, sont leur unique nourriture ; & lorsqu'ils ont épuisé un canton, ils en vont habiter un autre. Les efforts qu'on a faits pour les subjuguier ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de si difficile que de dompter des peuples errants dans des lieux inaccessibles.

Les plaines, dont on les a chassés ont été successivement occupées par des colonies venues de Malaca, de Siam, de Macassar, de Sumatra, de Bornéo, des Moluques & d'Arabie. Les mœurs de ces colons étrangers, leurs idiômes, leur religion, leur gouvernement ne permettent pas de se méprendre sur leur origine.

XII.  
Les Espagnols & les Portugais se disputent la possession des Philippines.

Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces isles. Mécontent du Portugal, sa patrie, il étoit passé au service de Charles-Quint ; & par le détroit qui, depuis, porta son nom, il arriva en 1521 aux Manilles, d'où, après sa mort, ses Lieutenants se rendirent aux Moluques, découvertes dix ou onze ans auparavant par les Portugais. Ce voyage auroit eu vraisemblablement des suites remarquables, si elles n'avoient été arrêtées par la combinaison dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinzième siècle, les Portugais s'ouvroient la route des Indes Orientales, & se rendoient les maîtres des épiceries & des manufactures qui avoient toujours fait les délices des nations policées, les Espagnols s'affuroient, par la découverte de l'Amérique, plus de trésors que l'imagination des hommes n'en avoit jusqu'alors désiré. Quoique les deux nations suivissent leurs vues d'agrandissement dans des régions bien séparées, il parut possible qu'on se rencontrât. Leur antipathie auroit rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le Pape fixa, en 1493, les prétentions respectives, par une suite de ce pouvoir

universel & ridicule que les Pontifes de Rome s'étoient arrogé depuis plusieurs siècles, & que l'ignorance idolâtre de deux peuples également superstitieux, prolongeoit encore pour associer le ciel à leur avarice. Il donna à l'Espagne tout le pays qu'on découvroit à l'Ouest du Méridien, pris à cent lieues des Açores, & au Portugal tout ce qu'il pourroit conquérir à l'Est de ce Méridien. L'année suivante, les Puissances intéressées convinrent, d'elles-mêmes, à Tordéfillas, de placer la ligne de démarcation à trois cents soixante-dix lieues des isles du cap Verd. C'étoit aux yeux les plus clair-voyants une précaution superflue. A cette époque, personne ne connoissoit assez la théorie de la terre pour prévoir que les navigateurs d'une couronne, poussant leurs découvertes du côté de l'Ouest, & les navigateurs de l'autre du côté de l'Est, arriveroit tôt ou tard au même terme. L'expédition de Magellan démontra cette vérité.

La Cour de Lisbonne ne dissimula pas les inquiétudes que lui causoit cet événement. On la voyoit déterminée à tout hasarder plutôt qu'à souffrir qu'un rival, déjà trop favorisé par la fortune, vînt lui disputer l'empire des mers de l'Asie. Toutefois, avant de se commettre avec le seul peuple dont les forces maritimes fussent alors redoutables, elle crut devoir tenter les voies de la conciliation. Ce moyen réussit plus facilement qu'il n'étoit naturel de l'espérer.

Charles-Quint, que des entreprises trop vastes & trop multipliées réduisoient à des besoins fréquents, abandonna irrévocablement, en 1529, pour 350,000 ducats, ou pour 2,598,750 livres, toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur les pays reconnus en son nom dans l'Océan Indien. Il étendit même la ligne de la démarcation Portugaise jus-

qu'aux isles des Larrons. C'est du moins ce que disent les historiens Portugais. Car les écrivains Castillans veulent que leur Monarque se soit réservé la faculté de reprendre la discussion de ses droits, & de les faire valoir si la décision lui étoit favorable; mais seulement après avoir remboursé l'argent qu'il touchoit.

Le traité de Sarragoffe eut le sort ordinaire aux conventions politiques.

XIII.  
L'Espagne  
forme des  
établisse-  
ments aux  
Philippines.  
Raisons qui  
en ont em-  
pêché le suc-  
cès.

Philippe II reprit, en 1564, le projet de soumettre les Manilles. L'Espagne étoit trop affoiblie par ses conquêtes d'Amérique, pour imaginer de fonder à l'extrémité des Indes Orientales, un nouvel Empire par la violence. Les voies douces de la persuasion entrèrent pour la première fois dans son plan d'agrandissement. Elle chargea quelques missionnaires de lui acquérir des sujets, & ils ne tromperent pas entièrement son attente.

Les hommes, autrefois idolâtres ou mahométans, que la religion chrétienne soumit à l'Espagne, sur les côtes, n'étoient pas tout-à-fait sauvages, comme ceux de l'intérieur des terres. Ils avoient des chefs, des loix, des maisons, quelques arts imparfaits. Plusieurs connoissoient un peu de culture. La propriété des champs qu'ils avoient semés leur fut assurée, & le bonheur dont ils jouissoient fit désirer des possessions à d'autres. Les Moines chargés d'en faire la distribution, réservèrent pour eux les portions les plus étendues, les mieux situées, les plus fertiles de ce sol immense, & le gouvernement leur en fit une cession formelle.

On se promettoit beaucoup de ces arrangements, tout imparfaits qu'ils étoient. Plusieurs causes se sont réunies pour en empêcher le succès.

D'abord, la plupart des missionnaires élevés dans l'ignorance & l'oïveté des cloîtres, n'ont pas,  
comme

comme il le falloit, excité au travail les Indiens qu'ils avoient sous leur direction. On peut même dire qu'ils les en ont détournés, pour les occuper fans cesse des cérémonies, d'assemblées, de solemnités religieuses. Un systême aussi contraire à tout culte raisonnable qu'à la saine politique, a laissé dans le néant les terres distribuées aux peuples assujettis. Celles même de leurs aveugles conducteurs ont été peu, & mal cultivées, peut-être parce que le gouvernement fait distribuer tous les ans à ces religieux 525,000 livres.

La conduite des Espagnols a toujours encouragé cette inaction funeste. Le penchant à l'oïveté, que ces hommes orgueilleux avoient apporté de leur patrie, fut encore fortifié par la permission que leur accorda la Cour d'envoyer tous les ans en Amérique un vaisseau chargé des productions, des manufactures de l'Asie. Les trésors que rapportoit cet immense bâtiment, leur fit envisager comme honteuses & intolérables, même les occupations les plus honnêtes & les moins pénibles. Jamais leur mollesse ne connut d'autres ressources pour vivre dans les délices. Aussi, dès que les malheurs de la guerre suspendoient pour un an ou deux l'expédition du galion, ces conquérants tomboient-ils la plupart dans une misere affreuse. Ils devenoient mendiants, voleurs ou assassins. Les troupes partageoient ces forfaits, & les tribunaux étoient impuissans contre tant de crimes.

Les Chinois s'offroient naturellement pour donner aux arts & à la culture l'activité que l'indolence des Indiens & la fierté des Espagnols leur refusoient. Les navigateurs de cette nation célèbre alloient, de temps immémorial, chercher aux Manilles les productions naturelles à ces isles. Ils continuerent à les fréquenter après qu'elles eurent subi

un joug étranger. Leur nombre s'accrut encore ; lorsque les richesses du Mexique & du Pérou qui y circuloient, donnerent lieu à des spéculations plus vastes. Sur leurs navires, arriverent bientôt un grand nombre d'ouvriers, un plus grand de cultivateurs, trop peu multipliés dans cet Empire florissant. Ces hommes laborieux, économes & intelligents, vouloient défricher les campagnes, établir des manufactures, créer tous les genres d'industrie, pourvu qu'on leur donnât la propriété de quelques parties d'un immense terrain qui n'avoit point de maître ; pourvu que les tributs qu'on exigeroit d'eux fussent modérés. C'étoit un moyen infallible d'établir à l'extrémité de l'Asie, sans perte d'hommes, sans sacrifice d'argent, une colonie florissante. Le malheur des Philippines a voulu qu'on n'ait pas assez senti cette vérité ; & cependant le peu de bien qui s'est fait dans les isles, a été principalement l'ouvrage des Chinois.

XIV.  
Etat actuel  
des Philip-  
pines.

L'Espagne a soumis à sa domination, dans cet Archipel, quelques parties des neuf grandes isles. Celle de Luçon, qui est la plus considérable, a cent vingt-cinq lieues de long, sur trente & quarante de large. Les usurpateurs y abordent par une grande baie circulaire, formée par deux caps, à deux lieues de distance l'un de l'autre. Dans ce court espace se trouve la petite isle de Marivelles. Elle laisse deux passages. Celui de l'Est est le plus étroit & le plus sûr.

Au Sud-Est de la baie est Cavite. Ce port, défendu par un petit fort & une garnison de trois cents hommes, a la forme d'un fer à cheval. Douze vaisseaux y sont en sûreté sur un fond de vase. C'est-là qu'on construit les bâtimens nécessaires pour le service de la colonie.

Dans la même baie, à trois lieues de Cavite &

près de l'embouchure d'un fleuve navigable, s'éleve la fameuse ville de Manille. L'Egaspe, qui l'enleva aux Indiens en 1571, la jugea propre à devenir le centre de l'Etat qu'on vouloit fonder, & y fixa le gouvernement & le commerce. Gomez-Perez de Las-Marignas l'entoura de murs en 1590, & y bâtit la citadelle de Saint-Jacques. Elle s'est depuis agrandie & embellie. La riviere qui la traverse, descend d'un lac qui a vingt lieues de tour. Il est formé par quarante ruisseaux, sur chacun desquels est établie une peuplade d'Indiens cultivateurs. C'est de-là que la capitale de l'Empire reçoit ses subsistances. Son malheur est d'être située entre deux volcans qui se communiquent, & dont les foyers, toujours en action, semblent préparer sa ruine.

Dans tout l'Archipel on ne compte, suivant le dénombrement de 1752, qu'un million trois cents cinquante mille Indiens, qui ayent subi le joug Espagnol. La plupart sont chrétiens, & tous, depuis seize jusqu'à cinquante ans, payent une capitation de quatre réaux ou de deux livres quatorze sols. On les a partagés en vingt-deux Provinces, dont la seule isle de Luçon en contient douze, quoiqu'elle ne soit pas entièrement assujettie.

La colonie a pour chef un Gouverneur, dont l'autorité, subordonnée au vice-Roi du Mexique, doit durer huit ans. Il a le commandement des armes. Il préside à tous les tribunaux. Il dispose de tous les emplois civils & militaires. Il peut distribuer des terres, les ériger même en fiefs. Cette puissance qui n'est un peu balancée que par l'influence du clergé, s'est trouvée si dangereuse, que pour en arrêter l'excès, on a imaginé plusieurs expédients. Le plus utile a été celui qui règle qu'on poursuivra la mémoire d'un Gouverneur mort dans l'exercice de sa place, & que celui qui y survivra,

ne partira qu'après que son administration aura été recherchée. Tout particulier peut porter ses plaintes. S'il a éprouvé quelque injustice, il doit être dédommagé aux dépens du prévaricateur, qui de plus est condamné à une amende envers le Souverain qu'il a rendu odieux. Dans les premiers temps de cette sage institution, la sévérité fut poussée si loin, que lorsque les accusations étoient graves, le coupable étoit mis en prison. Plusieurs y moururent de frayeur, & d'autres n'en sortirent que pour subir des peines rigoureuses. Peu-à-peu cet appareil formidable s'est réduit à rien. Le chef de la colonie donne à son successeur de quoi payer sa place, mais il avoit reçu la même somme de son prédécesseur.

Cette collusion a formé un système suivi d'oppression. On a exigé arbitrairement des impôts. Le revenu public s'est perdu dans les mains destinées à le recueillir. Un droit d'entrée de sept pour cent sur toutes les marchandises, a fait dégénérer le commerce en contrebande. Le cultivateur s'est vu forcé de déposer ses récoltes dans les magasins du gouvernement. On a poussé l'atrocité jusqu'à fixer la quantité de grains que ses champs devoient produire, jusqu'à l'obliger de les fournir au fisc, pour en être payé dans le temps, & de la manière qu'il conviendrait à des maîtres oppresseurs. Les efforts que quelques administrateurs honnêtes ont fait dans l'espace de deux siècles pour arrêter le cours de tant de barbaries ont été inutiles, parce que les abus étoient trop invétérés pour céder à une autorité subordonnée & passagère. Il n'auroit pas moins fallu que le pouvoir suprême de la Cour de Madrid, pour opposer une digue suffisante au torrent de la cupidité universelle : mais ce moyen unique n'a jamais été employé. Cette honteuse indifférence

est cause que les Philippines n'ont fait nuls progrès. A peine sauroit-on leur nom, sans les liaisons qu'elles entretiennent avec le Mexique.

Ces liaisons, aussi anciennes que l'établissement des Espagnols en Asie, se réduisent à faire passer en Amérique, par la mer du Sud, les productions, les marchandises des Indes. Nul des objets qui forment ces riches cargaisons, n'est le produit du sol ou de l'industrie de ces isles. Elles tirent la canelle de Batavia. Les Chinois leur portent des soieries, & les Anglois ou les François les toiles blanches, les toiles peintes de Bengale & du Coromandel. De quelque port qu'ayent été expédiés ces objets, il faut qu'ils arrivent avant le départ du galion. Plus tard, ils ne seroient pas vendus ou ne le seroient qu'à perte à des négociants qui seroient réduits à les oublier dans leurs magasins. Les payements se font principalement avec de la cochenille & des piastras venues du Nouveau-Monde. Il y entre aussi quelques denrées du pays & des cauris qui n'ont point de cours en Afrique : mais qui sont d'un usage universel sur les bords du Gange.

Un établissement, qui n'a pas une base plus solide, peut être aisément renversé. Aussi ne craint-on pas de prédire que les Philippines échapperont un peu plutôt, un peu plus tard à ses possesseurs. Il suffira d'un petit nombre de réflexions, pour donner la force de l'évidence à ces conjectures.

Des navigateurs éclairés nous ont appris que les possessions Espagnoles, qui, dans ces contrées éloignées, avoient toujours été languissantes, le sont devenues sensiblement davantage depuis 1768. que les Jésuites en ont été bannis. Outre que l'immense domaine de ces missionnaires est tout-à-fait déchu de la fertilité où ils l'avoient porté; les terres des Indiens qu'ils gouvernoient, les seules qui fussent

## XV.

A quels dangers sont exposées les Philippines.

passablement cultivées, & où l'on trouvât quelques arts utiles, sont retombées dans le néant d'où on les avoit tirées. Il est même arrivé que ces insulaires, les moins paresseux de la colonie, ont eu à souffrir de la haine bien ou mal fondée qui poursuivoit leurs guides.

Une plus grande calamité fondit sur cet Archipel, l'année suivante. Tous les Chinois, sans exception, en furent chassés; & cette proscription forma une plaie qui, vraisemblablement, ne guérira jamais. Ces hommes, dont la passion dominante est l'avarice, arrivoient tous les ans aux Philippines avec vingt-cinq ou trente petits bâtiments, & y encourageoient quelques travaux par le prix qu'eux seuls y pouvoient mettre. Ce n'étoit pas tout. Un assez grand nombre de leurs compatriotes, fixés dans ces isles, y donnoient habituellement l'exemple d'une vie toujours occupée. Plusieurs même parcouroient les peuplades Indiennes, & par des avances bien ménagées, leur inspiroient le desir, & leur donnoient la faculté de rendre leur situation meilleure. Il est fâcheux que ces moyens de prospérité ayent été anéantis par l'impossibilité où se trouvoient peut-être les Espagnols de contenir un peuple si enclin aux soulèvements.

Antérieurement à ces événements destructeurs, les peuples montroient un éloignement marqué pour leurs tyrans. L'oppression les avoit souvent fait sortir des bornes de l'obéissance; & sans l'intervention de leurs pasteurs, les efforts impuissants d'une milice dégénérée ne les auroient pas remis dans les fers. Depuis que l'expulsion des missionnaires, qui avoient le plus d'empire sur les esprits, a privé le gouvernement Espagnol de sa plus grande force, les Indiens, moins contenus, doivent avoir la volonté de recouvrer leur indépendance, & peut-

être assez d'énergie pour rentrer dans leurs premiers droits.

A ces dangers , qu'on peut appeller domestiques , se joignent des périls étrangers plus à craindre encore. Des barbares , sortis des isles Malaises , fondent habituellement sur les côtes des Philippines , y portent la destruction , & en arrachent des milliers de chrétiens qu'ils réduisent en servitude. Cette piraterie est rarement punie , parce que les Espagnols partagés en quatre factions , connues sous le nom de Castillans , de Galiciens , de Montagnards & de Biscayens , uniquement occupés de la haine qui les tourmente , voyent d'un œil indifférent tout ce qui est étranger à leurs divisions. Un si mauvais esprit a toujours de plus en plus enhardi les Malais. Déjà ils ont chassé l'ennemi commun de plusieurs isles. Tous les jours ils le resserrent davantage , & bientôt ils se verront maîtres de sa possession , s'ils ne sont prévenus par quelque nation Européenne plus puissante ou plus active que celle qu'ils combattent.

En 1762 , les Anglois s'emparèrent des Philippines avec une facilité qu'ils n'avoient pas espérée. Si les traités leur arracherent leur proie , ce fut sans étouffer peut-être l'ambition de la refaire , lorsque l'occasion s'en présenteroit. D'autres peuples peuvent également aspirer à cette conquête , pour en faire le centre de leur empire dans les mers & sur le continent des Indes.

Les Espagnols seront donc probablement chassés des Philippines. Il y a des politiques qui pensent que ce ne seroit pas un mal , & cette opinion est fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique , qu'on parla de les abandonner , comme nuisibles aux intérêts de la métropole. Philippe II & ses succes-

seurs ont constamment rejeté cette proposition, qui a été renouvelées à plusieurs reprises. La ville de Séville, en 1731, & celle de Cadix, en 1733, ont eu des idées plus raisonnables. Toutes deux ont imaginé, ce qu'il est bien étonnant qu'on n'eût pas vu plutôt, qu'il seroit utile à l'Espagne de prendre part directement au commerce de l'Asie, & que les possessions qu'elle a dans cette partie du monde, seroient le centre des opérations qu'elle y voudroit faire. Inutilement leur a-t-on opposé que l'Inde fournissant des étoffes de soie, des toiles de coton supérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, sur-tout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourroient soutenir la concurrence, & seroit infailliblement ruinées. Cette objection qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole, dans la position où étoit leur patrie.

XVI.  
Ce que les  
Philippines  
pourroient  
devenir.

En effet, les Espagnols s'habillent, se meublent d'étoffes, de toiles étrangères. Ces besoins continuels augmentent nécessairement l'industrie, les richesses, la population, les forces de leurs voisins. Ceux-ci abusent de ces avantages, pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne se conduiroit-elle pas avec plus de sagesse & de dignité, si elle adoptoit les manufactures des Indes ? Outre l'économie & l'agrément qu'elle y trouveroit, elle parviendroit à diminuer une prépondérance, dont elle fera tôt ou tard la victime.

Les inconvénients presque inséparables des nouvelles entreprises, sont levés d'avance. Les isles que l'Espagne possède, sont situées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Bornéo, Célébes, les Moluques, & à portée d'entrer en liaison avec ces différents Etats. Leur éloignement du Malabar, du Coromandel & du Bengale ne les empêcheroit

pas de protéger efficacement les comptoirs qu'on croiroit avantageux de former sur ces côtes industrielles. Elles seroient d'ailleurs garanties par de vastes mers des ravages qui désolent si souvent le continent, & facilement préservées de la tentation délicate de prendre part à ses divisions.

Cette distance n'empêcheroit pas que la subsistance de l'Archipel ne fût assurée. Il n'y a pas dans l'Asie de contrée plus abondante en fruits, en fagou, en cocotiers, en plantes nourrissantes de toutes les especes.

Le riz, que dans la plus grande partie des Indes, il faut, à force de bras, arroser deux fois par jour jusqu'à ce que le grain en soit bien formé, est d'une culture plus facile aux Philippines. Semé sur le bord des rivieres ou dans des plaines qu'on couvre d'eau lorsqu'on le veut, il donne par an deux récoltes abondantes, sans qu'on soit obligé de s'en occuper, jusqu'à ce que le moment de le cueillir soit arrivé.

Tous les grains de l'Europe réussissent dans ces isles. Elles en fourniroient aux navigateurs, quelque multipliés qu'ils fussent, si la négligence & la tyrannie du gouvernement n'avoient condamné la plupart des terres à une honteuse stérilité.

Le nombre des troupeaux est un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Chaque communauté religieuse a des prairies de vingt-cinq à trente lieues, couvertes de quarante, de cinquante mille bœufs. Quoiqu'ils ne soient pas gardés, ils franchissent rarement les rivieres & les montagnes qui servent de limites à ces possessions. Ceux qui s'égarerent, sont facilement reconnus, à la marque des différents ordres imprimée avec un fer chaud, & l'on ne manque jamais de les restituer à leurs légitimes maîtres. Depuis l'invasion des Anglois & les

ravages qui en furent la suite , les bêtes à cornes sont moins communes ; mais elles sont toujours très-multipliées.

Avant 1744, les Philippines ne voyoient croître dans leur sein fécond aucun de nos légumes. A cette époque, Mahé de Villebague y en porta des graines. Toutes ces plantes utiles avoient prospéré, lorsqu'après huit mois le cultivateur, que les intérêts de son commerce appelloient ailleurs, légua son jardin à un autre François fixé dans ces isles. Les Espagnols, qui n'avoient pu voir sans jalousie qu'un étranger leur montrât la route où ils auroient dû entrer depuis deux siècles, s'éleverent avec tant de violence contre l'héritier de ses soins, que, pour rétablir le calme, le ministère public se crut obligé de faire arracher ces racines salutaires. Heureusement les Chinois, occupés sans relâche de ce qui peut contribuer à leur fortune, les avoient conservées à l'écart. Peu-à-peu on s'est familiarisé avec une innovation si avantageuse, & c'est aujourd'hui une des meilleures ressources de la colonie.

Tel est donc un des effets de la haine nationale. On aime mieux se priver d'un bien que de le devoir à des étrangers : mais particulièrement aux François, plus haïs que tous les autres, malgré la liaison des deux gouvernements. D'où naît cette antipathie ?

Voyagez beaucoup, & vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le François. Il l'est quelquefois trop : mais ce défaut est-il donc si grand ? Il s'affecte avec vivacité & promptitude, & quelquefois pour des choses très-frivoles, tandis que des objets importants, ou le touchent peu, ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite & la plus redoutable pour les autres

& pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à la peine, & de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guere de sensations profondes. Il s'engoue, mais il n'est ni fantasque, ni intolérant, ni enthousiaste. Il se soucie fort peu de la religion. Il respecte le sacerdoce, sans l'estimer, ni le révéler. Il ne se mêle jamais d'affaires d'Etat que pour chançonner ou dire son épigramme, sur les Ministres. Cette légèreté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs. Elle met de temps en temps l'homme du commun qui a de l'esprit, au niveau du grand Seigneur. C'est en quelque sorte un peuple de femmes: car c'est parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on apperçoit à côté de l'inconscience, de la folie & du caprice, un mouvement, un mot, une action forte & sublime. Il a le tact exquis, le goût très-fin; ce qui tient au sentiment de l'honneur dont la nuance se répand sur toutes les conditions & sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, & plus libertin que voluptueux. La sociabilité, qui le rassemble en cercles nombreux, & qui le promene en un jour en vingt cercles différents, use tout pour lui en un clin d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros, en bien comme en mal. C'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, & le plus difficile d'en faire parler long-temps. Il aime les talents en tout genre; & c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire, qu'il se soutient dans son pays. Il honore le génie. Il se familiarise trop aisément; ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même & pour ceux qui veulent se faire respecter. Le François est avec vous ce que vous desirez qu'il soit: mais il faut se tenir

avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent. Tels sont les traits dont il porte l'empreinte plus ou moins marquée dans les contrées qu'il visite plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction. Aussi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il est plus fait pour l'amusement que pour l'amitié. Il a des connoissances sans nombre, & souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances & le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, & il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa nation, & qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune François, gai, léger, plaisant & frivole, est l'homme aimable de sa nation; & que le François, mûr, instruit & sage, qui a conservé les agréments de sa jeunesse, est l'homme aimable & estimable de tous les pays. Cependant, la plupart des peuples ont de l'éloignement pour le François: mais il est insupportable aux Espagnols, à ceux principalement qui ne sont pas sortis des bornes de leur domination, par des vertus, des vices, un caractère, des manières qui contrastent parfaitement avec leurs vertus, avec leurs vices, avec leur caractère, avec leurs manières. Cette aversion paroît même avoir plus d'énergie depuis le commencement du siècle. On seroit porté à soupçonner que la France est regardée par la nation à laquelle elle a donné un Roi, avec ce dédain qu'a pour la famille de sa femme un homme de qualité qui s'est méfalié. S'il en est ainsi, le préjugé ne sera détruit que lorsque les Bourbons auront été naturalisés en Espagne par une longue suite de regnes florissans.

Revenons aux Philippines.

Indépendamment de ce qui sert à la nourriture des naturels du pays & des conquérants, ces îles offrent un grand nombre d'objets propres au commerce d'Inde en Inde : le tabac, le riz, le rottin, la cire, les huiles, les cauris, l'ébène, le poisson séché, les résines, les bois de sapan : mais plus particulièrement ces nids d'oiseau, ces nerfs de cerf desséchés, ces biches de mer que tous les peuples de l'Asie, sur-tout les Chinois, recherchent si avidement.

Jusqu'ici l'on n'a cultivé le sucre que pour la consommation de la colonie. La crainte de le voir un peu renchérir en a fait défendre l'exportation sous des peines graves. Cette aveuglement ne sauroit durer. Bientôt il sera permis de fournir à la plus grande partie de l'Asie une production, à laquelle le sol des Philippines est très-favorable. On y joindra le fer.

Il est abondant & d'une qualité supérieure dans tout l'Archipel. Cependant on n'en avoit jamais ouvert aucune mine, lorsque, vers l'an 1768, Simon de Anda s'avisa heureusement d'établir des forges. Le succès en eût été plus assuré, si ce Gouverneur actif eût commencé moins d'ouvrages à la fois, s'il eût laissé mûrir un peu plus ses projets; s'il eût employé, pour faire réussir ses entreprises, des moyens plus conformes à l'humanité & à la justice.

L'excellent cuivre répandu dans plusieurs des Philippines ne mérite pas moins l'attention du gouvernement. Ce métal sert, dans les Indes, aux vases du culte public, à des ustensiles d'un usage journalier, à des monnoies qu'il faut renouveler sans cesse, parce que le peuple ne montre pas moins d'empressement à les enterrer qu'en ont les

hommes riches pour enfouir des trésors plus précieux. Les Hollandois tirent du Japon de quoi fournir à tous ces besoins. Ils perdront nécessairement cette branche de leur commerce, si l'Espagnol, forti de sa léthargie, ose entreprendre de lutter contre eux.

Les Philippines ont sur les autres colonies Européennes l'avantage de posséder de l'or. Les Indiens en trouvent quelques parties dans le sable ou dans la vase des rivières qui le charient. Ce qu'ils en amassent peut monter à cinq ou six cents mille livres par an. Ils le livrent en secret aux navigateurs étrangers qui, de leur côté, leur fournissent quelques marchandises. Autrefois, on l'envoyoit en Amérique, puisque Cavendish en trouva pour 658,800 livres sur le galion qui voguoit vers le Mexique. Si l'Espagne, abjurant ses anciennes maximes, encourageoit ce genre de travail, en laissant à ceux qui s'y consacreroient l'usage entièrement libre des richesses qu'il leur procureroit, ne se ménageroit-elle pas un moyen de plus pour commercer avec utilité dans les mers des Indes?

Elle ne seroit pas réduite à desirer que les navigateurs étrangers vinssent chercher ses productions. Comme les Philippines fournissent en abondance les matériaux d'une marine bien ordonnée, ses sujets pourroient fréquenter tous les marchés, & ajouter le bénéfice du fret à ses autres avantages.

Cette activité prépareroit les liaisons de la colonie avec sa métropole. Dans le cahos où sont plongées les Philippines, il n'est pas aisé de voir ce qu'elles pourroient fournir un jour à l'Espagne. Actuellement elles lui offrent de l'alun, des peaux de buffle, de la casse, des bois de teinture, du salpêtre, de l'écaille de tortue, de la nacre de perle que le Chinois a achetée jusqu'ici pour la reven-

dre dans Canton aux Européens le triple de ce qu'elle lui coûtoit ; du cacao, qui, quoique venu du Mexique, n'a pas dégénéré ; de l'indigo, que la nature brute produit libéralement. Un homme éclairé voulut essayer, en 1750, de donner à cette riche plante tout ce qu'elle pouvoit recevoir de perfection par la culture. On s'éleva généralement & avec fureur, contre cette nouveauté. Il fallut que le Marquis d'Obando, alors Gouverneur, prît ce citoyen sous sa sauve-garde, & lui assignât un terrain fermé où il pût continuer avec sûreté ses opérations. Les expériences furent toutes très-heureuses ; & depuis cette époque, l'on s'occupe, mais avec trop peu de vivacité, d'une teinture si précieuse.

Si une inertie particulière à l'Espagne n'avoit arrêté ses progrès en tout, il y a deux siècles qu'elle auroit naturalisé sur son territoire, si voisin des Moluques, les épiceries. Peut-être l'auroit-on vue partager avec les Hollandois cette source de richesses. Ce seroit une nouvelle faute que de différer plus long-temps une expérience dont le plus grand inconvénient est d'être inutile.

Cette couronne pourroit être excitée par l'excellente quantité du coton qu'on cultive dans les Philippines, à y élever, avec le secours des habitants du continent, de belles & nombreuses manufactures. En attendant le succès toujours lent des nouvelles entreprises, même le mieux combinées, l'Espagnol acheteroit dans les marchés étrangers les soieries, les toiles, les autres productions de l'Asie convenables pour sa patrie, & il les obtiendrait à meilleur marché que ses concurrents. C'est avec l'argent tiré d'Amérique que tous les peuples de l'Europe négocient aux Indes. Avant que ce précieux métal soit arrivé à sa destination, il a dû payer des

droits considérables, faire des détours prodigieux, courir de grands risques. En l'envoyant directement du Nouveau-Monde aux Philippines, les Espagnols gagneront sur l'imposition, sur le temps, sur les assurances; de sorte qu'en donnant, en apparence, la même somme que les nations rivales, ils payeront réellement moins cher qu'elles.

Si le plan, tout simple, qu'on s'est permis de tracer s'exécutoit jamais, les Espagnols fixés en Asie fortiroient nécessairement & pour toujours de l'indolente dissolution où ils croupissent depuis deux siècles. Les peuples assujettis béniroient un gouvernement devenu juste; & ceux qui combattent encore pour leur indépendance, se rangeroient en foule sous des loix sages. Les peuples voisins, que l'orgueil & l'injustice ont repoussés des ports que leurs peres avoient fréquentés, tourneroient leurs voiles vers des rades où se réuniroient l'industrie & la concorde. Les marchands Européens, qui gémissent dans les liens du monopole sur les mers des Indes, porteroient leur activité leurs lumieres & leurs capitaux dans un asyle heureux & libre. La colonie, dont les revenus montent à 2,728,000 liv., cesseroit de coûter annuellement à l'Espagne 527,500 livres, & deviendrait un des plus beaux établissemens du monde.

Cette révolution ne fauroit être l'ouvrage d'une compagnie exclusive. Depuis plus de deux siècles que les Européens fréquentent les mers d'Asie, ils n'ont jamais été animés d'un esprit vraiment louable. En vain la société, la morale, la politique ont fait des progrès parmi nous: ces pays éloignés n'ont vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde, a été quelquefois compensé par les lumieres que nous y avons portées par de sages institutions

titutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténèbres & sous leur despotisme, sans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fléaux terribles. Si les différents gouvernements avoient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négociants libres, il est vraisemblable que l'amour de la gloire se seroit joint à la passion des richesses, & que plus d'un peuple auroit tenté des choses capables de l'illustrer. Des vues si nobles & si pures ne pouvoient entrer dans l'esprit d'aucune compagnie de négociants. Resserées dans les bornes étroites d'un gain présent, elles n'ont jamais pensé au bonheur des nations avec qui elles faisoient le commerce, & on ne leur a pas fait un crime d'une conduite à laquelle on s'attendoit.

Combien il seroit honorable pour l'Espagne de se montrer sensible aux intérêts du genre-humain & de s'en occuper ! Elle commence à secouer le joug des préjugés qui l'ont tenue dans l'enfance, malgré ses forces naturelles. Ses sujets n'ont pas encore l'ame avilie & corrompue par la contagion des richesses, dont leur indolence même & la cupidité de leur gouvernement, les ont heureusement sauvés. Cette nation doit aimer le bien ; elle le peut connoître, elle le feroit, sans doute ; elle en a tous les moyens dans les possessions que ses conquêtes lui ont données sur les plus riches pays de la terre. Ses vaisseaux, destinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Asie, partiroient de ses différents ports, & se réuniroient aux Canaries, ou continueroient séparément leur chemin, suivant les circonstances. Ils pourroient revenir de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance : mais ils s'y rendroient par la mer du Sud, où la vente de leur cargaison augmenteroit de beaucoup leurs capitaux.

Cet avantage leur assureroit la supériorité sur leurs concurrents, qui en général naviguent à faux fret, & ne portent guere que de l'argent. La riviere de la Plata leur fourniroit des rafraîchissements, s'il en étoit besoin. Ceux qui pourroient attendre ne relâcheroient qu'au Chily, ou même seulement à Juan-Fernandez.

Cette isle délicieuse, qui doit son nom à un Espagnol auquel on l'avoit cédée, & qui s'en dégoûta après y avoir fait un assez long séjour, se trouve à cent dix lieues de la terre ferme du Chily. Sa plus grande longueur n'est que d'environ cinq lieues, & elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un espace si borné & un terrain très-inégal, on trouve un beau ciel, un air pur, des eaux excellentes, tous les végétaux spécifiques contre le scorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupedes de l'Europe & de l'Amérique y réussissoient admirablement. Les côtes sont fort poissonneuses. Tant d'avantages sont couronnés par un bon port. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du Nord : mais il n'est jamais assez violent, pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les corsaires, qui vouloient infester les côtes du Pérou, par leurs pirateries, à relâcher à Juan-Fernandez. Anson, qui portoit dans la mer du Sud des projets plus vastes, y trouva un asyle également commode & sûr. Les Espagnols, convaincus enfin que leur attention à détruire les bestiaux qu'ils y avoient jetés, n'étoit pas une précaution suffisante pour en écarter leurs ennemis, prirent, en 1750, le parti de la peupler. Malheureusement on plaça la nouvelle colonie dans un terrain trop bas; & des cent soixante-onze personnes de tout âge & de tout

sexe qui la formoient, trente-cinq furent englouties, six ans après, par les vagues de l'Océan irrité qui avoit franchi ses bornes. Ceux qui avoient échappé aux flots furent placés sur une hauteur qui domine le port, & pour leur sûreté on éleva une petite fortification défendue par une garnison de soixante-six hommes. Il s'agissoit de pourvoir à leurs besoins. Tous les bâtimens employés au commerce du Pérou avec le Chily se virent d'abord contraints de relâcher à Juan-Fernandez. Cette tyrannie ne pouvoit pas durer; & le gouvernement se déterminâ à y envoyer lui-même deux navires chaque année. Ce poste deviendra un entrepôt important, si la Cour de Madrid ouvre enfin les yeux à la lumière.

De plus grands détails seroient superflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faisons qu'indiquer seroient avantageuses au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Espagne. Il n'est pas possible que les liaisons que la Russie entretient par terre avec la Chine, s'élevât jamais à la même importance.

ENTRE ces deux Empires dont la grandeur impose à l'imagination, est un espace immense, connu dans les premiers temps, sous le nom de Scythie, & depuis sous celui de Tartarie. Prise dans toute son étendue, cette région est bornée, à l'Occident, par la mer Caspienne & la Perse; au Sud, par la Perse, l'Indostan, les Royaumes d'Aracan & d'Ava, la Chine & la Corée; à l'Est, par la mer Orientale; au Nord, par la mer Glaciale. Une partie de ces vastes déserts, est soumise à l'Empire des Chinois; une autre reçoit ses loix des Russes; la troisième est indépendante, sous le nom de Kharisme, de grande & de petite Bucharie

Les habitans de ces célèbres contrées vecurent

XVII.  
Notions gé-  
nérales sur  
la Tartarie.

toujours de chasse, de pêche, du lait de leurs troupeaux, & avec un égal éloignement pour le séjour des villes; pour la vie sédentaire, & pour la culture. Leur origine, qui s'est perdue dans leurs déserts & dans leurs courses vagabondes, n'est pas plus ancienne que leurs usages. Ils ont continué à être ce que leurs peres avoient été; & en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne ressemble tant aux hommes des premiers âges que les Tartares du nôtre.

Ces peuples adopterent, la plupart de bonne heure, la doctrine du grand Lama, qui réside à Poutola, ville située dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Cette grande contrée, où les montagnes sont entassées les unes sur les autres, est appelée Boutan, par les habitants de l'Indostan; Tangut, par les Tartares; Tfanli, par les Chinois; Lassa, par les Indiens au-delà du Gange; & Thibet, par les Européens.

Des monuments au-dessus de tout soupçon, font remonter cette religion au-delà de trois mille ans. Rien n'est plus respectable qu'un culte qui eut toujours pour base l'existence du premier être & la morale la plus pure.

On pense généralement que les sectateurs de ce Pontife le croient immortel: que pour entretenir cette erreur, la divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidens: que lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espece de tabernacle, dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ses traits: que quand il meurt, on lui substitue un autre Prêtre de la même taille, & autant qu'il est possible, de la même figure; & qu'avec le secours de ces précautions, l'illusion se perpétue, même dans les lieux où se joue cette comédie; à

plus forte raison dans l'esprits des croyants éloignés de la scene.

C'est un préjugé qu'un philosophe lumineux & profond vient de dissiper. A la vérité, les grands Lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont parvenus à inspirer pour leur personne & pour leurs mystères : mais ils admettent à leur audience les ambassadeurs, ils reçoivent les souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue, hors des occasions importantes & des plus grandes solemnités, on peut toujours envisager leurs portraits continuellement suspendus au-dessus des portes du temple de Putola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité des Lamas, c'est que la foi du pays ordonne de croire, que l'Esprit saint qui a animé un de ces pontifes, passe d'abord après sa mort dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin, s'allie très-bien avec la métempychose, dont le système est établi de temps immémorial dans ces contrées.

La religion Lamique fit de bonne heure des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la Mongalie. Les deux Bucharies, & plusieurs provinces de la Tartarie, lui sont presque totalement soumises. Elle a des sectateurs dans le Royaume de Cachemire, aux Indes & à la Chine.

C'est de tous les cultes, le seul qui puisse se glorifier d'une antiquité très-reculée, sans mélange d'aucun autre dogme. La religion des Chinois a été plus d'une fois altérée par l'arrivée des divinités étrangères & des superstitions qu'on a fait goûter aux dernières classes du peuple. Les Juifs ont

vu finir leur hiérarchie & démolir leur temple. Alexandre & Mahomet éteignirent , autant qu'il étoit en eux , le feu sacré des Guebres. Tamerlan & les Mogols ont affoibli dans l'Inde le culte du dieu Brama. Mais ni le temps , ni la fortune , ni les hommes , n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand Lama.

C'est un effet réservé aux progrès de l'esprit humain. Eclairez le Tartare , & bientôt il examinera son symbole , il disputera , il s'égorgera : mais la superstition ne sortira qu'à demi-étouffée des flots de sang qu'elle aura versés. Pour ne pas tout perdre , le Prêtre se détachera des points de son système évidemment incompatibles avec le sens commun , & il défendra le reste contre les attaques des incrédules. Cependant , la révolution se fera plus lentement que dans les Empires qui n'ont pas une hiérarchie ecclésiastique bien ordonnée , & où un chef suprême n'est pas chargé de maintenir les dogmes dans leur état primitif. Les Lamas avouent eux-mêmes qu'ils ne sont pas des dieux ; mais ils prétendent représenter la divinité , & avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier ressort , de tout ce qui intéresse le culte public. Leur théocratie s'étend bien aussi entièrement sur le temporel que sur le spirituel : mais les soins profanes ne leur paroissent pas mériter de les occuper ; ils abandonnent toujours l'administration de l'Etat à des délégués qu'ils ont jugés dignes de leur confiance. Cet usage a fait sortir successivement de leur vaste domination plusieurs provinces. Elles sont devenues la proie de ceux qui les gouvernoient. Le grand Lama , autrefois maître absolu de tout le Thibet , n'en possède aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuses des Tartares n'ont dans aucun temps énervé leur valeur. Endurcis par les

frimats du Nord , par les fatigues d'une vie errante , sans cesse sous les armes , sans cesse dans les combats , ces peuples n'ont jamais discontinué d'être belliqueux. Une inquiétude ardente & sauvage les a toujours dégoûtés de leurs déserts pauvres & incultes. L'ambition a continuellement tourné leurs regards avides vers les contrées de l'Asie renommées pour leur opulence. Des nations amollies par les arts & par le climat n'ont pu soutenir les attaques de ces hommes agrestes & féroces. L'habitude de faire la guerre sans folde & sans magasins a poussé leur passion pour le pillage au-delà de tous les excès. Hors d'état d'affermir leurs conquêtes par des loix justes & une police exacte , ils ont par-tout fondé leur puissance sur la terreur & la destruction.

C'est pour arrêter les irruptions que ces brigands faisoient à la Chine , que fut élevée , environ trois siècles avant l'ère chrétienne , cette fameuse muraille , qui s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer de Kamschatka , qui est terrassée par-tout & flanquée par intervalles de grosses tours , suivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Un pareil monument prouve qu'il y avoit alors dans l'Empire , une prodigieuse population : mais il doit aussi faire présumer qu'on y manquoit d'énergie & de science militaire. Si les Chinois avoient eu du courage , ils auroient eux-mêmes attaqué des hordes errantes , ou les auroient contenues par des armées bien disciplinées ; s'ils avoient su la guerre , ils auroient compris que des lignes de cinq cents lieues ne pouvoient pas être gardées par-tout , & qu'il suffisoit qu'elles fussent percées à un seul endroit , pour que le reste des fortifications devînt inutile.

Aussi , les incursions des Tartares continuerent-elles jusqu'au treizième siècle. A cette époque ,

l'Empire fut conquis par ces barbares, que commandoit Gengiskan. Ce sceptre étranger ne fut brisé, que lorsqu'au bout de quatre-vingt-neuf ans, il se trouva dans les mains d'un Prince indolent, livré aux femmes, esclave de ses ministres.

Les Tartares, chassés de leur conquête, n'établirent point dans leur pays les loix & la police de la Chine. En repassant la grande muraille, ils retomberent dans la barbarie, & vécurent dans leurs déserts, aussi grossiers qu'ils en étoient sortis. Cependant, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, ils formerent plusieurs hordes qui se peuplerent dans le silence, & qui, avec le temps, se fondirent dans celle des Mantchoux. Leur réunion leur inspira le projet d'envahir de nouveau la Chine, qui étoit en proie à toutes les horreurs des dissensions domestiques.

Les mécontents étoient alors si multipliés, qu'ils formoient jusqu'à huit corps d'armée sous autant de chefs. Dans cette confusion, les Tartares, qui, depuis long-temps, ravageoient les provinces septentrionales de l'Empire, s'emparèrent de la capitale en 1644, & bientôt après de l'Etat entier.

Cette invasion sembla moins subjuguier la Chine, que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après, elle s'agrandit encore par la soumission des Tartares Mogols, célèbres pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Asie, celui de l'Indostan en particulier. Une révolution si extraordinaire étoit à peine finie, que l'Empire vit s'élever un nouvel ennemi, qui pouvoit devenir dangereux.

XVIII.  
Démêlés  
des Russes  
& des Chi-  
nois dans la  
Tartarie.

Les Russes, qui, vers la fin du seizième siècle, avoient conquis les plaines incultes de la Sibérie, étoient arrivés, de désert en désert, jusqu'au fleuve Amur qui les conduisoit à la mer Orientale, &

jusqu'à la Selenga, qui les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richesses.

Les Chinois comprirent que les courses des Russes pourroient, avec le temps, troubler leur tranquillité, & ils construisirent quelques forts, pour arrêter un voisin dont l'ambition devenoit suspecte. Alors commencerent entre les deux nations des disputes vives touchant les frontieres. Leurs chasseurs se chargeoient souvent, & l'on se croyoit tous les jours à la veille d'une guerre ouverte. Heureusement, les plénipotentiaires des deux Cours parvinrent à se concilier en 1689. Les limites des deux puissances furent posées à la riviere Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négocioit, à trois cents lieues de la grande muraille. C'est le premier traité qu'eussent fait les Chinois, depuis la fondation de leur Empire. Cette pacification offrit une autre nouveauté. On accorda aux Russes la liberté d'envoyer tous les ans une caravane à Pékin, dont les étrangers avoient été constamment éloignés, avec des précautions tout-à-fait mystérieuses. Il fut aisé de voir que les Tartares, qui s'étoient pliés aux mœurs & au gouvernement de la Chine, s'écartoient de ses maximes politiques.

Cette condescendance n'inspira pas de la modération aux Russes. Ils continuerent leurs usurpations, & bâtirent, trente lieues au-delà des limites convenues, une ville qu'on nomma Albasink ou Jasca. Les Chinois s'étant plaints inutilement de cette infidélité, prirent, en 1715, le parti de se faire justice. Les guerres où le Czar étoit engagé dans la Baltique, ne lui permettant pas d'envoyer des troupes à l'extrémité de la Tartarie, la place fut emportée après trois ans de siege.

La Cour de Pétersbourg fut assez éclairée pour ne se pas livrer à un ressentiment inutile. Elle fit

**XIX.**

La Russie obtient la liberté d'envoyer des caravanes à la Chine, & s'ouvre d'autres voies pour le commerce des Indes.

partir, en 1719, pour Pékin, un Ministre chargé de ressusciter le commerce anéanti par les derniers troubles. La négociation réussit; mais la caravane de 1721 ne s'étant pas conduite avec plus de réserve que celles qui l'avoient précédée, il fut arrêté que, dans la suite, les deux nations ne traiteroient ensemble que sur la frontière.

Avant ce nouvel arrangement, il partoit tous les ans de Pétersbourg, une caravane, qui, après avoir traversé des déserts immenses, étoit reçue sur la frontière de la Chine par quelques centaines de soldats qui l'escortoient jusqu'à la capitale de l'Empire. Là, tous ceux qui la composoient étoient renfermés dans un caravanserail, où ils étoient obligés d'attendre que les marchands Chinois vinssent leur offrir le rebut de leurs magasins. Leur traite ainsi consommée, ils reprenoient la route de leur patrie, & se retrouvoient à Pétersbourg trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportoient la caravane, n'auroient eu que peu de valeur: mais comme ce commerce étoit pour le compte de la Cour, & que la vente s'en faisoit toujours sous les yeux du Souverain, les plus vils objets acquéroient du prix. Etre admis à cette espece de foire, étoit une grace que le despote n'accordoit guere qu'aux gens de faveur. Tous vouloient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissoit en poussant follement les encheres, & en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette honteuse émulation, les objets offerts étoient si peu importants, que leur produit, la consommation de la Cour prélevée, ne s'élevoit jamais à cent mille écus.

Depuis la cessation des caravanes, on a établi à Kiatcha deux grands magasins, l'un Russe & l'au-

tre Chinois, où sont déposées toutes les choses qu'on se propose d'échanger. Des commissaires des deux nations président à ce commerce, où il entre rarement des métaux. Si les Russes, qui n'en donnent jamais, sont réduits quelquefois à recevoir de l'or, ils sont obligés de le livrer à la Couronne à des conditions qui la dédommagent des droits qu'elle auroit perçus sur les marchandises.

La plus considérable de celles que les Chinois apportent dans cet entrepôt, c'est le thé verd. Il est infiniment supérieur à celui que l'Europe reçoit à travers des mers immenses. Aussi les Russes sont-ils forcés de le payer jusqu'à vingt francs la livre, quoiqu'ils le revendent rarement plus de quinze ou seize. Pour se dédommager de cette perte, ils ne manquent jamais de hauffer le prix de leurs pelleteries; mais cette ruse est moins à leur avantage qu'au profit du gouvernement, qui perçoit une imposition de vingt-cinq pour cent sur tout ce qui se vend, sur tout ce qui s'achete. La Douane de Kiatcha produit quelquefois à l'Etat jusqu'à deux millions de livres. Alors le commerce de la Russie avec la Chine doit s'élever à six millions.

Il n'étoit pas si considérable lorsque Pierre I essaya d'établir, par la Tartarie indépendante, une communication entre la Sibérie & l'Inde. Ce grand Prince, toujours occupé de projets, vouloit former cette liaison par le Sirth, qui arrose le Turkestan, & il envoya en 1719 deux mille cinq cents hommes pour s'emparer de l'embouchure de cette riviere.

Elle n'existoit plus. Ses eaux avoient été détournées & conduites par différents canaux dans le lac Arall. C'étoit l'ouvrage des Tartares Usbecks, qui avoient pris ombre des observations répétées

qu'ils avoient vu faire. Un accident si singulier déterminâ les Russes à reprendre la route d'Astracan, d'où ils étoient partis. On avoit perdu cet objet de vue, lorsque, vers l'an 1738, les habitants des deux Bucharies, connus sous le nom de Bucharfis, souhaiterent eux-mêmes de négocier avec la Russie. Pour encourager ce desir inattendu, le fisc se relâcha d'une partie des droits énormes qu'il exige généralement. Orenbourg devint le théâtre de ce nouveau commerce. Les Tartares y portent, de leur propre territoire, ces belles touloupes de petits agneaux, dont on éventre les meres, pour avoir des peaux moirées, blanches & fines. Ils y portent différentes marchandises qu'ils ont tirées de l'Indostan, & en particulier une assez grande quantité de diamants bruts. Ils y portent environ quatre cents quintaux d'excellente rhubarbe. Chaque quintal coûte 500 livres, & le college du commerce le vend à-peu-près le double.

Il faut se former une idée moins avantageuse des liaisons de la Russie avec les Indes par la mer Caspienne. Ce fut pourtant, dans les siècles les plus reculés, la voie par où l'Europe & l'Asie communiquoient ensemble. Les régions voisines de ce lac immense, aujourd'hui très-pauvres, très-dépeuplées, très-barbares, offrent à des yeux savants des traces d'une ancienne splendeur, qu'il n'est pas possible de contester. On y découvre encore tous les jours des monnoies frappées au coin des premiers Califes. Ces monuments & d'autres aussi authentiques, donnent de la vraisemblance au naufrage de quelques Indiens sur les côtes de l'Elbe du temps d'Auguste, qu'on a toujours regardé comme fabuleux, malgré l'autorité des écrivains contemporains qui le rapportoient. On n'a jamais compris comment des habitants de l'Inde auroient

pu naviguer sur les mers germaniques. Mais étoit-il plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie? Les Indiens alloient en Perse, s'embarquoient sur la mer d'Hircanie, remontoient le Volga, pénétoient dans la grande Permie par le Kama, & de-là pouvoient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique.

Il y eut, & dans tous les temps il y aura des hommes entreprenants. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente, & que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulieres. Il est curieux, il desire de voir & de s'instruire. La soif des connoissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire & de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le desir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misere le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup, pour trouver sans fatigue ce qu'on n'obtiendrait que d'un travail assidu. On voyage par paresse. On cherche des ignorants & des dupes. Il est des êtres malheureux qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui. Il y en a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques-uns sans courage & sans vertus ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au-dessous de leur condition ou de leur naissance. Les ruines amenées subitement, ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées, en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers, & qu'ils vont cacher au pôle ou sous la ligne. A ces causes ajoutez toutes celles des émi-

grations constantes, les vexations des mauvais gouvernements, l'intolérance religieuse, & la fréquence des peines infamantes, qui poussent le coupable d'une région où il seroit obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien, & regarder ses semblables en face.

Les Anglois n'eurent pas plutôt découvert Archangel au milieu du seizième siècle, & lié un commerce avec la Russie, qu'ils formerent le projet de s'ouvrir, à la faveur du Volga & de la mer Caspienne, une route en Perse beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, obligés de faire le tour de l'Afrique & d'une partie de l'Asie, pour se rendre dans le golfe Persique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie septentrionale de la Perse que baigne la mer Caspienne, a des productions bien plus riches que la méridionale. Les soies de Schirvan, du Manzeradan, & plus particulièrement celles du Ghilan, sont les meilleures de l'Orient, & pouvoient servir à élever d'excellentes manufactures. Mais le commerce des Anglois n'étoit pas encore assez formé pour surmonter les obstacles que devoit trouver une entreprise si vaste & si compliquée.

Ces difficultés n'effrayèrent pas quelques années après un Duc de Holstein, qui avoit établi dans ses Etats des fabriques de soie. Il vouloit en tirer les matières premières de la Perse, où il envoya des Ambassadeurs, dont il n'est resté que la relation de leur voyage.

Lorsque la France se fut apperçue de l'influence du commerce dans la balance de la politique, elle eut envie de faire arriver dans ses ports les soies de la Perse par la Russie. La funeste passion des conquêtes fit oublier ce projet comme tant d'au-

ires, imaginés par quelques hommes éclairés pour la prospérité de ce grand Empire.

Il n'étoit pas possible que Pierre I, guidé par son génie, par son expérience, & par les étrangers qui le servoient de leurs lumières, ne sentît, à la fin, que c'étoit à ses peuples qu'il appartenoit de s'enrichir par l'extraction des productions de la Perse, & de proche en proche de celles des Indes. Aussi ce grand Prince n'eût-il pas plutôt vu commencer les troubles qui ont bouleversé l'Empire des Sophis, qu'il s'empara, en 1722, des fertiles contrées qui bordent la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, firent périr les troupes chargées de conserver ses conquêtes. Cependant la Russie ne se détermina à abandonner les Provinces usurpées, que, lorsqu'en 1736, elle vit Koulikan victorieux des Turcs, en état de les lui arracher.

La Cour de Pétersbourg avoit perdu de vue le commerce de cette région, lorsqu'un Anglois, nommé Elton, forma, en 1741, le projet de le donner à sa nation. Cet homme entreprenant servoit en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga & par la mer Caspienne, des draps de son pays, dans la Perse, dans le nord de l'Indostan, & dans une grande partie de la Tartarie. Par une suite de ses opérations, il devoit recevoir en échange, de l'or, & les marchandises que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, faisoient payer un prix excessif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie Angloise de Moscovie, & le Ministère Russe le favorisa.

Mais à peine l'aventurier Anglois avoit-il ouvert la carrière, que Koulikan, auquel il falloit des instruments hardis & actifs pour seconder son ambition, réussit à l'attacher à son service, & à

acquérir par son moyen l'empire de la mer Caspienne. La Cour de Pétersbourg, aigrie par cette trahison, révoqua, en 1746, tous les privilèges qu'elle avoit accordés : mais c'étoit un foible remède à un si grand mal. La mort violente du tyran de la Perse étoit bien plus propre à rassurer les esprits.

Cette grande révolution, qui replongeoit plus que jamais les Etats du Sophi dans l'anarchie, fit repasser dans les mains des Russes le sceptre de la mer Caspienne. C'étoit un préliminaire nécessaire pour ouvrir le commerce avec la Perse & avec les Indes; mais il ne suffisoit pas pour le faire réussir. Les Arméniens opposoient au succès une barrière presque insurmontable. Une nation active, accoutumée aux usages de l'Orient, en possession de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaisons toutes formées de temps immémorial, descendant aux moindres détails, s'élevant aux plus vastes spéculations : une telle nation ne pouvoit pas être aisément supplantée. La Cour de Russie ne l'espéra pas. Aussi chercha-t-elle à grossir le nombre de ces habiles négociants, très-anciennement établis à Astracan. Le succès n'a pas couronné ses vues. On travaille à surmonter les obstacles qui l'ont empêché, & il faut beaucoup attendre du nouvel esprit qui paroît animer toute la Russie.

XX.  
Etendue,  
gouvernement,  
population,  
revenus de  
la Russie.

Cet Empire, qui, comme tous les autres, a eu de foibles commencements, est devenu avec le temps, le plus vaste de l'univers. Son étendue, d'Orient en Occident, est de deux mille deux cents lieues, & d'environ huit cents du Sud au Nord.

A l'exception des Provinces conquises au commencement du siècle sur les bords de la mer Baltique,

tique, qui ont conservé tous les droits dont elles jouissoient; de l'Ukraine, qui a été maintenue dans quelques-uns des siens; de ces hordes errantes qu'il n'étoit pas possible d'affujettir à une police régulière: toutes les autres parties de l'Empire sont asservies à la même forme de gouvernement.

Sous ses loix arbitraires, vit dans l'ignorance un clergé autrefois redoutable, mais devenu docile depuis qu'on l'a dépouillé des possessions que la superstition lui avoit prodiguées, & du million d'esclaves qui les exploitoit.

Vient ensuite un corps de noblesse qui tient dans ses mains la plupart des terres, & dans sa dépendance tous les malheureux qui les arrosent de leurs sueurs.

Après eux, marche la classe des hommes libres. Elle est si obscure, que l'Europe en a long-temps ignoré l'existence. On fait aujourd'hui qu'elle est composée de quelques étrangers, la plupart Allemands, que l'inquiétude a déterminés ou le besoin réduits à chercher une nouvelle patrie; de plusieurs nationaux heureux ou intelligents dont on a successivement brisé les chaînes, & qui exercent dans les villes les arts & le commerce; d'un petit nombre de cultivateurs, qui ont la disposition absolue des foibles héritages que leur ont transmis leurs peres. La propriété de ces laboureurs devient peu-à-peu la proie de quelque homme riche, qui, par des avances intéressées, a favorisé leur paresse ou leurs profusions.

Enfin, la dernière classe de l'Etat, si l'on peut lui donner ce nom, ce sont les esclaves. Au commencement du seizième siècle, on n'en voyoit que peu, tous pris à la guerre. Les Seigneurs possédoient alors des fiefs, & le peuple cultivoit des terres qui lui appartenoient. Un nouvel ordre de

choses s'établit, après la conquête de Cazan & d'Astracan. Ces belles & fertiles Provinces attiroient si puissamment les payfans Russes, que, pour arrêter une émigration qui devenoit générale, on publia en 1556, la loi rigoureuse qui les attachoit tous à la glebe. A cette funeste époque, ils cessèrent d'avoir la propriété de leurs biens & de leur personne. Le joug s'est appesanti depuis, & l'espèce humaine a été de plus en plus dégradée.

C'est sans doute la raison qui a retardé ou anéanti la population dans toute l'étendue de l'Empire. En 1755, il n'avoit que huit millions neuf cents soixante-cinq mille trois cents seize mâles. En supposant le nombre des femmes égal à celui des hommes, c'étoit dix-sept millions neuf cents trente mille six cents trente-deux ames. On ajoutoit à ce nombre les douze cents mille habitants des Provinces arrachées à la Suede, au commencement du siècle, & il se trouvoit que la Russie avoit alors sous sa domination dix-neuf millions cent trente mille six cents trente-deux sujets, sans compter le clergé, la noblesse & l'armée. Si les guerres contre la Prusse, contre la Pologne, contre la Turquie; si les maladies épidémiques; si les rébellions ont occasionné depuis une diminution sensible dans la population ancienne, les grandes acquisitions faites récemment dans la Lithuanie doivent avoir rempli le vuide formé par ces fléaux terribles.

Dans les Etats où les hommes ne sont pas multipliés, le revenu public ne sauroit être considérable. En argent, il n'étoit presque rien, lorsque Pierre I arriva au trône. Ce Prince le fit monter à trente-cinq millions. Anne le porta à soixante, & Elisabeth à cent vingt. Il fut poussé plus loin durant la guerre contre les Turcs; mais pour rede-

venir, à la paix, ce qu'il avoit été avant les troubles: A cette époque, le fisc devoit, aux Génois & aux Hollandois, d'assez grandes sommes, qui depuis ont été acquittées. Il devoit à la nation près de deux cents millions en billets de banque, pour lesquels il avoit hypothéqué une assez grande quantité de cuivre distribuée dans les différentes caisses de l'Empire.

C'est une opinion généralement reçue que les peuples succombent sous le poids des taxes. Après même que le fardeau aura été beaucoup allégé, il le faudra alléger encore, si les arts ne se multiplient pas, si l'agriculture, en particulier, ne prend pas des accroissements remarquables.

On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les contrées les plus septentrionales. Rien ne peut prospérer dans ces climats glacés. Ce sera toujours avec des oiseaux, avec des poissons, avec des bêtes fauves, que se nourriront, que s'habilleront, que payeront leur tribut, les habitants dispersés de loin en loin, dans ce climat dur & sauvage.

A mesure qu'on s'éloigne du Nord, la nature devient moins avare en hommes & en productions. Dans la plupart des Provinces, il ne manque au laboureur que des outils moins imparfaits, de meilleures méthodes, & de plus grands moyens d'exploitation. Le progrès des lumières doit faire espérer que ces vices seront enfin corrigés. On portera une attention particulière sur l'Ukraine, l'une des plus fertiles contrées du monde connu. La Russie en tire la plupart de ses consommations, la plupart des objets de son commerce, & elle n'en obtient pas la vingtième partie de ce qu'on pourroit lui demander.

On réussira d'autant plus facilement à exciter les

travaux champêtres, que les Russes n'aiment pas le séjour des villes, qu'ils ont sous la main le fer, ce grand & inestimable mobile de l'agriculture. La nature l'a prodigué à la plupart des contrées de l'Empire, & l'a donné à la Sibérie aussi parfait qu'à la Suede même. A l'extraction du fer, on ajoutera celle de ces précieux métaux, qui ont enflammé la cupidité de toutes les nations & de tous les siècles. Les mines d'argent, près d'Agun, sont connues très-anciennement, & l'on a découvert depuis peu des mines d'argent & d'or dans le pays des Baskirs. Il est des peuples auxquels il conviendrait de condamner à l'oubli ces sources de richesse. Il n'en est pas ainsi de la Russie, où toutes les Provinces intérieures sont dans un tel état de pauvreté, qu'on y connoît à peine ces signes de convention qui représentent toutes choses dans le commerce.

XXI.  
Commerce  
général de  
la Russie.

Celui que les Russes ont ouvert avec la Chine, avec la Perse, avec la Pologne, a principalement pour base les fourrures d'hermine, de zibeline, de loup blanc, de renard noir que fournit la Sibérie. Quoique le caprice des consommateurs ait porté la valeur de ces précieuses pelleteries au-delà de ce qu'on pouvoit espérer, le prix en augmente encore. On devroit étendre les liaisons à de nouveaux objets.

Les échanges de l'Empire avec les Etats du Grand-Seigneur étoient comptés pour rien ou pour peu de chose. Ils ne tarderont pas à devenir considérables, si l'on fait profiter du droit acquis, par les derniers traités, de passer de la mer Noire dans la mer Méditerranée, & de la mer Méditerranée dans la mer Noire. Ce privilege qu'aucune nation n'avoit encore obtenu, qu'aucune nation n'a pu obtenir depuis, doit donner au commerce & à la

navigation des Russes une extension, dont il seroit téméraire de fixer le terme.

Cependant, ce seroit toujours sur les côtes de la mer Baltique que se feroient les plus grands enlevemens des productions du pays, puisqu'il est prouvé qu'il sort habituellement un neuvième de plus en marchandises par le seul port de Pétersbourg, que par les autres quarante-deux douanes de l'Empire. En 1773, les exportations de la Russie, en comptant le droit de vingt-cinq pour cent que prend le Souverain, s'éleverent à 106,401,735 livres. Les importations, y compris le même droit, ne passerent pas 66,544,005 livres. Par conséquent, la balance apparente fut de 39,557,830 livres. Nous avons dit la balance apparente. Il est connu de tous ceux à qui ces matieres sont familières, que les objets qui entrent dans le pays étant généralement d'un moindre volume que ce qui en sort, ils sont une occasion plus ordinaire de fraude.

Il n'est point d'Etat aussi heureusement situé que la Russie pour étendre son commerce. Presque toutes les rivières y sont navigables. Pierre I voulut que l'art secondât la nature, & que divers canaux joignissent ces fleuves les uns aux autres. Les plus importants sont achevés. Il en est qui n'ont pas encore atteint leur perfection; quelques-uns même, dont on n'a fait que donner le plan. Tel est le grand projet de réunir la mer Caspienne au Pont-Euxin, en creusant un canal du Tanais au Volga.

Malheureusement, ces moyens, qui rendent si facile la circulation des denrées dans tout l'Empire, & qui ouvrent une communication aisée avec toutes les parties du globe, sont devenus inutiles par des obstacles multipliés. Le gouvernement a levé une partie des gênes qu'opposoient des insti-

tutions vicieuses. Les entraves qui tiennent aux mœurs feront plus de résistance.

Pierre I voulut que les serfs, qui auroient en leur possession 2,500 livres, eussent le droit de rompre leur fers; à condition qu'eux & leurs descendants payeroient annuellement aux héritiers de leur ancien maître, ce qu'il exigeoit d'eux avant leur liberté. Ces nouveaux bourgeois, sans éducation & sans principes, devinrent la plupart marchands, porterent dans leur nouvel état les vices qu'ils avoient contractés dans la servitude, & les transmirent à leur postérité. La génération actuelle se sent encore de son origine.

Les loix ne permettent pas aux négociants étrangers d'acheter les productions de l'Empire ailleurs que dans les ports; & par la nature du gouvernement, les nationaux n'ont pas ou ne peuvent pas paroître avoir des capitaux assez considérables pour y former de grands magasins. C'est donc une nécessité qu'on charge des achats quelque agent Russe, qui, à l'époque du traité, exige toujours la moitié du prix convenu, le reste devant être payé à la livraison des marchandises. Elles sont rarement ce qu'elles devroient être; & cependant le commettant se dispense rarement de les recevoir, ou parce qu'il a des ordres à remplir, ou parce qu'il craint, avec raison, de perdre toutes ses avances.

L'étranger a-t-il des objets à vendre? Il ne trouve des acheteurs qu'en leur accordant un an ou dix-huit mois de crédit. Au terme du paiement, ils demandent ordinairement un nouveau délai. Leur est-il refusé; on les condamne à un intérêt de dix-huit pour cent. Plus la dette s'accroît, plus la volonté ou la possibilité d'y satisfaire s'éloignent. L'atrocité même des réglemens imaginés pour empêcher ou pour punir les banqueroutes, est sa-

vorable aux débiteurs insolubles ou de mauvaise foi. Il est rare que la pitié des juges ou la corruption des courtisans ne les garantissent des peines décernées par la loi contre eux. Des protections puissantes assouviront bien, s'il le faut, les vengeances d'un créancier trompé : mais après ces arrêts, achetés à très-haut prix, il n'en fera que plus sûrement déchu de l'espoir de rien sauver de ce qui lui étoit dû.

Ces infidélités, ces déprédations n'ont pas empêché que le commerce de l'Empire ne fît d'assez grands progrès. Ils auroient été plus rapides, plus considérables, si les avantages physiques & naturels n'eussent été opiniâtrément combattus par des causes morales ou politiques ; si un ministère séduit ou corrompu n'eût arrêté la concurrence, en favorisant l'Angleterre au préjudice des autres nations. Un meilleur esprit, dans cette partie intéressante d'administration, contribueroient beaucoup à la félicité publique. Voyons l'influence que peut y avoir l'armée.

A l'élévation de Pierre I au trône, l'état militaire de la Russie se réduisoit à quarante mille Strelets indisciplinés & féroces, qui n'avoient de courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre le Souverain qu'ils dépoisoient, ou qu'ils massacroient au gré de leur caprice. Ce grand Prince cassa cette milice séditieuse, & parvint à former un état de guerre, modelé sur celui du reste de l'Europe. Depuis la mort du réformateur de l'Empire, les troupes ont été encore perfectionnées, & surtout multipliées. On les a vues s'élever successivement jusqu'à trois cents soixante-quinze mille quatre cents cinquante-sept hommes.

Malgré la valeur, le nombre, la discipline de ses troupes, la Russie est de toutes les puissances

XXII.  
Force militaire de la  
Russie.

celle qui doit le plus ménager son sang. Le desir d'accroître un territoire, déjà trop étendu, ne doit pas l'entraîner loin de ses frontières, & la déterminer à des hostilités. Jamais elle ne parviendra à former un Etat contigu & ferré, à devenir un peuple éclairé & florissant, à moins qu'elle n'abdique la manie si dangereuse des conquêtes, pour se livrer uniquement aux arts de la paix. Aucun de ses voisins ne peut la forcer à s'écarter de cet heureux système.

Du côté du Nord, l'Empire est mieux gardé par la mer Glaciale, qu'il ne le feroit par des escadres ou des fortereffes.

Un bataillon & quelques pieces de campagne disperferoient toutes les hordes de Tartares qui pourroient remuer vers l'Orient.

Quand la Perse sortiroit de ses ruines, ses efforts iroient se perdre dans la mer Caspienne, ou dans l'immense désert qui la sépare de la Russie.

Au Midi, les séditions, l'ignorance & l'indiscipline, tous les genres de corruption qui dégradent un peuple, ébranloient depuis un siecle l'Empire Ottoman. La Russie a surpris les Turcs dans cet état de dégradation, & les a affoiblis encore. Elle a rompu les liens qui attachoient les Tartares à cette domination; & en se faisant céder quelques forts, quelques rades dans la Crimée, s'est assurée à elle-même la faculté de mouvoir, au gré de sa politique, cette cavalerie infatigable, destructive & féroce.

Que peut craindre, à l'Occident, la Russie des Polonois qui n'ont jamais eu ni places, ni troupes, ni revenu, ni gouvernement, & qui ont été dépouillés depuis peu de la moitié de leur territoire ?

La Suede perdit, au commencement du siecle,

celles de ses conquêtes qui lui donnoient des forces & de la richesse. Ce que sa nouvelle constitution pourra lui rendre d'énergie, n'en fera jamais une puissance redoutable. Loin d'être en état de s'agrandir aux dépens des Russes, elle aura toujours à craindre de se voir dépouiller par eux de ce qui lui reste de la Finlande.

Il seroit possible que la faute qu'a faite la Cour de Pétersbourg, en rapprochant le territoire Prussien de ses possessions, occasionnât un jour des hostilités. Des circonstances favorables détermineront peut-être ce nouveau voisin à faire valoir les prétentions des Chevaliers Teutons sur la Livonie; & alors le sang des Russes & des Prussiens teindroit les eaux de la Baltique, & se mêleroit sous les murs de Riga. Cependant l'ambition du Brandebourg sera habituellement trop contrariée du côté de l'Allemagne, pour qu'elle puisse beaucoup allarmer le Nord.

On voit, par ces observations, que l'Empire pourroit beaucoup diminuer ses forces de terre, si leur destination unique étoit de garantir ses Provinces de l'invasion; mais comme leur principal emploi est de retenir sous le joug des peuples toujours mécontents d'un gouvernement oppresseur, il n'est pas aisé de déterminer à quel point elles devroient être réduites. La marine doit être envisagée sous un autre point de vue.

Les foibles relations de la Russie avec le reste de l'Europe, s'entretenoient uniquement par terre, lorsque les Anglois, cherchant un passage par les mers du Nord pour arriver aux Indes Orientales, découvrirent le port d'Archangel. Ayant remonté la Duina, ils arriverent à Moscou, & y jetterent les fondements d'un nouveau commerce.

Il ne s'étoit pas ouvert d'autre porte de com-

munication pour la Russie, quand Pierre I entreprit d'attirer, dans la mer Baltique, les navigateurs qui fréquentoient la mer Blanche, & de procurer aux productions de son Empire un débouché plus étendu, plus avantageux. Son esprit de création le porta bientôt plus loin, & il eut l'ambition de devenir une puissance maritime.

Cependant ses premiers soins se bornerent à faire construire des bâtimens propres à la défense de ses côtes, à l'attaque des côtes voisines. Ce sont des galeres de différentes grandeurs, dont quelques-unes sont disposées pour la cavalerie, & un plus grand nombre pour l'infanterie. Comme ce sont des soldats, tous instruits à manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages, il n'y a ni retardement, ni dépense à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits, & le débarquement se fait où l'on est le moins attendu.

La descente exécutée, les troupes tirent les galeres à terre, & en forment un camp retranché. Une partie de l'armée est chargée de sa garde; le reste se répand dans le pays qu'il faut mettre à contribution. L'expédition faite, on se rembarque pour recommencer ailleurs le ravage & la destruction. Combien d'expériences ont démontré l'efficacité de ces armemens!

Cet heureux essai enhardit le réformateur de la Russie à vouloir de grands vaisseaux: & ce fut à Cronstadt, qui sert de port à Pétersbourg, qu'il plaça ses flottes.

La mer n'est pas assez large devant le bassin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer sont violemment poussés par l'impétuosité de la Neva, sur les côtes dangereuses de la Finlande. On y arrive par un canal si rempli d'écueils, qu'il faut un temps fait exprès pour les éviter. Les navires s'y pour-

rissent vite. L'expédition des escadres est retardée plus long-temps qu'ailleurs par les glaces. On ne peut sortir que par un vent d'Est, & les vents d'Ouest regnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'est qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Pétersbourg, d'où les vaisseaux n'arrivent à Cronstadt, qu'après avoir passé, avec de grands dangers, un bas-fond qui se trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre I n'avoit eu cette prédilection aveugle que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aisément comprendre que Cronstadt & Pétersbourg n'avoient pas été formés pour être l'entrepôt de ses forces navales, & que l'art n'y pouvoit pas forcer la nature. Il auroit donné la préférence à Revel, qui se refusoit beaucoup moins à cette importante destination. Peut-être même des réflexions plus profondes l'auroient-elles convaincu qu'il n'étoit pas encore temps d'aspirer à ce genre de puissance.

Il est démontré, par la raison & par l'expérience, qu'une marine militaire doit avoir pour base une marine marchande. La Russie est de toutes les nations de l'Europe celle que l'abondance de ses munitions navales, que le volume & la quantité de ses productions appelleroient à une navigation plus vive & plus étendue. Cet Empire n'avoit pas pourtant un seul bâtiment à l'époque où l'on voulut lui donner des flottes. Un instituteur qui auroit connu la marche naturelle des choses, auroit donc tourné ses premiers regards vers une navigation commerciale. Cet ordre politique fut interverti, & les successeurs de Pierre I ne se sont jamais écartés de ce mauvais système. Nul d'entre eux n'a pensé à surmonter les obstacles que des institutions vicieuses

opposoient à des expéditions mercantiles, qui auroient formé de bons équipages. Tous se sont bornés à maintenir, à multiplier des escadres, qui ne peuvent avoir, ni instruction, ni expérience. Au temps où nous écrivons, cette marine, inutilement ruineuse, est formée sur la Baltique par trente vaisseaux de ligne & vingt-une frégates; dans les mers d'Azoph, par onze bâtimens de guerre tirant à peine onze pieds d'eau; & aux embouchures du Danube, par sept à huit grandes barques armées d'assez gros canons. Il conviendrait de réformer la plus grande partie de ces forces, jusqu'à ce qu'on eût préparé les moyens de les rendre utiles.

XXIII.  
Obstacles  
qui s'oppo-  
sent à la  
prospérité  
de la Russie.  
Moyens  
qu'on pour-  
roit em-  
ployer pour  
les surmon-  
ter.

Les changements que nous nous sommes permis d'indiquer, sont indispensables pour rendre la Russie florissante, mais ne sauroient suffire. Pour donner à cette prospérité quelque consistance, il faudroit donner de la stabilité à l'ordre de la succession. La couronne de cet Empire fut long-temps héréditaire. Pierre I la rendit patrimoniale. Elle est devenue comme élective à la dernière révolution. Cependant, toute nation veut savoir à quel titre on lui commande; & le titre qui la frappe le plus est celui de la naissance. Otez aux regards de la multitude ce signe visible, & vous remplirez les Etats de révoltes & de dissensions.

Mais il ne suffit pas d'offrir aux peuples un Souverain qu'ils ne puissent pas méconnoître. Il faut que ce Souverain les rende heureux; ce qui est impossible en Russie, à moins qu'on n'y change la forme du gouvernement.

L'esclavage, quelque sens qu'on veuille donner à cette expression, est l'état dans lequel est tombée toute la nation. Parmi les sujets qu'on regarde comme libres dans cet Empire, il n'en est aucun qui ait la sûreté morale de sa personne, la

propriété constante de ses biens, une liberté qu'il ne puisse perdre que dans ces cas prévus & déterminés par la loi.

Sous un tel gouvernement, il ne fauroit exister de lien entre les membres & leur chef. S'il est toujours redoutable pour eux, toujours ils sont redoutables pour lui. La force publique dont il abuse pour les écraser, n'est que le produit des forces particulières de ceux qu'il opprime. Le désespoir ou un sentiment plus noble, peuvent, à chaque instant, les tourner contre lui.

Le respect qu'on doit à la mémoire de Pierre I ne doit pas empêcher de dire qu'il ne lui fut pas donné de voir l'ensemble d'un Etat bien constitué. Il étoit né avec du génie. On lui inspira l'amour de la gloire. Cette passion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, oppoient à ses entreprises. Avec ces vertus & les étrangers qu'il appella à lui, il réussit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit plusieurs réglemens nécessaires pour le succès de ses hardis projets : mais quoique la renommée lui ait prodiguée de toutes parts le sublime titre de législateur, à peine publia-t-il deux ou trois loix, qui même portoient l'empreinte d'un caractère féroce. On ne le vit pas s'élever jusqu'à combiner la félicité de ses peuples avec sa grandeur personnelle. Après ses magnifiques établissemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la feruitude & dans l'oppression. Il ne voulut rien relâcher de son despotisme ; il l'aggrava peut-être, & laissa à ses successeurs cette idée atroce & destructive, que les sujets ne sont rien, & que le Souverain est tout.

Depuis sa mort, ce mauvais esprit s'est perpé-

tué. On n'a pas voulu voir que la liberté est le premier droit de tous les hommes; que le soin de la diriger vers le bien commun, doit être le but de toute société raisonnablement ordonnées, & que le crime de la force est d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Ainsi l'a pensé Catherine II. A peine cette célèbre Princesse avoit pris les rênes du gouvernement, qu'il se répandit de tous côtés qu'elle vouloit régner sur des hommes libres. Au moment où ses intentions commençoient à transpirer, plus de cent mille serfs se disposerent à la révolte contre leurs maîtres. Plusieurs des Seigneurs, qui habitoient leurs terres, furent massacrés. Cette agitation, dont les suites pouvoient bouleverser l'Etat, fit comprendre qu'il falloit apprivoiser les ours avant de briser leurs chaînes, & que de bonnes loix & des lumieres doivent précéder la liberté.

Aussi-tôt est conçu un projet de législation; & l'on veut que ce code soit approuvé par les peuples eux-mêmes, pour qu'ils le respectent & le chérissent comme leur ouvrage. *Mes enfants*, dit la Souveraine aux députés de ses vastes Etats, *mes enfants, pesez avec moi l'intérêt de la nation; formons ensemble un corps de loix qui établisse solidement la félicité publique.*

Catherine pensa ensuite à former des hommes; & ce fut un mot hardi, & d'une vérité frappante, adressé à Pierre I, qui dirigea son plan. Ce Prince se promettoit le plus grand succès du retour des jeunes gens qu'il avoit envoyés puiser des lumieres dans les contrées les plus éclairées de l'Europe. Son bouffon, qui l'écoutoit, plia, le plus fortement qu'il put, une feuille de papier, la lui présenta, & le défia d'effacer ce pli. Mais s'il n'étoit pas possible d'amender le Russe barbare, com-

ment espérer d'amender le Russe corrompu ? S'il n'étoit pas possible de donner des mœurs à un peuple qui n'en avoit point, comment espérer d'en donner à un peuple qui n'en a que de mauvaises ? Ces considérations déterminèrent Catherine à abandonner à elle-même la génération actuelle, pour ne s'occuper que des races futures.

Par ses soins se sont élevées des écoles, où la jeune noblesse des deux sexes est instruite dans les sciences utiles, dans les arts agréables. Les sages, qui ont vu de près ces institutions, y ont blâmé trop de frivolité ou trop de faste : mais la réflexion & l'expérience corrigeront, un peu plutôt, un peu plus tard, ce qu'elles peuvent avoir de défectueux.

D'autres établissemens, peut-être encore plus nécessaires, ont été formés en faveur du peuple. C'est-là que de jeunes garçons, que de jeunes filles reçoivent séparément, pendant quinze ans, tous les genres d'instruction convenables aux emplois & aux métiers qu'ils doivent exercer. Lorsque les vertus sociales auront jetté de profondes racines dans leur cœur ; lorsqu'on y aura gravé que l'honneur est la plus noble récompense d'une ame honnête, que la honte en est le plus redoutable châtimement, ces élèves, nés dans l'esclavage, n'auront plus de maître, & feront citoyens dans toute l'étendue du terme. Les bons principes dont on les aura nourris, se répandront, avec le temps, du centre de l'Empire aux Provinces les plus reculées ; & avec les mœurs qui en découlent nécessairement, s'étendra une liberté bien ordonnée, d'où doit résulter le bonheur de la nation, sous le joug facile des loix.

Pour accélérer les progrès, toujours trop lents, d'une sage législation, d'une bonne éducation, il

faudroit peut-être choisir la Province la plus féconde de l'Empire, y bâtir des maisons, les pourvoir de toutes les choses nécessaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faudroit appeller des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'asyle qu'on leur auroit préparé, leur assurer une subsistance pour trois ans, les faire gouverner par un chef qui n'eût aucun domaine dans la contrée. Il faudroit accorder la tolérance à toutes les religions, & par conséquent permettre des cultes particuliers & domestiques, & n'en point permettre de public.

C'est de-là que le levain de la liberté s'étendrait dans tout l'Empire. Les pays voisins verroient le bonheur de ces colons, & ils voudroient être heureux comme eux. Jetté chez des sauvages, je ne leur dirois pas, construisez une cabane qui vous assure une retraite contre l'inclémence des saisons; ils se moqueroient de moi; mais je la bâtirois. Le temps rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance; le sauvage le verroit, & l'année suivante il m'imiteroit. Je ne dirois pas à un peuple esclave, sois libre; mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, & il la désireroit.

Je me garderois bien de charger mes transfuges des premières dépenses que j'aurois faites pour eux. Je me garderois bien davantage de rejeter sur les survivants, la dette prétendue de ceux qui mourroient sans l'avoir acquittée. Cette politique seroit aussi fautive qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don sa personne, ses forces, ses talents, sa vie, ne vous gratifie-t-il pas assez? Faut-il qu'il vous paye la rente du don qu'il vous fait? Lorsqu'il sera opulent?

opulent ; alors vous le traiterez comme votre sujet : encore attendrez-vous la troisieme ou quatrieme génération , si vous voulez que votre projet prospere , & amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le temps de connoître les avantages.

Ce plan est , à peu de chose près , celui qu'adopta Catherine à son avènement au trône. Quarante mille Allemands , séduits par les avantages immenses qu'on leur offroit , prirent , en 1764 & en 1765 , la route de la Ruffie , où ils ne trouverent que l'esclavage , la misere , la mort ; & où le peu qui a échappé à ces calamités languit dans l'attente d'une fin prochaine. Le bien qu'on se proposoit a été beaucoup retardé par ce crime de l'humanité , par ce crime de politique : mais il y faut encore tendre par tous les moyens possibles.

Dans ce nouvel ordre de personnes & de choses , où les intérêts du Monarque ne seront plus que ceux de ses sujets , il faudra , pour donner des forces à la Ruffie , tempérer l'éclat de sa gloire ; sacrifier l'influence qu'elle a prise dans les affaires générales de l'Europe ; réduire Pétersbourg , devenu mal-à-propos une capitale , à n'être qu'un entrepôt de commerce ; transporter le gouvernement dans l'intérieur de l'Empire. C'est de ce centre de la domination , qu'un Souverain sage , jugeant avec connoissance des besoins & des ressources , pourra travailler efficacement à lier entre elles les parties trop détachées de ce grand Etat. De l'anéantissement de tous les genres d'esclavage , il sortira un tiers-Etat , sans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple , ni arts , ni mœurs , ni lumieres.

Jusqu'à cette époque , la Cour de Ruffie fera des efforts inutiles pour éclairer les peuples , en

appellant des hommes célèbres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays, comme les plantes étrangères périssent dans nos terres. Inutilement on formera des écoles & des académies à Pétersbourg; inutilement on enverra à Paris & à Rome des élèves sous les meilleurs maîtres. Ces jeunes gens, au retour de leur voyage, seront forcés d'abandonner leur talent, pour se jeter dans des conditions subalternes qui les nourrissent. En tout il faut commencer par le commencement; & le commencement est de mettre en vigueur les arts mécaniques & les classes basses. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfants, qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs pères, se mettront à penser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature; & alors vous aurez des poètes, des philosophes, des orateurs, des statuaires & des peintres. Leurs productions deviendront nécessaires aux hommes opulents, & ils les acheteront. Tant qu'on est dans le besoin, on travaille; on ne cesse de travailler que quand le besoin cesse. Alors naît la paresse; avec la paresse, l'ennui: & par-tout les beaux-arts sont les enfants du génie, de la paresse & de l'ennui.

Etudiez les progrès de la société, & vous verrez des agriculteurs dépouillés par des brigands; ces agriculteurs opposer à ces brigands une portion d'entre eux, & voilà des soldats. Tandis que les uns récoltent, & que les autres font sentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur & au soldat: vous faites un métier pénible & laborieux. Si vous vouliez, vous soldats, nous défendre, vous laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de votre fatigue par nos

danfes & nos chanfons. Voilà le troubadour & l'homme de lettres. Avec le temps, cet homme de lettres s'est ligué, tantôt avec le chef, contre les peuples, & il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple, contre le tyran, & il a chanté la liberté. Dans l'un & l'autre cas, il est devenu un citoyen important.

Suivez la marche constante de la nature; aussi-bien cherchiez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts & vos dépenses s'épuiser sans fruit; vous verrez tout périr autour de vous; vous vous retrouverez presque au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, & vous y resterez jusqu'à ce que les circonstances fassent sortir de votre propre sol une police indigène, dont les lumières étrangères peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en espérez pas davantage, & cultivez votre sol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'est que les sciences & les arts nés sur votre sol, s'avanceront peu-à-peu à leur perfection, & que vous ferez des originaux; au-lieu que si vous empruntez des modèles étrangers, vous ignorerez la raison de leur perfection, & vous vous condamnez à n'être jamais que de foibles copies.

Le tableau qu'on s'est permis de tracer de la Russie, pourra paroître un hors-d'œuvre: mais peut-être le moment étoit-il favorable pour apprécier une puissance qui, depuis quelques années, joue un rôle si fier & si éclatant. Il faut parler maintenant des liaisons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.

La Chine est le pays de la terre où il y a le moins de gens oisifs. Dans une région trop peuplée, malgré l'abondance de ses productions, l'attente de la disette qui s'avance, remplit tous les

XXIV.  
Commerce  
de la Chine  
avec les ré-  
gions vois-  
nes.

citoyens d'activité, de mouvement & d'inquiétude. Ils doivent être intéressés, bas, faux & trompeurs.

Cet esprit d'avidité réduisit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur aux monnoies d'or & d'argent qui étoient d'un usage général. Le nombre des faux-monnoyeurs, qui augmentoit chaque jour, ne permettoit pas une autre conduite : on ne fabriqua plus que des especes de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare, par des événements dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages, si connus sous le nom de cauris. Le gouvernement s'étant apperçu que le peuple se dégoûtoit d'un objet si fragile, ordonna que les ustensiles de cuivre répandus dans tout l'Empire, fussent livrés aux hôtels des monnoies. Ce mauvais expédient n'ayant pas fourni des ressources proportionnées aux besoins publics, on fit raser environ quatre cents temples de Foé, dont les idoles furent fondues. Dans la suite, la Cour paya les magistrats & l'armée, partie en cuivre & partie en papier. Les esprits se révolterent contre une innovation si dangereuse, & il fallut y renoncer. Depuis cette époque qui remonte à trois siècles, la monnoie de cuivre est la seule monnoie légale.

Malgré le caractère intéressé des Chinois, leurs liaisons extérieures furent long-temps très-peu de chose. L'éloignement où cette nation vivoit des autres peuples, venoit du mépris qu'elle avoit pour eux. Cependant on desira, plus qu'on n'avoit fait, de fréquenter les ports voisins, & le gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs, que l'ancien gouvernement, favorisa ce moyen d'accroître les richesses de la nation. Les expéditions qui, jusqu'alors, n'avoient été permi-

ses que par la tolérance intéressée des Commandants des Provinces maritimes, se firent ouvertement. Un peuple dont la sagesse étoit célèbre, ne pouvoit manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avoit de lui pour établir le goût des marchandises qu'il pouvoit fournir ; & son activité embrassa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été sûrement plusieurs fois conquise par eux, & qu'on a vue tantôt esclave, tantôt indépendante des Chinois dont elle est actuellement tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de soie, & prennent en échange des toiles de chanvre & de coton, & du ginseng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, achètent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac, qu'ils payent avec des moutons, des bœufs, des fourrures, & sur-tout du ginseng. Cette plante croît sur les confins de la Tartarie, près de la grande muraille. On la retrouve aussi dans le Canada. Sa racine est un navet, tantôt simple, tantôt divisé en deux. Alors, elle a quelque ressemblance avec les parties inférieures de l'homme, d'où lui viennent les noms de ginseng à la Chine, & de garent-oguen chez les Iroquois.

La tige, qui se renouvelle tous les ans, laisse, en tombant, une impression sur le collet de la racine ; de sorte qu'on connoît l'âge de la plante par le nombre des impressions, & son âge en augmente le prix. Cette tige basse, simple, garnie seulement de deux ou trois feuilles divisées en cinq folioles, se termine en une petite ombelle de fleurs. Les

fleurs sont composées de cinq pétales, & autant d'étamines portées sur un pistil, qui, recouvert de son calice, devient un petit fruit charnu, rempli de deux ou trois petites semences. Il avorte dans quelques fleurs.

La racine du ginseng a plusieurs vertus, dont les plus reconnues sont de fortifier l'estomac & de purifier le sang. On lui donne de la transparence par un procédé à-peu-près pareil à celui que les Orientaux employent pour le salep. Ce ginseng préparé est si précieux aux yeux des Chinois, qu'ils ne le trouvent jamais trop cher.

Le gouvernement fait cueillir tous les ans cette plante par dix mille soldats Tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginseng. On leur donne pour le reste un poids égal en argent. Cette récolte est interdite aux particuliers. Une défense si odieuse ne les empêche pas d'en chercher. Sans cette contravention à une loi injuste, ils seroient hors d'état de payer les marchandises qu'ils tirent de l'Empire, & réduits par conséquent à s'en passer.

On a déjà fait connoître le commerce des Chinois avec les Russes. Il deviendra considérable, si les deux gouvernements cessent d'opprimer un jour leurs négociants.

Celui que l'Empire a ouvert avec les habitants de la petite Bucharie se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps en échange des grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrents ou dans leurs rivières. Ces liaisons, actuellement languissantes, ne prendront un grand accroissement que lorsqu'on aura instruit ces barbares dans l'art d'exploiter les mines, dont leurs montagnes sont remplies.

La Chine est séparée des Etats du Mogol, & des autres contrées de l'Inde, par des sables mouvants

ou par des rochers entassés qui rendent impraticable toute communication avec ces régions si riches. Aussi n'ajoutent-elles rien au foible commerce que cette nation fait annuellement par terre. Celui que la mer lui ouvre est plus considérable.

L'Empire ne confie guere à l'Océan que du thé, des soieries & des porcelaines. Au Japon, ces objets sont payés avec de l'or & du cuivre; aux Philippines, avec des piaftres; à Batavia, avec des épiceries; à Siam, avec des bois de teinture & des vernis; au Tonquin, avec des soies grossieres; à la Cochinchine, avec de l'or & du sucre. Les retours ne passent pas trente-cinq ou quarante millions, quoique les Chinois doublent leurs capitaux dans ce commerce. Dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, ils ont pour agents ou pour associés les descendants de ceux de leurs concitoyens qui se refuserent au joug des Tartares.

Ces liaisons, qui, d'un côté, se terminent au Japon, & de l'autre aux détroits de Malaca & de la Sonde, auroient acquis vraisemblablement plus d'extension, si les constructeurs Chinois, moins asservis aux anciens usages, avoient daigné s'instruire à l'école des navigateurs Européens.

On imagineroit sans peine que ce dédain d'un peuple pour les connoissances d'un autre peuple est un des principaux caracteres de la barbarie, ou peut-être même de l'état sauvage. Cependant il est aussi le vice d'une nation policée. Un sot orgueil lui persuade qu'elle fait tout, ou que la chose qu'elle ignore ne vaut pas la peine d'être apprise. Elle ne fait aucun progrès dans les sciences, & ses arts persistent dans une médiocrité dont ils ne se tireront que par un hasard que le temps peut amener ou ne pas amener. Il en est alors d'une con-

trée comme d'un cloître; & c'est une image très-juste de la Chine que la lumière environne, sans pouvoir y percer: comme s'il n'y avoit aucun moyen d'en bannir l'ignorance, sans y laisser entrer la corruption. Où en feroient les nations de l'Europe, si infectées d'une vanité masquée de quelque préjugé, elles ne s'étoient éclairées réciproquement? Celle-ci doit à celle-là le germe de la liberté; l'une & l'autre à une troisième, les vrais principes du commerce; & cette espece d'échange est bien d'une autre importance pour leur bonheur que celui de leur denrées.

XXV.  
Commerce  
des Euro-  
péens avec  
la Chine.

Les premiers Européens, que leur inquiétude poussa vers les côtes de la Chine, furent admis indistinctement dans toutes les rades de l'Empire. Leur extrême familiarité avec les femmes; leurs violences avec les hommes; des actes répétés de hauteur & d'indiscrétion, les firent concentrer depuis à Canton, le port le plus méridional de ces côtes étendues.

Leurs navires remonterent d'abord jusqu'aux murs de cette cité célèbre, située à quinze lieues de l'embouchure du Tygre. Peu-à-peu, le port se combla, au point de n'offrir que douze à treize pieds d'eau. Alors nos bâtimens, qui, de jour en jour, avoient acquis plus de grandeur, furent forcés de s'arrêter à Hoang-pou, à trois milles de la place. C'est une assez bonne rade, formée par deux petites isles. Des circonstances particulieres firent accorder, en 1745, aux François la liberté d'établir leurs magasins dans celle de Wampou, qui est salubre & peuplée; mais les nations rivales sont toujours réduites à faire leurs opérations dans l'autre absolument déserte, & singulièrement mal-saine après que le riz y a été coupé.

Pendant les cinq ou six mois que les équipages

des navires Européens se morfondent ou périssent à Hoang-pou, les agents du commerce font leurs ventes & leurs achats à Canton. Lorsque ces étrangers commencerent à fréquenter ce grand marché, on les fit jouir de toute la liberté que comportoit le maintien des loix. Bientôt ils se laisserent de la circonspection nécessaire dans un gouvernement rempli de formalités. En punition de leurs imprudences, tout accès direct chez le dépositaire de l'autorité publique leur fut fermé, & ils furent tous réunis dans un seul quartier. Le magistrat ne permit une autre demeure qu'à ceux dont un hôte accrédité garantissoit les mœurs & la conduite. Ces liens furent encore resserrés en 1760. La Cour, avertie par les Anglois des vexations criantes de ses délégués, fit partir de Pékin des Commissaires qui se laisserent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans un petit nombre de maisons, d'où ils ne pouvoient traiter qu'avec une compagnie armée d'un privilege exclusif. Ce monopole a depuis un peu diminué; mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

Ces humiliations ne nous ont pas dégoûtés de nos liaisons avec la Chine. Nous continuons d'y aller chercher du thé, des porcelaines, des soies, des soieries, du vernis, du papier, de la rhubarbe, & quelques autres objets moins importants.

Le thé est un arbrisseau d'une forme agreste, haut de cinq ou six pieds, commun à la Chine & au Japon. Il se plaît dans les lieux escarpés. On le trouve plus souvent sur le penchant des collines & le long des rivières. Les Chinois en sement des champs entiers; les Japonois se contentent d'en garnir les lisières de leurs campagnes. Il ne parvient qu'au bout de sept ans à sa plus grande hau-

## XXVI.

Quelles sont les connoissances qu'on a sur le thé que les Européens achètent à la Chine.

teur. On coupe alors la tige , pour obtenir de nouveaux rejettons, dont chacun donne à-peu-près autant de feuilles qu'un arbrisseaux entier.

Ces feuilles, la seule partie que l'on estime dans le thé, sont alternes, ovales, aiguës, lisses, dentelées dans leur contour & d'un verd foncé. Les plus jeunes sont tendres & minces. Elles deviennent plus fermes & plus épaisses en vieillissant. A leur base, se trouvent des fleurs isolées, qui ont un calice à cinq ou six divisions, autant de pétales blancs, souvent réunis par le bas, un grand nombre d'étamines placées autour d'un pistil. Celui-ci se change en une capsule ligneuse, arrondie, à trois côtes & trois loges remplies chacune d'une semence sphérique ou de plusieurs semences anguleuses.

Outre ce thé, connu sous le nom de thé bouy, on peut distinguer deux autres especes bien caractérisées. L'une est le thé verd dont la fleur est composée de neuf pétales; l'autre le thé rouge, qui a une grande fleur à six pétales rouges, & garnie dans son centre d'une houppe d'étamines réunies à leur base. On ignore s'il existe un plus grand nombre d'especes. Des trois dont il a été fait mention, la première est la plus commune. On cultive le thé bouy dans la plupart des Provinces de la Chine : mais il n'a pas le même degré de bonté par-tout, quoique par-tout on ait l'attention de le placer au Midi & dans les vallées. Celui qui croît sur un sol pierreux est plus supérieur à celui qui sort des terres légères, & fort supérieur encore à celui qu'on trouve sur les terres jaunes. De-là les variétés que l'on qualifie improprement du nom d'especes.

La différence des terrains n'est pas la seule cause de la perfection plus ou moins grande du thé. Les

faisons où la feuille est ramassée , y influent encore davantage.

La premiere récolte se fait sur la fin de Février. Les feuilles, alors petites, tendres & délicates, forment ce qu'on appelle le *sicki-tsjaa* ou thé impérial, parce qu'il sert principalement à l'usage de la Cour & des gens en place. Les feuilles de la seconde récolte qui est au commencement d'Avril, sont plus grandes & plus développées, mais de moindre qualité que les premières. Elles donnent le *toots-jaa* ou le thé Chinois, que les marchands distinguent en plusieurs fortes. Enfin, les feuilles cueillies au mois de Juin & parvenues à leur entière croissance, donnent le *bants-jaa*, ou le thé grossier, réservé pour le peuple.

Un troisieme moyen de multiplier les variétés du thé consiste dans la différente maniere de le préparer. Les Japonois, au rapport de Kœmpfer, ont des bâtimens particuliers qui contiennent une suite de petits fourneaux couverts chacun d'une platine de fer ou de cuivre. Lorsqu'elle est échauffée, on la charge de feuilles qui, auparavant, ont été plongées dans l'eau chaude ou exposées à sa vapeur. On les remue avec vivacité jusqu'à ce qu'elles ayent acquis un degré de chaleur suffisant. On les verse ensuite sur des nattes, & on les roule entre les mains. Ces procédés répétés deux ou trois fois, absorbent toute l'humidité. Au bout de deux ou trois mois, ils sont réitérés, sur-tout pour le thé impérial, qui devant être employé en poudre, demande une dessication plus complete. Ce thé précieux se conserve dans des vases de porcelaine; celui de moindre qualité dans des pots de terre; le plus grossier dans des corbeilles de paille. La préparation de ce dernier n'exige pas tant de précautions. On le desseche, à moins de frais, à l'air

libre. Outre ces thés, il en est d'autres que l'on apporte en gâteaux, en boule, en petits paquets liés avec de la soie. On en fait aussi des extraits.

La pratique des Chinois sur la culture, la récolte & la préparation du thé est moins connue; mais il ne paroît pas qu'elle s'éloigne de celle des Japonois. On a prétendu qu'ils ajoutoient à leur thé quelque teinture végétale. On a encore attribué, mais sans raison, sa couleur verte à un mélange de couperose ou à l'action de la platine de cuivre sur laquelle la feuille a été desséchée.

Le thé est la boisson ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduisit l'usage. Dans presque tout leur Empire, les eaux sont mal-saines & de mauvais goût. De tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eut un succès entier. L'expérience lui fit attribuer d'autres vertus. On se persuada que c'étoit un excellent dissolvant, qui purifioit le sang, qui fortifioit la tête & l'estomac, qui facilitoit la digestion & la transpiration.

La haute opinion que les premiers Européens qui pénétrèrent à la Chine se formerent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée, peut-être exagérée, qu'il avoit du thé. Ils nous communiquèrent leur enthousiasme, & cet enthousiasme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe & de l'Amérique, dans les contrées où l'air est grossier & chargé de vapeurs.

Quelle que soit, en général, la force des préjugés, on ne peut guere douter que le thé ne produise quelques heureux effets chez les nations qui en ont le plus universellement adopté l'usage. Ce bien ne doit pas être pourtant ce qu'il est à la Chine même. On fait que les Chinois gardent pour eux le thé le mieux choisi & le mieux soigné. On

fait qu'ils mêlent souvent au thé qui sort de l'Empire d'autres feuilles, qui, quoique ressemblantes pour la forme, peuvent avoir des propriétés différentes. On fait que la grande exportation qui se fait du thé les a rendus moins difficiles sur le choix du terrain, & moins exacts pour les préparations. Notre manière de le prendre se joint à ces négligences, à ces infidélités.

Nous le buvons trop chaud & trop fort. Nous y mêlons toujours beaucoup de sucre, souvent des odeurs, & quelquefois des liqueurs nuisibles. Indépendamment de ces considérations, le long trajet qu'il fait par mer suffiroit pour lui faire perdre la plus grande partie de ses sels bienfaisants.

On ne pourra juger définitivement du thé, que lorsqu'il aura été naturalisé dans nos climats. On commençoit à désespérer du succès, quoique les expériences n'eussent été tentées qu'avec des graines, qui étant d'une nature très-huileuse, sont sujettes à rancir. M. Linné, le plus célèbre botaniste de l'Europe, reçut enfin cet arbrisseau germant, & il parvint à le conserver hors des ferres, en Suede même. Quelques pieds ont été depuis portés dans la Grande-Bretagne, où ils vivent, fleurissent & se multiplient en plein air. La France s'en est aussi procuré, & ils réussiroient vraisemblablement dans les Provinces méridionales de ce Royaume. Ce sera un très-grand avantage de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut que difficilement autant perdre à changer de sol qu'à moisir dans la longue traversée qu'elle est obligée de faire. Il n'y a pas long-temps que nous étions tout aussi éloignés du secret de faire la porcelaine.

Il existoit il y a quelques années dans le cabinet du Comte de Caylus, deux ou trois petits fragments d'un vase cru Egyptien, qui, dans des essais

**XXVII.**

Origine, nature & propriétés de la

porcelaine  
que les Eu-  
ropéens a-  
chetent à la  
Chine.

faits avec beaucoup de soin & d'intelligence, se trouverent être de porcelaine non couverte. Si ce savant ne s'est pas mépris ou n'a pas été trompé, ce bel art étoit déjà connu dans les beaux temps de l'ancienne Egypte. Mais il faudroit des monuments plus authentiques qu'un fait isolé, pour en faire refuser l'invention à la Chine, où l'origine s'en perd dans la nuit des temps.

Sans entrer dans le système de ceux qui veulent donner à l'Egypte une antériorité de fondation, de loix, de sciences & d'art de toute espece, que la Chine a peut-être autant de droit de revendiquer en sa faveur, qui fait si ces deux Empires, également anciens, n'ont pas reçu toutes leurs institutions sociales d'un peuple formé dans le vaste espace de terre qui les sépare ? Si les habitants sauvages des grandes montagnes de l'Asie, après avoir erré durant plusieurs siècles dans le continent, qui fait le centre de notre hémisphère, ne se sont pas dispersés insensiblement vers les côtes des mers qui l'environnent, & formés en corps de nations séparées à la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, en Egypte ? Si les déluges successifs, qui ont pu désoler cette partie de la terre, n'ont pas emprisonné les hommes dans ces régions, coupées par des montagnes & des déserts ? Ces conjectures sont d'autant moins étrangères à l'histoire du commerce, que celle-ci doit, tôt ou tard, donner les plus grandes lumières sur l'histoire générale du genre-humain, de ses peuplades, de ses opinions & de ses inventions de toute espece.

Celle de la porcelaine est, sinon une des plus merveilleuses, du moins l'une des plus agréables qui soyent sorties des mains de l'homme. C'est la propriété du luxe, qui vaut mieux que la richesse.

La porcelaine est une espece de poterie , ou plutôt c'est la plus parfaite de toutes les poteries. Elle est plus ou moins blanche , plus ou moins solide , plus ou moins transparente. La transparence ne lui est pas même tellement essentielle , qu'il n'y en ait beaucoup & de fort belle sans cette propriété.

La porcelaine est couverte ordinairement d'un vernis blanc ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'est autre chose qu'une couche de verre fondu & glacé , qui ne doit jamais avoir qu'une demi-transparence. On donne le nom de couverte à cette couche , qui constitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette espece de vernis , se nomme biscuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinseque de l'autre ; mais elle n'en a ni la propreté , ni l'éclat , ni la beauté.

Le mot de poterie convient à la définition de la porcelaine , parce que , comme toutes les autres poteries plus communes , sa matiere est prise immédiatement dans les substances de la terre même , sans autre altération de l'art qu'une simple division de leurs parties. Il ne doit entrer aucune substance métallique ni saline dans sa composition , pas même dans sa couverte , qui doit se faire avec des matieres aussi simples , ou peu s'en faut.

La meilleure porcelaine , & communément la plus solide , sera celle qui sera faite avec le moins de matieres différentes ; c'est-à-dire , avec une pierre vitrifiable , & une belle argile blanche & pure. C'est de cette dernière terre que dépend la solidité & la consistance de la porcelaine , & de toute la poterie en général.

Les connoisseurs divisent en six classes la porcelaine qui nous vient d'Asie : la porcelaine truitée , le blanc ancien , la porcelaine du Japon , celle de la Chine , le Japon chiné & la porcelaine de

l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup-d'œil qu'à un caractère bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'elle a de la ressemblance avec les écailles de la truite, paroît être la plus ancienne, & celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections. La pâte en est toujours fort grise, & la couverte en est gercée en mille manières. Cette gerçure n'est pas seulement dans la couverte, elle prend aussi sur le biscuit. De-là vient que cette porcelaine n'est presque point transparente, qu'elle n'est point sonore, qu'elle est très-fragile, & qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gerçures, on l'a barriolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait son mérite & sa réputation. La facilité avec laquelle M. le Comte de Lauraguais l'a imitée, a convaincu les gens attentifs que cette espèce de porcelaine n'est qu'une porcelaine manquée.

Le blanc ancien est certainement d'une grande beauté; soit qu'on s'en tienne à l'éclat de sa couverte, soit qu'on en examine le biscuit. Cette porcelaine est précieuse, assez rare & de peu d'usage. Sa pâte paroît très-courte, & on n'en a pu faire que de petits vases, ou des figures, & des magots dont la forme se prête à son défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paroisse certain qu'il s'en fait de très-belle de la même espèce à la Chine. Il y en a de deux teintes différentes, l'une qui a le blanc de la crème précisément, l'autre qui joint à sa blancheur un léger coup-d'œil bleuâtre qui semble annoncer plus de transparence. En effet, la couverte semble être un peu plus fondue dans celle-ci. On a cherché à imiter cette porcelaine à Saint-Cloud,

Cloud, & il en est sorti des pieces qui paroissoient fort belles. Ceux qui les ont examinées de plus près, ont trouvé que c'étoit des frites, que c'étoit du plomb, & qu'elles ne pouvoient pas soutenir le parallele.

Il est plus difficile qu'on ne pense de bien distinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon, de ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connoisseur que nous avons consulté, prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement Japon, a une ouverture plus blanche & moins bleuâtre que la porcelaine de la Chine, que les ornements y sont mis avec moins de profusion, que le bleu y est plus éclatant, que les dessins & les fleurs y sont moins baroques, mieux copiés de la nature. Son témoignage paroît confirmé par les Ecrivains, qui disent que les Chinois qui trafiquent au Japon, en rapportent quelques pieces de porcelaine qui ont plus d'éclat & moins de solidité que les leurs, & qu'ils s'en servent pour la décoration de leurs appartements, mais jamais pour l'usage, parce qu'elles soutiennent difficilement le feu. Il croit de la Chine tout ce qui est couvert d'un vernis coloré, soit en verd céladon, soit en couleur bleuâtre, soit en violet pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon, nous est venu, ou nous vient par la voie des Hollandois, les seuls Européens à qui l'entrée de cet Empire ne soit pas interdite. Il est possible qu'ils l'ayent choisi dans les porcelaines que les Chinois y apportent annuellement, qu'ils l'ayent acheté à Canton même. Dans l'un & l'autre cas, la distinction entre la porcelaine du Japon & celle de la Chine, seroit fautive au fond, & n'auroit d'autre base que le préjugé. Il résulte cependant de cette opinion, que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon, est toujours de très-belle porcelaine.

Il y a moins à douter sur ce qu'on appelle porcelaine de la Chine. La couverte est plus bleuâtre, elle est plus chargée de couleurs, & les dessins en sont plus bizarres que dans celle qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même est communément plus blanche, plus liée, plus grasse; son grain plus fin, plus ferré, & on lui donne moins d'épaisseur. Parmi les diverses porcelaines qui se fabriquent à la Chine, il y en a une qui est fort ancienne. Elle est peinte en gros bleu, en beau rouge & en verd de cuivre. Elle est fort grossière, fort massive, & d'un poids fort considérable. Il s'en trouve de cette espèce qui est truitée. Le grain en est souvent sec & gris. Celle qui n'est pas truitée est sonore; mais l'une & l'autre ont très-peu de transparence. Elle se vend sous le nom d'ancien Chine, & les pièces les plus belles sont censées venir du Japon. C'étoit originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le temps & l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de transparence, & les couleurs appliquées avec plus de soin, ont eu plus d'éclat. Cette porcelaine diffère essentiellement des autres, en ce qu'elle est faite d'une pâte courte, qu'elle est très-dure & très-solide. Les pièces de cette porcelaine ont toujours en-dessous trois ou quatre traces de supports, qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuisson. Avec ce secours, on est parvenu à fabriquer des pièces d'une hauteur, d'un diamètre considérables. Les porcelaines qui ne sont pas de cette espèce & qu'on appelle Chine moderne, ont la pâte plus longue, le grain plus fin, & la couverture plus glacée, plus blanche, plus belle. Elles ont rarement des supports, & leur transparence n'a rien de vitreux. Tout ce qui est fabriqué de cette pâte est tourné facilement; en sorte que la main de l'ou-

vrier paroît avoir glissé dessus, ainsi que sur une excellente argille. Les porcelaines de cette espece varient à l'infini pour la forme, pour les couleurs, pour la main-d'œuvre & pour le prix.

Une cinquieme espece de porcelaine est celle à qui nous donnons le nom de Japon chiné, parce qu'elle réunit aux ornements de la porcelaine qu'on croit du Japon, ceux qui sont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette espece de porcelaine, il s'en trouve une enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverte a cela de particulier, qu'elle est d'un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi-transparence : car les couvertures de la Chine ne sont jamais tout-à-fait transparentes.

Les couleurs s'appliquent en général, de la même maniere sur toutes les porcelaines de la Chine, sur celles même qu'on a faites à son imitation. La premiere, la plus solide de ces couleurs, est le bleu qu'on retire du saffre, qui n'est autre chose que la chaux de cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à crud sur tous les vases, avant de leur donner la couverte & de les mettre au four ; en sorte que la couverte qu'on met ensuite par-dessus lui sert de fondant. Toutes les autres couleurs, & même le bleu qui entre dans la composition de la palette, s'appliquent sur la couverte, & ont besoin d'être unies préalablement avec une matiere saline ou une chaux de plomb qui favorise leur ingrez dans la couverte. Une maniere particuliere & assez familiere aux Chinois de peindre la porcelaine, c'est de colorer la couverte toute entiere. Pour lors la couleur ne s'applique ni dessus, ni dessous la couverte, mais on la mêle & on l'incorpore dans la couverte elle-même. Il se fait des choses de fantaisie très-extraordinaires en ce

genre. De quelque maniere que les couleurs soient appliquées, elles se tirent communément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales & du cuivre. Celle de cuivre est très-délicate & demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont nous avons parlé se font à Kingto-ching, bourgade immense de la Province de Kiansi. Elles y occupent cinq cents fours & un million d'hommes. On a essayé à Pékin, & dans d'autres lieux de l'Empire, de les imiter; & les expériences ont été malheureuses partout, malgré la précaution qu'on avoit prise de n'y employer que les mêmes ouvriers, les mêmes matieres. Aussi a-t-on universellement renoncé à cette branche d'industrie, excepté au voisinage de Canton où on fabrique la porcelaine connue parmi nous sous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en est longue & facile; mais en général les couleurs, le bleu sur-tout & le rouge de mars, y sont très-inférieurs à ce qui vient du Japon & de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relevent en bosse, & sont communément mal appliquées. On ne voit du pourpre que sur cette porcelaine; ce qui a fait follement imaginer qu'on le peignoit en Hollande. La plupart des tasses, des assiettes, des autres vases que portent nos négociants, sortent de cette manufacture, moins estimée à la Chine, que ne le sont dans nos contrées celles de faïance.

Nous avons cherché à naturaliser parmi nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en est occupée plus heureusement que les autres Etats. Sa porcelaine est de la vraie porcelaine, & vraisemblablement composée de matieres fort simples, quoique dépendantes sûrement d'une combinaison plus recherchée que celle de l'Asie. Cette combinaison

particuliere , & la rareté des matériaux qui entrent dans sa composition , doivent causer la cherté de cette porcelaine. Comme il ne sort de cette manufacture qu'une seule & même espece de pâte , on a pensé , avec assez de vraisemblance que les Saxons ne possèdent que leur secret , & n'ont point du tout l'art de la porcelaine. On est confirmé dans ce soupçon par la grande ressemblance qu'il y a entre la mie & le grain de la porcelaine de Saxe , & celle de quelques autres porcelaines d'Allemagne , qui paroissent faites par une combinaison à-peu-près semblable.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture , on peut assurer qu'il n'y a point de porcelaine dont la couverte soit plus agréable à la vue , plus égale , plus unie , plus solide & plus fixe. Elle résiste à un très-grand feu , beaucoup plus long-temps que différentes couvertes des porcelaines de la Chine. Ces couleurs jouent agréablement , & ont un ton très-mâle. On n'en connoît point d'aussi bien assorties à la couverte. Elles ne sont ni trop , ni trop peu fondues. Elles ont du brillant , sans être noyées & glacées , comme la plupart de celle de Sevre.

Ce mot nous avertit qu'il faut parler des porcelaines de France. On sait qu'elles ne sont faites , ainsi que celle d'Angleterre , qu'avec des frites , c'est-à-dire , avec des pierres infusibles par elles-mêmes , auxquelles on fait prendre un commencement de fusion , en y joignant une quantité de sel plus ou moins considérable. Aussi sont-elles plus vitreuses , plus fusibles , moins solides & plus cassantes que toutes les autres. Celle de Sevre qui est sans comparaison la plus mauvaise de toutes , & dont la couverte a toujours un coup-d'œil jaunâtre sale , qui décele le plomb dont elle est chargée , n'a que le mérite que peuvent lui donner des

dessinateurs, des peintres du premier ordre. Ces grands maîtres ont mis tant d'art à quelque-unes de ces pieces, qu'elles seront précieuses pour la postérité: mais en elle-même, elle ne fera jamais qu'un objet de goût, de luxe & de dépense. Les supports seront une des principales causes de sa cherté.

Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit son dernier coup de feu, se trouve dans un état de fusion commencée: elle a pour lors, de la mollesse, & pourroit être maniée comme le fer lorsqu'il est embrasé. Ou n'en connoît point qui ne souffre, qui ne se tourmente lorsqu'elle est dans cet état. Si les pieces qui sont tournées ont plus d'épaisseur & de saillie d'un côté que de l'autre, aussi-tôt le fort emporte le foible; elles fléchissent de ce côté, & la piece est perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaine, faits de la même pâte, de différentes formes, qu'on applique au-dessous ou contre les parties qui sont plus de saillie & courent plus de risques de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mesure qu'elle cuit, il faut non-seulement que la matiere dont on fait les supports puisse se retraire aussi; mais encore que sa retraite ne soit ni plus, ni moins grande que celle de la piece qu'elle est destinée à soutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'ensuit que le support doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine est tendre au feu, & susceptible de vitrification, plus elle a besoin de support. C'est par cet inconvénient que peche essentiellement la porcelaine de Sevre, dont la pâte est d'ailleurs fort chere, & qui en consomme souvent plus en support, qu'il n'en entre dans la piece de porce-

laine même. La nécessité de ce moyen dispendieux entraîne encore un autre inconvénient. La couverture ne peut cuire en même temps que la porcelaine, qui est obligée par-là, d'aller deux fois au feu. La porcelaine de la Chine & celles qui lui ressemblent étant faites d'une pâte plus solide, moins susceptible de vitrification, ont rarement besoin d'être soutenues, & se cuisent avec la couverture. Elles consomment donc beaucoup moins de pâte, souffrent moins de perte, demandent moins de temps, de soins & de feu.

Quelques écrivains ont cru bien établir la prééminence de la porcelaine d'Asie sur les nôtres, en disant que ces dernières résistent moins au feu que celle qui leur a servi de modèle, que toutes celles d'Europe fondent dans celle de Saxe, & que celle de Saxe finit par fondre dans celle des Indes. Rien n'est plus faux que cette assertion, prise dans toute son étendue. Il y a peu de porcelaines de la Chine qui résistent autant au feu que celle de Saxe. Elles se déforment même, & se bouillonnent au feu qui cuit celle de M. de Lauraguais. Mais cela doit être compté pour rien ou pour fort peu de chose. La porcelaine n'est pas faite pour retourner dans les fours dont elle est sortie. Elle n'est pas destinée à essuyer un feu de réverbère.

C'est par la solidité que les porcelaines de la Chine l'emportent véritablement sur celles d'Europe; c'est par la propriété qu'elles ont d'être échauffées plus promptement & avec moins de risque, de souffrir sans danger l'impression subite des liqueurs froides ou bouillantes; c'est par la facilité qu'elles offrent de les cuire & de les travailler: avantage incomparable qui fait qu'on en fabrique, sans peine, des pièces de toute grandeur, qu'on la cuit avec moins de risque, qu'elle est à meilleur

marché, d'un usage universel, & qu'elle peut être par conséquent l'objet d'un commerce plus étendu.

Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes, c'est que sa pâte est admirable pour faire des creusets & mille autres ustensiles de ce genre, qui sont d'une utilité journalière dans les arts. Non-seulement ces vases résistent plus long-temps au feu : mais ce qui est bien plus précieux, ils ne communiquent rien aux verres & aux matières qu'on y fait fondre. Leur matière est si pure, si blanche, si compacte & si dure, qu'elle n'entre en fusion que difficilement, & ne porte point de couleur.

La France touche au moment de jouir de toutes ces commodités. Il est certain que M. le Comte de Lauraguais, qui a cherché long-temps le secret de la porcelaine de la Chine, est parvenu à en faire qui lui ressemble. Ses matériaux ont le même caractère ; & s'ils ne sont pas exactement de la même espèce, ils sont au moins des espèces du même genre. Comme les Chinois, il peut faire sa pâte longue ou courte, & employer à son choix son procédé, ou un procédé différent. Sa porcelaine ne le cède en rien à celle des Chinois pour la facilité à se tourner, à se modeler, & lui est supérieure par la solidité de sa couverte, peut-être aussi par son aptitude à recevoir leurs couleurs. S'il parvient à lui donner la même finesse, la même blancheur du grain, nous nous passerons aisément de la porcelaine de la Chine.

Tandis que des obstacles, qui ne nous sont pas connus, réduisoient la découverte de M. de Lauraguais à de simples essais, la manufacture de Sevres abandonnoit peu-à-peu sa pâte de fritte, pour lui en substituer une autre faite avec une terre d'une extrême blancheur, trouvée dans le Limousin. La

nouvelle est beaucoup plus solide que l'ancienne, la mie en est plus belle, le grain plus agréable, la transparence moins vitreuse. On lui applique une couverte d'une plus grande beauté. En changeant ainsi sa composition, cette manufacture s'est rapprochée de la nature de la vraie porcelaine, & a simplifié ses procédés.

Cependant, comme la terre dont on se sert à Sevre est fort courte, & que la partie argilleuse qui peut seule donner du liant, de la facilité pour le travail, de la solidité dans la cuisson, entre peu dans la composition de cette terre, les ouvrages qui sortiront de cette manufacture seront toujours nécessairement très-chers. Il n'en seroit pas ainsi de la pâte de M. le Comte de Lauraguais, à la vérité moins blanche, mais qui est sous la main de l'artiste comme de la cire qui se prête à tout ce qu'on lui demande.

La terre du Limoufin a subjugué tous les esprits par son éclat. Aussi-tôt Paris & son territoire se sont remplis de fours à porcelaine. Tous ont tiré de cette Province leurs matériaux, qui se sont trouvés de la même nature; mais plus ou moins blancs, plus ou moins fusibles, selon la partie de la couche très-étendue où on les a pris.

Lorsque M. Turgot étoit Intendant de Limoges, il y forma une manufacture de porcelaine sur des principes très-bien combinés. Si cet établissement, qui est sur les lieux mêmes, & qui a sur tous les autres le choix des matieres, le bon marché de la main-d'œuvre, est conduit avec zele & intelligence, il doit finir toute concurrence. On ne verra plus subsister que Sevre, que la beauté de ses formes, que le bon goût de ses ornements mettront toujours hors de toute comparaison. Mais en voilà assez & trop peut-être sur le sujet qui vient

de nous occuper. Il est temps de parler de la soie de la Chine.

## XXVIII.

Les Européens achètent de la soie à la Chine. En quoi elle diffère de la nôtre.

Les annales de la Chine attribuent la découverte de la soie à l'une des femmes de l'Empereur Hoangti. Ces Princesses se firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, d'en tirer la soie, & de la mettre en œuvre. On prétend même qu'il y avoit dans l'intérieur du palais, un terrain destiné à la culture des mûriers. L'Impératrice, accompagnée des Dames les plus distinguées de sa Cour, se rendoit en cérémonie dans le verger, & y cueilloit elle-même les feuilles de quelques branches qu'on abaissoit à sa portée. Une politique si sage encouragea tellement cette branche d'industrie, que bientôt la nation qui n'étoit couverte que de peaux, se trouva habillée de soie. En peu de temps, l'abondance fut suivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de plusieurs hommes éclairés, de quelques Ministres même, qui n'avoient pas dédaigné de porter leurs observations sur cet art nouveau. La Chine entière s'instruisit dans leur théorie de tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

L'art d'élever les vers qui produisent la soie, de filer cette production, d'en fabriquer des étoffes, passa de la Chine aux Indes & en Perse, où il ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement, Rome n'eût pas donné jusqu'à la fin du troisieme siecle une livre d'or pour une livre de soie. La Grece ayant adopté cette industrie dans le huitieme siecle, les soieries se répandirent un peu plus, sans devenir communes. Ce fut longtemps un objet de magnificence, réservé aux places les plus éminentes & aux plus grandes solemnités. Roger, Roi de Sicile, appella enfin d'Athenes des ouvriers en soie, & bientôt la culture des

mûriers s'étendit de cette isle au continent voisin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avantage qui donnoit des richesses à l'Italie, & elles y parvinrent après quelques efforts inutiles. Cependant la nature du climat, & peut-être d'autres causes, n'ont pas permis d'avoir par-tout le même succès.

Les soies de Naples, de Sicile, de Reggio, sont toutes communes, soit en organfin, soit en trame. On les employe pourtant utilement, elles sont même nécessaires pour les étoffes brochées, pour les broderies, pour tous les ouvrages où l'on a besoin de soie forte.

Les autres soies d'Italie, celles de Novi, de Venise, de Toscane, de Milan, du Montferrat, de Bergame & du Piémont, sont employées en organfin pour chaîne, quoiqu'elles n'ayent pas toutes la même beauté, la même bonté. Les soies de Bologne eurent long-temps la préférence sur toutes les autres. Depuis que celles du Piémont ont été perfectionnées, elles tiennent le premier rang pour l'égalité, la finesse, la légéreté. Celles de Bergame sont celles qui en approchent le plus.

Quoique les soies que fournit l'Espagne soient en général fort belles, celles de Valence ont une grande supériorité. Les unes & les autres sont propres à tout. Leur seul défaut est d'être un peu trop chargées d'huile; ce qui leur fait beaucoup de tort à la teinture.

Les soies de France, supérieures à la plupart des soies de l'Europe, ne cedent qu'à celles de Piémont & de Bergame pour la légéreté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles du Piémont, plus d'égalité & de nerf que celles de Bergame.

La diversité des soies que recueille l'Europe,

ne l'a pas mise en état de se passer de celle de la Chine. Quoique en général sa qualité soit pesante & son brin inégal, elle sera toujours recherchée pour sa blancheur. On croit communément qu'elle tient cet avantage de la nature. Ne seroit-il pas plus naturel de penser, que, lors de la filature, les Chinois jettent dans la bassine quelque ingrédient qui a la vertu de chasser toutes les parties hétérogenes, du moins les plus grossieres? Le peu de déchet de cette soie, en comparaison de toutes les autres, lorsqu'on la fait cuire pour la teinture, paroît donner un grand poids à cette conjecture.

Quoi qu'il en soit de cette idée, la blancheur de la soie de la Chine, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, la rend seule propre à la fabrication des blondes & des gazes. Les efforts qu'on a faits pour lui substituer les nôtres dans les manufactures de blondes, ont toujours été vains, soit qu'on ait employé des soies apprêtées ou non apprêtées. On a été un peu moins malheureux à l'égard des gazes. Les soies les plus blanches de France & d'Italie l'ont remplacée avec une apparence de succès; mais le blanc & l'apprêt n'ont jamais été si parfaits.

Dans le dernier siècle, les Européens tiroient de la Chine fort peu de soie. La nôtre étoit suffisante pour les gazes noires ou de couleur, & pour les marlis qui étoient alors d'usage. Le goût qu'on a pris depuis quarante ans, & plus généralement depuis vingt-cinq, pour les gazes blanches & pour les blondes, a étendu peu-à-peu la consommation de cette production orientale. Elle s'est élevée dans les temps modernes à quatre-vingts milliers par an, dont la France a toujours employé près des trois quarts. Cette importation a si fort augmenté, qu'en

1766, les Anglois seuls en tirèrent cent quatre milliers. Comme les gazes & les blondes ne pouvoient pas la consommer, les manufacturiers en employèrent une partie dans leurs fabriques de moires & de bas. Ces bas ont, sur les autres, l'avantage d'une blancheur éclatante & inaltérable, mais ils sont infiniment moins fins.

Indépendamment de cette soie d'une blancheur unique, qui se recueille principalement dans la Province de Tche-Kiang, & que nous connoissons en Europe sous le nom de soie de Nankin, lieu où on la fabrique plus particulièrement, la Chine produit des soies communes que nous appellons soies de Canton. Comme elles ne sont propres qu'à quelques trames, & qu'elles sont aussi chères que celles d'Europe qui servent aux mêmes usages, on en tire très-peu. Ce que les Anglois & les Hollandois en exportent, ne passent pas cinq ou six milliers. Les étoffes forment un plus grand objet.

Les Chinois ne sont pas moins habiles à mettre les soies en œuvre qu'à les recueillir. Cet éloge ne doit pas s'étendre à celles de leurs étoffes où il entre de l'or & de l'argent. Leurs manufacturiers n'ont jamais su passer ces métaux par la filière; & leur industrie s'est toujours bornée à rouler leurs soies dans des papiers dorés, ou à appliquer les étoffes sur les papiers mêmes. Les deux méthodes sont également vicieuses.

Quoique les hommes soient plus frappés en général du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais tentés. Nous n'avons été guère moins rebutés de la défecuosité de leur dessin. On n'y voit que des figures estropiées & des groupes sans intention. Personne n'y a reconnu le moindre talent pour distribuer les jours & les ombres, ni cette grace, cette facilité qui se

font remarquer dans les ouvrages de nos bons artistes. Il y a dans toutes leurs productions quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît aux gens d'un goût un peu délicat. Tout y porte le caractère particulier de leur génie, qui manque de feu & d'élévation.

Ce qui nous fait supporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, c'est qu'aucun de ces objets n'est en relief. Les figures sont peintes sur les étoffes même, avec des couleurs presque ineffaçables. Cependant l'illusion est si entière, qu'on croiroit tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas besoin d'indulgence. Elles sont parfaites, ainsi que leurs couleurs, le verd & le rouge en particulier. Le blanc du damas a un agrément infini. Les Chinois n'employent à cet ouvrage que des soies de Tche-Kiang. Ils font, comme nous, débouillir la chaîne à fond, mais ils ne cuisent la trame qu'à demi. Cette méthode conserve à l'étoffe un peu de corps & de fermeté. Les blancs en sont roux, sans être jaunâtre, & délicieux à la vue, sans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Elle ne se repose pas moins agréablement sur les vernis chinois.

**XXIX.**  
Les Européens achètent des vernis & du papier à la Chine. Digression sur les arts de cet Empire.

Le vernis est une résine particulière, qui découle d'un arbre nommé au Japon, *fitz-dsiu* & *tsi-chu* à la Chine. Il est peu rameux & de la hauteur du faule. Son écorce est blanchâtre & raboteuse, son bois cassant & rempli de moëlle. Ses feuilles, disposées alternativement sur l'extrémité des rameaux, ressemblent à celles d'un frêne, & laissent échapper de leur aisselle des grappes de fleurs qui sont mâles sur un individu, & femelles sur un autre. Les premiers ont un calice à cinq divisions, cinq pétales & autant d'étamines. On

trouve dans les secondes, au-lieu d'étamines, un pistil couronné de trois styles, qui devient un petit fruit jaunâtre, gros comme un pois, légèrement comprimé sur les côtés, & rempli d'un noyau osseux. Cet arbre vient fort bien de graine, mais on préfère de le multiplier de marcotte. Pour cet effet, on choisit en automne les branches dont on veut faire de nouveaux plants. On entoure leur base d'une boule de terre détrempée, contenue avec de la filasse, jusqu'au temps des gelées, & entretenue fraîche par des arrosements. Au printemps, lorsque la branche a poussé des racines dans cette terre, on la scie au-dessous de la boule, & on la transplante.

Cet arbre ne croît que dans quelques Provinces tempérées de la Chine & du Japon. On le retrouve aussi dans les régions de l'Amérique, situées sous la même latitude, telles que la Louysiane & la Caroline. Il prospère dans tous les terrains & à toutes les expositions; mais son produit n'est pas égal par-tout en qualité & en quantité. Sa culture exige peu de soin. Il suffit de remuer un peu la terre au pied des arbres, & d'y rassembler des feuilles mortes qui servent de fumier. Le tronc de ceux qui croissent sans culture, dans les montagnes, a quelquefois un pied de diamètre. Il est beaucoup moindre dans les arbres cultivés qui ne durent pas plus de dix ans. Il faut attribuer cette différence aux incisions qu'on fait à leur écorce pour en tirer le vernis. Cette liqueur laiteuse, contenue dans toutes les parties de l'arbre, découle par les entailles, sous la forme d'une poix liquide. Exposée à l'air, elle prend une couleur roussâtre, qui se change bientôt en un noir brillant. Des coquilles placées à chaque fente, reçoivent la liqueur. Elle est versée ensuite dans des bambous, & portée de-là chez

les marchands, qui la mettent dans de plus grands vases. Le vernis frais exhale une vapeur dangereuse, qui fait naître des humeurs inflammatoires sur la peau de ceux qui la respirent. On se garantit de sa malignité, en détournant la tête, lorsqu'on le recueille ou qu'on le transfuse. Quelques voyageurs ajoutent que les ouvriers se frottent les mains & le visage avec de l'huile avant & après le travail, qu'ils couvrent avec soin toutes les autres parties de leur corps.

La récolte du vernis se fait en été, & se répète jusqu'à trois fois dans la même saison, sur le même arbre: mais le premier qui découle est le meilleur. Lorsque l'arbre paroît épuisé, on coupe son tronc, & la racine pousse de nouveaux rejettons, propres à donner du vernis au bout de trois ans.

Le vernis le plus estimé se tire du Japon. Il n'a pas besoin de beaucoup de préparation. On se contente de le passer à travers un linge, pour en séparer les parties étrangères. On en fait encore évaporer au soleil l'eau surabondante, & on ajoute au vernis du fiel de porc, pour lui donner du corps.

Il ne faut pas confondre avec ce vernis, un vernis très-inférieur qu'on y mêle en fraude. Celui-ci, connu sous le nom de vernis de Siam, découle de l'arbre qui donne l'anacarde. Il n'est employé qu'à enduire les ustensiles les plus communs. On le recueille à Siam, à Camboge & au Tonquin, où les Chinois l'achètent, parce que celui qu'ils tirent du tsi-chu ne suffit pas à leur consommation.

Le vrai vernis, dont on distingue à la Chine trois qualités différentes, s'emploie de deux manières. Dans la première, l'on frotte le bois d'une huile particulière aux Chinois; & dès qu'elle est sèche, l'on applique le vernis. Sa transparence est telle que les veines du bois paroissent peintes, si  
l'on

l'on n'en met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre maniere est plus compliquée. Avec le secours d'un mastic, on colle sur le bois une es-  
pece de carton. Ce fond uni & solide reçoit suc-  
cessivement plusieurs couches de vernis. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide, & c'est à saisir ce juste milieu que consiste principalement le mé-  
rite de l'artiste.

De quelque maniere que le vernis soit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établissent que difficilement, & l'humidité n'y pénètre presque jamais. Il ne faut qu'un peu d'at-  
tention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à sa solidité. Il se prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chasses, des combats. Il ne laisseroit rien à desirer, si de mauvais dessins chinois ne le dépareroient gé-  
néralement.

Malgré ce vice, les ouvrages de vernis exigent des soins extrêmement suivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne fauroient être trop légères. Il faut laisser entre elles un intervalle suffisant, pour qu'elles puissent bien sécher. L'espace doit être encore plus considérable entre la dernière couche, & le moment où l'on commence à polir, à peindre & à dorer. Pour tous ces travaux, un été suffit à peine à Nankin, dont les ateliers four-  
nissent la Cour & les principales villes de l'Empire. A Canton, on va plus vite. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages; qu'ils les veulent assortis à leurs idées, & qu'ils ne donnent que peu de temps pour les exécuter: tout se fait avec pré-

cipitation. L'artiste , forcé de renoncer au bon , borne son ambition à produire des effets qui puissent arrêter agréablement la vue. Le papier n'a jamais les mêmes imperfections.

Originellement , les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer sur des tablettes de bois , qui , réunies , formoient des volumes. Dans la suite ils tracerent leurs caractères sur des piéces de soie ou de toile , auxquelles on donnoit la longueur & la largeur dont on avoit besoin. Enfin , le secret du papier fut trouvé il y a seize siècles.

Le papier de la Chine est de deux sortes. Celui dont on se sert pour l'écriture & pour l'impression , est fabriqué avec des chiffons de coton & de chanvre , par des procédés assez semblables à ceux qui sont en usage dans les manufactures de l'Europe. Il est comparable , & , à quelques égards , supérieur à celui dont nous nous servons. Sa finesse & sa transparence ont fait imaginer qu'il étoit composé de soie. Mais ceux qui ont donné cours à cette opinion , ignorent que la soie , quoique réduite en très-petites molécules , ne se mêle pas à l'eau , & ne peut jamais devenir une étoffe solide sur les formes.

Dans le papier de la seconde espèce sont employées les écorces intérieures du mûrier , de l'orme , du cotonier , & sur-tout du bambou. Après avoir été pourries dans des eaux bourbeuses avec de la chaux , ces matières sont hachées , blanchies à la rosée & au soleil , triturées dans des pilons , & réduites dans des chaudières en une pâte fluide. Cette pâte , étendue sur des formes faites avec de petites baguettes de rottin passées à la filière , donne ces feuilles de papier qui ont quelquefois douze pieds de long , quatre de large , & qui servent généralement de tapisserie aux maisons chinoises. Quelque-

fois elles sont destinées pour l'écriture ou pour l'impression : mais il faut alors les faire passer à une dissolution d'alun ; & encore après cette préparation ne peut-on écrire ou imprimer que sur l'une des deux faces.

Quoique ce papier se coupe, qu'il prenne l'humidité, & que les vers l'attaquent, il est devenu un objet de commerce. L'Europe a emprunté de l'Asie l'idée d'en meubler des cabinets, d'en composer des paravents. Les figures tracées sur ces papiers offrent des graces dans les attitudes & dans les ajustements : mais quoiqu'on y voye des têtes dont le trait a quelque chose d'agréable, cependant elles ne sont point correctement dessinées. Les yeux, dans une tête de face, sont fréquemment présentés sous l'aspect qu'ils auroient dans des têtes de profil, & les mains sont toujours pitoyablement rendues. De plus, on n'y voit point d'ombres, & les objets sont comme éclairés de tous les côtés. Ils ne portent pas même d'ombre sur le terrain, & sont en quelque sorte diaphanes. Aussi peut-on dire que les Chinois n'ont point du tout l'art de la peinture : car il n'y a point de peinture où il n'y a ni arrondissement, ni demi-teintes, ni ombres, ni reflets. Ce sont tout au plus de légères enluminures.

On ne doit rien conclure des estampes gravées à Paris pour l'Empereur de la Chine. Les dessins étoient faits par des missionnaires qui avoient appris à dessiner en Europe, au moyen de quoi ils se sont trouvés, en général, conformes aux principes d'effet que nous tirons de l'inspection réfléchie de la nature. Cependant, pour se conformer sans doute à l'usage de l'Empire, il s'en est trouvé un où les figures ne portoient point d'ombre sur le terrain, ce qui mettoit ces figures comme en l'air.

On peut aussi attribuer aux connoissances prises en Europe, la perspective qu'on voit dans ces dessins. Quoiqu'elle ne soit pas exacte ni d'un bon choix, puisque tous les aspects y sont présentés comme à vue d'oiseau, néanmoins ces estampes sont, à cet égard, fort au-dessus des dessins vraiment chinois. Dans ceux-ci, on apperçoit, à la vérité, quelques idées de la diminution perspective & du fuyant des objets : mais on n'y voit rien qui fasse présumer qu'ils aient quelque connoissance de la perspective démontrée géométriquement.

Ces connoissances théoriques étant moins nécessaires dans la sculpture, leurs progrès y ont été plus loin. On trouve dans beaucoup de leurs figures, à tête mobile, des détails de nature vraie & exécutés avec beaucoup de soin ; mais cependant sans goût dans le travail & servilement rendus, comme parmi nous, à la renaissance des arts. Ces artistes ne savent point voir la nature par ses beautés. Cela vient, vraisemblablement, de ce qu'ils n'étudient point le nud, & de ce qu'arrivés au point où sont restés leurs prédécesseurs, ils n'en cherchent pas davantage.

Cependant, il est possible que cette façon bornée d'étudier ait produit un bien chez eux, relativement à leur porcelaine. Elle peut avoir contribué à conserver à leurs vases les formes les plus simples & les premières trouvées. Ce sont en effet les plus analogues à ce genre de sculpture. Elles sont les plus convenables à la nécessité de supporter un feu violent sans se déformer. Leurs formes, le plus souvent droites ou avec des sinuosités très-coulantes, paroissent plus propres à soutenir l'effet de la cuisson. Notre surabondance de génie & le desir de produire toujours du nouveau, nous engagent à tenter toutes sortes de courbes, & sou-

vent des choses en l'air qui ont de la peine à réussir, & qui, rendues irrégulières par l'action du feu, produisent beaucoup de défauts, & font perdre beaucoup de pièces. A quoi l'on peut ajouter que les premiers qui donnerent des formes de vase dans nos manufactures, étoient trop accoutumés à travailler pour l'orfèvrerie qui permet de tout hasarder. Il faut espérer que le temps, l'expérience & le défaut de succès, dans beaucoup de tentatives, ramèneront, dans cet art, la simplicité qui lui convient.

Depuis qu'on a imaginé de peindre du papier en Angleterre & en France, celui de la Chine est moins recherché. Nos efforts pour nous passer de sa rhubarbe pourroient bien être aussi heureux.

La rhubarbe est une racine qui a la propriété de purger doucement, de fortifier l'estomac, de faciliter la digestion, & de tuer les vers des enfants. Elle est tubéreuse, un peu fangeuse, brune au-dehors, jaune dans l'intérieur & marquée de veines rougeâtres. Sa saveur est amère & astringente, son odeur âcre & aromatique. On préfère celle qui est compacte, odorante & qui teint la salive en jaune. Les morceaux cariés, trop légers & d'une odeur foible, sont rejetés.

On n'a pas eu jusqu'ici de notion bien assurée sur la plante qui donne ce remède. Elle n'a été observée, sur les lieux, par aucun naturaliste. La rhubarbe de Moscovie, dont les feuilles sont ondulées, a passé quelque temps, pour être la vraie rhubarbe : mais sa racine trop compacte & moins purgative paroît décider contre elle. Une autre espèce, qui est le *rheum palmatum* des botanistes, & dont M. de Jussieu a reçu depuis peu des graines, par la Russie, sembleroit être la plante cher-

XXX.

La Chine fournit aux Européens de la rhubarbe & quelques autres marchandises.

chée. Sa racine a la même texture, les mêmes signes distinctifs, les mêmes propriétés que celle de nos pharmacies. Elle est oblongue, tubéreuse, & pousse plusieurs feuilles, grandes, palmées, à lobes aigus, du milieu desquelles s'éleve, à la hauteur de six pieds, un pédicule de fleurs blanches assez petites, dont chacune est composée d'un calice coloré à six divisions de neuf étamines, & d'un pistil surmonté de trois styles qui devient, en mûrissant, une semence triangulaire.

On ignore le lieu précis dont cette espèce est originaire : mais il est bien connu que la vraie rhubarbe croît sans culture, entre le trentième & le trente-neuvième degré de latitude boréale. Les Provinces de Chenfi & de Setschuen, au nord-ouest de la Chine, la petite Bucharie & le Royaume de Tangut, occupent une grande partie de ce vaste espace.

La racine de rhubarbe est tirée de la terre sur la fin de l'hyver, avant le développement des feuilles. On la coupe en morceaux, qui sont placés sur de longues tables & remués plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que le suc qu'ils contiennent soit épaissi & concret. Sans cette précaution, la partie la plus active se dissiperoit, & il en résulteroit une diminution dans leur poids & dans leur vertu. On les enfile ensuite, dans de petites cordes, pour les dessécher, soit à l'air libre, dans un lieu ombragé, soit au cou des bestiaux, comme plusieurs voyageurs l'assurent. Ces racines sont ensuite enveloppées de coton & envoyées à leurs différentes destinations.

Ce sont les Tartares Calmouks & les habitants de la grande Bucharie qui portent la rhubarbe à Orembourg. Le gouvernement Russe l'y fait acheter. Les bonnes racines sont séparées des mauvai-

ses avec attention. On brûle ce qui ne mérite pas d'être conservé, & l'on fait éprouver une nouvelle dessiccation au reste. La partie qui n'est pas consommée dans l'intérieur de l'Empire, est livrée à des négociants Anglois, à un prix convenu, & qui ne varie point. C'est la meilleure de toutes les rhubarbes.

Après celle-là, vient celle que les peuples de la grande Bucharie portent en Perse, & qui après avoir traversé par terre une partie de l'Asie, arrive sur les bords de la Méditerranée, où elle est achetée par les Vénitiens. Avant d'être revendue, cette rhubarbe reçoit à-peu-près les mêmes soins que celle qui a passé par les mains des Russes.

Ce qui vient de rhubarbe par ces deux voies ne suffisant pas à nos besoins, l'on a été réduit à employer celle que nos navigateurs nous apportent de la Chine. Elle est très-inférieure aux autres, soit qu'elle n'ait été desséchée qu'au four, comme on le conjecture parce qu'elle n'est pas percée, soit que le voisinage des autres marchandises lui ait communiqué un goût particulier, soit enfin qu'un long séjour sur l'Océan l'ait dénaturée.

L'Europe a désiré de s'approprier cette plante salutaire. Le pied qu'on en voit au jardin royal de Paris a déjà fourni des graines & des rejettons qui ont prospéré, en pleine terre, dans plusieurs Provinces du Royaume. La société formée à Londres pour l'encouragement des arts & du commerce, distribua en 1774, des médailles à deux cultivateurs Anglois qui avoient recueilli de la rhubarbe d'une qualité supérieure. Ces premiers essais doivent avoir des suites favorables.

Outre les objets dont on a parlé, les Européens achètent à la Chine de l'encre, du camphre, du borax, du rottin, de la gomme-laque, & ils y achetoient autrefois de l'or.

En Europe, un marc d'or vaut à-peu-près quatorze marcs & demi d'argent. S'il existoit un pays où il en valût vingt, nos négociants y en porteroient pour l'échanger contre de l'argent. Ils nous rapporteroient cet argent, pour l'échanger contre de l'or, auquel ils donneroient la même destination. Cette activité continueroit jusqu'à ce que la valeur relative des deux métaux se trouvât à-peu-près la même dans les deux contrées. Le même intérêt fit envoyer long-temps à la Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnoit à cette mutation quarante-cinq pour cent. Les compagnies exclusives ne firent jamais ce commerce, parce qu'un pareil bénéfice, quelque considérable qu'il paroisse, auroit été fort inférieur à celui qu'elles faisoient sur les marchandises. Leurs agents, qui n'avoient pas la liberté du choix, se livrèrent à ces spéculations pour leur propre compte. Ils poussèrent cette branche d'industrie avec tant de vivacité, que bientôt ils ne trouverent pas un avantage suffisant à la continuer. L'or est plus ou moins cher à Canton, suivant la saison où on l'achète. On l'a à bien meilleur marché depuis le commencement de Février jusqu'à la fin de Mai, que durant le reste de l'année où la rade est remplie de vaisseaux étrangers. Cependant dans les temps les plus favorables, il n'y a que dix-huit pour cent à gagner, gain insuffisant pour tenter personne. Les employés de la compagnie de France sont les seuls qui n'ayent pas souffert de la cessation de ce commerce, qui leur fut toujours défendu. Les directeurs se réservoient exclusivement cette source de fortune. Plusieurs y puisoient ; mais Castanier seul se conduisoit en grand négociant. Il expédioit des marchandises pour le Mexique. Les piastras qui provenoient de leur vente, étoient portées à Aca-

pulco , d'où elles passoient aux Philippines, & de là à la Chine où on les convertissoit en or. Cet habile homme, par une circulation si lumineuse, ouvroit une carrière dans laquelle il est bien étonnant que personne n'ait marché après lui.

Toutes les nations Européennes qui passent le cap de Bonne-Espérance, vont à la Chine. Les Portugais y aborderent les premiers. On leur céda, avec un espace d'environ trois milles de circonférence, Macao, ville bâtie dans un terrain stérile & inégal, sur la pointe d'une petite isle située à l'embouchure de la riviere de Canton. Ils obtinrent la disposition de la rade trop resserrée, mais sûre & commode, en s'affujettissant à payer à l'Empire tous les droits d'entrée, & ils acheterent la liberté d'élever des fortifications, en s'engageant à un tribut annuel de 37,500 livres. Tout le temps que la Cour de Lisbonne donna des loix aux mers des Indes, cette place fut un entrepôt important. Sa prospérité diminua dans les mêmes proportions que la puissance qui en disosoit. Insensiblement elle s'est anéantie. A peine se souviendrait-on de ce lieu, autrefois renommé, si, pendant une partie de l'année, il ne seroit d'asyle aux facteurs Européens, qui, après le départ de leurs navires, sont obligés de quitter Canton, où ils ne peuvent rentrer qu'à leur arrivée. Cependant ces foibles restes d'une colonie autrefois si florissante, jouirent d'une espece d'indépendance jusqu'en 1744.

A cette époque, l'assassinat d'un Chinois déterminina le Vice-Roi de la Province à demander à sa Cour un Magistrat pour instruire les barbares de Macao; ce furent les propres termes de la requête. On envoya un Mandarin qui prit possession de la place au nom de son maître. Il dédaigna d'habiter parmi des étrangers, pour lesquels on a un si grand

## XXXI.

Quels sont les peuples de l'Europe qui ont formé des liaisons avec la Chine. A quelle somme s'élevent leurs achats.

mépris, & il fixa sa demeure à une lieue de la ville.

Les Hollandois furent encore plus maltraités il y a près d'un siecle. Ces républicains, qui, malgré l'ascendant qu'ils avoient pris dans les mers d'Asie, s'étoient vus exclus de la Chine par les intrigues des Portugais, parvinrent à s'en ouvrir enfin les ports. Mécontents de l'existence précaire qu'ils y avoient, ils tenterent d'élever un fort auprès de Hoang-pou, sous prétexte d'y bâtir un magasin. Leur projet étoit, dit-on, de se rendre maîtres du cours du Tigre, & de faire également la loi aux Chinois & aux étrangers qui voudroient négocier à Canton. On démêla leurs vues, plutôt qu'il ne convenoit à leurs intérêts. Ils furent massacrés, & leur nation n'osa de long-temps se montrer sur les côtes de l'Empire. Elle y reparut vers l'an 1730. Les premiers vaisseaux qui y aborderent étoient partis de Java. Ils portoient différentes productions de l'Inde en général, de leurs colonies en particulier, & les échangeoient contre celles du pays. Ceux qui les conduisoient, uniquement occupés du soin de plaire au Conseil de Batavia, de qui ils recevoient immédiatement leurs ordres, & dont ils attendoient leur avancement, ne songeoient qu'à se défaire avantageusement des marchandises qui leur étoient confiées, sans s'attacher à la qualité de celles qu'ils recevoient. La compagnie ne tarda pas à s'appercevoir que de cette maniere, elle ne foudroit jamais dans ses ventes la concurrence des nations rivales. Cette considération la détermina à faire partir directement d'Europe, des navires avec de l'argent. Ils touchent à Batavia, où ils se chargent des denrées du pays propres pour la Chine, & reviennent directement dans nos parages, avec des cargaisons beaucoup mieux composées qu'elles

n'étoient autrefois , mais non pas aussi-bien que celles des Anglois.

De tous les peuples qui ont formé des liaisons avec les Chinois, cette nation est celle qui en a eu de plus suivies. Elle avoit une loge dans l'isle de Chusan, du temps que les affaires se traitoient principalement à Emouy. Lorsqu'elles eurent été concentrées dans Canton, son activité fut toujours la même. L'obligation imposée à sa compagnie d'exporter des étoffes de laine, déterminâ ce corps à y entretenir assez constamment des facteurs chargés de les vendre. Cette pratique jointe au goût qu'on prit dans les possessions Britanniques pour le thé, fit tomber dans ses mains, au commencement du siècle, presque tout le commerce de la Chine avec l'Europe. Les droits énormes que mit le Parlement sur cette consommation étrangère, ouvrirent les yeux des autres nations, de la France en particulier.

Cette monarchie avoit formé en 1660 une compagnie particulière pour ces parages. Un riche négociant de Rouen, nommé Fermanel, étoit à la tête de l'entreprise. Elle fut commencée avec des fonds insuffisants, & eut une issue malheureuse. L'éloignement qu'on avoit naturellement pour un Empire, qui ne voyoit dans les étrangers que des hommes propres à corrompre ses mœurs, à entreprendre sur sa liberté, fut considérablement augmenté par les pertes qu'on avoit faites. Inutilement les dispositions de ce peuple changerent vers l'an 1685, & avec elles la maniere dont nous étions traités. Les François ne fréquentèrent que rarement ses ports. La nouvelle société qu'on forma en 1698, ne mit pas plus d'activité dans ses expéditions que la première. Ce commerce n'a pris de la consistance que lorsqu'il a été réuni à celui des Indes, & dans la même proportion.

Les Danois & les Suédois ont commencé à fréquenter les ports de la Chine à-peu-près dans le même temps, & s'y sont gouvernés suivant les mêmes principes. Il est vraisemblable que la société formée à Embden les auroit adoptés, si elle eût eu le temps de prendre quelque consistance.

Les achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1776, qui s'éleverent à 26,754,494 livres. Cette somme, dont le thé seul absorba plus des quatre cinquièmes, fut payée en piaftres ou en marchandises, apportées par vingt-trois vaisseaux. La Suede fournit, 1,935,168 livres en argent; & en étain, en plomb, en autres marchandises, 427,500 livres. Le Danemarck, 2,161,630 livres, & en fer, plomb & pierres à fusil, 231,000 liv. La France, 4,000,000 livres en argent, & 400,000 livres en draperies. La Hollande, 2,735,400 livres en argent, 44,600 livres en lainages, & 4,000,150 livres en productions de ses colonies. La Grande-Bretagne, 5,443,566 livres en argent, 2,000,475 livres en étoffes de laine, & 3,375,000 livres en plusieurs objets tirés de diverses parties de l'Inde. Toutes ces sommes réunies formerent un total de 26,754,494 livres. Nous ne faisons pas entrer dans ce calcul dix millions en argent que les Anglois porteroient de plus que nous n'avons dit, parce qu'ils étoient destinés à payer les dettes que cette nation avoit contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages.

XXXII.  
Que devien-  
dra le com-  
merce de  
l'Europe a-  
vec la Chi-  
ne?

Il n'est pas aisé de prévoir ce que deviendra ce commerce. Quelque passion qu'ait la Chine pour l'argent, elle paroît plus portée à fermer ses ports aux Européens, que disposée à leur faciliter les moyens d'étendre leurs opérations. A mesure que l'esprit Tartare s'est affoibli, que les conquérants se

sont nourris des maximes du peuple vaincu, ils ont adopté ses idées, son aversion, son mépris en particulier pour les étrangers. Ces dispositions se sont manifestées par des gênes humiliantes, qui ont successivement remplacé les égards qu'on avoit pour eux. De cette situation équivoque à une expulsion entiere, il n'y a pas bien loin. Elle pourroit être d'autant plus prochaine, qu'il y a une nation active qui s'occupe peut-être en secret des moyens de l'effectuer.

Les Hollandois voyent, comme tout le monde, que l'Europe a pris un goût vif pour plusieurs productions chinoises. Ils doivent penser, que l'impossibilité de les tirer directement du lieu de leur origine, n'en anéantiroit pas la consommation. Si nous étions tous exclus de l'Empire, ses sujets exporteroient eux-mêmes leurs marchandises. Comme l'imperfection de leur marine ne leur permet pas de pousser loin leur navigation, ils ne pourroient les déposer qu'à Batavia ou à Malaca. Dès-lors la nation à laquelle ces colonies appartiennent, verroit tomber ce commerce entier dans ses mains. Il est horrible de soupçonner ces républicains d'une politique si basse : mais personne n'ignore que de moindres intérêts les ont déterminés à des actions plus odieuses.

Si les ports de la Chine étoient une fois fermés, il est vraisemblable qu'ils le seroient pour toujours. L'obstination de cette nation ne lui permettroit jamais de revenir sur ses pas, & nous ne voyons point que la force pût l'y contraindre. Quels moyens pourroit-on employer contre un Etat dont la nature nous a séparés par un espace de huit mille lieues ? Il n'est point de gouvernement assez dépourvu de lumieres, pour imaginer que des équipages fatigués osassent tenter des conquêtes dans

un pays défendu par un peuple innombrable, quelque lâche qu'on suppose une nation avec laquelle les Européens ne se sont pas encore mesurés. Les coups qu'on lui porteroit se réduiroient à intercepter sa navigation dont elle s'occupe peu, & qui n'intéresse ni ses commodités ni sa subsistance.

Cette vengeance inutile n'auroit même qu'un temps fort borné. Les vaisseaux destinés à cette croisière de piraterie, seroient écartés de ces parages une partie de l'année par les mouffons, & l'autre partie par les tempêtes nommées typhons, qui sont particulieres aux mers de la Chine.

Après avoir développé la maniere dont les nations de l'Europe ont conduit jusqu'à présent le commerce des Indes, il convient d'examiner trois questions qui semblent naître du fond du sujet, & qui ont partagé jusqu'ici les esprits. Doit-on continuer ce commerce ? les grands établissemens sont-ils nécessaires pour le faire avec succès ? Faut-il le laisser dans les mains des compagnies exclusives ? Nous porterons dans cette discussion l'impartialité d'un homme qui n'a, dans cette cause, d'autre intérêt que celui du genre-humain.

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues ; le commerce que d'après ses intérêts. Il n'y a que le philosophe qui sache douter, qui se taise quand il manque de lumieres, & qui dise la vérité quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense, assez importante à ses yeux, pourroit le déterminer à tromper les hommes & à renoncer à son caractère ? La fortune ? il est assez riche, s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singulièrement bornés. L'ambition ? s'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie : mais il n'y a rien sous le ciel qu'il puisse envier. Les dignités ? on ne les lui

offrira pas, il le fait; & on les lui offrirait, qu'il ne les accepterait pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie? il ignore l'art de flatter, & il en dédaigne les méprisables avantages. La réputation? en peut-il obtenir autrement que par la franchise? La crainte? il ne craint rien, pas même de mourir. S'il est jetté dans le fond d'un cachot, il fait bien que ce ne sera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, & qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un échafaud. C'est lui qui échappe à la main du destin, qui ne fait par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le Stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le foible, pour en disposer à son gré.

Ceux qui voudront considérer l'Europe comme ne formant qu'un seul corps, dont les membres sont unis entre eux par un intérêt commun, ou du moins semblable, ne mettront pas en problème si les liaisons avec l'Asie lui sont avantageuses. Le commerce des Indes augmente évidemment la masse de nos jouissances. Il nous donne des boissons saines & délicieuses, des commodités plus recherchées, des ameublements plus gais, quelques nouveaux plaisirs, une existence plus agréable. Des traits si puissants ont également agi sur les peuples qui, par leur position, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardiesse de leurs entreprises, pouvoient aller puiser ces délices à leur source; & sur les nations qui n'ont pu se les procurer que par le canal intermédiaire des Etats maritimes, dont la navigation faisoit refluer dans tout notre continent la surabondance de ces voluptés. La passion des Européens pour le luxe étranger a été si vive, que, ni les plus fortes impositions, ni les prohibitions, & les peines les plus sévères, n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un

XXXIII.

L'Europe  
doit-elle  
continuer  
son com-  
merce avec  
les Indes.

penchant qui s'irritoit par les obstacles, tous les gouvernements ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés universels, cimentés par le temps & l'habitude, leur fissent regarder cette complaisance comme nuisible à la stabilité du bonheur général des nations.

Il étoit temps que cette tyrannie finît. Douterait-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat, celles qu'on peut tirer des climats étrangers? La société universelle existe pour l'intérêt commun & par l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité. Le commerce est l'exercice de cette précieuse liberté, à laquelle la nature a appelé tous les hommes, a attaché leur bonheur & même leurs vertus. Disons plus; nous ne les voyons libres que dans le commerce; ils ne le deviennent que par les loix qui favorisent réellement le commerce: & ce qu'il y a d'heureux en cela, c'est qu'en même-temps qu'il est le produit de la liberté, il sert à la maintenir.

On a mal vu l'homme, quand on a imaginé que pour le rendre heureux, il falloit l'accoutumer aux privations. Il est vrai que l'habitude des privations diminue la somme de nos malheurs: mais en retranchant encore plus sur nos plaisirs que sur nos peines, elle conduit l'homme à l'insensibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à sentir; si son imagination le promène sans cesse malgré lui sur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent, laissez à son ame inquiète un vaste champ de jouissances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouissons, des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons

vons atteindre : c'est-là le fruit de la sagesse. Mais exiger que la raison nous persuade de rejeter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous possédons, c'est contredire la nature, c'est anéantir peut-être les premiers principes de la sociabilité, c'est transformer l'univers en un vaste monastère, & les hommes en autant d'oiseux & tristes anachoretés. Supposons ce projet rempli ; & jettant un coup-d'œil sur le globe, demandons-nous à nous-mêmes, si nous l'aimerions mieux tel que nous le verrions que tel qu'il étoit.

Comment réduire l'homme à se contenter de ce peu que les moralistes prescrivent à ses besoins ? Comment fixer les limites du nécessaire, qui varie avec sa situation, ses connoissances & ses desirs ? A peine eut-il simplifié par son industrie les moyens de se procurer la subsistance, qu'il employa le temps qu'il venoit de gagner, à étendre les bornes de ses facultés & le domaine de ses jouissances. De-là naquirent tous les besoins factices. La découverte d'un nouveau genre de sensations excita le desir de les conserver, & la curiosité d'en imaginer d'une autre espèce. La perfection d'un art introduisit la connoissance de plusieurs. Le succès d'une guerre occasionnée par la faim ou par la vengeance, donna la tentation des conquêtes. Les hasards de la navigation jetterent les hommes dans la nécessité de se détruire ou de se lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations séparées par la mer, comme des pactes de société entre les hommes semés & rapprochés par la nature sur une même terre. Tous ces rapports commencerent par des combats, & finirent par des associations. La guerre & la navigation ont mêlé les sociétés & les peuplades. Dès-lors, les hommes se sont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'al-

liage des nations fondues ensemble dans l'incendie des guerres, s'épure & se polit par le commerce. Dans sa destination, le commerce veut que toutes les nations se regardent comme une société unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans son objet & ses moyens, le commerce suppose le desir & la liberté concertée entre tous les peuples, de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur satisfaction mutuelle. Desir de jouir, liberté de jouir; il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité, parmi les hommes.

Que peuvent opposer à ces raisons d'une communication libre & universelle, ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes? Qu'il entraîne une perte considérable d'hommes; qu'il arrête le progrès de notre industrie; qu'il diminue la masse de notre argent? Il est aisé de détruire ces objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de se choisir une profession, d'employer à leur gré leurs facultés, ne soyons pas inquiets de leur destinée. Comme dans l'état de liberté chaque chose a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en seront payés. Dans des sociétés bien ordonnées, chaque individu doit être le maître de faire ce qui convient le mieux à son goût, à ses intérêts, tant qu'il ne blesse en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdiroit tous les travaux où les hommes peuvent courir le risque de leur vie, condamneroit une grande partie du genre-humain à mourir de faim, & priveroit la société d'une foule d'avantages. On n'a pas besoin de passer la ligne pour faire un métier dangereux; & sans sortir de l'Europe, on trou-

veroit des professions beaucoup plus destructives de l'espece humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moissonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, & notre population sera si nombreuse, que l'Etat pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périssent dans ces voyages de long cours, sont enlevés par des causes accidentelles, qu'il seroit facile de prévenir par un régime de vie plus sain, & par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat & de ses mœurs, les vices corrupteurs des climats où l'on aborde, comment résister à ce double principe de destruction ?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée & compensée par les travaux dont il est la source, & qui nourrissent, qui multiplient la population ? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages, n'occuperoient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à remplir par des hommes à naître ? Qu'on jette un regard attentif sur le grand nombre d'habitants qui couvrent le territoire referré des peuples navigateurs, & l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie, ni même la navigation en général, qui diminue la population des Européens : mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement & de décadence de l'espece humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations & les profits de notre industrie.

Quand il seroit vrai que cette communication auroit arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naissance? La navigation lui doit une grande extension. Nos colonies en ont reçu la culture du sucre, du café & de l'indigo. Plusieurs de nos manufactures sont alimentées par ses soies & par ses cotons. Si la Saxe & d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines; si Valence fabrique des pékins supérieurs à ceux de la Chine même; si la Suisse imite les mouffelines & les toiles brodées de Bengale; si l'Angleterre & la France impriment supérieurement des toiles; si tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent aujourd'hui nos meilleurs artistes, n'est-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages?

Allons plus loin, & supposons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connoissance à l'Asie, la consommation que nous faisons de ses marchandises n'en doit pas nuire davantage à notre industrie. Car avec quoi les payons-nous? N'est-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique? Je vends à un Espagnol pour cent francs de toile, & j'envoie cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui & moi en rapportons du thé. Est-ce qu'au fond notre opération n'est pas la même? Est-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile? Nous ne différons, qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, & que l'autre le fait par le moyen d'un seul. Supposez que les Espagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandises dont l'Inde soit curieuse: est-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandises aux Indes? N'est-ce pas la même

chose que si j'y avois porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des marchandises de manufactures nationales. Je les vais changer dans la mer du Sud contre des piaftres. Je porte ces piaftres aux Indes. J'en rapporte des choses utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'industrie de l'Etat ? Non, j'ai étendu la consommation de ses produits, & j'ai multiplié ses jouissances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'est que les piaftres arrivent en Europe avant d'être transportées en Asie. En dernière analyse, que l'argent soit ou ne soit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Asie, des choses usuelles contre des choses usuelles, mon industrie contre son industrie, mes productions contre ses productions.

Mais, s'écrient quelques esprits chagrins, l'Inde a englouti dans tous les temps les trésors de l'univers. Depuis que le hasard a donné aux hommes la connoissance de la métallurgie, disent ces censeurs, on n'a cessé de cultiver cet art. L'avarice, pâle, inquiète, n'a pas quitté ces rochers stériles, où la nature avoit enfoui sagement de perfides trésors. Arrachés des abymes de la terre, ils ont toujours continué de se répandre sur sa surface, d'où, malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vu disparoître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie même. Les Indes les ont absorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule sans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, & s'y fixe sans que rien puisse jamais le faire rétrograder. C'est donc pour les Indes que les mines du Pérou sont ouvertes; c'est donc pour les Indiens que les Européens se sont souillés de tant de crime en Amérique. Tandis que les Espagnols

épuisent le sang de leurs esclaves dans le Mexique pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Baniens se fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richesses du Potosi tarissent ou s'arrêtent, notre avidité sans doute ira les déterrer sur les côtes du Malabar, où nous les avons portées. Après avoir épuisé l'Inde de perles & d'aromates, nous irons peut-être les armes à la main y ravir le prix de ce luxe. Ainsi nos cruautés & nos caprices entraîneront l'or & l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice & la superstition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne sont pas sans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts & des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont besoin; le climat leur interdit notre luxe, & la religion leur donne de l'éloignement pour les choses qui nous servent de nourriture. Comme leurs usages, leurs mœurs, leur gouvernement sont restés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleversé leur pays, il n'est pas permis d'espérer qu'ils puissent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde fera ce qu'elle est. Tout le temps qu'on y fera le commerce, on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandises. Mais avant de se récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en suivre la marche, en voir le résultat.

D'abord il est constant que notre or ne passe pas aux Indes. Ce qu'elles en produisent est augmenté continuellement de celui du Monomotapa, qui y arrive par la côte orientale de l'Afrique & par la mer Rouge; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie & par Bassora; de celui de Perse, qui prend la double route de l'Océan & du continent. Jamais

celui que nous tirons des colonies Espagnoles & Portugaises ne grossit cette masse énorme. En général, nous sommes si éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Asie, que, pendant long-temps, nous avons porté de l'argent à la Chine pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une aussi grosse somme qu'on seroit tenté de le croire, en voyant la quantité immense de marchandises que nous en tirons. Leur vente annuelle s'éleve depuis quelque temps à cent soixante millions. En supposant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devroit être passé dans l'Inde pour leur achat quatre-vingts millions, sans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établissemens. On ne craindra pas d'assurer, que, depuis quelque temps, toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions sortent de France, six millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Danemarck, deux millions de la Suede, & deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraisemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général les Indes n'ayent nul besoin ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laissent pas de recevoir de nous, en fer, en plomb, en cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquieme au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables de beaucoup, sont celles que les isles à épicerie fournissent aux Hollandois, & le Bengale aux Anglois.

Les fortunes que les marchands libres & les agents des compagnies font aux Indes, diminuent encore

l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangères, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plutôt, un peu plus tard. Ainsi une partie du commerce se fait aux Indes avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événements qui mettent dans nos mains les trésors de l'Orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes dans le Décan & dans le Bengale, & en disposant à leur gré de ces grandes places, les François & les Anglois n'ayent mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces contrées opulentes depuis tant de siècles ? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables, que les Européens ont acquises par la supériorité de leur intelligence & de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, auroit pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde nous a même restitué une partie des trésors que nous y avons versés. Personne n'ignore l'expédition de Koulikan dans l'Inde : mais tout le monde ne fait pas que ce terrible vainqueur arracha à la mollesse, à la lâcheté des Mogols, pour plus de deux milliards en espèces ou en effets précieux. Le palais seul de l'Empereur en renfermoit d'ineffimables & sans nombre. La salle du trône étoit revêtue de lames d'or. Des diamants en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles & de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention. Il représentoit la figure d'un paon, qui, étendant sa queue & ses ailes, couvroit le monarque de son ombre. Les diamants, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoit composé, représentoient au naturel les cou-

leurs de cet oiseau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richesses est rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles, qui, depuis ce temps-là, ont désolé la Perse, auront fait enterrer bien des trésors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'est pas possible que différentes branches de commerce n'en aient fait couler quelques parties en Europe, par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, si l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous, la cause de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il se fait avec des métaux, n'en fera pas meilleure. Il est aisé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs; c'est une production de l'Amérique, qui nous est transmise en échange de nos productions. Si l'Europe ne le versoit pas en Asie, bientôt l'Amérique feroit dans l'impossibilité de le verser en Europe. Sa surabondance dans notre continent lui feroit tellement perdre de sa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourroient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut présentement vingt sols, fera montée à une pistole, les Espagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépense de cette exploitation sera décuplée, sans que l'argent ait augmenté de prix, cette exploitation, plus onéreuse que profitable à ses entrepreneurs, sera nécessairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du Nouveau-Monde dans l'Ancien. L'Amérique cessera d'exploiter ses meilleures mines; comme par degrés, elle s'est vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement feroit même déjà arrivé, si elle n'avoit trouvé un débouché d'environ trois milliards en Asie, par la route du cap de Bonne-Espérance ou par celle des Philippines. Ainsi ce

versement de métaux dans l'Inde , que tant de gens aveuglés par leurs préjugés, ont regardé jusqu'ici comme si ruineux , a été également utile , & à l'Espagne dont il a soutenu l'unique manufacture , & aux autres peuples , qui , sans cela , n'auroient pu continuer à vendre ni leurs productions , ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié , il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

## XXXIV.

L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce ?

Tous les peuples de l'Europe , qui ont doublé le cap de Bonne-Espérance , ont cherché à fonder de grands Empires en Asie. Les Portugais , qui ont montré la route de ces riches contrées , donnerent , les premiers , l'exemple d'une ambition sans bornes. Peu contents de s'être rendus les maîtres des isles , dont les productions étoient précieuses , d'avoir élevé des forteresses par-tout où il en falloit , pour mettre dans leur dépendance la navigation de l'Orient , ils voulurent donner des loix au Malabar , qui , partagé en plusieurs petites souverainetés jalouses ou ennemies les unes des autres , fut forcé de subir le joug.

Les Espagnols ne montrèrent pas d'abord plus de modération. Avant même d'avoir achevé la conquête des Philippines , qui devoient former le centre de leur puissance , ils firent des efforts pour étendre plus loin leur domination. Si depuis ils n'ont pas assujetti le reste de cet immense archipel , s'il n'ont pas rempli de leurs fureurs tous les lieux voisins , il faut chercher la cause de leur inaction dans les trésors de l'Amérique , qui , sans assouvir leurs desirs , ont fixé leurs vues.

Les Hollandois enleverent aux Portugais les meilleurs postes qu'ils avoient dans le continent , & les chasserent de toutes les isles où croissent les épices. Ils n'ont réussi à conserver ces possessions , de

même que celles qu'ils y ont ajoutées, qu'en établissant un gouvernement moins vicieux que celui du peuple sur les ruines duquel ils s'élevoient.

Les pas incertains & lents des François ne leur ont pas permis pendant long-temps de former de grands projets ou de les suivre. Dès qu'ils se sont trouvés en force, ils ont profité du renversement de l'autorité Mogole pour usurper l'Empire du Coromandel. On leur a vu conquérir, ou se faire céder par négociations artificieuses, un terrain plus étendu qu'aucune puissance Européenne n'en avoit jamais possédé dans l'Indostan.

Les Anglois, plus sages, n'ont travaillé à s'agrandir, qu'après avoir dépouillé les François, & lorsqu'aucune nation rivale ne pouvoit les traverser. La certitude de n'avoir enfin que les naturels du pays à combattre, les a déterminés à porter leurs armes dans le Bengale. C'étoit la contrée de l'Inde qui devoit leur fournir le plus de marchandises propres pour les marchés d'Asie & d'Europe, celle qui devoit le plus consommer de leurs manufactures, celle enfin, qu'à la faveur d'un grand fleuve, leur pavillon pouvoit le plus aisément tenir dans leur dépendance. Ils ont vaincu, & ils se flattent de jouir long-temps du fruit de leurs victoires.

Leurs succès, ceux des François, ont confondu toutes les nations. On comprend sans peine comment des isles abandonnées à elles-mêmes, sans aucune liaison avec leurs voisins, sans avoir ni l'art, ni les moyens de se défendre, ont pu être subjuguées. Mais des victoires remportées de nos jours, dans le continent, par cinq ou six cents Européens, sur des armées innombrables de Gentils & de Mahométans, instruits la plupart dans les arts de la guerre, causent un étonnement dont on ne revient

pas. Les esprits devoient être cependant préparés de loin à ces étranges scènes.

A peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaisseaux & de soldats y bouleverserent les Royaumes. Il ne fallut que l'établissement de quelques comptoirs, la construction de quelques forts, pour abattre les puissances de l'Inde. Lorsqu'elles cessèrent d'être opprimées par les premiers conquérants, elles le furent par ceux qui les chassoient & les remplaçoient. L'histoire de ces délicieuses contrées cessa d'être l'histoire des naturels du pays, & ne fut plus que celle de leurs tyrans.

Mais qu'étoit-ce donc que ces hommes singuliers, qui ne s'instruisoient jamais à l'école du malheur & de l'expérience; qui se livroient eux-mêmes, sans défense, à leur ennemi commun; qui n'apprenoient pas de leurs défaites continuelles, à repousser quelques aventuriers que la mer avoit comme vomis sur leurs côtes? Ces hommes toujours dupes & toujours victimes, étoient-ils de la même espece que ceux qui les attaquoient? Pour résoudre ce problème, il suffira de remonter aux causes de la lâcheté des Indiens, & nous commencerons par le despotisme qui les écrase.

Il n'est point de nation qui, en se poliçant, ne perde de sa vertu, de son courage, de son amour pour l'indépendance, & il est tout simple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers rassemblés en société, ayent été les premiers exposés au despotisme. Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, & que des révolutions plus ou moins rapides, ramènent par-tout, un peu plutôt, un peu plus tard, le regne de la liberté. On ne connoît guere

que l'Indostan, où les habitants ayant une fois perdu leurs droits, ne soyent jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.

A l'esclavage politique s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie : on n'y connoît point de loi qui la protege contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit : l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite, & toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive : les terres & leurs productions appartiennent au Souverain ; & c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui & pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie : tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du chef de l'Empire, de ses lieutenants, ou de quelque homme riche, qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses : pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, & l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainsi dire, l'Indien de tous les côtés, ne brise tous les ressorts de son ame, & ne le rende incapable des sacrifices qu'exige le courage.

Le climat de l'Indostan s'oppose aussi à de généreux efforts. La mollesse qu'il inspire met un obstacle invincible aux révolutions grandes & hardies, si ordinaires dans les régions du Nord. Le corps & l'esprit également affoiblis, n'ont que les vices & les vertus de l'esclavage. A la seconde, au

plus tard à la troisième génération, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Européens même, prennent la nonchalance indienne. Sans doute que des institutions religieuses ou morales pourroient vaincre les influences physiques. Mais les superstitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenses dans une autre vie, au citoyen généreux qui mourroit pour la défense ou la gloire de la patrie. En consellant, en ordonnant même quelquefois le suicide, par l'appât séduisant des délices futures, elles ont sévèrement défendu l'effusion de sang.

C'étoit une suite nécessaire du système de la métempfyose. Ce dogme doit inspirer à ses sectateurs une charité habituelle & universelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'est-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on soit soldat, quand on peut se dire : peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre, renferme l'ame de mon pere; peut-être l'ennemi que je vais percer, fut autrefois le chef de ma race? Ainsi aux Indes, la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme & du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour est le premier des plaisirs; mais le desir n'en est pas aussi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du Septentrion usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du Midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société : mais les législateurs de l'Inde paroissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérants de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est, pour eux,

qu'une débauche honteuse & destructive, consacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit Gentils, soit Mahométans, est digne de pareilles mœurs. On entrera dans quelques détails, & on les puisera dans les écrits d'un Officier Anglois, que ses faits de guerre ont rendu célèbre dans ces contrées éloignées.

D'abord les soldats composent la moindre partie des camps Indiens. Chaque cavalier est suivi de sa femme, de ses enfants, & de deux domestiques, dont l'un doit panser le cheval, & l'autre aller au fourrage. Le cortège des Officiers & des Généraux, est proportionné à leur vanité, à leur fortune & à leur grade. Le Souverain lui-même, plus occupé, lorsqu'il se met en campagne, de l'étalage de sa magnificence que des besoins de la guerre, traîne à sa suite, son ferrail, ses éléphants, sa cour, la plupart des sujets de sa capitale. La nécessité de pourvoir aux besoins, aux caprices, au luxe de cette bizarre multitude, forme naturellement au milieu de l'armée une espece de ville, remplie de magasins & d'inutilités. Les mouvements d'un monstre si pesant & si mal constitué, sont nécessairement fort lents. Il regne une grande confusion dans ses marches, dans ses opérations. Quelque sobres que soient les Indiens & même les Mogols, les vivres doivent leur manquer souvent; & la famine entraîne après elle des maux contagieux, une affreuse mortalité.

Cependant elle n'emporte presque jamais que des recrues. Quoiqu'en général les habitants de l'Indostan affectent une grande passion pour la gloire militaire, ils font le métier de la guerre le moins qu'ils peuvent. Ceux qui ont eu assez de succès dans les combats pour obtenir des titres honora-

bles, sont dispensés, pendant quelque temps, du service; & il est rare qu'ils ne profitent pas de ce privilege. La retraite de ces vétérans réduit les armées à n'être qu'un vil assemblage de soldats levés à la hâte, dans les différentes provinces de l'Empire, & qui ne connoissoit nulle discipline.

La maniere de vivre des troupes est digne d'une constitution si vicieuse. Elles mangent le soir une quantité prodigieuse de riz, & prennent après leur souper des drogues qui les plongent dans un sommeil profond. Malgré cette mauvaise habitude, l'on ne voit point de garde autour du camp destinée à prévenir les surprises, & rien ne peut déterminer le soldat à se lever matin pour l'exécution des entreprises qui exigeroient le plus de célérité.

Les oiseaux de proie, dont on a toujours un grand nombre, reglent les opérations. Les trouvent-on pesants, engourdis? c'est un mauvais augure qui empêche de livrer bataille. Sont-ils furieux & emportés? on marche au combat, quelques raisons qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette superstition, ainsi que l'observation des jours heureux ou malheureux, décident du fort des projets les mieux concertés.

On ne connoît point d'ordre dans les marches. Chaque soldat va selon son caprice; & se contente de suivre le gros du corps auquel il est attaché. Souvent on lui voit sur la tête ses subsistances, & les ustensiles nécessaires pour les préparer; tandis que ses armes sont portées par sa femme, communément suivie de plusieurs enfants. Si un fantassin a des parents ou des affaires dans l'armée ennemie, il y passe sans inquiétude, & rejoint ensuite ses drapeaux, sans trouver la moindre opposition à son retour.

L'action n'est pas mieux dirigée que ses préparatifs.

ratifs. La cavalerie, qui fait toute la force des armées Indiennes, où l'on a un mépris décidé pour l'infanterie, charge assez bien à l'arme blanche, mais ne soutient jamais le feu du canon ou de la mousqueterie. Elle craint de perdre ses chevaux, la plupart Arabes, Persans ou Tartares, qui font toute sa fortune. Ceux qui composent ce corps, également respecté & bien payé, ont tant d'attachement pour leurs chevaux, qu'ils en portent quelquefois le deuil.

Autant les Indiens redoutent l'artillerie ennemie, autant ils ont confiance en la leur, quoiqu'ils ignorent également, & la maniere de la traîner & celle de s'en servir. Leurs canons, qui ont tous des noms pompeux, & qui sont la plupart d'une grandeur gigantesque, sont plutôt un obstacle au succès qu'un instrument de victoire.

Ceux qui ont l'ambition de se distinguer, s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer le sang, & de porter l'ame aux actions héroïques. Dans cette ivresse passagere, ils ressemblent bien plus, par leur habillement & par leur fureur impuissante, à des femmes fanatiques, qu'à des hommes déterminés.

Le Prince qui commande ces troupes méprisables, monte toujours sur un éléphant richement caparaçonné, où il est à la fois, & le Général & l'étendard de l'armée entiere qui a les yeux sur lui. Prend-il la fuite ? est-il tué ? la machine se détruit. Tous les corps se dispersent, ou se rangent sous les enseignes de l'ennemi.

Ce tableau que nous aurions pu étendre, sans le charger, rend croyables nos succès dans l'Indostan. Beaucoup d'Européens même, jugeant de ce qu'on pourroit dans l'intérieur du pays, par ce qui a été opéré sur les côtes, pensent que la conquête entiere

de ces contrées, pourroit s'entreprendre sans témérité. Cette extrême confiance leur est venue de ce que, dans des positions où aucun ennemi ne pouvoit les harceler sur leurs derrières, ni intercepter les secours qui leur arrivoient, ils ont vaincu des tisserands & des marchands timides, des armées sans courage & sans discipline, des Princes foibles, jaloux les uns des autres, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec leurs sujets. Ils ne veulent pas voir, que s'ils s'enfonçoient dans les profondeurs de l'Inde, ils auroient tous péri avant d'être arrivés au milieu de leur carrière. La chaleur excessive du climat, les fatigues continuelles, des maladies sans nombre, le défaut de subsistances, cent autres causes d'une mort inévitable, réduiroient les conquérants à rien, quand même les troupes qui les harceleroient ne leur feroient courir de dangers d'aucune espece.

Supposons cependant, si l'on veut, que dix mille soldats Européens ont parcouru, ont ravagé l'Inde d'un bout à l'autre : qu'en résultera-t-il ? Ces forces suffiront-elles pour assurer la conquête, pour contenir chaque peuple, chaque Province, chaque canton ; & si elles ne suffisent pas, qu'on nous dise de quelle augmentation de troupes on aura besoin ?

Qu'on admette la domination solidement établie, la situation du conquérant ne fera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indostan seront absorbés dans l'Indostan même. Il ne restera à la puissance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'usurpation, qu'un grand vuide dans sa population, & la honte d'avoir embrassé des chimères.

La question que nous venons d'agiter est devenue assez inutile, depuis que les Européens ont travaillé eux-mêmes à rendre leurs succès dans l'In-

doftan plus difficiles. En affociant à leurs jalousies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la tactique, à la discipline, aux armes. Cette faute politique a ouvert les yeux aux Souverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a faisis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans ses mouvements, & leur infanterie, jusqu'alors si méprisée, a pris la consistance de nos bataillons. Une artillerie nombreuse & bien servie a défendu leur camp, a protégé leurs attaques. Les armées mieux composées, & plus régulièrement payées, ont été en état de tenir plus long-temps la campagne.

Ce changement que des intérêts momentanés avoient empêché, peut-être, de prévoir, pourra devenir avec le temps assez considérable pour mettre des obstacles infurmontables à la passion qu'ont les Européens de s'étendre dans l'Indostan, pour les dépouiller même des conquêtes qu'ils y ont faites. Sera-ce un bien? sera-ce un mal? C'est ce que nous allons discuter.

Lorsque les Européens voulurent commencer à négocier dans cette opulente région, ils la trouverent partagée en un grand nombre de petits États, dont les uns étoient gouvernés par des Princes du pays, & les autres par des Rois Patanes. Les raines qui les divisoient leur mettoient presque continuellement les armes à la main. Indépendamment de ces guerres de Province à Province, il y en avoit une perpétuelle entre chaque Souverain & ses fujets. Elle étoit entretenue par des régisseurs ou fermiers, qui, pour se rendre agréables à la Cour, faisoient toujours outrer la mesure des impôts. Ces barbares ajoutoit à ce fardeau le poids plus accablant encore des vexations. Leurs rapines n'étoient qu'un moyen de plus pour con-

ferver leurs places dans un pays où celui qui donne davantage a toujours raison.

Cette anarchie, ces violences, nous persuadèrent que, pour établir un commerce sûr & permanent, il falloit le mettre sous la protection des armes; & nous bâtîmes des comptoirs fortifiés. Dans la suite, la jalousie, qui divise les nations Européennes aux Indes comme ailleurs, les précipita dans des dépenses plus considérables. Chacun de ces peuples étrangers se crut obligé, pour n'être pas la victime de ses rivaux, d'augmenter ses forces.

Cependant notre domination ne s'étendoit pas au-delà de nos forteresses. Les marchandises y arrivoient des terres assez paisiblement, ou avec des difficultés qui n'étoient pas insurmontables. Après même que les conquêtes de Koulikan eurent plongé dans la confusion le nord de l'Indostan, la tranquillité continua sur la côte du Coromandel. Mais la mort de Nizam El-moulouk, Souba du Décan, y alluma un incendie qui fume encore.

La disposition de cette immense dépouille appartenoit naturellement à la Cour de Delhy. Sa foiblesse enhardit les enfants de Nizam à se disputer l'héritage de leur pere. Pour se supplanter, ils eurent recours tour-à-tour aux armes, aux trahisons, au poison, aux assassinats. La plupart des aventuriers qu'ils associerent à leurs haines & à leurs crimes, périrent au milieu de ces horreurs. Les seuls Marattes qui formoient une nation, qui épousoient tantôt un parti, tantôt un autre, & qui avoient souvent des troupes dans tous, paroissoient devoir profiter de cette anarchie, & marcher à la souveraineté du Décan. Les Européens ont prétendu avoir un grand intérêt à traverser ce dessein profond, mais secret; & voici pourquoi.

Les Marattes, ont-ils dit, sont voleurs par les loix de leur éducation, par les principes de leur politique. Ils ne respectent point le droit des gens; ils n'ont aucune connoissance du droit naturel, ou du droit civil; ils portent par-tout avec eux la désolation. Le seul bruit de leur approche fait un désert des contrées les plus habitées. On ne voit que confusion dans tous les pays qu'ils ont subjugués, & les manufactures y sont anéanties.

Cette opinion fit penser aux nations Européennes, prépondérantes à la côte du Coromandel, que de tels voisins y ruineroient entièrement le commerce, & qu'il ne seroit plus possible de remettre des fonds aux courtiers, pour tirer des marchandises de l'intérieur des terres, sans que ces fonds fussent enlevés par ces brigands. Le desir de prévenir un malheur, qui devoit ruiner leur fortune, & leur faire perdre le fruit des établissemens qu'elles avoient formés, suggéra à leurs agents l'idée d'un nouveau systême.

Dans la situation actuelle de l'Indostan, publieroient-ils, il est impossible d'y entretenir des liaisons utiles sans la protection d'un Etat de guerre. La dépense, dans un si grand éloignement de la métropole, ne peut être soutenue par les seuls bénéfices du commerce, quelque considérables qu'on les suppose. C'est donc une nécessité de se procurer des possessions suffisantes pour fournir à ces fraix énormes, & par conséquent des possessions qui ne soient pas médiocres.

Cet argument, imaginé vraisemblablement pour masquer une grande avidité ou une ambition sans bornes, mais que la passion trop commune des conquêtes a fait trouver d'un si grand poids, pourroit bien n'être qu'un sophisme. Il se présente pour le combattre, une foule de raisons physiques, mo-

rales & politiques. Nous ne nous arrêterons qu'à une, & ce sera un fait. Depuis les Portugais, qui, les premiers, ont porté dans l'Inde des vues d'agrandissement, jusqu'aux Anglois qui terminent la liste fatale des usurpateurs, il n'y a pas une seule acquisition, ni grande ni petite, qui, à l'exception du Bengale & des lieux où croissent les épiceries, ait pu à la longue payer les dépenses qu'a entraînées sa conquête, qu'a exigées sa conservation. Plus les possessions ont été vastes, plus elles ont été onéreuses à la puissance ambitieuse, qui, par quelque voie que ce pût être, avoit réussi à les obtenir.

Il en sera toujours ainsi. Toute nation qui aura acquis un grand territoire, voudra le conserver. Elle ne verra sa sûreté que dans des places fortifiées, & l'on en élèvera sans nombre. Cet appareil de guerre éloignera le cultivateur & l'artiste, également allarmés pour leur tranquillité. L'esprit des Princes voisins se remplira de soupçons, & ils craindront, avec raison, de se voir la proie d'un marchand devenu conquérant. Dès-lors ils méditeront la ruine d'un oppresseur, qu'ils n'avoient reçu dans leurs ports, que dans la vue d'augmenter leurs trésors & leur puissance. Si les circonstances les réduisent à des traités, ils ne les signeront qu'en jurant, dans leur cœur, la perte de celui avec lequel ils feront alliance. Le mensonge sera la base de tous leurs accords. Plus long-temps ils auront été réduits à feindre, & plus ils auront eu de loisir pour aiguiser le poignard destiné à frapper leur ennemi.

La crainte bien fondée de ces perfidies déterminera les usurpateurs à se tenir toujours en force. Auront-ils pour défenseurs des Européens? Quelle consommation d'hommes pour la métropole! Quelle dépense pour les assembler, pour leur faire passer les mers, pour les entretenir, pour les recrûter. Si,

par principe d'économie , l'on se borne aux troupes Indiennes , que pourra-t-on se promettre d'un amas confus de gens sans aveu , dont les expéditions dégènerent toujours en brigandages , & finissent habituellement par une fuite honteuse & précipitée ? Leur ressort moral & physique est relâché au point , que la défense de leurs dieux & de leurs foyers , n'a jamais inspiré aux plus hardis d'entre eux , que quelques mouvements passagers d'une intrépidité bouillante. Des intérêts étrangers & ruineux pour leur patrie , élèveront-ils leur ame avilie & corrompue ? Ne doit-on pas plutôt présumer qu'ils seront toujours dans la disposition prochaine de trahir une cause odieuse , qui ne leur offrira aucun avantage permanent & sensible ?

A ces inconvénients se joindra un esprit de concussion & de rapine , qui , même dans les temps les plus calmes de la paix , ne différera que peu des ravages de la guerre. Les agents , chargés de ces intérêts éloignés , voudront accumuler rapidement des richesses. Les gains lents & méthodiques du commerce ne leur paroîtront pas dignes de leur attention , & ils précipiteront des révolutions qui mettront à leurs pieds des lacs de roupies. Leur audace aura fait des maux sans nombre , avant que l'autorité , éloignée de six mille lieues , se soit occupée des soins de la réprimer. Les réformateurs seront impuissants contre des millions , ou ils arriveront trop tard pour prévenir le renversement d'un édifice qui n'aura jamais eu de base bien solide.

Ce résultat nous dispensera d'examiner la nature des engagements politiques que les Européens ont contractés avec les puissances de l'Inde. Si ces grandes acquisitions sont nuisibles , les traités faits pour se les procurer , ne sauroient être raisonnables. Il faudra que nos marchands , s'ils sont sages ,

renoncent en même-temps , & à la fureur des conquêtes , & à l'espérance flatteuse de tenir dans leurs mains la balance de l'Asie.

La Cour de Delhy achevera de succomber sous le faix des divisions intestines , ou la fortune suscitera un Prince capable de la relever. Le gouvernement restera féodal , ou redeviendra despotique. L'Empire sera partagé en plusieurs Etats indépendants , ou n'obéira qu'à un seul maître. Ce seront les Marattes ou les Mogols qui donneront des loix. Ces révolutions ne doivent pas occuper les Européens. L'Indostan , quelle que soit sa destinée , fabriquera des toiles. Nos marchands les acheteront , ils nous les vendront : voilà tout.

Inutilement on objecteroit que l'esprit , qui , de tout temps , a régné dans ces contrées , nous a forcés de sortir des règles ordinaires du commerce ; que nous sommes armés sur les côtes ; que cette position nous mêle , malgré nous , dans les affaires de nos voisins ; que chercher à nous trop isoler , c'est tout perdre. Ces craintes paroîtront un fantôme aux gens raisonnables , qui savent que la guerre , en ces régions éloignées , ne peut qu'être encore plus funeste aux Européens qu'aux habitants , & qu'elle nous mettra dans la nécessité de tout envahir , ce qu'on ne peut se promettre , ou d'être à jamais chassés d'un pays où il est avantageux de conserver des relations.

L'amour de l'ordre donnera même plus d'extension à ces vues pacifiques. Loin de regarder les grandes possessions comme nécessaires , on ne désespérera pas de pouvoir se passer un jour de postes fortifiés. Les Indiens sont naturellement doux & humains , malgré le caractère atroce du despotisme qui les écrase. Les peuples anciens , qui trafiquoient avec eux , se louent toujours de leur

candeur, de leur bonne foi. Cette partie de la terre est actuellement dans une position orageuse pour elle & pour nous. Notre ambition y a semé partout la discorde ; & notre cupidité y a inspiré de la haine, de la crainte, du mépris pour notre continent. Conquérants, usurpateurs, oppresseurs, aussi prodigues de sang qu'avidés de richesses : voilà ce que nous avons paru dans l'Orient. Nos exemples y ont multiplié les vices nationaux, & nous y avons enseigné à se défier des nôtres.

Si nous avons porté chez les Indiens des procédés établis sur la bonne foi, si nous leur avons fait connoître que l'utilité réciproque est la base du commerce ; si nous avons encouragé leur culture & leur industrie, par des échanges également avantageux pour eux & pour nous, insensiblement on se seroit concilié l'esprit de ces peuples. L'heureuse habitude de traiter sûrement avec nous, auroit fait tomber leurs préjugés, & changé peut-être leur gouvernement. Nous en serions venus au point de vivre au milieu d'eux, de former autour de nous des nations stables & solidement policées, dont les forces auroient protégé nos établissements par une réciprocité d'intérêt. Chacun de nos comptoirs fût devenu pour chaque peuple de l'Europe une nouvelle patrie où nous aurions trouvé une sûreté entière. Notre situation dans l'Inde est une suite de nos dérèglements, des systèmes homicides que nous y avons portés. Les Indiens pensent ne nous rien devoir, parce que toutes nos actions leur ont prouvé que nous ne nous croyions tenus à rien envers eux.

Cet état violent déplaît à la plupart des peuples de l'Asie, & ils font des vœux ardents pour une heureuse révolution. Le désordre de nos affaires doit nous avoir mis dans les mêmes dispositions.

Pour qu'il résultât un rapprochement solide de cette unité d'intérêt à la paix & à la bonne intelligence, il suffiroit peut-être que les nations Européennes qui trafiquent aux Indes, convinssent entre elles, pour ces mers éloignées, d'une neutralité que les orages, si fréquents dans leur continent, ne dussent jamais altérer. Si elles pouvoient se regarder comme membres d'une même république, elles seroient dispensées d'entretenir des forces qui les rendent odieuses & qui les ruinent. En attendant un changement que l'esprit de discorde, qui nous agite, ne permet pas d'espérer si-tôt, convient-il à l'Europe de continuer le commerce des Indes, par des compagnies exclusives, ou de le rendre libre ? C'est la dernière question qui nous reste à examiner.

XXXV.

L'Europe  
doit-elle  
rendre libre  
le commerce  
des Indes,  
ou l'exploiter  
par des  
compagnies  
exclusives ?

Si nous voulions la décider par des généralités, elle ne seroit pas difficile à résoudre. Demandez si dans un état qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit d'y prendre part, la réponse est si simple, qu'elle n'est pas même susceptible de discussion. Il seroit affreux que des sujets, qui partagent également le fardeau des chaînes sociales & des dépenses publiques, ne participassent pas également aux avantages du pacte qui les réunit ; qu'ils eussent à gémir, & de porter le joug de leurs institutions, & d'avoir été trompés en s'y soumettant.

D'un autre côté, les notions politiques se concilient parfaitement avec ces idées de justice. Tout le monde fait que c'est la liberté qui est l'ame du commerce, & qu'elle est seule capable de le porter à son dernier terme. Tout le monde convient que c'est la concurrence qui développe l'industrie, & qui lui donne tout le ressort dont elle est susceptible. Cependant depuis plus d'un siècle, les

faits n'ont cessé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes, le font par des compagnies exclusives; & il faut convenir que des faits de cette espece sont imposants, parce qu'il est bien difficile de croire, que de grandes nations, chez qui les lumieres en tout genre ont fait tant de progrès, se soient constamment trompées pendant plus de cent années sur un objet si important, sans que l'expérience & la discussion ayent pu les éclairer. Il faut donc, ou que les défenseurs de la liberté ayent donné trop d'étendue à leurs principes, ou que les défenseurs du privilege exclusif ayent porté trop loin la nécessité de l'exemption. Peut-être aussi en embrassant des opinions extrêmes, a-t-on passé le but de part & d'autre, & s'est-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette question fameuse, on a toujours cru qu'elle étoit parfaitement simple; on a toujours supposé qu'une compagnie des Indes étoit essentiellement exclusive, & que son existence tenoit à celle de son privilege. Delà les défenseurs de la liberté ont dit: les privileges exclusifs sont odieux, donc il ne faut point de compagnie. Leurs adversaires au contraire ont répondu: la nature des choses exige une compagnie, donc il faut un privilege exclusif. Mais si nous parvenons à faire voir que les raisons qui s'élevent contre les privileges ne prouvent rien contre les compagnies, & que les circonstances qui peuvent rendre une compagnie des Indes nécessaire, ne font rien en faveur de son privilege; si nous prouvons que la nature des choses exige à la vérité une association puissante, une compagnie pour le commerce des Indes: mais que le privilege exclusif tient à des causes particulieres,

en sorte que cette compagnie peut exister sans être privilégiée, nous aurons trouvé la source de l'erreur commune, & la solution de la difficulté.

Qu'est-ce qui constitue la nature des choses en matière de commerce ? Ce sont les climats, les productions, la distance des lieux, la forme du gouvernement, le génie & les mœurs des peuples qui y sont soumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à six mille lieues de l'Europe chercher les marchandises que fournissent ces contrées. Il faut y arriver dans une saison déterminée, & attendre qu'une autre saison ramène les vents nécessaires pour le retour. Il résulte de-là, que les voyages consomment environ deux années, & que les armateurs ne peuvent espérer de revoir leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Première circonstance essentielle.

La nature d'un gouvernement, sous lequel il n'y a ni sûreté ni propriété, ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics, ou de former des magasins particuliers. Qu'on se représente des hommes accablés & corrompus par le despotisme, des ouvriers hors d'état de rien entreprendre par eux-mêmes ; & d'un autre côté, la nature plus féconde encore que l'autorité n'est avide, fournissant à des peuples paresseux une subsistance qui suffit à leurs besoins, à leurs desirs, & l'on sera étonné qu'il y ait la moindre industrie dans l'Inde. Aussi pouvons-nous assurer qu'il ne s'y fabriquerait presque rien, si l'on n'alloit exciter les tisserands l'argent à la main, & si l'on n'avoit la précaution de commander un an d'avance les marchandises dont on a besoin. On paye un tiers du prix au moment où on les commande ; un second tiers, lorsque l'ouvrage est à moitié fait, & le dernier tiers enfin, à l'instant de la livraison. Il résulte de cet arrangement, une différence fort considérable sur le prix.

& sur la qualité : mais il résulte aussi la nécessité d'avoir ses fonds dehors une année de plus, c'est-à-dire, trois années au-lieu de deux : nécessité effrayante pour des particuliers, sur-tout en considérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entreprises.

En effet, les frais de navigation & les risques étant immenses, il faut nécessairement, pour les courir, rapporter des cargaisons complètes, c'est-à-dire, des cargaisons d'un million ou quinze cents mille livres, prix d'achat dans l'Inde. Or, quels sont les négociants ou les capitalistes même, en état de faire des avances de cette nature, pour n'en recevoir le remboursement qu'au bout de trois années ? Il y en a sans doute très-peu en Europe ; & parmi ceux qui en auroient la puissance, il n'y en a presque aucun qui en eût la volonté. Consultez le cœur humain. Ce sont des gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands risques, pour faire de grands profits. Mais lorsqu'une fois la fortune d'un homme est parvenue à un certain degré, il veut jouir, & jouir avec sûreté. Ce n'est pas que les richesses éteignent la soif des richesses ; au contraire, elles l'allument souvent ; mais elles fournissent en même-temps mille moyens de la satisfaire, sans peine & sans danger. Ainsi, d'abord sous ce point de vue, commence à naître la nécessité de former des associations, où un grand nombre de gens n'hésiteront point de s'intéresser, parce que chacun d'eux en particulier ne risquera qu'une petite partie de sa fortune, & mesurera l'espérance des profits sur la réunion des moyens que peut employer la société entière. Cette nécessité deviendra plus sensible encore, si l'on considère de près la manière dont se font les achats dans l'Inde & les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaison d'avance, il faut plus de cinquante agents différents répandus à trois cents, à quatre cents, à cinq cents lieues les unes des autres. Il faut, quand l'ouvrage est fini, le vérifier, l'auner, sans quoi les marchandises seroient bientôt défectueuses par la mauvaise foi des ouvriers également corrompus par leur gouvernement, & par l'influence des crimes en tout genre, dont l'Europe, depuis trois siècles, leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations qui ne sont pas moins nécessaires. Il faut des blanchisseurs, des batteurs de toile, des emballers, des blanchisseries même qui renferment des étangs dont les eaux soient choisies. Il est bien difficile, sans doute, à des particuliers, de saisir & d'embrasser cet ensemble de précautions : mais en supposant que leur industrie leur en fournît la possibilité, ce ne pourroit jamais être qu'autant que chacun d'eux feroit un commerce suivi, & des expéditions toujours successives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne se créent pas d'un jour à l'autre, & ne peuvent se maintenir que par des relations continuelles. Il faudroit donc que chaque particulier fût en état, pendant trois années de suite, d'expédier successivement un vaisseau chaque année, c'est-à-dire, de déboursfer 4,000,000 de livres. On sent bien que cela est impossible, & qu'il n'y a qu'une société qui puisse former une pareille entreprise.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maisons de commerce, qui feront toutes ces opérations de détail, & qui tiendront des cargaisons toutes prêtes pour les vaisseaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établissement des maisons de commerce à fix

mille lieues de la métropole, avec des fonds immenses pour faire les avances nécessaires aux tifferrands, nous paroît une chimere démentie par la raison & par l'expérience. Peut-on croire de bonne foi que des négociants qui ont une fortune faite en Europe, iront la porter en Asie, pour y former des magasins de mouffelines, dans l'espérance de voir arriver des vaisseaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre & avec des fonds insuffisans? Ne voit-on pas, au contraire, que l'esprit de retour s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats; & qu'au-lieu de chercher à l'accroître par les moyens faciles que leur offrent le commerce particulier de l'Inde & le service des compagnies, ils se pressent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie.

Vous faut-il de nouvelles preuves & de nouveaux exemples? Voyez ce qui se passe en Amérique.

Si l'on pouvoit supposer que le commerce & l'espérance des profits qu'il donne, fussent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce seroit sans doute pour aller se fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Asie, & gouvernée par les loix, par les mœurs de l'Europe. Il semble qu'il seroit tout simple de voir des négociants acheter d'avance le sucre des colons, pour le livrer aux vaisseaux d'Europe à l'instant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées qu'ils reviendroient à ces mêmes colons lorsqu'ils en auroient besoin. C'est cependant tout le contraire qui arrive. Les négociants établis en Amérique ne sont que des simples commissionnaires, des facteurs, qui facilitent aux colons & aux Européens l'échange réciproque de leurs denrées; mais qui sont

si peu en état de faire activement le commerce par eux-mêmes, que lorsqu'un vaisseau n'a pu trouver le débit de sa cargaison, elle reste en dépôt pour le compte de l'armateur, chez le commissionnaire auquel elle avoit été adressé. D'après cela, on doit conclure que ce qui ne se fait pas en Amérique se feroit encore moins en Asie, où il faudroit de plus grands moyens, & où il y auroit de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établissement supposé des maisons de commerce dans l'Inde, ne détruiroit point la nécessité de former en Europe des sociétés, parce qu'il n'en faudroit pas moins déboursier pour chaque armement douze ou quinze cents mille livres de fonds, qui ne pourroient jamais rentrer que la troisième année au plus tôt.

Cette nécessité une fois prouvée dans tous les cas, il en résulte que le commerce de l'Inde est dans un ordre particulier, puisqu'il n'y a point, ou presque point de négociants qui puissent l'entreprendre & le suivre par eux-mêmes, avec leur propre fonds, & sans le secours d'un grand nombre d'associés. Il nous reste à prouver que ces sociétés démontrées nécessaires, seroient portées par leur intérêt propre & par la nature des choses, à se réunir en une seule & même compagnie.

Deux raisons principales viennent à l'appui de cette proposition, le danger de la concurrence dans les achats & dans les ventes, & la nécessité des assortiments.

La concurrence des vendeurs & des acheteurs réduit les marchandises à leur juste valeur. Lorsque la concurrence des vendeurs est plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandises tombe au-dessous de leur valeur; comme il est plus considérable, lorsque le nombre des acheteurs surpasse celui

celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorsque vous supposez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armements particuliers qu'on y destinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs, tandis qu'il n'est pas en votre pouvoir d'augmenter celle des vendeurs. C'est comme si vous conseilliez à des négociants d'aller en troupe mettre l'enchère à des effets, pour les avoir à meilleur marché.

Les Indiens ne font presque aucune consommation des productions de notre sol & de notre industrie. Ils ont peu de besoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils se passeroient facilement de l'or & de l'argent de l'Amérique, qui, loin de leur procurer des jouissances, n'est qu'un aliment de plus à la tyrannie sous laquelle ils gémissent. Ainsi comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre mesure que le besoin & la fantaisie des échangeurs, il est évident que dans l'Inde nos marchandises valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaisseaux Indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes & nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas besoin de nous, & qu'il nous fera nécessairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. De-là il suit que plus il y aura de marchands Européens occupés de ce commerce, plus la valeur des productions de l'Inde augmentera, plus celle des nôtres diminuera; & qu'enfin ce ne sera qu'avec des exportations immenses que nous nous procurerons les marchandises qui nous viennent de l'Asie. Mais si, par une suite de cet ordre de choses, chacune des sociétés particulières est obligée d'exporter plus d'argent, sans rap-

porter plus de marchandises, il en résultera pour elles une perte certaine; & la concurrence qui aura entamé leur ruine en Asie, les poursuivra encore en Europe pour la consommer, parce que le nombre des vendeurs étant alors plus considérable, tandis que celui des acheteurs est toujours le même, les sociétés seront obligées de vendre à meilleur marché, après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des assortiments n'est pas moins important. On entend par assortiment la combinaison de toutes les especes de marchandises que fournissent les différentes parties de l'Inde, combinaison proportionnée à l'abondance ou à la disette connue de chaque especes de marchandise en Europe. C'est de-là principalement que dépendent tous les succès & tous les profits du commerce. Mais rien ne seroit plus difficile dans l'exécution pour des sociétés particulières. En effet, comment voudroit-on que ces petites sociétés isolées, sans communication, sans liaison entre elles, intéressées au contraire à se dérober la connoissance de leurs opérations, remplissent cet objet essentiel? Comment voudroit-on qu'elles dirigeassent cette multitude d'agents & de moyens, dont on vient de montrer la nécessité? Il est clair que les subrécargues ou les commissionnaires incapables de vues générales, demanderoient tous en même-temps la même especes de marchandise, parce qu'ils croiroient qu'il y auroit plus à gagner. Ils en feroient par conséquent monter le prix dans l'Inde, ils le feroient baisser en Europe, & causeroient tout à la fois un dommage inévitable à leurs commettants & à l'Etat.

Toutes ces considérations n'échapperoient certainement point aux armateurs & aux capitalistes, qu'on solliciteroit d'entrer dans ces sociétés. La

crainte de se trouver en concurrence avec d'autres sociétés, soit dans les achats, soit dans les ventes, soit dans la composition des assortiments, ralentiroit leur activité. Bientôt le nombre des sociétés diminueroit ; & le commerce, au-lieu de s'étendre, se renferméroit tous les jours dans un cercle plus étroit, & finiroit peut-être par s'anéantir.

Ces sociétés particulières feroient donc intéressées, comme nous l'avons dit, à se réunir, parce qu'alors tous leurs agents, soit à la côte de Coromandel, soit à la côte du Malabar, soit dans le Bengale, liés & dirigés par un système suivi, travailleroient de concert dans les différents comptoirs, à assortir les cargaisons qui devroient être expédiées du comptoir principal : tandis que par des rapports & une relation intimes, toutes ces cargaisons formées sur un plan uniforme concourroient à produire un assortiment complet, mesuré sur les ordres & les instructions qui auroient été envoyés d'Europe.

Mais on espéreroit vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer sans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont besoin d'être excités ; & c'est principalement, comme dans celui-ci, lorsqu'ils ont à craindre qu'on ne leur refuse une protection qui leur est nécessaire, ou qu'on n'accorde à d'autres des faveurs qui pourroient leur nuire. Le gouvernement, de son côté, ne feroit pas moins intéressé à favoriser cette association, puisqu'il est constant que c'est le moyen le plus sûr, & peut être l'unique, de se procurer au meilleur marché possible les marchandises de l'Inde, nécessaires à la consommation intérieure de l'Etat, & à l'exportation qui s'en fait au-dehors. Cette vérité deviendra plus sensible par un exemple très-simple.

Supposons un négociant qui expédie un vaisseau

aux Indes avec des fonds considérables. Ira-t-il charger plusieurs commissionnaires dans le même lieu d'acheter les marchandises dont il a besoin? Non, sans doute; parce qu'il sentira qu'en exécutant fort secrètement ses ordres chacun de leur côté, ils se nuiroient les uns aux autres, & feroient monter nécessairement le prix des marchandises demandées; en sorte qu'il en auroit une moindre quantité avec la même somme d'argent, que s'il n'eût employé qu'un seul commissionnaire. L'application n'est pas difficile à faire: c'est l'Etat qui est le négociant, & c'est la compagnie qui est le commissionnaire.

Nous avons prouvé jusqu'à présent que dans le commerce des Indes, la nature des choses exigeoit que les citoyens d'un Etat fussent réunis en compagnie, & pour leur intérêt propre, & pour celui de l'Etat même: mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette compagnie dût être exclusive. Nous croyons appercevoir, au contraire, que l'exclusif dont les compagnies Européennes ont toujours été armées, tient à des causes particulières qui ne sont point de l'essence de ce commerce.

Lorsque les différentes nations de l'Europe imaginèrent successivement qu'il étoit de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes, que les particuliers ne faisoient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-temps, il fallut bien former des compagnies, & leur donner des encouragements proportionnés à la difficulté de l'entreprise. On leur avança des fonds; on les décora de tous les attributs de la puissance souveraine; on leur permit d'envoyer des Ambassadeurs; on leur donna le droit de faire la paix & la guerre, & malheureusement pour elles & pour l'humanité, elles n'ont que trop

alé de ce droit funeste. On sentit en même-temps qu'il étoit nécessaire de leur assurer les moyens de s'indemniser des dépenses d'établissement qui devoient être très-considérables. De-là les privilèges exclusifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, & qui se sont ensuite perpétués par des circonstances que nous allons développer.

Les prérogatives brillantes que l'on avoit accordées aux compagnies, étoient, à le bien prendre, autant de charges imposées au commerce. Le droit d'avoir des forteresses emportoit la nécessité de les construire & de les défendre. Le droit d'avoir des troupes emportoit l'obligation de les recrûter & de les payer. Il en étoit de même de la permission d'envoyer des Ambassadeurs, & de faire des traités avec les Princes du pays. Tout cela entraînoit après soi des dépenses de pure représentation, bien propres à arrêter les progrès du commerce, & à faire tourner la tête aux gens que les compagnies envoyoit aux Indes pour y être leurs facteurs, & qui en arrivant se croyoient des souverains, & agissoient en conséquence.

Cependant les gouvernements trouvoient fort commode d'avoir en Asie des especes de colonies, qui, en apparence, ne leur coûtoient rien; & comme en laissant toutes les dépenses à la charge des compagnies, il étoit juste de leur assurer tous les profits, les privilèges ont été maintenus. Mais si au lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté ses regards vers l'avenir, & qu'on eût lié tous les événements que la révolution d'un certain nombre d'années amène naturellement dans son cours, on auroit vu que les dépenses de souveraineté, dont il est impossible de déterminer la mesure, parce qu'elles sont subor-

données à une infinité de circonstances politiques ; absorberoient plutôt ou plus tard , & les bénéfices & les capitaux du commerce : qu'il faudroit alors que le trésor public s'épuisât pour venir au secours de la compagnie privilégiée , & que ces faveurs tardives , qui n'apporteroient de remède qu'au mal déjà fait , sans en détruire la cause , laisseroient à perpétuité les compagnies de commerce dans la médiocrité & dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernements ne reviennent-ils pas enfin de cette erreur ? Pourquoi ne reprendroient-ils pas une charge qui leur appartient , & dont le poids , après avoir accablé les compagnies , finit toujours par retomber tout entier sur eux ? Alors la nécessité de l'exclusif s'évanouiroit. Les compagnies existantes , que des relations anciennes & un crédit établi rendent précieuses , seroient soigneusement conservées. L'apparence du monopole s'éloigneroit d'elles à jamais , & la liberté leur offriroit peut-être des objets nouveaux , que les charges attachées au privilège ne leur auroient pas permis d'embrasser. D'un autre côté , le champ du commerce ouvert à tous les citoyens , se fertiliseroit sous leurs mains. On les verroit tenter de nouvelles découvertes , former des entreprises nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde , sûr de trouver un débouché en Europe , s'étendroient encore & prendroit plus d'activité. Les compagnies attentives à toutes ces opérations , mesureroient leurs envois & leurs retours sur les progrès du commerce particulier ; & cette concurrence , dont personne ne seroit la victime , tourneroit au profit des différents états.

Ce système nous semble propre à concilier tous les intérêts , tous les principes. Il ne nous paroît susceptible d'aucune objection raisonnable , soit de

la part des défenseurs du privilege exclusif , soit de la part des défenseurs de la liberté.

Les premiers diroient-ils que les compagnies sans privilege exclusif n'auroient qu'une existence précaire , & feroient bientôt ruinées par les particuliers ?

Vous étiez donc de mauvaise foi , leur répondrois-je , lorsque vous souteniez que le commerce particulier ne pouvoit pas réussir ? Car s'il parvient à ruiner celui des compagnies , comme vous le prétendez aujourd'hui , ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles , par la supériorité de ses moyens & par l'ascendant de la liberté , de toutes les branches dont elles sont en possession. D'ailleurs , qu'est-ce qui constitue réellement vos compagnies ? Ce sont leurs fonds , leurs vaisseaux , leurs comptoirs , & non pas leur privilege exclusif. Qu'est-ce qui les a toujours ruinées ? Ce sont les dépenses excessives , les abus de tout genre , les entreprises folles , en un mot , la mauvaise administration , bien plus destructive que la concurrence. Mais si la distribution de leurs moyens & de leurs forces est faite avec sagesse & économie , si l'esprit de propriété dirige leurs opérations , je ne vois point d'obstacle qu'elle ne puissent vaincre , point de succès qu'elles ne puissent espérer.

Ces succès feroient-ils ombre aux défenseurs de la liberté ? Diroient-ils à leur tour que ces compagnies , riches & puissantes , épouvanteroient les particuliers , & détruiroient en partie cette liberté générale & absolue , si nécessaire au commerce.

Cette objection ne nous surprendroit pas de leur part : car ce sont presque toujours des mots qui conduisent les hommes , & qui dirigent leur démarches & leurs opinions. Je n'excepte pas de

cette erreur le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce, liberté civile. Nous adorons avec eux ces deux divinités tutélaires du genre-humain. Mais sans nous laisser séduire par des mots, nous nous attachons à l'idée qu'ils représentent. Que demandez-vous, dirois-je à ces respectables enthousiastes de la liberté ? Que les loix abolissent jusqu'au nom de ces anciennes compagnies, afin que chaque citoyen puisse se livrer sans crainte à ce commerce, & qu'ils aient tous également les mêmes moyens de se procurer des jouissances, les mêmes ressources pour parvenir à la fortune. Mais si de pareilles loix, avec tout cet appareil de liberté, ne sont dans le fait que des loix très-exclusives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter ? Lorsque l'État permet à tous ses membres de faire des entreprises qui demandent de grandes avances, & dont par conséquent les moyens sont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement. Il semble qu'on veuille se jouer de sa crédulité, en lui permettant de faire des choses qu'il lui est impossible de faire. Anéantissez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne se fera point, ou ne se fera que par un petit nombre de négociants accrédités.

Je vais plus loin ; & en faisant abstraction des privilèges exclusifs, je poserai en fait que les compagnies des Indes, par la manière dont elles sont constituées, ont associé à leur commerce une infinité de gens, qui sans cela n'y auroient jamais eu de part. Voyez le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce, & vous conviendrez qu'il eût été bien plus resserré dans la supposition contraire ; que l'existence des compagnies n'a fait que l'étendre, en pa-

roissant le borner, & que la modicité du prix des actions doit rendre très-précieuse au peuple la conservation d'un établissement qui lui ouvre une carrière que la liberté lui auroit fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les compagnies & les particuliers réussiroient également, sans que les succès des uns pussent nuire aux succès des autres, ou leur donner de la jalousie. Les compagnies continueroient à exploiter des objets, qui, exigeant par leur nature & leur étendue de grands moyens & de l'unité, ne peuvent être embrassés que par une association puissante. Les particuliers, au contraire, s'adonneroient à des objets, qui sont à peine apperçus par une grande compagnie, & qui, avec le secours de l'économie, & par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendroient pour eux une source de richesses.

C'est aux hommes d'Etat appelés par leurs talents au maniement des affaires publiques, à prononcer sur les idées d'un citoyen obscur que son inexpérience peut avoir égaré. La politique ne sauroit s'appliquer assez tôt, ni trop profondément, à régler un commerce qui intéresse si essentiellement le sort des nations, & qui vraisemblablement l'intéressera toujours.

Pour que les liaisons de l'Europe avec les Indes discontinuassent, il faudroit que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès si rapides, jetté de si profondes racines, fût également pros crit dans tous les Etats. Il faudroit que la mollesse ne nous surchargeât plus de mille besoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudroit que la rivalité du commerce cessât d'agiter, de diviser les nations avides de richesses. Il faudroit des révolutions dans les mœurs, dans les usages, dans les opinions, qui n'arriveront jamais. Il faudroit rentrer dans les bornes

d'une nature simple, dont nous paroissions sortis pour toujours.

Telles sont les dernières réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Asie. Il est temps de s'occuper de l'Amérique.

*Fin du cinquieme Livre.*



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



## LIVRE SIXIEME.

*Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique.  
Etablissements Espagnols dans cette partie du  
Nouveau-Monde.*

**L'**HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques & d'événements extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé, le temps de la fondation & du renversement des Empires ! Il ne se

I.  
Parallele de  
l'Histoire  
ancienne &  
moderne.

trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit* ! Les nations, après de longs ébranlements, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissants : on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des Royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est sèche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journalière a succédé aux troubles & aux orages ; & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, s'affommer avec leurs chaînes, pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres ; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'elles étoient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu ou très-affoibli. Les Souverains commencent à s'appercevoir, non pour le bonheur de leurs peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre intérêt, que l'objet important est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges qui peut donner lieu à de vastes spécula-

tions dans les têtes des particuliers : mais cet esprit est ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes. Le temps n'est pas loin où la sanction des gouvernements s'étendra aux engagements particuliers des sujets d'un peuple avec les sujets d'un autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'Etat. Dans ces sociétés mercantiles, la découverte d'une isle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes, & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçants philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir des aliments à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs : combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu ! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage ! Mais l'image de la nature brute & sauvage est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi-effacés, après avoir peint & livré à l'exécration les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphère.

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hespérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui, défendus d'un côté par la mer, &

II.  
Anciennes  
révolutions  
de l'Espa-  
gne.

gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque foible liaison qu'elle avoit avec les étrangers : mais les habitants des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Voilà donc le sexe le plus foible livré aux travaux les plus durs de la vie, soit sauvage, soit civilisée ; la jeune fille tenant dans ses mains délicates les instruments du labour, sa mere, peut-être enceinte d'un second, d'un troisieme enfant, le corps penché sur la charrue, en enfonçant le soc ou la bêche dans le sein de la terre pendant des chaleurs brûlantes. Ou je me trompe fort, ou ce phénomène est, pour celui qui réfléchit, un des plus surprenants qui se présentent dans les annales bizarres de notre espece. Il seroit difficile de trouver un exemple plus frappant de ce que l'hommage national peut obtenir : car il y a moins d'héroïsme à exposer sa vie qu'à la consacrer à de longues fatigues. Mais si tel est le pouvoir des hommes rassemblés sur l'esprit de la femme, quel ne seroit point celui des femmes rassemblées sur le cœur de l'homme ?

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitants. Ces négociants qui couvroient la Méditer-

ranée de leurs vaisseaux, se présenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerrière profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguier l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois, devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au-lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au Général, à l'Officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jetta les Provinces soumises dans le désespoir, & inspira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminèrent les unes & les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étoient cruels. L'Espagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour savoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne seroit-il resté ni à l'une, ni à l'autre,

si les Espagnols , spectateurs tranquilles des événements , eussent laissé le temps aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces scènes sanglantes , ils se trouverent esclaves des Romains , & continuerent à l'être jusqu'au cinquieme siecle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord , l'audace d'envahir les Provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves , les Alains , les Vandales , les Goths , passerent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands , ces barbares ne purent devenir citoyens , & ils se firent une guerre vive. Les Goths , plus habiles ou plus heureux , fournirent leurs ennemis , & composerent de toutes les Espagnes un Etat , qui , malgré le vice de ses institutions , malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçants , se soutint jusqu'au commencement du huitieme siecle.

A cette époque , les Maures , qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises , passent la mer. Ils trouvent un Roi sans mœurs & sans talents ; beaucoup de courtisans & point de Ministres ; des soldats sans valeur , & des Généraux sans expérience ; des peuples amollis , pleins de mépris pour le gouvernement , & disposés à changer de maître ; des rebelles qui se joignent à eux , pour tout ravager , tout brûler , tout massacrer. En moins de trois ans , l'Empire des chrétiens est détruit , & celui des infideles établi sur des fondements solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semences de goût , d'humanité , de politesse , de philosophie , plusieurs arts , & un assez grand commerce. Ces jours brillants ne durerent pas long-temps. Ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formerent

rent parmi les conquérants , & par la faute qu'ils firent de se donner des Souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce temps-là , les Goths , qui , pour se dérober au joug des Mahométans , avoient été chercher un asyle au fond des Asturies , succomboient sous le joug de l'anarchie , croupissoit dans une ignorance barbare , étoient opprimés par des prêtres fanatiques , languissoient dans une pauvreté inexprimable , ne sortoient d'une guerre civile que pour rentrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités , d'être oubliés ou ignorés , ils étoient bien éloignés de songer à profiter des divisions de leurs ennemis. Mais aussi-tôt que la couronne , d'abord élective , fut devenue héréditaire au dixieme siecle ; que la noblesse & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'Etat ; que le peuple sorti d'esclavage eût été appelé au gouvernement , on vit se ranimer l'esprit national. Les Arabes , pressés de tous les côtés , furent dépouillés successivement. A la fin du quinzieme siecle , il ne leur restoit qu'un petit Royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide , s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun , toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passerent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différents chefs , dont chacun forma un Etat indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de temps , de successions , de guerres , de révolutions , pour que ces foibles Etats se trouvassent fondus dans ceux de Castille & d'Arragon ! Enfin , le mariage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Es-

pagne , on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le Royaume de Grenade.

Cet Etat , qui faisoit à peine la huitieme partie de la péninsule , avoit été toujours florissant , depuis l'invasion des Sarrasins : mais il avoit vu croître ses prospérités , à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un grand nombre d'infidèles à s'y réfugier. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées , des manufactures aussi nombreuses & aussi parfaites , une navigation aussi suivie , aussi étendue. Le revenu public montoit , dit-on , à 7,000,000 livres , richesse prodigieuse dans un temps où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages , loin de détourner les Souverains de la Castille & de l'Arragon d'attaquer Grenade , furent les motifs qui les poussèrent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante & opiniâtre , pour subjuguier cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale , vers les premiers jours de l'an 1492.

III.  
Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses , qu'un homme obscur , plus avancé que son siècle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation , proposa à l'Espagne , heureuse au-dedans , de s'agrandir au-dehors. Christophe Colomb sentoit , comme par instinct , qu'il devoit y avoir un autre continent , & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes , que la raison même traitoit de chimere , & la superstition d'erreur & d'impiété , étoient aux yeux de cet homme de génie , une vérité incontestable. Plein de cette idée , l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain , il proposa à Gênes sa patrie , de mettre sous ses loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite républi-

que , par le Portugal où il vivoit , & par l'Angleterre même , qu'il devoit trouver disposée à toutes les entreprises maritimes , il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les Ministres de cette Princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-temps avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit , comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires , cet enthousiasme qui les roidit contre les jugements de l'ignorance , les dédains de l'orgueil ; les petitesse de l'avarice , les délais de la paresse. Son ame ferme , élevée , courageuse , sa prudence & son adresse , le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits navires & quatre-vingt-dix hommes. Sur cette foible escadre , dont l'armement ne coûtoit pas cent mille francs , il mit à la voile le 3 Août 1492 , avec le titre d'Amiral & de vice-Roi des isles & des terres qu'il découvreroit , & arriva aux Canaries où il s'étoit proposé de relâcher.

Ces isles , situées à cinq cents milles des côtes d'Espagne & à cent milles du continent d'Afrique , sont au nombre de sept. L'antiquité les connut sous le nom d'isles Fortunées. Ce fut à la partie la plus occidentale de ce petit archipel que le célèbre Ptolomée , qui vivoit dans le second siècle de l'ère chrétienne , établit un premier méridien , d'où il compta les longitudes des tous les lieux , dont il détermina la position géographique. Il auroit pu , selon la remarque judicieuse des trois astronomes François qui ont publié en 1778 la relation si curieuse & si instructive d'un voyage fait en 1771 & en 1772 , il auroit pu choisir Alexandrie : mais il

IV.  
Colomb  
cingle d'a-  
bord vers  
les Cana-  
ries. Détails  
sur ces isles.

craignit, sans doute, que cette prédilection pour son pays ne fût imitée par d'autres, & qu'il ne résultât quelque embarras de ces variations. Le parti auquel s'arrêta ce philosophe, de prendre pour premier méridien celui qui paroïssoit laisser à son orient toute la partie alors connue de la terre, fut généralement approuvé, généralement suivi pendant plusieurs siècles. Ce n'est que dans les temps modernes que plusieurs nations lui ont mal-à-propos substitué la capitale de leur Empire.

L'habitude qu'on avoit contractée d'employer le nom des isles Fortunées, n'empêchoit pas qu'on ne les eût perdues entièrement de vue. Quelque navigateur avoit sans doute reconnu de nouveau ces terres infidèles, puisqu'en 1344, la Cour de Rome en donna la propriété à Louis de la Cerda, un des Infants de Castille. Obstinement traversé par le chef de sa famille, ce Prince n'avoit encore pu rien tenter pour mettre à profit cette étrange libéralité, lorsque Béthencourt partit de la Rochelle le 6 Mai 1402, & s'empara deux mois après de Lancerote. Dans l'impossibilité de rien opérer de plus avec les moyens qui lui restoient, cet aventurier se détermina à rendre hommage au Roi de Castille de toutes les conquêtes qu'il pourroit faire. Avec les secours que lui donna ce Souverain, il envahit Fortaventure en 1404, Gomere en 1405, l'isle de Fer en 1406. Canarie, Palme & Teneriff ne subirent le joug qu'en 1483, en 1492 & en 1496. Cet archipel, sous le nom d'isles Canaries, a fait toujours depuis partie de la domination Espagnole, & a été conduit par les loix de Castille.

Les Canaries jouissent d'un ciel communément serein. Les chaleurs sont vives sur les côtes; mais l'air est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, & trop froid sur quelques montagnes

couvertes de neige la plus grande partie de l'année.

Les fruits & les animaux de l'Ancien & du Nouveau-Monde, prospèrent tous ou presque tous sur le sol varié de ces isles. On y récolte des huiles, quelque soie, beaucoup d'orseille, & une assez grande quantité de sucre inférieur à celui que donne l'Amérique. Les grains qu'il fournit suffisent le plus souvent à la consommation du pays; & sans compter les boissons de moindre qualité, ses exportations en vin s'élevent annuellement à dix ou douze mille pipes de Malvoisie.

En 1768, les Canaries comptoient cent cinquante-cinq mille cent soixante-six habitants, indépendamment de cinq cents huit ecclésiastiques, de neuf cents vingt-deux moines, & de sept cents quarante-six religieuses. Vint-neuf mille huit cents de ces citoyens étoient enrégimentés. Ces milices n'étoient rien alors: mais depuis on les a un peu exercées, comme toutes celles des autres colonies Espagnoles.

Quoique l'audience ou le tribunal supérieur de justice, soit dans l'isle spécialement appelée Canarie, on regarde comme la capitale de l'Archipel celle de Teneriff, connue par ses volcans & par une montagne qui, selon les dernières & les meilleures observations, s'éleve mille neuf cents quatre toises au-dessus de la mer. C'est la plus étendue, la plus riche & la plus peuplée. Elle est le séjour du Commandant général & le siege de l'administration. Les navigateurs, presque tous Anglois ou Américains, font leurs ventes dans son port de Sainte-Croix, & y prennent leur chargement.

L'argent que ces négociants y versent, circule rarement dans les isles. Ce ne sont pas les impôts qui l'en font sortir, puisqu'ils se réduisent au monopole

du tabac , & à une taxe de six pour cent sur ce qui fort , sur ce qui entre : foibles ressources que doivent absorber les dépenses de souveraineté. Si les Canaries envoient annuellement quinze ou seize cents mille francs à la métropole , c'est pour la superstition de la croisade : c'est pour la moitié de leurs appointements que doivent la première année à la couronne ceux des citoyens qui en ont obtenu quelque place : c'est pour le droit des lances , substitué sur toute l'étendue de l'Empire , à l'obligation anciennement imposée à tous les gens titrés de suivre le Roi à la guerre : c'est pour le tiers du revenu des Evêchés , qui , dans quelque partie du monde que ce puisse être , appartient au gouvernement : c'est pour le produit des terres acquises ou conservées par quelques familles en Espagne : c'est enfin pour payer les dépenses de ceux que l'inquiétude , l'ambition ou le desir d'acquérir quelques connoissances font sortir de leur archipel.

Une exportation si considérable de métaux a tenu les Canaries dans un épuisement continuel. Elles en feroient forties , si on les eût laissé paisiblement jouir de la liberté qui , en 1657 , leur fut accordée , d'expédier tous les ans pour l'autre hémisphere cinq bâtimens chargés de mille tonneaux de denrées ou de marchandises. Malheureusement , les entraves que mit Cadix à ce commerce , le réduisit peu-à-peu à l'envoi d'un très-petit navire à Caraque. Cette tyrannie expire ; & nous parlerons de sa chute , après que nous aurons suivi Colomb sur le grand théâtre où son génie & son courage vont se développer.

Ce fut le 6 Septembre qu'il quitta Gomere , où ses trop frêles bâtimens avoient été radoubés & ses vivres renouvelés ; qu'il abandonna les routes suivies par les navigateurs qui l'avoient précédé ; qu'il

fit voile à l'Ouest pour se jeter dans un océan inconnu.

Bientôt ses équipages, épouvantés de l'immense étendue des mers qui les séparoit de leur patrie, commencèrent à s'effrayer. Ils murmuroient, & les plus intraitables des mutins proposèrent à plusieurs reprises de jeter l'auteur de leurs dangers dans les flots. Ses plus zélés partisans même étoient sans espoir, & il ne pouvoit plus rien se promettre, ni de la sévérité, ni de la douceur. *Si la terre ne paroît dans trois jours, je me livre à votre vengeance*, dit alors l'Amiral. Le discours étoit hardi, sans être téméraire. Depuis quelque temps, il trouvoit le fond avec la sonde; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné du but qu'il s'étoit proposé.

Ce fut au mois d'Octobre que fut découvert le Nouveau-Monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Europe n'étoit capable de penser qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différents d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de caresses & de présents. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoitent des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitants des isles voisines montrèrent la même douceur

V.  
Arrivée de  
Colomb  
dans le  
Nouveau-  
Monde.

& les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfants, leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient.

Lecteur, dites-moi, sont-ce des peuples civilisés qui sont descendus chez des sauvages, ou des sauvages chez des peuples civilisés? Et qu'importe qu'ils soient nus, qu'ils habitent le fond des forêts, qu'ils vivent sous des huttes, qu'il n'y ait parmi eux ni code de loix, ni justice civile, ni justice criminelle, s'ils sont doux, humains, bienfaisants, s'ils ont les vertus qui caractérisent l'homme? Hélas! par-tout on auroit obtenu le même accueil avec les mêmes procédés. Oublions, s'il se peut, ou plutôt rappellons-nous ce moment de la découverte, cette première entrevue des deux mondes pour bien détester le nôtre.

C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols: ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornements de ce riche métal; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importants sur les contrées voisines, & dans quels pays étoient les mines d'or.

VI.  
C'est à St.  
Domingue  
que les Es-  
pagnols for-

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole: elle porte aujourd'hui le nom

de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

L'isle de Hayti, qui a deux cents lieues de long, sur soixante & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix. Elles avoient des Rois nommés Caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entièrement nus. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de maïs, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, plus robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur temps s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclairent lentement, difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le temps & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hasards qui mènent à l'instruction est borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passion.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun

ment leur  
premier éta-  
blissement  
en Améri-  
que.  
Mœurs des  
habitants de  
cette isle.

desir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale. étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre-humain.

On fait peu de chose de leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés, & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'être malfaisants. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un dieu cruel n'ont jamais été bons. Et qu'importoient leurs dieux & leur culte? Firent-ils aux nouveaux venus quelque question sur leur religion? Leur croyance fut-elle un motif de curiosité, de haine ou de mépris pour eux? C'est l'Européen qui se conduisit comme s'il eût été conseillé par les démons de l'insulaire; c'est l'insulaire qui se conduisit comme s'il eût obéi à la divinité de l'Européen.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entre elles avoit quelques privilèges, quelques distinctions; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs, & ils attribuoient aux pré-

tendus excès des insulaires, l'origine d'un mal hon-  
teux & destructeur qu'on croit communément avoir  
été inconnu en Europe avant la découverte de  
l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc  
avec des fleches d'un bois, dont la pointe durcie  
au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tran-  
chantes, ou d'arêtes de poisson. Les simples ha-  
bits des Espagnols étoient des cuirasses impéné-  
trables contre ces fleches lancées avec peu d'adresse.  
Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt  
à de gros bâtons, dont le coup devoit être rare-  
ment mortel, ne rendoient pas ce peuple bien re-  
doutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une  
s'arrogéoit une espece de noblesse : mais on fait  
peu quelles étoient les prérogatives de cette dis-  
tinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peu-  
ple ignorant & sauvage, avoit aussi des forciers,  
enfants ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pou-  
voient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit  
sentir aussi, que, sans avoir la volonté de leur nuire,  
il en avoit le pouvoir. Les effets surprenants  
de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur  
présence, les convainquirent de ce qu'il leur di-  
soit. Les Espagnols leur parurent des hommes des-  
cendus du ciel ; & les présents qu'ils en recevoient  
n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais  
des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse.  
Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou  
de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bon-  
nets rouges, des grains de verre, des épingles, des  
couteaux, des sonnettes, & ils donnoient de l'or  
& des vivres.

Dans les premiers moments de cette union, Co-

lomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit le fort de la Nativité avec le secours des insulaires, qui travailloient gayement à forger leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse & le peuple allèrent au-devant de lui, & le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires, qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des morceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagerent tout, leur fit voir au loin, dans le temps & l'espace, une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux Souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'asseoir, comme un Grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cents hommes, soldats, ouvriers, missionnaires, avec des vivres pour leur subsistance; avec les semences de toutes les plantes qu'on croyoit pouvoir réussir sous ce climat humide & chaud; avec les animaux domestiques de l'ancien hémisphere dont le nouveau n'avoit pas un seul, Colomb ne

trouva que des ruines & des cadavres, où il avoit laissé des fortifications & des Espagnols. Ces brigands avoient provoqué leur ruine par leur orgueil, par leur licence & leur tyrannie. L'Amiral n'en douta pas après les éclaircissements qu'il se fit donner; & il fut persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. Un fort, honoré du nom d'Isabelle, fut construit aux bords de l'Océan, & celui de Saint-Thomas sur les montagnes de Cibao, où les insulaires ramassoient, dans des torrents, la plus grande partie de l'or qu'ils faisoient servir à leur parure, & où les conquérants se propofoient d'ouvrir des mines.

Pendant qu'on étoit occupé de ces travaux, les vivres apportés d'Europe avoient été consommés ou s'étoient corrompus. La colonie n'en avoit pas assez reçu de nouveaux pour remplir le vuide; & des soldats, des matelots n'avoient eu ni le temps, ni le talent, ni la volonté de créer des subsistances. Il fallut recourir aux naturels du pays qui ne cultivant que peu, étoient hors d'état de nourrir des étrangers, qui, quoique les plus sobres de l'ancien hémisphère, consommoient chacun ce qui auroit suffi aux besoins de plusieurs Indiens. Ces malheureux livroient tout ce qu'ils avoient, & l'on exigeoit davantage. Ces exactions continuelles les firent sortir de leur caractère naturellement timide; & tous les Caciques, à l'exception de Guacanahari, qui le premier avoit reçu les Espagnols dans ses Etats, résolurent d'unir leurs forces pour briser un joug qui devenoit chaque jour plus intolérable.

Colomb interrompit le cours de ses découvertes pour prévenir ou pour dissiper ce danger inattendu. Quoique la misère, le climat & la débauche euf-

VII.  
Cruautés  
commises  
par les con-

quérants à  
St. Domin-  
gue. Ce  
qu'elles pro-  
duisent.

sent précipité au tombeau les deux tiers de ses compagnons ; quoique la maladie empêchât plusieurs de ceux qui avoient échappé à ces fléaux terribles, de se joindre à lui ; quoiqu'il ne pût mener à l'ennemi que deux cents fantassins & vingt cavaliers, cet homme extraordinaire ne craignit pas d'attaquer, en 1495, dans les plaines de Vega-Real, une armée que les historiens ont généralement portée à cent mille combattants. La principale précaution qu'on prit fut de fondre sur elle durant la nuit.

Les insulaires étoient vaincus avant que l'action s'engageât. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit sur-tout frappés d'admiration. Plusieurs étoient assez simples pour croire que l'homme & le cheval n'étoient qu'un seul & même animal, où une espece de divinité. Quand une impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Pour les punir de ce qu'on appelloit leur rébellion, chaque Indien au-dessus de quatorze ans fut asservi à un tribut en or ou en coton, selon la contrée qu'il habitoit.

Cet ordre de choses, qui exigeoit un travail assidu, parut le plus grand des maux à un peuple qui n'avoit pas l'habitude de l'occupation. Le desir de se débarrasser de ses oppresseurs devint sa passion unique. Comme l'espoir de les renvoyer au-delà des mers par la force ne lui étoit plus permis, il imagina, en 1496, de les y contraindre par la famine. Dans cette vue, il ne sema plus de maïs, il arracha les racines de manioc qui étoient plantées,

& il se réfugia dans les montagnes les plus arides, les plus escarpées.

Rarement les irrésolutions désespérées font-elles heureuses. Celle que venoient de prendre les Indiens leur fut infiniment funeste. Les dons d'une nature brute & ingrate ne purent les nourrir, comme ils l'avoient inconsidérément espéré; & leur asyle, quelque difficile qu'en fût l'accès, ne put les soustraire aux poursuites d'un tyran irrité, qui, dans cette privation absolue de toutes les ressources locales, reçut, par hasard, quelques subsistances de sa métropole. La rage fut portée au point de former des chiens à découvrir, à dévorer ces malheureux. On a même prétendu que quelques Castillans avoient fait vœu d'en massacrer douze, chaque jour, en l'honneur des douze Apôtres. Il est reçu qu'avant cet événement, l'isle comptoit un million d'habitants. Le tiers d'une si grande population périt en cette occasion, par la fatigue, par la faim & par le glaive.

A peine ceux de ces infortunés qui avoient échappé à tant de désastres étoient rentrés dans leurs foyers, où des calamités d'un autre genre leur étoient préparées, que leurs persécuteurs se divisèrent. La translation du chef-lieu de la colonie, du Nord au Sud, d'Isabelle à San-Domingo, put bien servir de prétexte à quelques plaintes: mais les discordes tiroient principalement leur source des passions mises en fermentation par un ciel ardent, & trop peu réprimées par une autorité mal affermie. On obéissoit au frere, au représentant de Colomb, lorsqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, un canton à piller, des bourgades à exterminer. Après le partage du butin, l'esprit d'indépendance redevenoit l'esprit dominant: les haines & les jalousies étoient seules écoutées. Les factions finirent par

tourner leurs armes les unes contre les autres : elles se firent ouvertement la guerre.

Durant le cours de ces divisions, l'Amiral étoit en Espagne. Il y avoit passé pour dissiper les accusations qu'on ne cessoit de renouveler contre lui. Le récit de ce qu'il avoit fait de grand, l'exposé de ce qu'il se proposoit d'exécuter d'utile, lui regagnerent assez aisément la confiance d'Isabelle. Ferdinand lui-même se réconcilia un peu avec les navigations lointaines. L'on traça le plan d'un gouvernement régulier qui seroit d'abord essayé à Saint-Domingue, & ensuite suivi, avec les changements dont l'expérience auroit démontré la nécessité, dans les divers établissemens que la succession des temps devoit élever sur l'autre hémisphère. Des hommes habiles dans l'exploitation des mines furent choisis avec beaucoup de soin ; & le fisc se chargea de leur solde, de leur entretien pour plusieurs années.

La nation pensa autrement que ses Souverains. Le temps, qui amène la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait tomber le desir, originairement si vif, d'aller dans le Nouveau-Monde. Son or ne tentoit plus personne. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus ; les maladies cruelles & honteuses de la plupart ; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, des disettes qui s'y faisoient sentir ; la répugnance d'obéir à un étranger dont la févérité étoit généralement blâmée ; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire : toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fût permis d'y passer jusqu'en 1593.

Il falloit pourtant des colons. L'Amiral proposa de

de les prendre dans les prisons ; de dérober des criminels à la mort , à l'infamie pour l'agrandissement d'une patrie dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet eût eu moins d'inconvénients pour des colonies solidement établies , où la vigueur des loix auroit contenu ou réprimé des sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux Etats d'autres fondateurs que des scélérats. L'Amérique ne se purgera peut être jamais du levain , de l'écume qui entrèrent dans la masse des premières populations que l'Europe y jeta , & Colomb lui-même ne tarda pas à se convaincre qu'il avoit ouvert un mauvais avis.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires , il leur auroit inspiré , dans la traversée , des principes peut-être élevés , du moins des sentiments honnêtes. Formant , à leur arrivée , le plus grand nombre , ils auroient donné l'exemple de la soumission , & auroient nécessairement fait rentrer dans l'ordre ceux qui s'en étoient écartés. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets. Les Indiens eussent été mieux traités , les mines mieux exploitées , les tributs mieux payés. Encouragée , par le succès , à de nouveaux efforts , la métropole auroit formé d'autres établissements qui eussent étendu la gloire , les richesses , la puissance de l'Espagne. Quelques années devoient amener ces événements. Une idée peu réfléchie gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb , joints aux brigands qui infestoient Saint-Domingue , formerent un des peuples les plus dénaturés que le globe eût jamais portés. Leur association les mit en état de braver audacieusement l'autorité , & l'impossibilité de les réduire fit recourir aux moyens de les gagner. Plusieurs furent inutilement tentés.

Enfin, on imagina, en 1499, d'attacher aux terres que recevoit chaque Espagnol, un nombre plus ou moins considérable d'indulances qui devroient tout leur temps, toutes leurs sueurs à des maîtres sans humanité & sans prévoyance. Cet acte de foiblesse rendit une tranquillité apparente à la colonie, mais sans concilier à l'Amiral l'affection de ceux qui en profitoient. Les plaintes formées contre lui furent même plus suivies, plus ardentes, plus appuyées, & plus accueillies qu'elles ne l'avoient encore été.

Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquises. Sa vie fut un contraste perpétuel d'élévation & d'abaissement. Toujours en butte aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une Cour fière & orageuse, qui, tour-à-tour, le récompensoit & le punissoit, le réduisoit à d'humiliantes justifications, & lui rendoit sa confiance,

La prévention du Ministère d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qui eût jamais été faite, alla si loin, qu'on envoya dans le Nouveau-Monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus avide, le plus injuste, le plus féroce de tous ceux qui étoient passés en Amérique, arrive, en 1500, à Saint-Domingue, dépouille l'Amiral de ses biens, de ses honneurs, de son autorité, & l'envoie en Europe chargé de fers. L'indignation publique avertit les Souverains que l'univers attend, sans délai, la punition d'un forfait si audacieux, la réparation d'un si grand outrage. Pour concilier les bienfaisances avec leurs préjugés, Isabelle & Ferdinand rappellent, avec une indignation vraie ou simulée, l'agent qui avoit si cruellement abusé du pouvoir qu'ils lui avoient com-

mis : mais ils ne renvoient pas à son poste la déplorable victime de son incompréhensible scélératesse. Plutôt que de languir dans l'oïveté , plutôt que de vivre dans l'humiliation , Colomb se détermine à faire , comme aventurier , un quatrième voyage dans des régions qu'on pouvoit presque dire de sa création. Après ce nouvel effort , que la malice des hommes , que le caprice des éléments ne réussirent pas à rendre inutile , il termina , en 1506 , à Valladolid une carrière brillante , que la mort récente d'Isabelle lui avoit ôté toute espérance de voir jamais heureuse. Quoiqu'il n'eût que cinquante-neuf ans , ses forces physiques étoient très-affoiblies ; mais ses facultés morales n'avoient rien perdu de leur énergie.

Telle fut la fin de cet homme singulier qui avoit étonné l'Europe , en ajoutant une quatrième partie à la terre , ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-temps dévasté & si peu connu. La reconnaissance publique auroit dû donner , à cet hémisphère étranger , le nom du premier navigateur qui y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dû à sa mémoire : mais , soit envie , soit inattention , soit jeu de la fortune qui dispose aussi de la renommée , il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Améric Vespuce , quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre , fut marqué par une injustice , présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Ses malheurs avoient commencé avec la découverte. Malgré son humanité & ses lumières , Colomb les multiplia lui-même , en attachant des Américains aux champs qu'il distribuoit à ses sol-

dats. Ce qu'il s'étoit permis pour sortir des embarras où le jettoit une insubordination rarement interrompue, Bovadilla le continua, & l'étendit dans la vue de se rendre agréable. Ovando, qui le remplaça, rompit tous ces liens, selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Le repos fut la première jouissance des êtres foibles que la violence avoit condamnés à des travaux que leur nourriture, leur constitution & leurs habitudes ne comportoient pas. Ils erroient au hasard, ou restoient accroupis sans rien faire. La suite de cette inaction fut une famine qui leur fut funeste, & qui le fut à leurs oppresseurs. Avec de la douceur, des réglemens sages & beaucoup de patience, il étoit possible d'opérer d'heureux changements. Ces voies lentes & tempérées ne convenoient pas à des conquérants pressés d'acquérir, pressés de jouir. Ils demanderent, avec la chaleur inséparable d'un grand intérêt, que tous les Indiens leur fussent répartis pour être employés à l'exploitation des mines, à la culture des grains, aux différentes occupations dont on les jugeroit capables. La religion & la politique furent les deux voiles dont se couvrit cet affreux système. Tout le temps, disoit on, que ces sauvages auront le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront pas le christianisme, & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. La Cour, après bien des discussions, se décida pour un ordre de choses, si contraire à tous les bons principes. L'isle entière fut divisée en un grand nombre de districts que les Espagnols obtinrent plus ou moins étendus, selon leur grade, leur crédit ou leur naissance. Les Indiens, attachés à ces possessions précaires, furent des esclaves que la loi voulut toujours protéger, & qu'elle ne protégea jamais efficacement,

ni à Saint-Domingue, ni dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette horrible disposition s'établit depuis généralement.

Quelques commotions suivirent cet arrangement; mais elles furent arrêtées par des perfidies ou étouffées dans le sang. Lorsque la servitude fut imperturbablement établie, les mines donnerent un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié; elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner au cinquième.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands, les favoris & les gens en place se firent donner de ces propriétés qui procuroient des richesses, sans soins, sans avances & sans inquiétude. Ils les faisoient régir par des agents, qui avoient leur fortune à faire, en augmentant celle de leurs commettants. En moins de six ans, soixante mille familles Américaines se trouverent réduites à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent & dans les isles voisines d'autres sauvages pour les remplacer,

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever, à force de coups, ceux qui plioient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes qu'à la dérobee. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine, insuffisante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissoit dans le sein des meres. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfants morts ou mourants. Les peres s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs fils & leurs épouses. Leur race n'est plus. Il faut que je

m'arrête ici un moment. Mes yeux se remplissent de larmes, & je ne vois plus ce que j'écris.

VIII.  
Navigation  
qui condui-  
sent les Es-  
pagnols à la  
connoissan-  
ce du Mexi-  
que.

Avant que ces scènes d'horreur eussent consommé la ruine des premières plages reconnues par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, quelques aventuriers de cette nation avoient formé des établissemens moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquès, fondateur de ce dernier, desiroit que sa colonie partageât, avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent; & il trouva très-disposés à seconder ses vues, la plupart de ceux qu'une avidité active & infatigable avoit conduits dans son isle. Cent dix s'embarquerent, le 8 Février 1517, sur trois petits bâtimens à Saint-Iago, cinglerent à l'Ouest, débarquerent successivement à Yucatan, à Campeche, furent reçus en ennemis sur les deux côtes, périrent en grand nombre des coups qu'on leur porta, & regagnerent dans le plus grand désordre le port d'où, quelques mois auparavant, ils étoient partis avec de si flatteuses espérances. Leur retour fut marqué par la fin du chef de l'expédition, Cordova, qui mourut de ses blessures.

Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphère n'avoit offert aux Espagnols que des sauvages nuds, errants, sans industrie, sans gouvernement. Pour la première fois, on venoit de voir des peuples logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases des métaux précieux.

Cette découverte pouvoit faire craindre des dangers nouveaux; mais elle présentoit aussi l'appât d'un butin plus riche; & deux cents quarante Espagnols se précipiterent dans quatre navires qu'armoit, à ses dépens, le chef de la colonie. Ils commencerent par vérifier ce qu'avoient publié les aventuriers qui les avoient précédés, poussèrent ensuite leur navi-

gation jusqu'à la riviere de Panuco , & crurent apercevoir par-tout des traces encore plus décisives de civilisation. Souvent ils débarquerent. Quelquefois on les attaqua très-vivement , & quelquefois on les reçut avec un respect qui tenoit de l'adoration. Dans une ou deux occasions, ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphere quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenants d'entre eux opinoient à former un établissement sur ces belles plages; leur Commandant, Grijalva, qui, quoique actif, quoique intrépide, n'avoit pas l'ame d'un héros, ne trouva pas ses forces suffisantes pour une entreprise de cette importance. Il reprit la route de Cuba, où il rendit un compte plus ou moins exagéré, de tout ce qu'il avoit vu, de tout ce qu'il avoit pu apprendre de l'Empire du Mexique.

La conquête de cette vaste & opulente région est aussi-tôt arrêtée par Velasquès. Le choix de l'instrument qu'il y employera, l'occupe plus longtemps. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités indispensables pour la faire réussir, ou qui aura trop d'ambition pour lui en rendre hommage. Ses confidens le décident enfin pour Fernand Cortès, celui de ses Lieutenants que ses talents appellent le plus impérieusement à l'exécution du projet, mais le moins propre à remplir ses vues personnelles. L'activité, l'élévation, l'audace que montre le nouveau chef dans les préparatifs d'une expédition dont il prévoit & veut écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un Gouverneur naturellement trop soupçonneux. On le voit occupé, d'abord en secret & publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante qu'il se reproche d'avoir inconsidérément donnée. Répentir tardif. Avant que soient achevés les arrangements imaginés pour rete-

nir la flotte composée de onze petits bâtiments, elle a mis à la voile, le 10 Février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cents huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbaletes, un grand nombre d'épées & de piques, quatre fauconneaux & dix pieces de campagne.

Ces moyens d'invasion, tout insuffisans qu'ils pourront paroître, n'avoient pas même été fournis par la couronne, qui ne contribuoit alors que de son nom aux découvertes, aux établissemens. C'étoient les particuliers qui formoient des plans d'agrandissement, qui les dirigeoient par des combinaisons bien ou mal réfléchies, qui les exécutoient à leurs dépens. La soif de l'or & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisoient à la fois courir dans le Nouveau-Monde, des hommes de la première & de la dernière classe de la société; des brigands qui ne respiroient que le pillage, & des esprits exaltés qui croyoient aller à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits & par tant d'actions extraordinaires; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce, & leur bravoure si gigantesque.

La double passion des richesses & de la renommée paroît animer Cortès. En se rendant à sa destination, il attaque les Indiens de Tabasco, bat plusieurs fois leurs troupes, les réduit à demander la paix, reçoit leur hommage, & se fait donner des vivres, quelques toiles de coton, & vingt femmes qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature, & pervertit l'instinct animal. On a voulu

attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devoit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un sexe foible; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harrassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes, dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique: sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché, avec raison, des idées de moralité tout-à-fait étrangères à des sauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans répugnance dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégouttoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfants & de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévorait. Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du Nouveau-Monde, on doit compter cette fureur des femmes Améri-

caines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur fervirent communément de guides, qui leur procurèrent souvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célèbre de ces femmes fut appelée Marina. Quoique fille d'un Cacique assez puissant, elle fut, par des événements singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa première enfance. De nouveaux hasards l'avoient conduite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappé de sa figure & de ses graces, ils la distinguèrent. Leur Général lui donna son cœur, & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassements, elle apprit bientôt le Castillan. Cortès, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractère de son amante, & il n'en fit pas seulement son interprète, mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

## IX.

Les Espagnols abordent au Mexique. Leurs premiers combats contre la république de Tlascalala.

Cet Empire obéissoit à Montezuma, lorsque les Espagnols y aborderent. Le Souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des couriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la Cour de tout ce qui arrivoit dans les Provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caractères hyéroglyphiques, qui supplétoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un Prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'Empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient in-

feſter ſon domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainſi ; & les Eſpagnols, toujours invinciblement pouſſés vers le merveilleux , chercherent, dans un miracle , l'explication d'une conduite ſi viſiblement oppoſée au caractère du Monarque , ſi peu aſſortie aux circonſtances où il ſe trouvoit. Les écrivains de cette ſuperſtitieuſe nation ne craignirent pas de publier à la face de l'univers , qu'un peu avant la découverte du Nouveau-Monde , on avoit annoncé aux Mexicains que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible , qui vengeroit , d'une manière à jamais terrible , les dieux irrités par les plus horribles crimes , par celui en particulier que la nature repouſſe avec le plus de dégoût , & que cette prédiction fatale avoit ſeulement enchaîné les talents de Montezuma. Ils crurent trouver dans cette impoſture le double avantage de juſtifier leurs uſurpations , & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable ſi groſſière trouva longtemps des partifans dans les deux hémifpheres ; & cet aveuglement n'eſt pas auſſi ſurprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les cauſes.

D'anciennes révolutions, dont l'époque eſt inconnue , ont bouleverſé la terre , & l'aſtronomie nous montre la poſſibilité de ces cataſtrophes , dont l'hiſtoire phyſique & morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de comètes ſe meuvent dans tous les ſens autour du ſoleil. Loin que les mouvements de leurs orbites ſoient invariables , ils ſont ſenſiblement altérés par l'action des planetes. Plusieurs de ces grands corps ont paſſé près de la terre , & peuvent l'avoir rencontrée. Cet événement eſt peu vraiſemblable dans le cours d'une année ou même d'un ſiècle : mais ſa probabilité augmente tellement par

le nombre des révolutions de la terre, qu'on peut presque assurer que cette planète n'a pas toujours échappé au choc des différentes comètes qui traversoient son orbite.

Cette rencontre a dû occasionner, sur la surface du globe, des ravages inexprimables. L'axe de rotation changé, les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur; la plus grande partie des animaux noyée par le déluge, ou détruite par la violente secousse imprimée à la terre par la comète; des espèces entières anéanties: tels sont les déastres qu'une comète a dû produire.

Indépendamment de cette cause générale de dévastation, les tremblements de terre, les volcans, mille autres causes inconnues, qui agissent dans l'intérieur du globe & à sa surface, doivent changer la position respective de ses parties, & par une suite nécessaire, la situation de ses pôles de rotation. Les eaux de la mer, déplacées par ces changements, doivent quitter un pays pour couvrir l'autre, & causer ainsi ces inondations, ces déluges successifs qui ont laissé par-tout des monuments visibles de ruine, de dévastation, & des traces profondes de leurs ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abymes; ce combat éternel des deux éléments incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitants du globe dans un péril sensible, & dans des allarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changements arrivés, inspire naturellement la crainte des changements à venir.

De-là ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrasement du monde. Les tremblements de terre occasionnés par les inondations & les volcans que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la frayeur parmi les hommes. On la trouve répandue & consacrée dans toutes les superstitions. Elle est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événements que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause; & de simples rapports de situation entre des planètes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événements politiques, comme les plus intéressants pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De-là les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout à la fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite poli-

tique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce Prince étoit sur le trône, il ne montrait aucun des talents qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations le temps qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des présents des ennemis qu'il falloit détruire. Cortès, à qui cet engourdissement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour le perpétuer. Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit, disoit-il, à entretenir de la part du plus grand Monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisoit pour presser son embarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un Ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, selon leurs instructions, aux menaces, & à vanter les trésors & les forces de leur patrie : *Voilà*, dit le Général Espagnol, en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richesses.* Il avoit alors fini ses préparatifs, & acquis toutes les connoissances qui lui étoient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses vaisseaux, & marcha vers la capitale de l'Empire.

Sur sa route se trouvoit la république de Tlascalala, de tout temps ennemie des Mexicains, qui vouloient la soumettre à leur domination. Cortès, ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, & proposer une alliance. Des peuples qui s'étoient interdit presque toute communication avec leurs voisins, & que ce principe infociable avoit accoutumés à une défiance universelle, ne devoient pas être favorablement dis-

posés pour des étrangers, dont le ton étoit impérieux, & qui avoient signalé leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays. Aussi repousserent-ils, sans ménagement, les deux ouvertures. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les Tlascalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus. Cortès se crut obligé de se retrancher, & les Indiens se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité, un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siege de Troye, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît établi chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascalteques. C'étoit la crainte & la honte d'abandonner à l'ennemi leurs blessés & leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompoit les rangs & ralentissoit les attaques.

Une constitution politique, qu'on ne se seroit pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'étoit formée dans cette contrée. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit Caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts, & rendoient la justice : mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le Sénat de Tlascala qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient des mœurs extrêmement séveres. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son pere, le péché contre nature. Le larcin, l'adultere & l'ivrognerie étoient en horreur : ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Les loix permettoient la

pluralité des femmes; le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérants. A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leurs carquois deux fleches, sur lesquelles étoient gravées les images de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville, ils étoient vêtus; mais il se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchise dans les traités, & entre eux ils honoroient les vieillards.

Leur pays, quoiqu'inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, étoit fort peuplé, assez bien cultivé, & l'on y vivoit heureux.

Voilà les hommes que les Espagnols ne daignoient pas admettre dans l'espece humaine. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un seul; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'esprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés, au point où l'étoient alors, où le sont peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leurs pensées, influoient sur leurs jugements, formoient leur caractère. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Ils étoient  
attachés

attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissent qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athenes, le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes, & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette maniere de penser si hautaine & si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalteques, qui leur donnerent six mille soldats pour les conduire & les appuyer.

Avec ce secours, Cortès s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'espèces nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui, dans le ciel, oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient

X.

Introduits :  
dans la capitale de  
l'Empire,  
les Espagnols sont  
obligés de  
l'évacuer  
après plusieurs évé-  
nements extraor-  
dinaires.

empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée, de se joindre depuis aux Tlascalteques plus hardis que lui, d'affaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes : Montezuma, dont les mouvements s'étoient réduits à détourner Cortès du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente Princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient considérables, & son pouvoir absolu. Il paroît que ses sujets avoient quelques connoissances & de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'Empereur du Mexique eût su faire usage de ces moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce Prince oubliant ce qu'il se devoit, ce qu'il devoit à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présents, d'égards, de caresses, & il faisoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Espagnols avoient fondée dans le lieu où ils avoient débarqué, pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortès à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'Empereur, & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussi-tôt, accompagné de ses Officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le fuivre, ou se résoudre à périr. Ce Prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les Généraux qui n'avoient agi que par ses ordres, & il met le comble à son avi-

vissement, en rendant hommage de sa couronne au Roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, on apprend que Narvaès vient d'arriver de Cuba avec huit cents fantassins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze piéces de canon, pour prendre le commandement de l'armée, & pour exercer des vengeances. Ces forces étoient envoyées par Velasquès, mécontent que ces aventuriers partis sous ses auspices eussent renoncé à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendants de son autorité, & qu'ils eussent envoyé des députés en Europe, pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étoient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortès n'ait que deux cents cinquante hommes, il marche à son rival; il le combat, le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité. Ces soldats se rangent sous ses drapeaux; & avec eux, il reprend, sans perdre un moment, la route de Mexico, où il n'avoit pu laisser que cent cinquante Espagnols qui, avec les Tlascalteques, gardoient étroitement l'Empereur.

Il y avoit des mouvements dans la noblesse Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de son Prince: & le zèle indiscret des Espagnols, qui, dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renverserent les autels & massacrèrent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains avoient des superstitions barbares, & leurs prêtres étoit des monstres, qui faisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit, comme tous les peuples poli-

cés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines & ses récompenses : mais ces dogmes sublimes étoient mêlés d'absurdités, qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siècle ; & cette année étoit dans l'Empire un temps de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoquées, sous les noms de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particulière, & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'Empereur. Les pèlerinages, les processions, les dons faits aux prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient particulières. Tous les ans ils choissoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel, où elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue. Ils en donnoient un morceau à chacun des assistants, qui le mangeoit, & se croyoit sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hom-

mes : mais les Mexicains immoloient auffi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoioient des morceaux à l'Empereur & aux principaux Seigneurs de l'Empire.

Quand la paix avoit duré quelque temps, les prêtres faisoient dire à l'Empereur que les dieux avoient faim ; & dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissants.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries ; mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés ; il ne falloit pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger ; il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortès, à son retour à Mexico, trouva les siens assiégés dans le quartier où il les avoit laissés. C'étoit un espace assez vaste pour contenir les Espagnols & leurs alliés, & entouré d'un mur épais, avec des tours placées de distance en distance. On y avoit disposé l'artillerie le mieux qu'il avoit été possible, & le service s'y étoit toujours fait avec autant de régularité & de vigilance que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Le Général ne pénétra dans cette espece de forteresse qu'après avoir surmonté beaucoup de difficultés ; & quand il y fut enfin parvenu, les dangers continuoient encore. L'acharnement des naturels du pays étoit tel, qu'ils hasardoient de pénétrer par les em-

brafures du canon, dans l'afyle qu'ils vouloient forcer.

Pour se tirer d'une situation si défespérée, les Espagnols ont recours à des sorties. Elles font heureuses fans être décisives. Les Mexicains montrent un courage extraordinaire. Ils se dévouent gaiement à une mort certaine. On les voit se précipiter, nuds & fans défense, dans les rangs de leurs ennemis pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Tous veulent périr pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner.

Le combat le plus sanglant se donne sur une élévation dont les Américains s'étoient emparés, & d'où ils accabloient de traits plus ou moins meurtriers tout ce qui se présentoit. La troupe chargée de les déloger est trois fois repoussée. Cortès s'indigne de cette résistance, & quoiqu'assez grièvement blessé veut se charger lui-même de l'attaque. A peine est-il en possession de ce poste important, que deux jeunes Mexicains jettent leurs armes & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre, dans la posture de suppliants, le faussent & s'élancent avec une extrême vivacité dans l'espérance de le faire périr, en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrassent de leurs mains, & ils meurent victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, mille autres d'une vigueur pareille, font desirer aux Espagnols qu'on puisse trouver des moyens de conciliation. Montezuma, toujours prisonnier, consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre, avec tout l'appareil du trône, sur la muraille, pour engager ses sujets à cesser les hostilités. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent le percent d'un coup mortel.

Un nouvel ordre de choses suit de près cet événement tragique. Les Mexicains voyent à la fin que leur plan de défense, que leur plan d'attaque sont également mauvais; & ils se bornent à couper les vivres à un ennemi que la supériorité de sa discipline & de ses armes rend invincible. Cortès ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de système, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se met en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en silence & en ordre sur une digue, lorsque son arriere-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, & ses flancs par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avoient plus de forces qu'ils n'en pouvoient faire agir, eussent eu la précaution de jeter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avoient sagement rompus, les Espagnols & leurs alliés auroient tous péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne fût pas profiter de tous ses avantages, & ils arriverent enfin sur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le désordre où ils étoient les exposoit encore à une défaite entière. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient restés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts un fils & deux filles de Montezuma, que les Espagnols emmenoit avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfants après avoir immolé le pere, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la

soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide, & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres un temps qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit perdu son artillerie, ses munitions, ses bagages, son butin, cinq ou six cents Espagnols, deux mille Tlascalteques, & à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mousqueterie, le fer des lances & des épées n'empêchoient pas les Indiens, tout nuds qu'ils étoient, d'approcher, & de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre, lorsque Cortès décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du Nouveau-Monde, le sort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit assez près de lui. Il s'élança avec ses plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le faisit & l'emporta dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortès poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

## IX.

Les Espagnols imaginent de nouveaux moyens pour subjuguier le Mexique, & ils y réussissent.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'Empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisoient ce projet, & les moyens de l'exécuter.

L'Empire étoit électif, & quelques Rois ou Ca-

ciques étoient les électeurs. Ils choissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le temps qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau Souverain, que les malheurs d'un Etat venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses dérèglements.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite : mais la superstition donnoit aux Prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'Empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce Prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la Cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout ; mais les Prêtres fauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocents, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la

superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du Prince. On voit combien des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoit aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; & ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se devoient aux fonctions les plus viles dans les palais des Empereurs.

Cortès pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'affocioient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur Empire, & combien les Empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les grands, les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminueoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humiliants auprès de leurs maîtres.

Depuis six mois, Cortès mûrissoit, en silence, ses grands projets, lorsqu'on le vit sortir de sa retraite, suivi de cinq cents quatre-vingt-dix Espagnols, de dix mille Tlascalteques, de quelques autres Indiens, amenant quarante chevaux & traînant huit ou neuf piéces de campagne. Sa marche vers le centre des Etats Mexicains fut facile & ra-

pide. Les petites nations, qui auroient pu la retarder ou l'embarrasser, furent toutes aisément subjuguées, ou se donnerent librement à lui. Plusieurs des peuplades qui occupoient les environs de la capitale de l'Empire, furent aussi forcées de subir ses loix ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

Des succès propres à étonner, même les plus présomptueux, auroient dû naturellement livrer tous les cœurs au chef intrépide & prévoyant dont ils étoient l'ouvrage. Il n'en fut pas ainsi. Parmi ses soldats Espagnols, il s'en trouvoit un assez grand nombre qui avoient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels ils avoient si difficilement échappé. La crainte de ceux qu'il falloit courir encore les rendit perfides. Ils convinrent entre eux de massacrer leur Général, & de faire passer le commandement à un officier, qui, abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagants, prendroit des mesures sages pour leur conservation. La trahison alloit s'exécuter, quand le remords conduisit un des conjurés aux pieds de Cortès. Aussi tôt ce génie hardi, dont les événements inattendus développoient de plus en plus les ressources, fait arrêter, juger & punir Villafagna, moteur principal d'un si noir complot; mais après lui avoir arraché une liste exacte de tous ses complices. Il s'agissoit de dissiper les inquiétudes que cette découverte pouvoit causer. On y réussit, en publiant que le scélérat a déchiré un papier qui contenoit, sans doute, le plan de la conspiration ou le nom des associés, & qu'il a emporté son secret au tombeau, malgré la rigueur des supplices employés pour le lui arracher.

Cependant, pour ne pas donner aux troupes le temps de trop réfléchir sur ce qui vient de se passer, le Général se hâta d'attaquer Mexico, le grand

objet de son ambition & le terme des espérances de l'armée. Ce projet présentoit de grandes difficultés.

Des montagnes, qui la plupart avoient mille pieds d'élévation, entouroient une plaine d'environ quarante lieues. La majeure partie de ce vaste espace étoit occupée par des lacs qui communiquoient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus grand, avoit été bâtie, dans quelques petites isles, la plus considérable cité qui existât dans le Nouveau-Monde, avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivoit par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges & solidement construites. Les habitants des rivages trop éloignés de ces grandes voies s'y rendoient sur leurs canots.

Cortès se rendit maître de la navigation par le moyen des petits navires dont on avoit préparé les matériaux à Tlascala, & il fit attaquer les digues par Sandoval, par Alvarado & par Olid, à chacun desquels il avoit donné un nombre égal de canons, d'Espagnols & d'Indiens auxiliaires.

Tout étoit disposé de longue main pour une résistance opiniâtre. Les moyens de défense avoient été préparés par Quetlavaca, qui avoit remplacé Montezuma son frere : mais la petite-vérole, portée dans ces contrées par un esclave de Narvaès, l'avoit fait périr ; & lorsque le siege commença, c'étoit Guatimofin qui tenoit les rênes de l'Empire.

Les actions de ce jeune Prince furent toutes héroïques & toutes prudentes. Le feu de ses regards, l'élévation de ses discours, l'éclat de son courage faisoient sur ses peuples l'impression qu'il desiroit. Il disputa le terrain pied-à-pied, & jamais il n'en abandonna un pouce qui ne fût jonché des cadavres de ses soldats & teint du sang de ses ennemis. Cinquante mille hommes, accourus de toutes les

parties de l'Empire à la défense de leur maître & de leurs dieux, avoient péri par le fer ou par le feu; la famine faisoit tous les jours des ravages inexprimables; des maladies contagieuses s'étoient jointes à tant de calamités, sans que son ame eût été un instant, un seul instant ébranlée. Les assaillants, après cent combats meurtriers & de grands pertes, étoient parvenus au centre de la place, qu'il ne songeoit pas encore à céder. On le fit enfin consentir à s'éloigner des décombres qui ne pouvoient plus être défendus, pour aller continuer la guerre dans les provinces. Dans la vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortès: mais cette noble ruse n'eut pas le succès qu'elle méritoit, & un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné Monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimosin avoit des trésors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardents. Son favori, exposé à la même torture, lui adressoit des tristes plaintes: *Et moi*, lui dit l'Empereur, *suis-je sur des roses?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rendroient à leurs enfants, si quelque jour ils pouvoient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple auroit peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y liroit, sans doute, que Guatimosin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, & que, trois ans après, il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

Si l'on en croit les Espagnols, Mexico, dont après deux mois & demi d'une attaque vive & régulière, ils s'étoient enfin emparés avec le secours

XII.

Idée qu'on doit se former du Me-

xique avant  
qu'il fût  
soumis à  
l'Espagne.

de soixante ou de cent mille Indiens alliés, & par la supériorité de leur discipline, de leurs armes & de leurs navires : ce Mexico étoit une ville superbe. Ses murs renfermoient trente mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais du chef de l'Etat, bâti de marbre & de jaspe, avoit une étendue prodigieuse. Des bains, des fontaines, des statues le décoroient. Il étoit rempli de tableaux, qui, quoique faits avec des plumes seulement, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des grands avoient, ainsi que l'Empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent. Des plantes de toute espèce couvroient leurs jardins. Ce que le sol & le climat avoient de rare & de brillant, étoit un objet de luxe chez une nation riche, où la nature étoit belle & les arts imparfaits. Les temples étoient en grand nombre & la plupart magnifiques; mais teints du sang & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de cette cité imposante étoit une place, ordinairement remplie de cent mille hommes, couverte de tentes & de magasins, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes, tous les ouvrages de l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toute couleur, des coquillages brillants, des fleurs sans nombre, des émaux, des ouvrages d'orfèvrerie, donnoient à ces marchés un coup-d'œil plus beau & plus éclatant que ne peuvent l'avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Les lacs étoient bordés de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Le reste de l'Empire, autant que le permettoient

les sites, présentoit le même spectacle ; mais avec la différence qu'on trouve par-tout entre la capitale & les Provinces. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des nations éclairées, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, placés sous un climat où les facultés de l'homme ne sont pas éveillées par ses besoins : ce peuple, nous dit-on, s'étoit élevé à cette hauteur par son seul génie.

La fausseté de cette description pompeuse, tracée dans des moments de vanité par un vainqueur naturellement porté à l'exagération, ou trompé par la grande supériorité qu'avoit un Etat régulièrement ordonné sur les contrées sauvages, dévastées jusqu'alors dans l'autre hémisphère : cette fausseté peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique à l'état où les conquérants prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les déplorables effets d'une tyrannie destructive, d'une longue oppression ? Mais qu'on se rappelle les ravages que les barbares, sortis du Nord, exercèrent autrefois dans les Gaules & en Italie. Lorsque ce torrent fut écoulé, ne resta-t-il pas sur la terres de grandes masses qui attestoient, qui attestent encore la puissance des peuples subjugués. La région qui nous occupe, offre-t-elle de ces magnifiques ruines ? Il doit donc passer pour démontré que les édifices publics & particuliers, si orgueilleusement décrits, n'étoient que des amas informes de pierres entassées les unes sur les autres ; que la célèbre Mexico n'étoit qu'une bourgade formée d'une multitude de cabanes rustiques répandues irrégulièrement sur un grand espace & que les autres

lieux dont on a voulu exalter la grandeur ou la beauté, étoient encore inférieurs à cette première des cités.

Les travaux des hommes ont toujours été proportionnés à leur force & aux instruments dont ils se servoient. Sans la science de la mécanique & l'invention de ses machines, point de grands monuments. Sans quarts de cercle & sans télescope, point de progrès merveilleux en astronomie, nulle précision dans les observations. Sans fer, point de marteaux, point de tenailles, point d'enclumes, point de forges, point de scies, point de haches, point de coignées, aucun ouvrage en métaux qui mérite d'être regardé, nulle maçonnerie, nulle charpente, nulle menuiserie, nulle architecture, nulle gravure, nulle sculpture. Avec ces moyens, quel temps ne faut-il pas à nos ouvriers pour séparer de la carrière, enlever & transporter un bloc de pierre ? Quel temps pour l'équarrir ? Sans nos ressources, comment en viendrait-on à bout ? C'auroit été un homme d'un grand sens que le sauvage, qui, voyant pour la première fois un de nos grands édifices, l'auroit admiré, non comme l'œuvre de notre force & de notre industrie, mais comme un phénomène extraordinaire de la nature, qui auroit élevé d'elle-même ces colonnes, percé ces fenêtres, posé ces entablements, & préparé une si merveilleuse retraite. C'eût été la plus belle des cavernes que les montagnes lui eussent encore offertes.

Dépouillons le Mexique de tout ce que des récits fabuleux lui ont prêté, & nous trouverons que ce pays, fort supérieur aux contrées sauvages que les Espagnols avoient jusqu'alors parcourues dans le Nouveau-Monde, n'étoit rien en comparaison des peuples civilisés de l'ancien continent.

L'Empire

L'Empire étoit soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné. La crainte, cette grande roue des gouvernements arbitraires, y tenoit lieu de morale & de principes. Le chef de l'Etat étoit devenu peu-à-peu une espece de divinité sur laquelle les plus téméraires n'osoient porter un regard, & dont les plus imprudents ne se feroient pas permis de juger les actions. On conçoit comment des citoyens achètent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs & les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance : mais que des peuples à qui la nature brute offroit plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissoit, restassent tranquillement dans la servitude, sans penser qu'il n'y avoit qu'une montagne ou une riviere à traverser pour être libres : voilà ce qui seroit incompréhensible, si l'on ne savoit combien l'habitude & la superstition dénaturent par-tout l'espece humaine.

Plusieurs des Provinces, qu'on pouvoit regarder comme faisant partie de cette vaste domination, se gouvernoient par leurs premières loix & selon leurs maximes anciennes. Tributaires seulement de l'Empire, elles continuoient à être régies par leurs Caciques. Les obligations de ces grands vassaux se réduisoient à couvrir ou à reculer les frontieres de l'Etat lorsqu'ils en recevoient l'ordre ; à contribuer sans cesse aux charges publiques, originairement d'après un tarif réglé, & dans les derniers temps suivant les besoins, l'avidité ou les caprices du despote.

L'administration des contrées, plus immédiatement dépendantes du trône, étoit confiée à des grands, qui, dans leurs fonctions, étoient soulagés par des nobles d'un rang inférieur. Ces Officiers eurent d'abord de la dignité & de l'importance :

mais ils n'étoient plus que les instruments de la tyrannie, depuis que le pouvoir arbitraire s'étoit élevé sur les ruines d'un régime qu'on eût pu appeller féodal.

A chacune de ces places étoit attaché une portion de terre, plus ou moins étendue. Ceux qui dirigeoient les conseils, qui conduisoient les armées, que leurs postes fixoient à la Cour, jouissoient du même avantage. On changeoit de domaine en changeant d'occupation, & l'on le perdoit dès qu'on renetroit dans la vie privée.

Il existoit des possessions plus entieres, & qu'on pouvoit aliéner ou transmettre à ses descendants. Elles étoient en petit nombre, & devoient être occupées par les citoyens des classes les plus distinguées.

Le peuple n'avoit que des communes. Leur étendue étoit réglée sur le nombre des habitants. Dans quelques-unes, les travaux se faisoient en société, & les récoltes étoient déposées dans des greniers publics, pour être distribuées selon les besoins. Dans d'autres, les cultivateurs se partageoient les champs, & les exploitoient pour leur utilité particulière. Dans aucune, il n'étoit permis de disposer du territoire.

Plusieurs districts, plus ou moins étendus, étoient couverts d'especes de serfs attachés à la glebe, passant d'un propriétaire à l'autre, & ne pouvant prétendre qu'à la subsistance la plus grossiere & la plus étroite.

Des hommes plus avilis encore, c'étoient les esclaves domestiques. Leur vie étoit censée si méprisable, qu'au rapport d'Herrera, on pouvoit les en priver, sans craindre d'être jamais recherché par la loi.

Tous les ordres de l'Etat contribuoient au main-

rien du gouvernement. Dans les sociétés un peu avancées, les tributs se payent avec des métaux. Cette mesure commune de toutes les valeurs étoit ignorée des Mexicains, quoique l'or & l'argent fussent sous leurs mains. Ils avoient, à la vérité, commencé à soupçonner l'utilité d'un moyen universel d'échange, & déjà ils employoient les grains de cacao dans quelques menus détails de commerce : mais leur emploi étoit très-borné, & ne pouvoit s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt. Les redevances dues au fisc étoient donc toutes soldées en nature.

Comme tous les agents du service public recevoient leurs salaires en denrées, on retenoit pour leur contribution une partie de ce qui leur étoit assigné.

Les terres attachées à des offices, & celles qu'on possédoit en toute propriété, donnoient à l'Etat une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les communautés de cultiver une certaine étendue de sol pour la couronne, elles lui devoient encore le tiers de leurs récoltes.

Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, les peintres, tous les ouvriers sans distinction, rendoient chaque mois la même portion de leur industrie.

Les mendiants même étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Au Mexique, l'agriculture étoit très-bornée, quoique le plus grand nombre de ses habitants en fissent leur occupation unique. Ses soins se bornoient au maïs & au cacao, & encore récoltoit-on fort peu de ces productions. S'il en eût été autrement, les premiers Espagnols n'auroient pas manqué si souvent de subsistances. L'imperfection de

ce premier des arts pouvoit avoir plusieurs causes. Ces peuples avoient un grand penchant à l'oïveté. Les instruments dont ils se servoient étoient défectueux. Ils n'avoient dompté aucun animal qui pût les soulager dans leurs travaux. Des peuples errans ou des bêtes fauves ravageoient leurs champs. Le gouvernement les opprimoit sans relâche. Enfin, leur constitution physique étoit singulièrement foible; ce qui venoit en partie d'une nourriture mauvaise & insuffisante.

Celle des hommes riches, des nobles & des gens en place avoit pour base, outre le produit des chasses & des pêches, les poules d'Inde, les canards & les lapins, les seuls animaux, avec de petits chiens, qu'on eût pu apprivoiser dans ces contrées. Mais les vivres de la multitude se réduisoient à du maïs, préparé de diverses manières; à du cacao délayé dans l'eau chaude & assaisonné avec du miel & du piment; aux herbes des champs qui n'étoient pas trop dures ou qui n'avoient pas de mauvaise odeur. Elle faisoit usage de quelques boissons qui ne pouvoient pas enivrer. Pour les liqueurs fortes, elles étoient si rigoureusement défendues, que, pour en user, il falloit la permission du gouvernement. On ne l'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement, dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui en étoient convaincus, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Les Mexicains étoient presque généralement nus. Leur corps étoit peint. Des plumes ombrageoient leur tête. Quelques ossemens ou de petits ouvrages

d'or, selon les rangs, pendoient à leur nez & à leurs oreilles. Les femmes n'avoient pour tout vêtement qu'une espece de chemise qui descendoit jusqu'aux genoux, & qui étoit ouverte sur la poitrine. C'étoit dans l'arrangement de leurs cheveux que consistoit leur parure principale. Les personnes d'un ordre supérieur, l'Empereur lui-même, n'étoient distingués du peuple que par une espece de manteau, composé d'une piece de coton quadrée, nouée sur l'épaule droite.

Le palais du Prince & ceux des grands, quoiqu'assez étendus & construits de pierre, n'avoient ni commodités, ni élégance, ni même des fenêtres. La multitude occupoit des cabanes bâties avec de la terre, & couvertes de branches d'arbre. Il lui étoit défendu de les élever au-dessus du rez-de-chauffée. Plusieurs familles étoient souvent entassées sous le même toit.

L'ameublement étoit digne des habitations. Dans la plupart, on ne trouvoit pour tapiserie que des nattes, pour lit que de la paille, pour siege qu'un tissu de feuilles de palmier, pour ustensiles que des vases de terre. Des toiles & des tapis de coton, travaillés avec plus ou moins de soin & employés à divers usages : c'étoit ce qui distinguoit principalement les maisons riches de celles des gens du commun.

Si les arts de nécessité première étoient si imparfaits au Mexique, il en faut conclure que ceux d'agrément l'étoient encore plus. La forme & l'exécution du peu de vases & de bijoux d'or ou d'argent qui sont venus jusqu'à nous, tout est également barbare. C'est la même grossièreté dans ces tableaux dont les premiers Espagnols parlerent avec tant d'admiration, & qu'on composoit avec des plumes de toutes les couleurs. Ces peintures n'exis-

tent plus ou sont du moins très-rares : mais elles ont été gravées. L'artiste est infiniment au-dessous de son sujet , soit qu'il représente des plantes, des animaux ou des hommes. Il n'y a ni lumière, ni ombre, ni dessin, ni vérité dans son ouvrage. L'architecture n'avoit pas fait de plus grands progrès. On ne retrouve dans toute l'étendue de l'Empire aucun ancien monument qui ait de la majesté, ni même des ruines qui rappellent le souvenir d'une grandeur passée. Jamais le Mexique ne put se glorifier que des chaussées qui conduisoient à sa capitale, que des aqueducs qui y amenoient de l'eau potable d'une distance fort considérable.

On étoit encore plus reculé dans les sciences que dans les arts, & c'étoit une suite naturelle de la marche ordinaire de l'esprit humain. Il n'étoit guere possible qu'un peuple dont la civilisation n'étoit pas ancienne, & qui n'avoit pu recevoir aucune instruction de ses voisins, eût des connoissances un peu étendues. Tout ce qu'on pourroit conclure de ses institutions religieuses & politiques, c'est qu'il avoit fait quelques pas dans l'astronomie. Combien même il lui auroit fallu de siècles pour s'éclairer, puisqu'il étoit privé du secours de l'écriture, puisqu'il étoit encore très-éloigné de ce moyen puissant & peut-être unique de lumière, par l'imperfection de ses hyéroglyphes!

C'étoient des tableaux tracés sur des écorces d'arbre, sur des peaux de bête fauve, sur des toiles de coton, & destinés à conserver le souvenir des loix, des dogmes, des révolutions de l'Empire. Le nombre, la couleur, l'attitude des figures, tout varioit selon les objets qu'il s'agissoit d'exprimer. Quoique ces signes imparfaits ne dussent pas avoir ce grand caractère qui exclut tout doute raisonnable, on peut penser qu'aïdés par des traditions de

corps & de famille, ils donnoient quelque connoissance des événements passés. L'indifférence des conquérants pour tout ce qui n'avoit pas trait à une avidité insatiable, leur fit négliger la clef de ces dépôts importants. Bientôt leurs moines les regardèrent comme des monuments d'idolâtrie; & le premier Evêque de Mexico, Zummaraga, condamna aux flammes tout ce qu'on en put rassembler. Le peu qui échappa de ce fanatique incendie, & qui s'est conservé sous l'un & l'autre hémisphere, n'a pas dissipé depuis les ténèbres où la négligence des premiers Espagnols nous avoit plongés.

On ignore jusqu'à l'époque de la fondation de l'Empire. A la vérité, les historiens Castillans nous disent qu'avant le dixième siècle, ce vaste espace n'étoit habité que par des hordes errantes & tout-à-fait sauvages. Ils nous disent que vers cette époque, des tribus venues du Nord & Nord-Ouest, occuperent quelques parties du territoire, & y porterent des mœurs plus douces. Ils nous disent que trois cents ans après, un peuple encore plus avancé dans la civilisation, & sorti du voisinage de la Californie, s'établit sur les bords des lacs, & y bâtit Mexico. Ils nous disent que cette dernière nation, si supérieure aux autres, n'eut, durant un assez long période, que des chefs plus ou moins habiles, qu'elle élevoit, qu'elle destituoit selon qu'elle le jugeoit convenable à ses intérêts. Ils nous disent que l'autorité, jusqu'alors partagée & révocable, fut concentrée dans une seule main, & devint inamovible, cent trente ou cent quatre-vingt-dix-sept ans avant l'arrivée des Espagnols. Ils nous disent que les neuf Monarques qui porterent successivement la couronne, donnerent au domaine de l'Etat une extension qu'il n'avoit pas eue sous l'ancien gouvernement. Mais quelle foi peut-on raisonna-

blement accorder à des annales confuses, contradictoires & remplies des plus absurdes fables qu'on ait jamais exposées à la crédulité humaine ? Pour croire qu'une société dont la domination étoit si étendue, dont les institutions étoient si multipliées, dont le rit étoit si régulier, avoit une origine aussi moderne qu'on l'a publié, il faudroit d'autres témoignages que ceux des féroces soldats qui n'avoient ni le talent ni la volonté de rien examiner ; il faudroit d'autres garants que des Prêtres fanatiques, qui ne songeoient qu'à élever leur culte sur la ruine des superstitions qu'ils trouvoient établies. Que sauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverser ou la détruire comme le Brésil ? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix & de ses mœurs ? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes pour y déterrer, pour y déchiffrer les ruines de son histoire, que ces savants ne seront ni des moines, ni des Espagnols, mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité, peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit tous les monuments qui pouvoient en marquer la trace.

Ces recherches ne pourroient pas cependant conduire à une connoissance exacte de l'ancienne population de l'Empire. Elle étoit immense, disent les conquérants. Des habitants couvroient les campagnes ; les citoyens fourmilloient dans les villes ; les armées étoient très-nombreuses. Stupides relateurs, n'est-ce pas vous qui nous assurez que c'étoit un Etat naissant ; que des guerres opiniâtres l'agitoient sans cesse ; qu'on massacroit sur le champ de bataille, ou qu'on sacrifioit aux Dieux dans les temples tous les prisonniers ; qu'à la mort de chaque Empereur, de chaque Cacique, de chaque

grand, un nombre de victimes proportionné à leur dignité étoit immolé sur leur tombe ; qu'un goût dépravé faisoit généralement négliger les femmes ; que les meres nourrissoient de leur propre lait leurs enfants durant quatre ou cinq années , & cessoient de bonne heure d'être fécondes ; que les peuples gémissaient par-tout & sans relâche sous les vexations du fisc ; que des eaux corrompues , que de vastes forêts couvroient les Provinces ; que les aventuriers Espagnols eurent plus à souffrir de la disette que de la longueur des marches , que des traits de l'ennemi.

Comment concilier des faits certifiés par tant de témoins , avec cette excessive population si solennellement attestée dans vos orgueilleuses annales ? Avant que la saine philosophie eût fixé un regard attentif sur vos étranges contradictions ; lorsque la haine qu'on vous portoit faisoit ajouter une foi entière à vos folles exagérations , l'univers , qui ne voyoit plus qu'un désert dans le Mexique , étoit convaincu que vous aviez précipité au tombeau des générations innombrables. Sans doute , vos farouches soldats se souillèrent trop souvent d'un sang innocent ; sans doute , vos fanatiques missionnaires ne s'opposèrent pas à ces barbares comme ils le devoient ; sans doute , une tyrannie inquiète , une avarice insatiable enleverent à cette infortunée partie du Nouveau-Monde beaucoup de ses foibles enfants : mais vos cruautés furent moindres que les historiens de vos ravages n'ont autorisé les nations à le penser. Et c'est moi , moi que vous regardez comme le détracteur de votre caractère , qui même en vous accusant d'ignorance & d'imposture , deviens , autant qu'il se peut , votre apologiste.

Aimeriez-vous mieux qu'on surfit le nombre de

vos assassins, que de dévoiler votre stupidité & vos contradictions? Ici, j'en atteste le ciel, je ne me suis occupé qu'à vous laver du sang dont vous paroissez glorieux d'être couverts; & par-tout ailleurs où j'ai parlé de vous, que des moyens de rendre à votre nation sa première splendeur, & d'adoucir le sort des peuples malheureux qui vous sont soumis. Si vous me découvrez quelque haine secrète ou quelque vue d'intérêt, je m'abandonne à votre mépris. Ai-je traité les autres dévastateurs du Nouveau-Monde, les François même mes compatriotes, avec plus de ménagement? Pourquoi donc êtes-vous les seuls que j'aie offensés? C'est qu'il ne vous reste que de l'orgueil. Devenez puissants, vous deviendrez moins ombrageux; & la vérité qui vous fera rougir, cessera de vous irriter.

Quelle que fût la population du Mexique, la prise de la capitale entraîna la soumission de l'Etat entier. Il n'étoit pas aussi étendu qu'on le croit communément. Sur la mer du Sud, l'Empire ne commençoit qu'à Nicaragua, & se terminoit à Acapulco: encore une partie des côtes qui baigne cet océan n'avoit-elle jamais été subjuguée. Sur la mer du Nord, rien presque ne le coupoit depuis la rivière de Tabasco jusqu'à celle de Panuco: mais dans l'intérieur des terres, Tlascalala, Tepeaca, Mechoacan, Chiapa, quelques autres districts moins considérables, avoient conservé leur indépendance. La liberté leur fut ravie en moins d'une année, par le conquérant auquel il suffisoit d'envoyer dix, quinze, vingt chevaux pour n'éprouver aucune résistance; & avant la fin de 1252, les Provinces qui avoient repoussé les loix des Mexicains, & rendu la communication de leurs possessions difficile ou impraticable, firent toutes partie de la domination Espagnole. Avec le temps, elle reçut encore des

accroissements immenses du côté du Nord. Ils auroient même été plus considérables, sur-tout plus utiles, sans les barbaries incroyables qui les accompagnoient ou qui les suivoient.

A peine les Castillans se virent-ils les maîtres du Mexique, qu'ils s'en partagerent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avoit défrichées, qu'ils le condamnerent à des travaux que sa constitution physique, que ses habitudes ne comportoient pas. Cette oppression générale excita de grands soulèvements. Il n'y eut point de concert, il n'y eut point de chef, il n'y eut point de plan, & ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un conquérant irrité, le fer & la flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'Empire à l'autre, & laissa par-tout des traces d'une vengeance éclatante dont les détails feroient frémir les ames les plus sanguinaires. Il y eut une barbare émulation entre l'officier & le soldat, à qui immoleroit le plus de victimes; & le Général lui-même surpassa peut-être en férocité ses troupes & ses lieutenants.

Cependant Cortès ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvoit promettre. Il commençoit à entrer dans la politique de la Cour de Madrid, de ne pas laisser à ceux de ses sujets qui s'étoient signalés par quelque importante découverte, le temps de s'affermir dans leur domination, dans la crainte bien ou mal fondée qu'ils ne songeassent à se rendre indépendants de la couronne. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce système, du moins en fut-il une des premières victimes. On diminoit chaque jour les pouvoirs illimités dont il avoit joui d'abord; & avec le temps

on les réduisit à si peu de chose ; qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnoient les plus grands dégoûts.

Cet Espagnol fut despote & cruel. Ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent : mais ses vices sont de son temps ou de sa nation, & ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens. Donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs, une autre religion. Mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xerxès. Comptez-le parmi les Spartiates qui se présenterent au détroit des Thermopiles, ou supposez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes, & Cortès fera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César, né dans le quinzième siècle & Général au Mexique, eût été plus méchant que Cortès. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues, & qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il seroit bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui connoît la contrée, & qui dispose à son gré des moyens, de l'espace & du temps.

XIII.  
 Troubles  
 extérieurs  
 ou inté-  
 rieurs qui  
 ont agité le  
 Mexique,  
 depuis qu'il  
 est devenu  
 une posses-  
 sion Espa-  
 gnole.

Depuis que le Mexique eut subi le joug des Castillans, cette vaste contrée ne fut plus exposée à l'invasion. Aucun ennemi voisin ou éloigné ne ravagea ses provinces. La paix dont elle jouissoit ne fut extérieurement troublée que par des pirates. Dans la mer du Sud, les entreprises de ces brigands se bornerent à la prise d'un petit nombre de vaisseaux : mais au Nord, ils pillèrent une fois Campeche, deux fois Vera-Cruz, & souvent ils porterent

la désolation sur des côtes moins connues, moins riches & moins défendues.

Pendant que la navigation & les rivages de cette opulente région font en proie aux corsaires & aux escadres des nations révoltées de l'ambition de l'Espagne, ou seulement jalouses de sa supériorité, les Chichemecas troublent l'intérieur de l'Empire. C'étoient, si l'on en croit Herrera & Torquemada, les peuples qui occupoient les meilleures plaines de la contrée avant l'arrivée des Mexicains. Pour éviter les fers que leur préparoit le conquérant, ils se réfugièrent dans des cavernes & dans des montagnes où s'accrut leur férocité naturelle, & où ils menèrent une vie entièrement animale. La nouvelle révolution qui venoit de changer l'état de leur ancienne patrie ne les disposa pas à des mœurs plus douces; & ce qu'ils virent ou qu'ils apprirent du caractère Espagnol, leur inspira une haine implacable contre une nation si fière & si oppressive. Cette passion, toujours terrible dans des sauvages, se manifesta par les ravages qu'ils portèrent dans tous les établissements qu'on formoit à leur voisinage, par les cruautés qu'ils exerçoient sur ceux qui entreprenoient d'y ouvrir des mines. Inutilement, pour les contenir ou les réprimer, il fut établi des forts & des garnisons sur la frontière, leur rage ne discontinua pas jusqu'en 1592. A cette époque, le Capitaine Caldena leur persuada de mettre fin aux hostilités. Dans la vue de rendre durables ces sentimens pacifiques, le gouvernement leur fit bâtir des habitations, les rassembla dans plusieurs bourgades, & envoya au milieu d'eux quatre cents familles Tlascalteques, dont l'emploi devoit être de former à quelques arts, à quelques cultures, un peuple qui jusqu'alors n'avoit été couvert que de peaux, n'avoit vécu que de chasse ou des productions spontanées

de la nature. Ces mesures, quoique sages, ne réussirent que tard. Les Chichemecas se refusèrent longtemps à l'instruction qu'on avoit entrepris de leur donner, repoussèrent même toute liaison avec des instituteurs bienfaisants & Américains. Ce ne fut qu'en 1608 que l'Espagne fut déchargée du soin de les habiller & de les nourrir.

Dix-huit ans après, Mexico voit se heurter avec le plus grand éclat la puissance civile & la puissance ecclésiastique. Un homme, convaincu de mille crimes, cherche au pied des autels l'impunité de tous ses forfaits. Le Vice-Roi Gelves l'en fait arracher. Cet acte d'une justice nécessaire passe pour un attentat contre la Divinité même. La foudre de l'excommunication est lancée. Le peuple se soulève. Le Clergé séculier & régulier prend les armes. On brûle le palais du Commandant; on enfonce le poignard dans le sein de ses gardes, de ses amis, de ses partisans; lui-même il est mis aux fers, & embarqué pour l'Europe avec soixante-dix Gentilshommes qui n'ont pas craint d'embrasser ses intérêts. L'Archevêque, auteur de tant de calamités, & dont la vengeance n'est pas encore assouvie, suit sa victime avec le desir & l'espoir de l'immoler. Après avoir quelque temps balancé, la Cour se décide enfin pour le fanatisme. Le défenseur des droits du trône & de l'ordre est condamné à un oubli entier, & son successeur autorisé à consacrer solennellement toutes les entreprises de la superstition, & plus particulièrement la superstition des asyles.

Le mot asyle, pris dans toute son étendue, pourroit signifier tout lieu, tout privilege, toute distinction qui garantit un coupable de l'exercice impartial de la justice. Car qu'est-ce qu'un titre qui affoiblit ou suspend l'autorité de la loi? un asyle.

Qu'est-ce que la prison qui dérobe le criminel à la prison commune de tous les malfaiteurs? un asyle. Qu'est-ce qu'une retraite où le créancier ne peut aller saisir le débiteur frauduleux? un asyle. Qu'est-ce que l'enceinte où l'on peut exercer sans titre toutes les fonctions de la société, & cela dans une contrée où le reste des citoyens n'en obtient le droit qu'à prix d'argent? un asyle. Qu'est-ce qu'un tribunal auquel on peut appeller d'une sentence définitive prononcée par un autre tribunal censé le dernier de la loi? un asyle. Qu'est-ce qu'un privilege exclusif, pour quelque motif qu'il ait été sollicité & obtenu? un asyle. Dans un Empire où les citoyens partageant inégalement les avantages de la société, n'en partageant pas les fardeaux proportionnellement à ces avantages, qu'est-ce que les diverses distinctions qui soulagent les uns aux dépens des autres? des asyles.

On connoît l'asyle du tyran, l'asyle du prêtre, l'asyle du ministre, l'asyle du noble, l'asyle du traitant, l'asyle du commerçant. Je nommerois presque toutes les conditions de la société. Quelle est en effet celle qui n'a pas un abri en faveur d'un certain nombre de malversations qu'elle peut commettre avec impunité?

Cependant les plus dangereux des asyles ne sont pas ceux où l'on se fauve, mais ceux que l'on porte avec soi, qui suivent le coupable, & qui l'entourent, qui lui servent de bouclier, & qui forment, entre lui & moi, une enceinte au centre de laquelle il est placé, & d'où il peut m'insulter sans que le châtiment puisse l'atteindre. Tels sont l'habit & le caractère ecclésiastiques. L'un & l'autre étoient autrefois une sorte d'asyle où l'impunité des forfaits les plus criants étoit presque assurée. Ce privilege est-il bien éteint. J'ai vu souvent conduire

des Moines & des Prêtres dans les prisons : mais je n'en ai presque jamais vu sortir pour aller au lieu public des exécutions.

Eh quoi ! parce qu'un homme, par son état, est obligé à des mœurs plus saintes, il obtiendra des ménagements, une commisération qu'on refusera au coupable qui n'est pas lié par la même obligation !... Mais le respect dû à ses fonctions, à son vêtement, à son caractère ?... Mais la justice dûe également & sans distinction à tous les citoyens !... Si le glaive de la loi ne se promène pas indifféremment par-tout ; s'il vacille ; s'il s'éleve ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre dans son passage, la société est mal ordonnée. Alors il existe, sous un autre nom, sous une autre forme, un privilège détestable, un abri interdit aux uns, & réservé aux autres.

Mais ces asyles, quoique généralement contraires à la prospérité des sociétés, ne fixeront pas ici notre attention. Il s'agira uniquement de ceux qu'ont offert, qu'offrent encore aujourd'hui les temples dans plusieurs parties du globe.

Ces refuges furent connus des anciens. Dans la Grèce encore à demi-barbares, on pensa que la tyrannie ne pouvoit être refrénée que par la religion. Les statues d'Hercule, de Thésée, de Pirithoüs parurent propres à inspirer de la terreur aux scélérats, lorsqu'ils n'eurent plus à redouter leurs mafues. Mais aussi-tôt que l'asyle institué en faveur de l'innocence ne servit plus qu'au salut du coupable, aux intérêts & à la vanité des conservateurs du privilège, ces retraites furent abolies.

D'autres peuples, à l'imitation des Grecs, établirent des asyles. Mais le citoyen ne se jettoit dans le sein des dieux que pour se soustraire à la main armée qui le poursuivoit. Là il invoquoit la loi ; il appelloit

appelloit le peuple à son secours. Ses concitoyens accouroient. Le Magistrat approchoit. Il étoit interrogé. S'il avoit abusé de l'asyle, il étoit doublement puni. Il recevoit le châtiment & du forfait qu'il avoit commis, & de la profanation du lieu où il s'étoit sauvé.

Romulus voulut peupler sa ville, & il en fit un asyle. Quelques temples devinrent des asyles sous la république. Après la mort de César, les Triumvirs voulurent que sa chapelle fût un asyle. Dans les siècles suivants, la bassesse des peuples érigea souvent les statues des tyrans en asyles. C'est de-là que l'esclave insultoit son maître. C'est de-là que le persécuteur du repos public soulevoit la canaille contre les gens de bien.

Cette horrible institution de la barbarie & du paganisme causoit des maux inexprimables, lorsque le christianisme, monté sur le trône de l'Empire, ne rougit pas de l'adopter & même de l'étendre. Bientôt les suites de cette politique ecclésiastique se firent cruellement sentir. Les loix perdirent leur autorité. L'ordre social étoit interverti. Alors le Magistrat attaqua les asyles avec courage : le Prêtre les défendit avec opiniâtreté. Ce fut durant plusieurs siècles, une guerre vive & pleine d'animosité. Le parti qui prévaloit sous un regne ferme, succomboit sous un Prince superstitieux. Quelquefois cet asyle étoit général, & quelquefois il étoit restreint. Anéanti dans un temps, réintégré dans un autre.

Ce qui doit surprendre dans une institution si visiblement contraire à l'équité naturelle, à la loi civile, à la sainteté de la religion, à l'esprit de l'évangile, au bon ordre de la société, c'est sa durée ; c'est la diversité des édits des Empereurs, la contradiction des canons, l'entêtement de plusieurs

Evêques; c'est sur-tout l'extravagance des juriconsultes, sur l'étendue de l'asyle selon le titre des églises. Si c'est une grande église, l'asyle aura tant de pieds de franchise hors de son enceinte; si c'est une moindre église, la franchise de l'enceinte sera moins étendue, moins encore si c'est une chapelle; la même, que l'église soit consacrée ou ne le soit pas.

Il est bien étrange que, dans une longue suite de générations, pas un Monarque, pas un Ecclésiastique, pas un Magistrat, pas un seul homme n'ait rappelé à ses contemporains les beaux jours du christianisme. Autrefois, auroit-il pu leur dire, autrefois le pécheur étoit arrêté pendant des années à la porte du temple où il expioit sa faute exposé aux injures de l'air, en présence de tous les fideles, de tous les citoyens. L'entrée de l'église ne lui étoit accordée que pas à pas. Il n'approchoit du sanctuaire qu'à mesure que sa pénitence s'avançoit. Et aujourd'hui un scélérat, un concussionnaire, un voleur, un assassin couvert de sang ne trouve pas seulement les portes de nos temples ouvertes, il y trouve encore protection, impunité, aliment & sécurité.

Mais si l'assassin avoit plongé le poignard dans le sein d'un citoyen sur les marches même de l'autel, que feriez-vous? Le lieu de la scene sanglante deviendra-t-il son asyle? Voilà certes un privilege bien commode pour les scélérats. Pourquoi tueront-ils dans les rues, dans les maisons, sur les grands chemins où ils peuvent être saisis? Que ne tuent-ils dans les églises? Jamais il n'y eut un exemple plus révoltant du mépris des loix & de l'ambition ecclésiastique que cette immunité des temples. Il étoit réservé à la superstition de rendre dans ce monde l'Etre suprême protecteur des mêmes crimes qu'il punit dans une autre vie par des peines éternelles.

On doit espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remède.

Cette heureuse révolution arrivera plus tard ailleurs qu'au Mexique, où les peuples sont plongés dans une ignorance plus profonde encore que dans les autres régions soumises à la Castille. En 1632, les éléments conjurés engloutirent une des plus riches flottes qui fussent jamais sorties de cette opulente partie du Nouveau-Monde. Le désespoir fut universel dans les deux hémisphères. Chez un peuple plongé dans la superstition, tous les événements sont miraculeux, & le courroux du ciel fut généralement regardé comme la cause unique d'un grand désastre, que l'inexpérience du pilote & d'autres causes tout aussi naturelles pouvoient fort bien avoir amené. Un *auto-da-fé* parut le plus sûr moyen de recouvrer les bontés divines; & trente-huit malheureux périrent dans les flammes, victimes d'un aveuglement si déplorable.

Il me semble que j'assiste à cette horrible expiation. Je la vois, je m'écrie : » Monstres exécra-  
» bles, arrêtez. Quelle liaison y a-t-il entre le mal-  
» heur que vous avez éprouvé, & le crime imagi-  
» naire ou réel de ceux que vous détenez dans  
» vos prisons ? S'ils ont des opinions qui les ren-  
» dent odieux aux yeux de l'Eternel, c'est à lui  
» à lancer la foudre sur leurs têtes ? Il les a souf-  
» ferts pendant un grand nombre d'années : il les  
» souffre, & vous les tourmentez. Quand il auroit  
» à les condamner à des peines sans fin au jour  
» terrible de sa vengeance, est-ce à vous d'accé-  
» lérer leurs supplices ? Pourquoi leur ravir le  
» moment d'une résipiscence qui les attend peut-  
» être dans la caducité, dans le danger, dans la  
» maladie ? Mais, infâmes que vous êtes, prêtres  
» dissolus, moines impudiques, vos crimes ne

» suffisoient-ils pas pour exciter le courroux du  
 » ciel ? Corrigez-vous , prosternez-vous aux pieds  
 » des autels ; couvrez-vous de sacs & de cendres ;  
 » implorez la miséricorde d'en-haut , au-lieu de  
 » traîner sur un bûcher des innocents dont la mort ,  
 » loin d'effacer vos forfaits , en accroîtra le nom-  
 » bre de trente-huit autres qui ne vous feront  
 » jamais remis. Pour appaiser Dieu , vous brûlez  
 » des hommes ! Etes-vous des adorateurs de Mo-  
 » loch ? ” Mais ils ne m'entendent pas ; & les mal-  
 » heureuses victimes de leur superstitieuse barbarie  
 ont été précipitées dans les flammes.

Une calamité d'un autre genre affligea peu après le nouveau Mexique , limitrophe & dépendant de l'ancien. Cette vaste contrée , située pour la plus grande partie dans la Zone tempérée , fut assez long-temps inconnue aux dévastateurs de l'Amérique. Le missionnaire Roys y pénétra le premier en 1580. Il fut bientôt suivi par le capitaine Espajo , & enfin par Jean d'Onâte , qui , par une suite de travaux commencés en 1599 , & terminés en 1611 , parvint à ouvrir des mines , à multiplier les troupeaux & les subsistances , à établir solidement la domination Espagnole. Des troubles civils dérangent , en 1652 , l'ordre qu'il a établi. Dans le cours de ces animosités , le Commandant Rosas est assassiné , & ceux de ses amis qui tentent de venger sa mort , périssent après lui. Les atrocités continuent jusqu'à l'arrivée tardive de Pagnalosse. Ce chef intrépide & sévère , avoit presque étouffé la rébellion , lorsque , dans l'accès d'une juste indignation , il donne un soufflet à un moine turbulent qui lui parloit avec insolence , qui osoit même le menacer. Aussi-tôt les Cordeliers , maîtres du pays , l'arrêtent. Il est excommunié , livré à l'inquisition , & condamné à des amendes considérables. Inutile-

ment, il presse la Cour de venger l'autorité royale violée en sa personne, le crédit de ses ennemis l'emporte sur ses sollicitations. Leur rage & leur influence lui font même craindre un sort plus funeste; & pour se dérober à leurs poignards, pour se soustraire à leurs intrigues, il se réfugie en Angleterre, abandonnant les rênes du gouvernement à qui voudra ou pourra s'en saisir. Cette retraite plonge encore la Province dans de nouveaux malheurs; & ce n'est qu'après dix ans d'anarchie & de carnage, que tout rentre enfin dans l'ordre & la soumission.

Est-il rien de plus absurde que cette autorité des moines en Amérique? Ils y sont sans lumières & sans mœurs; leur indépendance y foule aux pieds leurs constitutions & leurs vœux; leur conduite est scandaleuse; leurs maisons sont autant de mauvais lieux, & leurs tribunaux de pénitence autant de boutiques de commerce. C'est-là que, pour une pièce d'argent, ils tranquillisent la conscience du scélérat; c'est-là qu'ils insinuent la corruption au fond des âmes innocentes, & qu'ils entraînent les femmes & les filles dans la débauche; ce sont autant de simoniaques qui trafiquent publiquement des choses saintes. Le christianisme qu'ils enseignent est fouillé de toutes sortes d'absurdités. Captateurs d'héritages, ils trompent, ils volent, ils se parjurent. Ils avilissent les Magistrats; ils les croisent dans leurs opérations. Il n'y a point de forfaits qu'ils ne puissent commettre impunément. Ils inspirent aux peuples l'esprit de la révolte. Ce sont autant de fauteurs de la superstition, la cause de tous les troubles qui ont agité ces contrées lointaines. Tant qu'ils y subsisteront, ils y entretiendront l'anarchie, par la confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils ont obtenue des peuples, & par la pusillanimité qu'ils ont inspirée aux

dépositaires de l'autorité dont ils disposent par leurs intrigues. De quelle si grande utilité font-ils donc ? Seroient-ils délateurs ? Une sage administration n'a pas besoin de ce moyen. Les ménageroit-on comme un contrepoids à la puissance des Vice-Rois ! C'est une terreur panique. Seroient-ils tributaires des grands ! C'est un vice qu'il faut faire cesser. Sous quelque face qu'on considère les choses, les moines font des misérables qui scandalisent & qui fatiguent trop le Mexique pour les y laisser subsister plus long-temps.

La soumission, l'ordre y furent de nouveau & plus généralement troublés en 1693, par une loi qui interdisoit aux Indiens l'usage des liqueurs fortes. La défense ne pouvoit pas avoir pour objet celles de l'Europe, d'un prix nécessairement trop haut, pour que des hommes constamment opprimés, constamment dépouillés, en fissent jamais usage. C'étoit uniquement du pulque que le gouvernement cherchoit à les détacher.

On tire cette boisson d'une plante connue au Mexique sous le nom de maguey, & semblable à un aloës pour la forme. Ses feuilles rassemblées autour du collet de la racine, sont épaisses, charnues, presque droites, longues de plusieurs pieds, creusées en gouttieres, épineuses sur le dos, & terminées par une pointe très-acérée. La tige qui sort du milieu de cette touffe s'éleve deux fois plus haut, & porte à son sommet ramifié des fleurs jaunâtres. Leur calice à six divisions est chargé d'autant d'étamines. Il adhère par le bas au pistil qui devient avec lui une capsule à trois loges remplie de semences. Le maguey croît par-tout dans le Mexique, & se multiplie facilement de bouture. On en fait des haies. Ses diverses parties ont chacune leur utilité. Les racines sont employées pour faire des cordes ;

les tiges donnent du bois ; les pointes des feuilles fervent de clous ou d'aiguilles ; les feuilles elles-mêmes font bonnes pour couvrir les toits ; on les fait auffi rouir , & l'on en retire un fil propre à fabriquer divers tiffus.

Mais le produit le plus estimé du maguey est une eau douce & transparente qui se ramasse dans un trou creusé avec un instrument dans le milieu de la touffe , après qu'on en a arraché les bourgeons & les feuilles intérieures. Tous les jours , ce trou profond de trois ou quatre pouces se remplit , tous les jours on le vuide ; & cette abondance dure une année entière , quelquefois même dix-huit mois. Cette liqueur épaissie forme un véritable sucre : mais mêlée avec de l'eau de fontaine & déposée dans de grands vases , elle acquiert au bout de quatre ou cinq jours de fermentation , le piquant & presque le goût du cidre. Si l'on y ajoute des écorces d'orange & de citron , elle devient enivrante. Cette propriété la rend plus agréable aux Mexicains , qui , ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté , cherchent à s'étourdir sur l'humiliation de leur servitude. Aussi est-ce vers les maisons où l'on distribue le pulque que sont continuellement tournés les regards de tous les Indiens. Ils y passent les jours , les semaines ; ils y laissent la subsistance de leur famille , très-souvent le peu qu'ils ont de vêtements.

Le Ministère Espagnol , averti de ces excès , en voulut arrêter le cours. Le remede fut mal choisi. Au-lieu de ramener les peuples aux bonnes mœurs par des soins paternels , par le moyen si efficace de l'enseignement , on eut recours à la funeste voie des interdictions. Les esprits s'échauffèrent , les séditions se multiplièrent , les actes de violence se répétèrent d'une extrémité de l'Empire à l'autre. Il fallut céder. Le gouvernement retira ses actes pro-

hibitifs ; mais il voulut que l'argent le dédommageât du sacrifice qu'il faisoit de son autorité. Le pulque fut assujetti à des impositions qui rendent annuellement au fisc onze ou douze cents mille livres.

Une nouvelle scene, d'un genre plus particulier, s'ouvrit vingt-cinq ou trente ans plus tard au Mexique. Dans cette importante possession, la police étoit négligée au point qu'une nombreuse bande de voleurs parvint à s'emparer de toutes les routes. Sans un passe-port d'un des chefs de ces bandits, aucun citoyen n'osoit sortir de son domicile. Soit indifférence, soit foiblesse, soit corruption, le magistrat ne prenoit aucune mesure pour faire cesser une si grande calamité. Enfin, la Cour de Madrid, réveillée par les cris de tout un peuple, chargea Velasquès du salut public. Cet homme juste, ferme, sévère, indépendant des tribunaux & du Vice-Roi, réussit enfin à rétablir l'ordre, & à lui donner des fondemens qui depuis n'ont pas été ébranlés.

Une guerre entreprise contre les peuples de Cinaloa, de Sonora, de la nouvelle-Navarre, à été le dernier événement remarquable qui ait agité l'Empire. Ces Provinces, situées entre l'ancien & le nouveau Mexique, ne faisoient point partie des Etats de Montezuma. Ce ne fut qu'en 1540, que les dévastateurs du Nouveau-Monde y pénétrèrent sous les ordres de Vasquès Coronado. Ils y trouverent de petites nations qui vivoient de pêche sur les bords de l'Océan, de chasse dans l'intérieur des terres, & qui, quand ces moyens de subsistance leur manquoient, n'avoient de ressource que les productions spontanées de la nature. Dans cette région, on ne connoissoit ni vêtements, ni cabanes. Des branches d'arbre pour se garantir des ardeurs d'un soleil brûlant ; des roseaux liés les uns

aux autres pour se mettre à couvert des torrents de pluie : c'est tout ce que les habitants avoient imaginé contre l'inclémence des saisons. Durant les froids les plus rigoureux, ils dormoient à l'air libre, autour des feux qu'ils avoient allumés.

Ce pays, si pauvre en apparence, renfermoit des mines. Quelques Espagnols entreprirent de les exploiter. Elles se trouverent abondantes, & cependant leurs avides propriétaires ne s'enrichissoient pas. Comme on étoit réduit à tirer de la Vera-Cruz, à dos de mulet, par une route difficile & dangereuse de six à sept cents lieues, le vif-argent, les étoffes, la plupart des choses nécessaires pour la nourriture & pour les travaux, tous ces objets avoient à leur terme une valeur si considérable, que l'entreprise la plus heureuse rendoit à peine de quoi les payer.

Il falloit tout abandonner, ou faire d'autres arrangements. On s'arrêta au dernier parti. Le Jésuite Ferdinand Confang fut chargé, en 1746, de reconnoître le golfe de la Californie, qui borde ces vastes contrées. Après cette navigation, conduite avec intelligence, la Cour de Madrid connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a formés, les lieux sablonneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivières qui, par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y établir des peuplades. Rien, à l'avenir, ne devoit empêcher que les navires, partis d'Acapulco, n'entraissent dans la mer Vermeille, ne portassent facilement dans les provinces limitrophes des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, & n'en revinssent chargés de métaux.

Cependant c'étoit un préliminaire indispensable

de gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou de les subjuguier par la force des armes. Mais comment se concilier des hommes dont on vouloit faire des bêtes de somme, ou qui devoient être enterrés vivants dans les entrailles de la terre ? Aussi le gouvernement se décida-t-il pour la violence. La guerre ne fut différée que par l'impossibilité où étoit un fisc obéré d'en faire la dépense. On trouva enfin, en 1768, un crédit de douze cents mille livres, & les hostilités commencèrent. Quelques hordes de sauvages se soumirent après une légère résistance. Il n'en fut pas ainsi des Apaches, la plus belliqueuse de ces nations, la plus passionnée pour l'indépendance. On les poursuivit sans relâche pendant trois ans, avec le projet de les exterminer. Grand Dieu, exterminer des hommes ! Parleroit-on autrement des loups ? Les exterminer, & pourquoi ? Parce qu'ils avoient l'ame fiere, parce qu'ils sentoient le droit naturel qu'ils avoient à la liberté, parce qu'ils ne vouloient pas être esclaves. Et nous sommes des peuples civilisés, & nous sommes chrétiens ?

L'éloignement où étoient les anciennes & les nouvelles conquêtes du centre de l'autorité, fit juger qu'elles languiroient jusqu'à ce qu'on leur eût accordé une administration indépendante. On leur donna donc un Commandant particulier, qui, avec un titre moins imposant que celui du vice-Roi de la Nouvelle - Espagne, jouit des mêmes prérogatives.

XIV.  
Qu'est devenu le Mexique sous les loix de l'Espagne.

Il faut voir maintenant à quel degré de prospérité s'est élevé le Mexique, malgré les énormes pertes que des ennemis étrangers lui ont fait essuyer, malgré les troubles domestiques qui lui ont si souvent déchiré le sein.

La grande Cordiliere, après avoir traversé toute

l'Amérique méridionale, s'abaisse & se retrécit dans l'isthme de Panama; suit dans la même forme les provinces de Costa-Ricca, de Nicaragua, de Guatimala; s'élargit, s'élève de nouveau dans le reste du Mexique, mais sans approcher jamais de la hauteur prodigieuse qu'elle a dans le Pérou. Ce changement est sur-tout remarquable vers la mer du Sud. Les rives y sont très-profondes, & n'offrent un fond que fort près de terre, tandis que dans la mer du Nord on le trouve à une très-grande distance du continent. Aussi les rades sont-elles aussi bonnes, aussi multipliées dans la première de ces mers, qu'elles sont rares & mauvaises dans l'autre.

Le climat d'une région située presque entièrement dans la Zone-Torride, est alternativement humide & chaud. Ces variations sont plus sensibles & plus communes dans les contrées basses, marécageuses, remplies de forêts & incultes de l'Est, que dans les parties de l'Empire qu'une nature bienfaisante a traitées plus favorablement.

La qualité du sol est aussi très-différente. Il est quelquefois ingrat, quelquefois fertile, selon qu'il est montueux, uni ou submergé.

Les Espagnols ne se virent pas plutôt les maîtres de cette riche & vaste région, qu'ils s'empresèrent d'y édifier des villes dans les lieux qui leur paroissent les plus favorables au maintien de leur autorité, dans ceux qui leur promettoient de plus grands avantages de leur conquête. Ceux des Européens qui vouloient s'y fixer obtenoient une possession assez étendue; mais ils étoient réduits à chercher des cultivateurs que la loi ne leur donnoit pas.

Un autre ordre de choses s'observoit dans les campagnes. Elles étoient la plupart distribuées aux

conquérants pour prix de leur sang ou de leurs services. L'étendue de ces domaines, qui n'étoient accordé que pour deux ou trois générations, étoit proportionnée au grade & à la faveur. On y attacha, comme serfs, un nombre plus ou moins grand de Mexicains. Cortès en eut vingt-trois mille dans les provinces de Mexico, de Tlascala, de Machoacan & de Oaxaca, avec cette distinction qu'ils devoient être l'apanage de sa famille à perpétuité. Il faut que l'oppression ait été moindre dans ces possessions héréditaires que dans le reste de l'Empire, puisqu'en 1746, on y comptoit encore quinze mille neuf cents quarante Indiens, dix-huit cents Espagnols, métis ou mulâtres, & seize cents esclaves noirs.

Le pays n'avoit aucun des animaux nécessaires pour la subsistance de ses nouveaux habitants, pour le labourage & pour les autres besoins inséparables d'une société un peu compliquée. On les fit venir des isles déjà soumises à la Castille, qui elles-mêmes les avoient naguere reçus de notre hémisphère. Ils propagerent avec une incroyable célérité. Tous dégénérèrent; & comment, affoiblis par le trajet des mers, privés de leur nourriture originaire, livrés à des mains incapables de les élever & de les soigner: comment n'auroient-ils pas souffert des altérations sensibles? La plus marquée fut celle qu'éprouva la brebis. Mendoza fit venir des béliers d'Espagne pour renouveler des races abâtardies; & depuis cette époque, les toisons se trouverent de qualité suffisante pour servir d'aliment à plusieurs manufactures assez importantes.

La multiplication des troupeaux amena une grande augmentation dans les cultures. Au maïs, qui avoit toujours fait la principale nourriture des Mexicains, on associa les grains de nos contrées.

Dans l'origine, ils ne réussirent pas. Leurs semences jettées au hasard dans des ronces, ne donnerent d'abord que des herbes épaisses & stériles. Une végétation trop rapide & trop vigoureuse ne leur laissoit pas le temps de mûrir, ni même de se former : mais cette surabondance de sucs diminua peu à-peu, & l'on vit enfin prospérer la plupart de nos grains, de nos légumes & de nos fruits. Si la vigne & l'olivier ne furent pas naturalisés dans cette partie du Nouveau-Monde, ce fut le gouvernement qui l'empêcha, dans la vue de laisser des débouchés aux productions de la métropole. Peut-être le sol & le climat auroient-ils eux-mêmes repoussé ces précieuses plantes. Du moins est-on autorisé à le penser quand on voit que les essais, que vers 1706 il fut permis aux Jésuites & aux héritiers de Cortès de tenter, ne furent pas heureux, & que les expériences qu'on a tentées depuis, ne l'ont pas été beaucoup davantage.

Le coton, le tabac, le cacao, le sucre, quelques autres productions réussirent généralement : mais faute de bras ou d'activité, ces objets furent concentrés dans une circulation intérieure. Il n'y a que le jalap, la vanille, l'indigo, & la cochenille qui entrent dans le commerce de la nouvelle-Espagne avec les autres nations.

Le jalap est un des purgatifs les plus employés dans la médecine. Il tire son nom de la ville de Xalapa, aux environs de laquelle il croît abondamment. Sa racine, la seule partie qui soit d'usage, est tubéreuse, grosse, allongée en forme de navet, blanche à l'intérieur & remplie d'un suc laiteux. La plante qu'elle produit a été long-temps inconnue. On fait maintenant que c'est un liseron semblable pour le port à celui de nos haies. Sa tige est grimpante, anguleuse, légèrement velue. Ses feuilles

XV.  
De la culture du jalap.

disposées alternativement sont assez grandes, veloutées en-dessus, ridées en-dessous, marquées de sept nervures, quelquefois entières en cœur, quelquefois partagées en plusieurs lobes plus ou moins distincts. Les fleurs qui naissent par bouquets le long de la tige, ont un calice glanduleux à sa base, divisé profondément en cinq parties, & accompagné de deux feuilles florales. La corolle grande, conformée en cloche, blanchâtre en-dehors, d'un pourpre foncé à l'intérieur, supporte cinq étamines blanches de longueur inégale. Le germen placé dans le milieu, & surmonté d'un seul style, devient, en mûrissant, une capsule ronde, renfermant dans une seule loge quatre semences rouffes & très-velues.

Cette plante se trouve non-seulement dans le voisinage de Xalapa, mais encore sur les sables de la Vera-Crux. On la cultive facilement. Le poids des racines est depuis douze jusqu'à vingt livres. On les coupe par tranches pour les faire sécher, Elles acquierent alors une couleur brune, un œil résineux. Leur goût est un peu âcre & cause des nausées. Le meilleur jalap est compact, résineux, brun, difficile à rompre & inflammable. On ne le donne qu'à une dose très-petite, parce qu'il est très-actif, & purge violemment. Son extrait résineux fait par l'esprit-de-vin est employé aux mêmes usages, mais avec plus de précaution. L'Europe en consomme annuellement sept mille cinq cents quintaux qu'elle paye 972,000 livres.

XVI.  
De la culture de la vanille.

La vanille est une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les couvre presque entièrement, & s'éleve par leurs secours. Sa tige, de la grosseur du petit doigt, est verdâtre, charnue, presque cylindrique, noueuse par intervalle, & fermenteuse comme celle de la vigne. Chaque nœud est garni d'une feuille alterne, assez

épaisse, de forme ovale, longue de huit pouces & large de trois. Il pousse aussi des racines qui pénétrant l'écorce des arbres, en tirent une nourriture suffisante pour soutenir quelque temps la plante en vigueur, lorsque par accident le bas de la tige est endommagé ou même séparé de la racine principale. Cette tige, parvenue à une certaine hauteur, se ramifie, s'étend sur les côtés, & se couvre de bouquets de fleurs assez grandes, blanches en-dedans, verdâtres en-dehors. Cinq des divisions de leur calice sont longues, étroites & ondulées. La sixième, plus intérieure, présente la forme d'un cornet. Le pistil qu'elles couronnent supporte une seule étamine. Il devient, en mûrissant, un fruit charnu, composé comme une gouffe de sept à huit pouces de longueur, qui s'ouvre en trois valves chargées de menues semences.

Cette plante croît naturellement dans les terrains incultes, toujours humides, souvent inondés & couverts de grande arbres; d'où l'on peut inférer que ces terrains sont les plus propres à sa culture. Pour la multiplier, il suffit de piquer au pied des arbres quelques rameaux ou serments qui prennent racine & s'élevent en peu de temps. Quelques cultivateurs, pour préserver leurs plants de la pourriture, préfèrent de les attacher aux arbres même à un pied de terre. Ces plants ne tardent pas à pousser des filets, qui, descendant en ligne droite, vont s'enfoncer dans la terre, & y former des racines.

La récolte des gouffes commence vers la fin de Septembre, & dure environ trois mois. L'aromate qui leur est particulier ne s'acquiert que par la préparation. Elle consiste à enfiler plusieurs gouffes, à les tremper un moment dans une chaudière d'eau bouillante pour les blanchir. On les suspend ensuite

dans un lieu exposé à l'air libre & aux rayons du soleil. Il découle alors de leur extrémité une liqueur visqueuse, surabondante, dont on facilite la sortie par une pression légère, réitérée deux ou trois fois le jour. Pour retarder la dessiccation qui doit se faire lentement, on les enduit à plusieurs reprises d'huile, qui conserve leur mollesse & les préserve des insectes. On les entoure aussi d'un fil de coton pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent. Lorsqu'elles sont suffisamment desséchées, on les passe dans les mains ointes d'huile, & on les met dans un pot vernissé pour les conserver fraîchement.

Voilà tout ce qu'on fait sur la vanille particulièrement destinée à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, & des Espagnols aux autres peuples; & encore ces notions, tout-à-fait modernes, sont-elles dues à un naturaliste François. Il n'est pas possible que, malgré l'indifférence qu'ils ont montrée jusqu'ici pour l'histoire de la nature, les maîtres de cette partie du Nouveau-Monde n'ayent des connoissances plus approfondies. S'ils ne les ont pas communiquées, c'est sans doute qu'ils ont voulu se réserver exclusivement cette production, quoiqu'il n'en vienne annuellement en Europe que cinquante quintaux, & qu'elle n'y soit pas vendue au-dessus de 431,568 livres. Le temps de la révélation des lumières arrivera un jour, & alors la vanille fera aussi généralement connue que l'est maintenant l'indigo.

## XVII.

De la culture  
de l'in-  
digo.

L'indigotier est une plante droite & assez touffue. De sa racine s'éleve une tige ligneuse, cassante, haute de deux pieds, ramifiée dès son origine, blanche à l'intérieur, & couverte d'une écorce griffâtre. Les feuilles sont alternes, composées de plusieurs folioles, disposées sur deux rangs le long d'une

d'une côte commune, terminée par une foliole impaire, & garnie à sa base de deux petites membranes que l'on nomme stipules. A l'extrémité de chaque rameau se trouvent des épis de fleurs rougeâtres, papillionacées, assez petites, & composées de quantité de pétales. Les étamines au nombre de dix, & le pistil surmonté d'un seul style, sont disposés comme dans la plupart des fleurs légumineuses. Le pistil se change en une petite gousse arrondie, légèrement courbe, d'un pouce de longueur & d'une ligne & demie de largeur, remplie de semences cylindriques, luisantes & rembrunies.

Cette plante veut une terre légère, bien labourée, & qui ne soit jamais inondée. L'on préfère pour cette raison des lieux qui ont de la pente, parce que cette position préserve les champs du séjour des pluies qui flétriroient l'indigotier, & des inondations qui le couvriroient d'un limon nuisible. Les terrains bas & plats peuvent être encore employés pour cette culture, si l'on pratique des rigoles & des fossés pour l'écoulement des eaux, & si l'on a la précaution de ne planter qu'après la saison des pluies qui occasionnent souvent des débordements. On jette la graine dans de petites fosses faites avec la houe, de deux ou trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfère communément le printemps. L'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir; & les coupes continuent de six en six semaines, si le temps est un

peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans. Après ce terme, elle dégénère. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo : car il faut se représenter les arbres comme des siphons par lesquels la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide & végétative, des siphons où les vapeurs & les fucs s'attirant tour-à-tour, se mettent en équilibre. Ainsi, tandis que la sève de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air & les vapeurs, qui circulant par les fibres de l'arbre, redescendent dans la terre, & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en sève. C'est pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante, de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue plusieurs espèces d'indigo, mais on n'en cultive que deux. Le franc dont nous venons de parler, & le bâtard qui en diffère par sa tige beaucoup plus élevée, plus ligneuse & plus durable ; par ses folioles plus longues & plus étroites ; par ses gouffes plus courbes ; par ses semences noirâtres. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, il est communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'on le renouvelle moins souvent, qu'il est plus pesant, qu'il donne plus de feuilles, dont le produit est cependant moindre, à volume égal. On

trouve un plus grand nombre de terres propres au premier ; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidents dans le premier âge. Ils sont quelquefois brûlés par l'ardeur du soleil, ou étouffés sous une toile dont un ver, particulier à ces régions, les entoure. On en voit dont le pied seche & tombe par la piqure d'un autre ver fort commun, ou dont les feuilles qui sont leur prix sont dévorées en vingt-quatre heures par les chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchoient riches & se levoient ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*. C'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heure au plus tard, arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appelée la *batterie*. On nettoie aussi-tôt la *trempoire* afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve imprégnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait furnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdrait la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparée du sel. Si au contraire on continuoit de battre la teinture après

l'entière séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidents sont prévenus par une attention suivie aux moindres changements que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu, de temps en temps, avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des séaux pour donner le temps à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en-dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisième & dernière cuve, on la fait égoutter dans des sacs; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matière devenue plus épaisse, est mise dans des caissons, où elle acheve de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'employent pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempe. Les teinturiers ne sauroient faire le beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté, dans des temps modernes, en Amérique. Sa culture essayée successivement en différents endroits,

paroît fixée à la Caroline, à la Géorgie, à la Floride, à la Louysiane, à Saint-Domingue & au Mexique. Ce dernier, le plus recherché de tous, est connu sous le nom de Guatimala, parce qu'il croît sur le territoire de cette cité fameuse. On se l'y procure d'une manière qui mérite d'être remarquée.

Dans ces belles contrées où chaque propriété a quinze ou vingt lieues d'étendue, une portion de ce vaste espace est employée tous les ans à la culture de l'indigo. Pour l'obtenir, les travaux se réduisent à brûler les arbrustes qui couvrent les campagnes, à donner aux terres un seul labour fait avec négligence. Ces opérations ont lieu dans le mois de mars, saison où il ne pleut que très-rarement dans ce délicieux climat. Un homme à cheval jette ensuite la graine de cette plante de la même manière qu'on sème le bled en Europe. Personne ne s'occupe plus de cette riche production jusqu'à la récolte.

Il arrive de-là que l'indigo leve dans un endroit, & qu'il ne leve point dans d'autres; que celui qui est levé, est souvent étouffé par les plantes parasites dont des sarclages faits à propos l'auroient débarrassé. Aussi les Espagnols recueillent-ils moins d'indigo sur 3 ou 4 lieues de terrain que les nations rivales dans quelques arpents bien travaillés. Aussi leur indigo, quoique fort supérieur à tous les autres, n'a-t-il pas toute la perfection dont il seroit susceptible. L'Europe en reçoit annuellement six mille quintaux, qu'elle paye 7,626,960 livres.

Cette prospérité augmenteroit infailliblement, si la Cour de Madrid mettoit les naturels du pays en état de cultiver l'indigo pour leur propre compte. Cet intérêt personnel, substitué à un intérêt étranger, les rendroit plus actifs, plus intelligents; & il est vraisemblable que l'abondance & la bonté de

l'indigo du Mexique banniroient, avec le temps, celui des autres colonies de tous les marchés.

XVIII.  
De la culture  
de la co-  
chenille.

La cochenille, à laquelle nous devons nos belles couleurs de pourpre & d'écarlate, n'a existé jusqu'ici qu'au Mexique. J'avois avancé d'après les meilleurs auteurs, même Espagnols, que la nature de cette couleur étoit inconnue avant le commencement du siècle. En remontant aux originaux, j'ai trouvé qu'Acoſta, en 1530, & Herrera, en 1601, l'avoient aussi bien décrite que nos modernes naturalistes. Je me rétracte donc, & je suis bien fâché de ne m'être pas trompé plus souvent dans ce que j'ai écrit des Espagnols. Grace à l'ignorance des voyageurs, & à la légéreté avec laquelle ils considèrent les productions de la nature dans tous les regnes, son histoire se remplit de faussetés qui passent d'un ouvrage dans un autre, & que des auteurs qui se copient successivement, transmettent d'âge en âge. On n'examine guere ce qu'on croit bien savoir; & c'est ainsi qu'après avoir propagé les erreurs, les témoignages qui retardent l'observation en prolongent encore la durée. Un autre inconvénient, c'est que les philosophes perdent un temps précieux à élever des systêmes qui nous en imposent, jusqu'à ce que les prétendus faits qui leur servoient de base ayent été démentis.

La cochenille est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise. Les deux sexes y sont distincts, comme dans la plupart des autres animaux. La femelle, fixée sur un point de la plante presque au moment de sa naissance, y reste toujours attachée par une espece de trompe, & ne présente qu'une croûte presque hémisphérique qui recouvre toutes les autres parties. Cette enveloppe change deux fois en vingt-cinq jours, & est enduite d'une poussière blanche, grasse, impénétrable à l'eau. A ce

terme, qui est l'époque de la puberté, le mâle, beaucoup plus petit, & dont la forme est plus dégagée, sort d'un tuyau farineux, à l'aide d'ailes dont il est pourvu. Il voltige au-dessus des femelles immobiles & s'arrête sur chacune d'elles. La même femelle est ainsi visitée par plusieurs mâles qui périssent bientôt après la fécondation. Son volume augmente sensiblement jusqu'à ce qu'une goutte de liqueur, échappée de dessous elle, annonce la sortie prochaine des œufs qui sont en grand nombre. Les petits rompent leur enveloppe en naissant, & se répandent bientôt sur la plante pour choisir une place favorable & pour s'y fixer. Ils cherchent sur-tout à se mettre à l'abri du vent d'Est. Aussi l'arbrisseau sur lequel ils vivent, vu de ce côté-là, paroît-il tout verd, tandis qu'il est blanc du côté opposé sur lequel les insectes se sont portés de préférence.

Cet arbrisseau, connu sous le nom de nopal, de raquette & de figue d'Inde, a environ cinq pieds de haut. Sa tige est charnue, large, aplatie, veloutée, un peu âpre, couverte de houppes d'épine répandues symétriquement sur sa surface. Elle se ramifie beaucoup & se rétrécit, ainsi que ses rameaux, dans chacun de ses points de division: ce qui donne aux diverses portions de la plante, ainsi étranglée, la forme d'une feuille ovale, épaisse & épineuse. Cette plante n'a point d'autres feuilles. Ses fleurs, éparfes sur les jeunes tiges, sont composées d'un calice écailleux, qui supporte beaucoup de pétales & d'étamines. Le pistil, surmonté d'un seul style & caché dans le fond du calice, devient avec lui un fruit bon à manger, semblable à une figue, rempli de semences nichées dans une pulpe rougeâtre.

Il y a plusieurs especes de nopal. Ceux qui ont la tige lisse, les épines nombreuses & trop rappro-

chées, ne sont point propres à l'éducation de la cochenille. Elle ne réussit bien que sur celui qui a peu d'épines & une surface veloutée, propre à lui donner une assiette plus assurée. Il craint les vents, les pluies froides, & la trop grande humidité. La méthode de le recéper n'est pas avantageuse. On gagne plus à le replanter tous les six ans en mettant plusieurs portions des tiges dans des fosses assez profondes, disposées en quinconce ou en quarré, à six ou huit pieds de distance. Un terrain ainsi planté, connu sous le nom de nopalerie, n'a ordinairement qu'un ou deux arpents d'étendue, rarement trois. Chaque arpent produit jusqu'à deux quintaux de cochenille, & un homme suffit pour le cultiver. Il doit sarcler souvent, mais avec précaution, pour ne pas déranger l'insecte qui ne survit pas à son déplacement. Il détruira encore avec soin les animaux destructeurs, dont le plus redoutable est une chenille qui fait des traînées dans l'intérieur même de la plante, & attaque l'insecte en-dessous.

Dix-huit mois après la plantation, on couvre le nopal de cochenilles; mais pour les distribuer plus régulièrement sur toute la plante, & empêcher qu'elles ne se nuisent par leur rapprochement, on attache aux épines, de distance en distance, de petits nids faits avec la bourre de coco, ouverts du côté de l'Ouest, remplis de douze à quinze meres prêtes à pondre. Les petits qui en sortent s'attachent au nopal, & parviennent à leur plus grande consistance en deux mois, qui sont la durée de leur vie. On en fait alors la récolte qui se renouvelle tous les deux mois, depuis Octobre jusqu'en Mai. Elle peut être moins avantageuse s'il y a un mélange d'une autre cochenille de moindre prix, ou s'il y a abondance de mâles dont on fait peu de cas, parce qu'ils sont plus petits, & qu'ils tombent avant le

temps. Cette récolte doit précéder de quelques jours le moment de la ponte, soit pour prévenir la perte des œufs qui sont riches en couleur, soit pour empêcher les petits de se répandre sur une plante déjà épuisée, qui a besoin de quelques mois de repos. En commençant par le bas, on détache successivement les cochenilles avec un couteau, & on les fait tomber dans un bassin placé au-dessous, dont un des bords aplati s'applique exactement contre la plante, que l'on nettoie ensuite avec le même couteau ou avec un linge.

Immédiatement avant la saison des pluies, pour prévenir la destruction totale des cochenilles qui pourroit être occasionnée par l'intempérie de l'air, on coupe les branches de nopal chargées d'insectes encore jeunes. On les ferre dans les habitations, où elles conservent leur fraîcheur comme toutes les plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

La cochenille sylvestre, espèce différente de la cochenille fine ou mestèque dont on vient de parler, mais cultivée dans les mêmes lieux & sur la même plante, n'exige pas les mêmes soins & les mêmes précautions. Elle a la vie moins délicate, résiste mieux aux injures de l'air. Sa récolte est conséquemment moins variable pour le produit, & peut se faire toute l'année. Elle diffère de l'autre en ce qu'elle est plus petite, plus vorace, moins chargée en couleur, enveloppée d'un coton qu'elle étend à deux lignes autour d'elle. Elle se multiplie plus facilement, se répand plus loin & plus vite sans aucun secours étranger; de sorte qu'une nopalerie en est bientôt couverte.

Comme son produit est plus sûr, que son prix équivaloit aux deux tiers de celui de la mesteque, & qu'elle se propage sur toutes les especes de nopal, on peut la cultiver avec succès, mais séparément, parce que son voisinage affameroit l'autre qui seroit aussi étouffée sous son duvet. On retrouve cette espece au Pérou sur un nopal très-épineux qui y est fort commun.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux ; ce que les Espagnols appelle *rene grida*. La seconde est de les mettre au four, où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre ; ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin, la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs ; elles s'y brûlent souvent. On les appelle *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui est l'espece la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on la garde des siècles entiers avec toute sa vertu.

Cette riche production réussiroit vraisemblablement dans différentes parties du Mexique : mais jusqu'à nos jours, il n'y a eu guere que la province d'Oaxaca qui s'en soit sérieusement occupée. Les récoltes ont été plus abondantes sur un terrain aride, où le nopal se plaît, que sur un sol naturellement fécond ; elles ont éprouvé moins d'accidents dans les expositions agréablement tempérées que dans celles où le froid & le chaud se faisoient sentir davantage. Les Mexicains connoissoient la

cochenille avant la destruction de leur Empire. Ils s'en servoient pour peindre leurs maisons & pour teindre leur coton. On voit dans Herrera , que dès 1523 , le ministere ordonnoit à Cortès de la multiplier. Les conquérants repousserent ce travail comme ils méprisoient tous les autres , & il resta tout entier aux Indiens. Eux seuls s'y livrent encore , mais trop souvent avec les fonds avancés par les Espagnols , à des conditions plus ou moins usuraires. Le fruit de leur industrie est tout porté dans la capitale de la province , qui se nomme aussi Oaxaca.

Cette ville où l'on arrive par de beaux chemins , & où l'on jouit d'un printemps continuel , s'éleve au milieu d'une plaine spacieuse , couverte de jolis hameaux & bien cultivée. Ses rues sont larges , tirées au cordeau , & formées par des maisons un peu basses , mais agréablement bâties. Ses places , son aqueduc , ses édifices publics sont d'assez bon goût. Elle a quelques manufactures de soie & de coton. Les marchandises d'Asie & celles d'Europe y sont d'un usage général. Nous avons eu occasion de voir plusieurs voyageurs , que les circonstances avoient conduits à Oaxaca. Tous nous ont assuré que de tous les établissemens formés par les Espagnols dans le Nouveau-Monde , c'étoit celui où l'esprit de société avoit fait le plus de progrès. Tant d'avantages paroissoient une suite du commerce de la cochenille.

Indépendamment de ce que consomment l'Amérique & les Philippines , l'Europe reçoit tous les ans quatre mille quintaux de cochenille fine , deux cents quintaux de granille , cent quintaux de poussière de cochenille , & trois cents quintaux de cochenille sylvestre , qui , rendus dans ses ports , sont vendus 8,610,140 liv.

Cette riche production n'a crû jusqu'ici qu'au profit de l'Espagne. M. Thiery, botaniste François, bravant plus de dangers qu'on n'en sauroit imaginer, l'a enlevée à Oaxaca même, & l'a transplantée à Saint-Domingue, où il la cultive avec une persévérance digne de son premier courage. Ses premiers succès ont surpassé son attente, & tout porte à espérer que la suite répondra à de si heureux commencements. Puisse ce genre de culture, puissent les autres s'étendre plus loin encore & occuper de nouvelles nations. Eh! ne sommes-nous pas tous frères? enfants du même père ne sommes-nous pas appelé à une destinée commune? Faut-il que je traverse la prospérité de mon semblable, parce que la nature a placé une rivière ou une montagne entre lui & moi? Cette barrière m'autorise-t-elle à le haïr, à le persécuter? O combien cette prédilection exclusive pour des sociétés particulières, a coûté de calamités au globe; combien il lui en coûtera dans la suite, si la saine philosophie n'éclaire enfin des esprits trop long-temps égarés par des sentiments factices! Ma voix est trop foible, sans doute, pour dissiper le prestige. Mais il naîtra, n'en doutons point, il naîtra des écrivains, dont le raisonnement & l'éloquence persuaderont tôt au tard aux générations futures, que le genre-humain est plus que la patrie, ou plutôt que le bonheur de l'une est étroitement lié à la félicité de l'autre.

Aux grandes exportations dont on a parlé, il faut ajouter l'envoi que fait le Mexique de dix mille trois cents cinquante quinte aux de bois de campêche, qui produisent 112,428 livres; de trois cents dix quintaux de brésillet, qui produisent 4,266 livres; de quarante-sept quintaux de carmin, qui produisent 81,000 livres; de six quintaux d'é-

caille , qui produisent 24,300 livres ; de quarante-sept quintaux de rocou , qui produisent 21,600 liv. ; de trente quintaux de fause-pareille , qui produisent 4,147 livres ; de quarante quintaux de baume , qui produisent 45,920 livres ; de cinq quintaux de sang-de-dragon , qui produisent 1,620 liv.

Mais comme si la nature n'avoit pas fait assez pour l'Espagne , en lui accordant presque gratuitement tous les trésors de la terre que les autres nations ne doivent qu'aux travaux les plus rudes, elle lui a encore prodigué, sur-tout au Mexique, l'or & l'argent, qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.

Tel est sur nous l'empire de ces brillants & funestes métaux , qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique , du Pérou, du Potosi , ne nous font pas frissonner ; & nous sommes des hommes ! Aujourd'hui même , que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits , la regle invariable de nos jugements ; un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison , au milieu du bruit général de nos acclamations ? Quelle est donc cette sagesse dont notre siècle s'enorgueillit si fort ? Qu'est ce donc que cet or , qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang ? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations , un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions ?

## XIX.

De l'exploitation des mines.

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-temps qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissants sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particulière. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le second *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragments, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrasements, les inondations, les tremblements qui bouleversent sans interruption notre misérable planète. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies, & tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands ateliers toujours échauffés s'élevent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses & salines agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent & s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différents mouvements, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles for-

ment des métaux purs. Il n'en est pas de même si elles se font combinées avec des matieres étrangères.

La nature qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent les mines. Ce sont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croissent foiblement & jaunissent vite; où les arbres sont petits & tortueux; où l'humidité des rosées, des pluies, des neiges même ne se conserve pas; où s'élevent des exhalaisons sulphureuses & minérales; où les eaux sont chargées de sels vitrioliques; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes, pris solidairement, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans que le terrain renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abymes où la nature l'avoit renfermé. Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; soutenir les voûtes de ces galerie contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur chute les hommes avarés & audacieux qui les ont construites; creuser des canaux & des aqueducs; inventer des machines hydrauliques si étonnantes & si variées, & toutes les formes diverses de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail, & périr enfin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations,

de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfants.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matières étrangères qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matière pulvérisée avec du vif-argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu, on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fond du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais quand l'argent est combiné avec des substances étrangères, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le Nouveau-Monde. Aussi est-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois, trouveroient dans le minéral déjà exploité, plus de richesses que l'Espagnol n'en a déjà tirées. Ils élèveroient leur fortune sur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejeter comme insuffisantes pour payer les dépenses qu'elles exigeoient.

Avant l'arrivée des Castillans, les Mexicains n'avoient d'or que ce que les torrents en détachent des montagnes; ils avoient moins d'argent encore, parce que les hasards qui pouvoient en faire tom-  
ber

ber dans leurs mains, étoient infiniment plus rares. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange, mais de pur ornement & de simple curiosité. Ils y étoient peu attachés. Aussi prodiguèrent-ils d'abord le peu qu'ils en avoient à une nation étrangère qui en faisoit son idole; aussi en jettoient-ils aux pieds de ses chevaux, qui, en mâchant leurs mords, devoient paroître s'en nourrir. Mais lorsque les hostilités entre les deux peuples eurent commencé, & à mesure que l'animosité augmentoit, ces perfides trésors furent jetés en partie dans les lacs & dans les rivières, pour en priver un ennemi implacable qui sembloit n'avoir passé tant de mers que pour en obtenir la possession. Ce fut sur-tout dans la capitale & à son voisinage qu'on prit ce parti. Après la soumission, le conquérant parcourut l'Empire pour satisfaire sa passion dominante. Les temples, les palais, les maisons des particuliers, les moindres cabanes, tout fut visité, tout fut dépouillé. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

Celles qui pouvoient donner les plus grandes espérances se trouvoient dans des contrées qui n'avoient jamais subi le joug Mexicain. Nuno de Gusman fut chargé, en 1530, de les asservir. Ce que ce Capitaine devoit à un nom illustre ne l'empêcha pas de surpasser en férocité tous les aventuriers qui jusqu'alors avoient inondé de sang les infortunées campagnes du Nouveau-Monde. Sur des milliers de cadavres, il vint à bout, en moins de deux ans, d'établir une domination très-étendue, dont on forma l'audience de Guadalaxara. Ce fut toujours la partie de la Nouvelle-Espagne la plus abondante en métaux. Ces richesses sont sur-tout communes dans la Nouvelle-Galice, dans la Nouvelle-Biscaye, & principalement dans le

pays de Zacatecas. Du sein de ces arides montagnes, sort la plus grande partie des 80,000,000 liv. qu'on fabrique annuellement dans les monnoies du Mexique. La circulation intérieure, les Indes Orientales, les isles nationales & la contrebande, absorbent près de la moitié de ce numéraire. On en porte dans la métropole 44,196,047 liv.; à quoi il faut ajouter cinq mille six cents trente-quatre quintaux de cuivre qui sont vendus en Europe 453,600 livres.

Dans les premières années qui suivirent la conquête, tous les paiements se faisoient avec des lingots d'argent, avec des morceaux d'or, dont le poids & la valeur avoient reçu la sanction du gouvernement. Le besoin d'une monnoie régulière ne tarda pas à se faire sentir, & vers 1542 ces premiers métaux furent convertis en especes de différentes grandeurs. On en fabriqua même de cuivre; mais les Indiens les dédaignerent. Forcés d'en recevoir, ils les jettoient avec mépris dans les lacs & dans les rivières. En moins d'un an, il en disparut pour plus d'un million; & ce fut une nécessité de renoncer à un moyen d'échange qui révoltoit les dernières classes du peuple.

Quoique l'éducation des troupeaux, les cultures & l'exploitation des mines soient restées, au Mexique, fort loin du terme où une nation active n'eût pas manqué de les porter, les manufactures y sont dans un plus grand désordre encore. Celles de laine & de coton sont assez généralement répandues: mais comme elles sont entre les mains des Indiens, des métis, des mulâtres, & qu'elles ne servent qu'aux vêtements des gens peu riches, leur imperfection surpasse tout ce qu'on peut dire. Il ne s'en est formé de moins défectueuses qu'à Quexetaco, où l'on fabrique d'assez beaux draps. Mais c'est

sur-tout dans la province de Tlascala que les travaux sont animés. Sa position entre Vera-Cruz & Mexico, la douceur du climat, la beauté du pays, la fertilité des terres y ont fixé la plupart des ouvriers qui passaient de l'Ancien dans le Nouveau-Monde. On en a vu sortir successivement des étoffes de soie, des rubans, des galons, des dentelles, des chapeaux qu'ont consommés ceux des métis, ceux des Espagnols qui n'étoient pas en état de payer les marchandises apportées d'Europe. C'est los-Angeles, ville étendue, riche & peuplée, qui est le centre de cette industrie. Toute la faïence, la plupart des verres & des cristaux qui se vendent dans l'Empire, sortent de ses ateliers. Le gouvernement y fait même fabriquer des armes à feu.

L'indolence des peuples qui habitent la Nouvelle-Espagne, doit être une des principales causes qui ont retardé les prospérités de cette région fameuse, mais elle n'est pas la seule; & la difficulté des communications doit avoir beaucoup ajouté à cette inertie. La circulation est continuellement arrêtée par toutes les entraves qu'a pu imaginer une administration injuste & fiscale. Il y a au plus deux rivières qui puissent porter de foibles canots, & aucune n'a même ce genre d'utilité dans toutes les saisons. On ne voit quelques traces de chemin qu'après des grandes villes: par-tout ailleurs, il faut voiturer les denrées ou les marchandises à dos de mulet, & sur la tête des Indiens tout ce qui est fragile. Dans la plupart des provinces, la police fixe au voyageur ce qu'il doit payer pour le logement, les chevaux, les guides, pour la nourriture; & cet usage, tout barbare qu'on le trouvera, est encore préférable à ce qui se pratique dans les lieux où la liberté paroît plus respectée.

XX.

Par quelles raisons le Mexique ne s'est-il pas élevé à de plus grandes prospérités?

Ces obstacles à la prospérité publique ont été fortifiés par le joug rigoureux sous lequel des maîtres oppresseurs tenoient les Indiens chargés de tous les travaux pénibles. Le mal est devenu plus grand par la diminution des bras employés au service de la cupidité Européenne.

Les premiers pas des Castillans au Mexique furent sanglants. Le carnage s'étendit durant le mémorable siège de Mexico, & il fut poussé au-delà de tous les excès dans les expéditions entreprises pour remettre dans les fers des peuples désespérés qui avoient tenté de briser leurs chaînes. L'introduction de la petite-vérole accrut la dépopulation, qui fut encore bientôt après augmentée par les épidémies de 1545 & de 1576, dont la première coûta huit cents mille habitants à l'Empire, & la seconde deux millions, si l'on veut adopter les calculs du crédule, & de l'exagérateur Torquemada. Il est même démontré que, sans aucune cause accidentelle, le nombre des indigènes s'est insensiblement réduit à très-peu de chose. Selon les registres de 1600, il y avoit cinq cents mille Indiens tributaires dans le diocèse de Mexico, & il n'y en restoit plus que cent dix-neuf mille six cents onze, en 1741. Il y en avoit deux cents cinquante mille dans le diocèse de los-Angeles, & il n'en restoit que quatre-vingt-huit mille deux cents quarante. Il y en avoit cent cinquante mille dans le diocèse de Oaxaca, & il n'en restoit plus que quarante-quatre mille deux cents vingt-deux. Nous ignorons les révolutions arrivées dans les six autres églises : mais il est vraisemblable qu'elles ont été par-tout les mêmes.

L'usage où étoient, où sont encore les Espagnols, les métis, les mulâtres, les negres, de prendre souvent leurs femmes parmi les Indiennes, tandis qu'aucune de ces races n'y a jamais ou presque jamais

choisi de maris, a contribué sans doute à l'affoiblissement de cette nation : mais cette influence a dû être assez bornée ; & si nous ne nous trompons, une tyrannie permanente a produit des effets beaucoup plus étendus.

On ne dissimulera pas qu'à mesure que le peuple origène voyoit diminuer sa population, celle des races étrangères augmentoit dans une progression très-remarquable. En 1600, le diocèse de Mexico ne comptoit que sept millé de ces familles ; & leur nombre s'éleva, en 1741, à cent dix-neuf mille cinq cents onze. Le diocèse de los-Angeles n'en comptoit que quatre mille ; & il s'éleva à trente mille six cents. Le diocèse de Oaxaca n'en comptoit que mille ; & il s'éleva à sept mille deux cents quatre-vingt-feize. Cependant les anciens habitants n'ont été qu'imparfaitement remplacés par les nouveaux. La culture des terres & l'exploitation des mines étoient l'occupation ordinaire des Indiens. Les Espagnols, les métis, les mulâtres, les noirs même ont dédaigné, la plupart, ces grands objets. Plusieurs vivent dans l'oïfiveté. Un plus grand nombre donnent quelques moments aux arts & au commerce. Le reste est employé au service des gens riches.

C'est sur-tout dans la capitale de l'Empire qu'on est révolté de ce dernier spectacle. Mexico, qui put, quelque temps, douter si les Castillans étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les cruelles guerres dont il fut le théâtre. Cortès ne tarda pas à le rebâtir d'une manière fort supérieure à ce qu'il étoit avant son désastre.

La ville s'éleve au milieu d'un grand lac, dont les rives offrent des sites heureux qui feroient charmants, si l'art y secondoit un peu la nature. Sur le

lac même, l'œil contemple avec surprise & satisfaction des isles flottantes. Ce sont des radeaux formés avec des roseaux entrelacés, & assez solides pour porter de fortes couches de terre, & même des habitations légèrement construites. Quelques Indiens font là leur demeure, & y cultivent une assez grande abondance de légumes. Ces jardins singuliers n'occupent pas toujours le même espace. Ils changent de situation, lorsque ce changement convient à leurs possesseurs.

Des levées fort larges & bâties sur pilotis conduisent à la cité. Cinq ou six canaux portent à son centre & dans ses plus beaux quartiers toutes les productions de la campagne. Une eau salubre qu'on tire d'une montagne, éloignée seulement de cinq à six mille toises, est distribuée dans toutes les maisons, & même à leurs différents étages par des aqueducs très-bien entendus.

L'air qu'on respire dans cette ville est très-tempéré. On y peut porter toute l'année des vêtements de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de temps entre l'hyver & l'été : *Autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

L'avantage qu'a cette cité d'être le chef-lieu de la Nouvelle Espagne en a successivement multiplié les habitants. En 1777, le nombre des naissances s'y éleva à cinq mille neuf cents quinze, & celui des morts à cinq mille onze ; d'où l'on peut conclure que sa population ne s'éloigne guere de deux cents mille âmes. Tous les citoyens ne sont pas opulents ; mais plusieurs le sont plus peut-être qu'en aucun lieu du globe. Ces richesses accumulées très-rapidement eurent bientôt une influence remarquable.

La plupart des choses, qui sont ailleurs de fer ou de cuivre, furent d'argent ou d'or. On fit servir ces brillants métaux à l'ornement des valets, des chevaux, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs, qui suivent toujours le cours du luxe, se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans leur intérieur, furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortège réservé parmi nous à la majesté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profusions des profusions encore plus grandes, pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Tout prit l'empreinte d'une ostentation, inconnue jusqu'alors dans les deux hémisphères. Les citoyens ne se contenterent plus d'une habitation modeste placée sur des rues larges & bien alignées. Il fallut, à la plupart, des hôtels qui eurent plus d'étendue que de commodités ou d'élégance. On multiplia les édifices publics, sans que presque aucun rappellât à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons temps gothiques. Les places principales eurent toutes la même forme, la même régularité, une fontaine semblable avec des ornements de mauvais goût. Des arbres mal choisis & d'un vilain feuillage, ôterent aux promenades ce que des allées bien distribuées & des eaux jaillissantes auroient pu leur donner d'agrément. Dans les

cinquante-cinq Couvents qu'une crédulité digne de pitié avoit fondés, on en voyoit fort peu qui ne révoltassent par les vices de leur construction. Les innombrables temples où les trésors du globe entier étoient entassés, manquoient généralement de majesté, & n'inspiroient pas à ceux qui les fréquentoient des idées & des sentiments dignes de l'Etre suprême qu'on y venoit adorer. Dans cette multitude d'immenses constructions, il n'y a que deux monuments dignes de fixer l'attention d'un voyageur. L'un est le palais du Vice-Roi, où s'assemblent aussi les tribunaux, où l'on fabrique la monnoie, où est le dépôt du vif-argent. Un peuple, que la famine pouffoit au désespoir, le brûla en 1692. On l'a rebâti depuis sur un meilleur plan. C'est un quarré qui a quatre tours & sept cents cinquante pieds de long sur six cents quatre-vingt-dix de large. La Cathédrale, commencée en 1573, & finie en 1667, feroit également honneur aux meilleurs artistes. Sa longueur est de quatre cents pieds, sa largeur de cent quatre-vingt-quinze; & elle a coûté 9,460,800 livres. Malheureusement, ces édifices n'ont pas la solidité qu'on leur desireroit.

On a vu que Mexico est situé dans un lac considérable, qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties, l'une remplie d'eaux douces, & l'autre d'eaux salées. Ces eaux paroissent également sortir d'une haute montagne située à peu de distance de la ville, avec cette différence que les dernières doivent traverser des mines qui leur communiquent leur qualité. Mais indépendamment de ces sources régulières, il existe un peu plus loin quatre petits lacs, qui, dans le temps des orages, se déchargent quelquefois dans le grand avec une violence destructive.

Les anciens habitants avoient été toujours expo-

fés à des inondations qui leur faisoient payer fort cher les avantages que leur procuroit l'emplacement qu'ils avoient choisi pour en faire le centre de leur puissance. Aux calamités inséparables de ces débordements trop répétés se joignit, pour leur vainqueur, le chagrin de voir ses bâtimens plus pesants s'enfoncer, quoiqu'élevés sur pilotis, en fort peu de temps, de quatre, de cinq, de six pieds, dans un terrain qui n'avoit pas assez de solidité pour les porter.

On essaya à plusieurs reprises de détourner des torrents si terribles : mais les directeurs de ces grands ouvrages n'avoient pas des connoissances suffisantes pour employer les méthodes les plus efficaces, ni les agents subalternes assez de zèle pour suppléer par leurs efforts à l'incapacité des chefs.

L'Ingénieur Martinès eut, en 1607, l'idée d'un grand canal qui parut généralement préférable à tous les moyens mis en usage jusqu'à cette époque. Pour fournir à cette dépense, on exigea le centième du prix des maisons, des terres, des marchandises : impôt inconnu dans le Nouveau-Monde. Quatre cents soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés pendant six mois à ce travail, & l'entreprise fut jugée ensuite impraticable.

La Cour, fatiguée de la diversité des opinions & des troubles qu'elle occasionnoit, arrêta en 1631 que Mexico seroit abandonné, & qu'on construirait ailleurs une nouvelle capitale. L'avarice qui ne vouloit rien sacrifier ; la volupté qui craignoit d'interrompre ses plaisirs ; la paresse qui redoutoit les soins : toutes les passions se réunirent pour faire changer les résolutions du Ministère, & leur espérance ne fut pas trompée.

Il se passa un siècle & plus sans que le gouver-

nement s'occupât de l'obligation de prévenir des malheurs dont les peuples avoient à gémir sans cesse. A la fin, les esprits se sont réveillés. On s'est déterminé, en 1763, à couper une montagne où l'on s'étoit contenté jusqu'alors de faire quelques excavations; & depuis les eaux ont eu tout l'écoulement que la sûreté publique pouvoit exiger. C'est le commerce qui s'est chargé de ce grand ouvrage pour 4,320,000 livres. Lui-même il a voulu supporter tout ce que cette entreprise coûteroit de plus, & que si on faisoit des économies, elles tournassent au profit du fisc. Cette générosité n'a pas été une vertu d'ostentation. Il en a coûté 1,890,000 liv. aux négociants pour avoir servi leur partie.

On médite d'autres travaux. Le projet de dessécher le grand lac qui entoure Mexico paroît arrêté; & les gens de l'art demandent 8,100,000 liv. pour conduire le nouveau plan à un heureux terme. C'est beaucoup. Mais qu'est-ce que l'argent, quand il s'agit de la salubrité de l'air, de la conservation des hommes, de la multiplication des denrées? O que les maîtres du monde feront de biens, qu'ils feront honorés lorsque l'or qu'ils prodiguent à un luxe gigantesque, à d'avidés favoris, à de vains caprices, sera consacré à l'amélioration de leur Empire! Un hôpital sain, construit avec intelligence & bien administré; la cessation de la mendicité ou l'emploi de l'indigence; l'extinction de la dette de l'Etat; une imposition modérée & équitablement répartie; la réforme des loix par la confection d'un code simple & clair: ces institutions feroient plus pour leur gloire que des palais magnifiques; que la conquête d'une province, après des batailles gagnées; que tous les bronzes, tous les marbres & toutes les inscriptions de la flatterie,

Si la Cour de Madrid, à qui cet espoir est spé-

cialement permis, fait pour Mexico ce qu'elle s'est proposé, elle verra bientôt cette cité fameuse, le siège du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le séjour des plus grands propriétaires, le centre de toutes les affaires importantes, elle la verra prendre un plus grand effort encore, communiquer aux provinces de sa dépendance l'impulsion qu'elle aura reçue, donner de l'activité à l'industrie, à la circulation intérieure, & par une suite nécessaire, étendre ou multiplier les liaisons étrangères.

La plus connue de celles que le Mexique entretient par la mer du Sud a été formée avec les isles Philippines.

Lorsque la Cour de Madrid, dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut conçu le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible d'engager même les plus misérables à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans dans le Nouveau-Monde des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables, qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en bornant un commerce qu'on croyoit, & qui étoit en effet immense. Ce qu'il devoit être permis d'en faire dans la suite fut partagé en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en avoit une, & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation.

XXI.  
Liaisons du  
Mexique avec les Phi-  
lippines.

Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit ou l'opinion qu'on avoit de leur utilité.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent, dans les premiers temps, la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alifés qui ouvroient au Mexique un chemin plus court, & cette branche de commerce se porta sur ces côtes où il s'est fixé.

On expédie tous les ans du port de Manille un vaisseau d'environ deux mille tonneaux. Selon les loix actuellement arrêtées, & qui ont souvent varié, ce bâtiment ne devoit porter que quatre mille balles de marchandises, & on le charge au moins du double. Les fraix de construction, d'armement, de navigation, toujours infiniment plus considérables qu'ils ne devoient l'être, sont supportés par le gouvernement, qui ne reçoit pour tout dédommagement que 75,000 piastras, ou 405,000 livres par navire.

Le départ est fixé au mois de Juillet. Après s'être débarrassé d'une foule d'isles & de rochers, toujours incommodes, quelquefois dangereux, le galion fait route au Nord jusqu'au trentieme degré de latitude. Là commencent à régner des vents alifés qui le menent à sa destination. On pense assez généralement que s'il avançoit plus loin, il trouveroit des vents plus forts & plus réguliers qui précipiteroient sa marche : mais il est défendu, sous les peines les plus graves à ceux qui le commandent, de s'écarter de la ligne qu'on leur a tracée.

Telle est sans doute la raison qui, pendant deux siècles, a empêché les Espagnols de faire la moindre découverte sur un océan qui auroit offert tant

d'objets d'instructions & d'utilité à des nations plus éclairées ou moins circonspectes. Le voyage dure six mois, parce que le vaisseau est surchargé d'équipages & de marchandises, & que ceux qui le montent, navigateurs timides, font toujours très-peu de voile pendant la nuit, & souvent, quoique sans nécessité, n'en font point du tout.

Le port d'Acapulco, où le vaisseau aborde, a deux embouchures, dont une petite île forme la séparation. On y entre de jour par un vent de mer, & l'on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, cinquante soldats, quarante-deux pièces de canon, & trente-deux hommes du corps de l'artillerie, le défendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme cette belle rade est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. Son air embrasé, lourd & mal-sain, n'est habituellement respiré que par quatre cents familles de Chinois, de mulâtres & de negres, qui forment trois compagnies de milice. Cette foible & malheureuse population est grossie à l'arrivée du galion par les négociants de toutes les provinces du Mexique, qui viennent échanger leur argent & leur cochenille contre les épiceries, les mouffelines, les porcelaines, les toiles peintes, les foieries, les aromates, les ouvrages d'orfèvrerie de l'Asie.

A ce marché est audacieusement consommée dans le Nouveau-Monde, la fraude audacieusement commencée dans l'ancien. Les statuts ont borné la vente à 2,700,000 liv., & elle passe 10,800,000 liv. Tout l'argent provenant de ces échanges devoit dix pour cent au gouvernement; & les fausses déclarations le privent des trois quarts du revenu que devoient lui former ses douanes.

Après un séjour d'environ trois mois, le galion

reprend la route des Philippines avec quelques compagnies d'infanterie destinées à recrûter la garnison de Manille. Il a été intercepté trois fois par les Anglois dans sa traversée. Ce fut Cawendish qui s'en empara en 1587, Rogers en 1709, & Anson en 1742. La moindre partie des richesses dont il est chargé, s'arrête dans la colonie. Le reste est distribué aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les galions avoient à parcourir, fit desirer un port où ils pussent se radouber & se rafraîchir. On le trouva sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans un archipel connu sous le nom d'isles Marianes.

XXII.  
Description  
des isles Ma-  
rianes. Sin-  
gularité  
qu'on y a  
observées.

Ces isles forment une chaîne qui s'étend depuis le treizieme degré jusqu'au vingt-deuxieme. Plusieurs ne sont que des rochers; mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est-là que la nature riche & belle offre une verdure éternelle, des fleurs d'un parfum exquis, des eaux de crystal tombant en cascade, des arbres chargés de fleurs & de fruits en même temps, des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais.

Dans cet archipel, situé sous la Zone Torride, l'air est pur, le ciel serein, & le climat assez tempéré.

On y voyoit autrefois des peuples nombreux. Rien n'indique d'où ils étoient sortis. Sans doute, qu'ils avoient été jettés par quelque tempête sur des côtes, mais depuis si long-temps qu'ils avoient oublié leur origine, qu'ils se croyoient les seuls habitants du monde.

Quelques habitudes, la plupart semblables à celles des autres sauvages de la mer du Sud, leur tenoient lieu de culte, de loix, de gouvernement. Ils couloient leurs jours dans une indolence per-

pétuelle ; & c'étoit aux bananes, aux noix de coco, sur-tout au rima, qu'ils devoient ce malheur ou cet avantage.

Le rima, célébré par quelques voyageurs sous le nom d'arbre au pain, n'est pas encore bien connu des botanistes. C'est un arbre dont la tige élevée & droite se divise vers la cime en plusieurs branches. Ses feuilles sont alternes, grandes, fermes, épaisses, sinuées profondément vers les bords latéraux. Les plus jeunes, avant leur développement, sont enfermées dans une membrane qui se desseche, & laisse en tombant une impression circulaire autour de la tige. Elles rendent, ainsi que les autres parties de l'arbre, une liqueur laiteuse très-tenace. De l'aisselle des feuilles supérieures sort un corps spongieux, long de six pouces, tout couvert de petites fleurs mâles très-ferrées. Plus bas, on trouve d'autres corps chargés de fleurs femelles, dont le pistil devient une baie allongée remplie d'une amande. Ces baies, portées sur un axe commun, sont si rapprochées, qu'elles se confondent, & forment, par leur assemblage, un fruit très-gros & haut de dix pouces de longueur, hérissé de pointes grosses, courtes & émoussées. Il paroît qu'il existe deux especes ou variétés du rima. L'un a le fruit intérieurement pulpeux, rempli d'amandes bonnes à manger, qui ont la forme & le goût de la châtaigne. Le fruit de l'autre est plus petit : il n'a point d'amandes, parce qu'elles avortent lorsqu'il est parfaitement mûr. Sa chair est molle, douce & mal-saine. Mais quand on le cueille un peu avant sa maturité, il a le goût d'artichaut, & on le mange comme du pain ; ce qui lui a fait donner le nom de fruit à pain. Ceux qui veulent le conserver une ou plusieurs années, le coupent par tranches, & le font sécher au four ou au soleil.

On trouve dans l'histoire des Marianes trois choses qui paroissent dignes d'être remarquées.

L'usage du feu y étoit totalement ignoré. Aucun de ces volcans terribles, dont les vestiges destructeurs sont ineffaçablement gravées sur la surface du globe; aucun de ces phénomènes célestes qui allument souvent des flammes dévorantes & inattendues dans tous les climats; aucun de ces hasards heureux qui, par frottement ou par collision, font sortir de brillantes étincelles de tant de corps : rien n'avoit donné aux paisibles habitants des Marianes, la moindre idée d'un élément si familier aux autres nations. Pour le leur faire connoître, il falloit que le ressentiment des premiers Espagnols, arrivés sur ces côtes sauvages, brûlât quelques centaines de cabanes.

Cet usage du feu n'étoit guere propre à leur en donner une idée favorable, à leur faire desirer de le reproduire. Aussi le prirent-ils pour un animal qui s'attachoit au bois, & qui s'en nourrissoit. Ceux que l'ignorance d'un objet si nouveau avoit porté à en approcher s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la terreur aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de très-loin. Ils appréhenderent la morsure de cette bête féroce, qu'ils croyoient capable de les blesser par la seule violence de sa respiration. Cependant, ils revinrent par degrés de la consternation dont ils avoient été frappés; leur erreur se dissipa peu-à-peu, & on les vit s'accoutumer enfin à un bien précieux dont tous les autres peuples connus étoient dans une possession immémoriale.

Un autre spectacle digne d'attention, c'étoit la supériorité que le sexe le plus délicat avoit pris sur le plus fort dans les Marianes. L'ascendant y étoit tel, que les femmes jouissoient d'une puissance

sance illimités dans leur intérieur; qu'on ne pouvoit disposer de rien sans leur aveu, & qu'elles avoient la libre disposition de tout, que dans aucun cas, même celui d'une infidélité publiquement connue, on n'étoit pas autorisé à manquer aux égards qui leur étoient dus; que pour peu qu'elles jugeassent elles-mêmes qu'un époux n'avoit pas assez de douceur, de complaisance & de soumission, un nouveau choix leur étoit permis; que si elles se croyoient trahies, elles pouvoient piller la cabane, couper les arbres du parjure, ou faire commettre ces dégâts par leurs parents ou par leurs compagnes.

Mais comment des coutumes si bizarres avoient-elles pu s'établir & s'enraciner? Si l'on en croit les relations anciennes ou modernes, les hommes de cet archipel étoient noirs, laids, mal faits; ils avoient la plupart une maladie hideuse de la peau, malgré l'usage journalier du bain. Les femmes, au contraire, avoient un teint assez clair, des traits réguliers, un air aisé, quelques graces, le goût du chant & de la danse. Est-il étonnant qu'avec tant de moyens de plaire, elles ayent acquis un empire absolu & inébranlable? Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'il y ait eu des contrées, & sur-tout des contrées sauvages, où l'on ait trouvé une différence si marquée entre les deux sexes. L'unanimité des historiens pourra-t-elle jamais étouffer les doutes que doit faire naître une narration si peu vraisemblable?

Les témoignages réunis de tant d'écrivains qu'on voudra, ne sauroient prévaloir contre une loi bien connue, générale & constante de la nature. Or, par-tout, excepté aux isles Mariannes, on a trouvé & l'on a dû trouver la femme soumise à l'homme. Si l'on veut que je me prête à cette exception, il

faut l'appuyer d'une autre : c'est que dans cette contrée, les femmes l'emportoient sur les hommes, non-seulement en intelligence, mais en force de corps. Si l'on ne m'assure pas l'un de ces faits, je nie l'autre, à moins toutefois que quelque dogme superstitieux n'ait rendu leurs personnes sacrées. Car il n'y a rien que la superstition ne dénature, point d'usage si monstrueux qu'elle n'établisse, point de forfaits auxquels elle ne détermine, point de sacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme, Dieu veut que tu te mutilés, il se mutilera. Si elle lui dit, Dieu veut que tu assassines ton fils, il l'assassinera. Si elle lui a dit, aux îles Mariannes, Dieu veut que tu rampes devant la femme, il rampera devant la femme. La beauté, les talents de l'esprit, dans toutes les contrées du monde, sauvages ou policées, prosterneront un homme aux pieds d'une femme : mais ces avantages particuliers à quelques femmes n'établiront nulle part la tyrannie générale du sexe foible sur le sexe robuste. L'homme commande à la femme, même dans les pays où la femme commande à la nation. Le phénomène des îles Mariannes seroit dans l'ordre moral ce que l'équilibre de deux poids inégaux, suspendus à des bras égaux de levier, seroit dans l'ordre physique. Aucune sorte d'autorité ne doit nous amener à la croyance d'une absurdité. Mais, dira-t-on, si les femmes ont mérité là cette autorité par quelques services importants dont la mémoire s'est perdue ? eh bien, l'homme reconnoissant le premier jour, aura été ingrat le second.

La troisième chose remarquable dans les Mariannes, c'étoit un *profs* ou canot, dont la forme singulière a toujours fixé l'attention des navigateurs les plus éclairés.

Ces peuples occupoient des îles séparées par des

intervalles confiderables. Quoique fans moyens & fans defir d'échanges, ils vouloient communiquer entre eux. Ils y réuffirent avec le fecours d'un bâtiment d'une sûreté entiere, quoique très-petit; propre à toutes les évolutions navales, malgré la fimplicité de fa construction; fi facile à manier, que trois hommes fuffifoient pour toutes les manœuvres; recevant le vent de côté, mérite abfolument néceffaire dans ces parages; ayant l'avantage unique d'aller & de venir, fans jamais virer de bord & en changeant feulement la voile; d'une telle marche qu'il faisoit douze ou quinze milles en moins d'une heure, & qu'il alloit quelquefois plus vîte que le vent. De l'aveu de tous les connoiffeurs, ce profs, appellé *volant* à caufe de fa légéreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé; & l'invention n'en fauroit être disputée aux habitants des Marianes, puisqu'on n'en a trouvé le modele dans aucune mer du monde.

S'il étoit raifonnable de prononcer fur le génie d'une nation par un art ifolé, on ne pourroit s'empêcher d'avoir la plus grande opinion de ces sauvages, qui, avec des outils groffiers & fans le fecours du fer, ont obtenu à la mer des effets que des moyens multipliés n'ont pu procurer aux peuples les plus éclairés. Mais pour affeoir un jugement folide, il faudroit d'autres preuves qu'un talent que le hafard peut avoir donné; & ces preuves ne font confignées dans aucune hiftoire.

Les ifles Marianes furent découvertes, en 1521, par Magellan. Ce célèbre navigateur les nomma ifles des Larrons, parce que leurs sauvages habitants, qui n'avoient pas la moindre notion du droit de propriété, inconnu dans l'état de nature, enleverent fur fes vaiffeaux quelques bagatelles qui tenterent leur curiosité. On négligea long-temps

de s'établir dans cet archipel, où il n'y avoit aucune de ces riches mines, qui enflammoient alors les Espagnols. Ce fut en 1668 seulement que les vaisseaux qui y relâchoient de temps en temps, en allant du Mexique aux Indes Orientales, y déposèrent quelques missionnaires. Dix ans après, la Cour de Madrid jugea que les voies de la persuasion ne lui donnoient pas assez de sujets, & elle appuya par des soldats les prédications de ses apôtres.

Des sauvages isolés, que guidoit un farouche instinct; auxquels l'arc & la fleche étoient même inconnus; qui n'avoient pour toute défense que de gros bâtons; ces sauvages ne pouvoient pas résister aux armes & aux troupes de l'Europe. Cependant la plupart d'entre eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuses que leurs inhumains vainqueurs leur avoient portées. Ceux qui avoient échappé à tous ces désastres prirent le parti désespéré de faire avorter leurs femmes, pour ne pas laisser après eux des enfants esclaves. La population diminua, dans tout l'archipel, au point qu'il fallut, il y a vingt-cinq ou trente ans, en réunir les foibles restes dans la seule isle de Guam.

Elle a quarante lieues de circonférence. Son port, situé dans la partie occidentale, & défendu par une batterie de huit canons, est formé d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues dans la mer, & de l'autre par un récif de même étendue qui l'embrasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'Ouest qui ne souffle jamais violemment dans ces parages.

A quatre lieues de la rade, sur les bords de la mer, dans une situation heureuse, s'éleve l'agréable

bourgade d'Agana. C'est dans ce chef-lieu de la colonie, & dans vingt-un petits hameaux distribués autour de l'isle, que sont répartis quinze cents habitants, restes infortunés d'un peuple autrefois nombreux.

L'intérieur de Guam sert d'asyle & de pâture aux chevres, aux porcs, aux bœufs, aux volailles, qu'au temps de la conquête y portèrent les Espagnols, & qui depuis sont devenus sauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coups de fusil ou prendre au piège, formoient la principale nourriture des Indiens & de leurs oppresseurs, lorsque tout-à-coup les choses ont changé de face.

Un homme actif, humain, éclairé, a compris enfin que la population ne se rétablirait pas, qu'elle s'affoiblirait même encore, à moins qu'il ne réussît à rendre son isle agricole. Cette idée élevée l'a fait cultivateur lui-même. A son exemple, les naturels du pays ont défriché les terres dont il leur avoit assuré la propriété. Leurs champs se sont couverts de riz, de cacao, de maïs, de sucre, d'indigo, de coton, de fruits, de légumes, dont depuis un siècle ou deux, on leur laissoit ignorer l'usage. Le succès a augmenté leur docilité. Ces enfants d'une nature brute, dans qui la tyrannie & la superstition avoient achevé de dégrader l'homme, ont exercé, dans des ateliers, quelques arts de nécessité première, & fréquenté, sans une répugnance trop marquée, les écoles ouvertes pour leur instruction. Leurs jouissances se sont multipliées avec leurs occupations, & ils ont été enfin heureux dans un des meilleurs pays du monde : tant il est vrai qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la douceur & par la bienfaisance, puisque ces vertus peuvent éteindre le ressentiment dans l'ame même du sauvage.

Cette révolution inespérée a été l'ouvrage de M. Tobias, qui, en 1772, gouvernoit encore les Marianes. Puisse ce vertueux & respectable Espagnol obtenir un jour ce qui combleroit sa félicité, la consolation de voir diminuer la passion de ses enfants chéris pour le vin de cocotier, & de voir augmenter leur goût pour le travail!

Si, dès l'origine, les Espagnols avoient eu les vues raisonnables du sage Tobias, les Marianes auroient été civilisées & cultivées. Ce double avantage auroit procuré à cet archipel une sûreté qu'il ne fauroit se promettre d'une garnison de cent cinquante hommes concentrée dans Guam.

Tranquilles pour leurs possessions, les conquérants se feroient livrés à l'amour des découvertes qui étoient alors le génie dominant de la nation. Secondés par le talent de leurs nouveaux sujets pour la navigation, leur activité auroit porté les arts utiles & l'esprit de société dans les nombreuses isles qui couvrent l'océan Pacifique, & plus loin encore. L'univers eût été, pour ainsi dire, agrandi par de si glorieux travaux. Sans doute que toutes les nations commerçantes auroient tiré, avec le temps, quelque utilité des relations formées avec ces régions, jusqu'alors inconnues, puisqu'il est impossible qu'un peuple s'enrichisse sans que les autres participent à ses prospérités : mais la Cour de Madrid auroit toujours joui plutôt & plus constamment des productions de ses nouveaux établissemens. Si nous ne nous trompons, cet ordre de choses valoit mieux pour l'Espagne qu'une combinaison qui réduit les Marianes à fournir des rafraîchissemens aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie à ceux qui vont des Philippines au Mexique.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Est & le Sud jusqu'à la Zone Torride. Elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cents lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large.

XXIII.  
Etat ancien  
& moderne  
de la Cali-  
fornie.

Il est impossible que, dans un si grand espace, la nature du sol & la température de l'air soient partout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès, le terrain nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pira-haya, dont les fruits sont la principale nourriture des Californiens.

C'est une espèce de cierge, qui, comme les autres, n'a point de feuilles. Ses tiges droites & cannelées ont les côtes chargées d'épines, & supportent immédiatement des fleurs blanchâtres, semblables à celle du nopal sur lequel vit la cochenille, mais beaucoup plus alongées. Les fruits qui succèdent à ses fleurs, ont à leur surface des inégalités produites par la base subsistante des écailles du calice. Ils sont de la grosseur d'un œuf de poule, rouges en-dehors, & remplis intérieurement d'une pulpe blanche bonne à manger, plus douce & plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe de petites semences noires & luisantes.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le gose de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison favorable,

y attirent de diverses Provinces du Mexique des hommes avides auxquels on a imposé la loi de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, & même l'insensibilité, forment leur caractère. Ce sont des enfants, en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société, renverse ou change entièrement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone Tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion, & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entre elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue, quoique ce sentiment soit, sinon plus vif, du moins plus pur dans l'état de nature que dans celui de société.

En effet, les secours qu'une police régulière assure à tous les individus chez les nations civilisées, les jeunes sauvages ne les attendent que de leur pere. C'est lui qui pourvoit à leur subsistance, quand ils sont enfants; c'est lui qui veille à leur sûreté. Comment ne rechercheroient-ils pas sa bienveillance? comment n'éviteroient-ils pas avec soin ce qui pourroit les priver de son appui?

Un respect qui n'est point exigé ne sauroit guere s'affoiblir dans des enfants qu'une habitude animale, plus encore que le besoin, ramene toujours dans la cabane qui les a vu naître, & dont ils ne s'éloignent

jamais à de grandes distances. Les séparations que l'éducation, l'industrie, le commerce occasionnent si fréquemment parmi nous, & qui ne peuvent que relâcher les liens de la parenté, les sauvages ne les connoissent point. Ils restent à côté de celui qui leur a donné l'existence, tant qu'il vit. Comment s'écarteroient-ils de l'obéissance ? Rien ne leur est impérieusement ordonné. Point d'être plus libre que le petit sauvage. Il naît émancipé. Il va, il vient, il fort, il rentre, il découche sans qu'on lui demande ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu. Jamais on ne s'aviferoit d'employer l'autorité de la famille pour le ramener, s'il lui plaisoit de disparoître. Rien de si commun dans les villes que les mauvais peres. Il n'y en a point au fond des forêts. Plus les sociétés sont opulentes, & plus il y a de luxe, moins la voix du sang s'y fait entendre. Le dirai-je ? La sévérité de notre éducation, sa variété, sa durée, ses fatigues alienent la tendresse de nos enfants. Il n'y a que l'expérience qui les réconcilie avec nous. Nous sommes obligés d'attendre long-temps la reconnoissance de nos soins & l'oubli de nos réprimandes. Le sauvage n'en entendit jamais dans la bouche de ses parents. Jamais il n'en fut châtié. Lorsqu'il fut frapper l'animal dont il avoit à se nourrir, il n'eut presque plus rien à apprendre. Ses passions étant naturelles, il les satisfait sans redouter l'œil des siens. Mille motifs contraignent nos parents à s'opposer aux nôtres. Croit-on qu'il n'y ait point d'enfant parmi nous à qui le desir de jouir promptement d'une grande fortune ne fasse trouver la vie de leurs peres trop longue ? J'aimerois à me le persuader. Le cœur du sauvage, à qui son pere n'a rien à laisser, est étranger à cette espece de parricide.

Dans nos foyers, les peres âgés radotent souvent

au jugement de leurs enfants. Il n'en est pas ainsi dans la cabane du sauvage. On y parle peu, & l'on y a une haute opinion de la prudence des peres. Ce sont leurs leçons qui suppléent au défaut d'observations sur les ruses des animaux, sur les forêts giboyeuses, sur les côtes poissonneuses, sur les saisons & sur les temps propres à la chasse & à la pêche. Le vieillard raconte-t-il quelques particularités de ses guerres ou de ses voyages ? rappelle-t-il les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, les embûches qu'il a évitées ? s'éleve-t-il à l'explication des phénomènes les plus simples de la nature, le soir, dans une nuit étoilée, à l'entrée de la cabane, leur trace-t-il du doigt le cours des astres qui brillent au-dessus de leur tête, d'après les connaissances bornées qu'il en a ? il est admiré. S'il survient une tempête, quelque révolution sur la terre, dans les airs, sur les eaux, quelque événement agréable ou fâcheux ? tous s'écrient, notre pere nous l'avoit prédit ; & la soumission pour ses conseils, la vénération pour sa personne en sont augmentées. Lorsqu'il approche de ses derniers moments, l'inquiétude & la douleur se peignent sur les visages, les larmes coulent à sa mort, & un long silence regne autour de sa couche. On le dépose dans la terre, & l'endroit de sa sépulture est sacré. On lui rend des honneurs annuels ; & dans les circonstances importantes ou douteuses, on va quelquefois interroger sa cendre. Hélas ! les enfants sont livrés à tant de distractions parmi nous, que les peres en sont promptement oubliés. Ce n'est pas toutefois que je préférasse l'état sauvage à l'état civilisé. C'est une protestation que j'ai déjà faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que depuis la condition de la nature la plus brute jusqu'à l'état le plus civilisé, tout se compense à-peu-près,

vices & vertus, biens & maux physiques. Dans la forêt, ainsi que dans la société, le bonheur d'un individu peut être moins ou plus grand que celui d'un autre individu : mais je soupçonne que la nature a posé des limites à celui de toute portion considérable de l'espèce humaine, au-delà desquelles il y a à-peu-près autant à perdre qu'à gagner.

Le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, que Cortès forma le projet d'ajouter à sa conquête la Californie. Lui-même, il se chargea, en 1526, de l'expédition; mais elle ne fut pas heureuse. Celles qui se succéderent rapidement, pendant deux siècles, eurent le même sort, soit que les particuliers en supportassent les frais, soit qu'elles se fissent aux dépens du gouvernement; & cette continuité de revers n'est pas inexplicable.

L'usage de lever les vues, les plans, les cartes des lieux qu'on parcouroit n'étoit pas alors fort commun. Si quelque aventurier plus intelligent ou plus laborieux que ses compagnons écrivoit une relation de son voyage, cet écrit étoit rarement placé dans les dépôts publics. L'y mettoit-on? Enseveli dans la poussière, il étoit oublié. L'impression auroit remédié à cet inconvénient : mais la crainte que les étrangers ne fussent instruits de ce qu'on croyoit important de leur cacher, faisoit rejeter ce moyen de communication. De cette manière, les peuples n'acquéroient aucune expérience. Les absurdités se perpétuoient; & les derniers entrepreneurs échouèrent par les mêmes fautes qui avoient empêché le succès des premiers.

On avoit entièrement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les Jésuites demandèrent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre: Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencèrent l'exécution du plan de

législation qu'ils avoient formé , d'après des notions exactes de la nature du sol , du caractère des habitants , de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser , avec des curiosités qui pussent les amuser , des grains destinés à les nourrir , des vêtements propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol , ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance , Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité & leur inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie par les religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulieres à leurs corps. Ils se firent charpentiers , maçons , tisserands , cultivateurs , & réussirent par ces moyens à donner la connoissance , & jusqu'à un certain point , le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745 , ils formoient quarante-trois villages , séparés par la stérilité du terrain & la disette d'eau.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive , les fruits & les animaux domestiques de l'Europe , qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent : mais telle est leur peu de prévoyance , qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli , si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossieres. Ce qui peut leur manquer , est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe , avec le vin , assez approchant de celui de Madere , qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne & aux galions , & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine des loix fort simples fuffifent pour conduire cet état naiffant. Le miffionnaire choisit pour les faire observer, l'homme le plus intelligent du village, & celui-ci peut infliger le fouet & la prifon, les feuls châtimens que l'on connoiffe.

Trop de fcenes cruelles & destructives ont jufqu'ici affligé nos regards, pour qu'il ne nous foit pas permis de les arrêter un moment fur des travaux inspirés par l'humanité, & dirigés par la bienfaifance. Toutes les autres conquêtes ont été faites par les armes. Nous n'avons vu que des hommes qui égorgoient des hommes, ou qui les chargeoient de chaînes. Les contrées que nous avons parcourues ont été fucceffivement autant de théâtres de la perfidie, de la férocité, de la trahifon, de l'avarice, & de tous les crimes auxquels on est porté par la réunion & la violence des paffions effrenées. Notre plume fans cefse trempée dans le fang, n'a tracé que des lignes fanglantes. La contrée où nous fommes entrés est la feule que la raifon ait conquife. Affeyons-nous & respirons. Que le fpectacle de l'innocence & de la paix diffipe les idées lugubres dont nous avons été jufqu'à préfent obsédés, & foulage un moment notre ame des fentimens douloureux qui l'ont fi conftamment oppreffée, flétrie, déchirée. Hélas! la jouiffance nouvelle que j'éprouve durera trop peu pour qu'elle me foit enviée. Lecteurs, bientôt ces grandes catastrophes qui bouleverferent ce globe & dont la peinture vous plaît, par les fecouffes violentes que vous en recevez, & par les larmes moitié délicieufes, moitié ameres qu'elles arrachent de vos yeux, fouilleront la fuite de ces déplorables annales. Etes-vous méchants? êtes-vous bons? Si vous étiez bons, vous vous refuferiez, ce me femble, au récit des calamités; fi vous étiez méchants, vous l'entendriez

fans pleurer. Cependant vous pleurez. Vous voulez être heureux, & c'est du malheur qu'il faut vous entretenir pour vous intéresser. Je crois en entrevoir la raison. Les peines des autres vous consolent des vôtres, & l'estime de vous-mêmes s'accroît par la compassion que vous leur accordez.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La Cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens à des Prêtres qui avoient acquis sa confiance, & on l'avoit bien convaincue que c'étoit le seul expédient qui pût préserver ses nouvelles conquêtes d'une oppression entièrement destructive.

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'en 1767 la Cour de Madrid chassa de la Californie les Jésuites, comme elle les expulsoit de ses autres Provinces. Ces missionnaires avoient formé le projet de pousser leurs travaux sur les deux rives de la mer jusqu'à la chaîne de montagnes qui lie la Californie à la Nouvelle-Espagne. Ils vouloient élever l'Empire dont ils multiplioient les sujets à un degré de puissance qui lui permît de voir d'un œil tranquille la navigation des Russes & la découverte du passage que les Anglois cherchent depuis si long-temps au Nord-Ouest. Loin d'avoir abandonné ces grands projets, le Ministre Espagnol leur a donné, dit-on, plus d'étendue. Les deux monde ne doivent pas même tarder à les voir exécutés, à moins que des événements imprévus n'y opposent des obstacles insurmontables.

En attendant que ces vastes spéculations soient ou détruites ou réalisées, la Californie sert de lieu

de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est le lieu où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissements & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux. Ce fut en 1734 que le galion y aborda pour la première fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le système adopté par tous les gouvernements de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspects à beaucoup de politiques Espagnols les liaisons du Mexique avec l'Asie. Loin de penser comme eux, Alberoni vouloit donner à cette liberté une extension illimitée. Il lui paroïssoit très-fage de faire habiller les deux Amériques par les Indes. Les colons, disoit-il, feroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière plus analogue au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer souvent des choses les plus nécessaires. Ils feroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes feroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Mexique & du Pérou leur procure. Enfin, l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir.

Les vues du Ministre hardi & entreprenant s'é-

tendoient plus loin encore. Il vouloit que la métropole elle-même formât des liaisons immenses avec l'Orient par la voie de ses colonies d'Amérique. Selon lui, les Philippines, qui jusqu'alors avoient payé un tribut énorme à l'activité des nations Européennes ou Asiatiques qui leur portoient des manufactures ou des productions, pouvoient les aller chercher sur leurs propres vaisseaux, & les obtenir de la première main. En livrant la même quantité de métaux que leurs concurrents, les habitants de ces isles acheteroient à meilleur marché, parce que ces métaux venant directement d'Amérique, auroient moins supporté de fraix que ceux qu'il faut voiturier dans nos régions avant de les faire passer aux Indes. Les marchandises embarquées à Manille arriveroient à Panama sur une mer constamment tranquille, par une ligne très-droite & avec les mêmes vents. Au moyen d'un canal très-court, sollicité depuis long-temps par le commerce, on feroit ensuite arriver aisément les cargaisons à l'embouchure du Chagre, où elles seroient chargées pour l'Europe.

Alberoni s'attendoit bien que les puissances, dont cet arrangement blefferoit les intérêts & ruinerait l'industrie, chercheroient à le traverser : mais il se croyoit en état de braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces combinaisons trouverent des approbateurs. Aux yeux des enthousiastes d'Alberoni, & il y en avoit beaucoup, c'étoient les efforts sublimes d'un puissant génie pour la prospérité & pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit. D'autres, en plus grand nombre, ne virent dans ces projets si  
grands

grands en apparence, que les délires d'une imagination déréglée qui s'exagéroit les ressources d'un Etat ruiné, & qui se promettoit de donner le commerce du monde entier à une nation réduite depuis deux siècles à l'impossibilité de faire le sien. La disgrâce de cet homme extraordinaire calma la fermentation qu'il avoit excitée dans les deux mondes. Les liaisons des Philippines avec le Mexique continuerent sur l'ancien pied, ainsi que celles que cette grande province entretenoit avec le Pérou par la mer du Sud.

Les côtes du Mexique ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordillères font régner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Aussi-tôt qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'Est à l'Ouest n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est facile & sûre dans ces parages depuis le milieu d'Octobre jusqu'à la fin de Mai: mais durant le reste de l'année, les calmes & les orages y rendent alternativement la mer fâcheuse & dangereuse.

La côte qui borde cet océan a six cents lieues. Autrefois il ne sortoit des rades que la nature y a formées, ni un bâtiment pour le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction étoit bien en partie la suite de l'indolence des peuples: mais les funestes dispositions faites par la Cour de Madrid y avoient plus de part encore.

La communication entre les Empires des Incas & de Montezuma devenus Provinces Espagnoles, fut libre dans les premiers temps par la mer du Sud. On la borna quelque temps après à deux navires. Elle fut absolument prohibée en 1636. Des

## XXIV.

Communications du Mexique avec le Pérou & avec l'Espagne, par la voie de Guatimala.

représentations pressantes & réitérées déterminèrent à la rouvrir au bout d'un demi-siècle, mais avec des restrictions qui la rendoient nulle. Ce n'est qu'en 1774 qu'il a été permis à l'Amérique Méridionale & Septentrionale de faire tous les échanges que leur intérêt mutuel pourroit comporter. Les différentes contrées de ces deux régions tirent, sans doute, de grands avantages de ce nouvel ordre de choses. On peut prédire cependant qu'il sera plus utile au pays de Guatimala qu'à tous les autres.

Cette audience domine sur douze lieues à l'Ouest, soixante à l'Est, cent au Nord, & trois cents au Sud. Sept ou huit Provinces forment cette grande juridiction.

Celle de Costa-Ricca est très-peu peuplée, très-peu cultivée, & n'offre guère que des troupeaux. Une grande partie des anciens habitants s'y sont jusqu'ici refusés au joug.

Six mois d'une pluie qui tombe en torrents, & six mois d'une sécheresse dévorante, affligent Nicaragua régulièrement chaque année. Ce sont les hommes les plus efféminés de la Nouvelle-Espagne, quoique des moins riches.

Les Castillans n'exercerent nulle part plus de cruautés qu'à Honduras. Ils en firent un désert. Aussi n'en tire-t-on qu'un peu de casse & quelque fause-paille.

Vera-Paz étoit en possession de fournir à l'ancien Mexique les plumages éclatants dont on composoit ces tableaux si long-temps vantés. La Province a perdu toute son importance, depuis que ce genre d'industrie a été abandonné.

Soconusco n'est connu que par la perfection de son cacao. La plus grande partie de ce fruit sert à l'Amérique même. Les deux cents quintaux qu'on

en porte en Europe appartiennent au gouvernement. S'il y en a plus que la Cour ne peut consommer, on le vend au public le double de ce que coûte celui de Caraque.

Quoiqu'au centre du Mexique, Chiapa formoit un Etat indépendant de cet Empire à l'arrivée des Espagnols : mais ce canton plia aussi devant des armes que rien n'arrêtoit. Il y eut là peu de sang répandu, & les Indiens y sont encore plus nombreux qu'ailleurs. Comme la Province n'est abondante qu'en grains, en fruits, en pâturages, peu de conquérants s'y fixerent ; & c'est peut-être pour cela que l'homme y est moins dégradé, moins abruti que dans les contrées remplies de mines ou avantageusement situées pour le commerce. Les origines montrent de l'intelligence, ont quelque aptitude pour les arts, & parlent une langue qui a de la douceur, même une sorte d'élégance. Ces qualités sont sur-tout remarquables à Chiapa de los-Indios, ville assez importante où leurs familles les plus considérables se sont réfugiées, qu'ils occupent seuls, & où ils jouissent de grands privilèges. Sur la rivière qui baigne ses murs, s'exercent habituellement l'adresse & le courage de ces hommes moins opprimés que leurs voisins. Avec des bateaux, ils forment des armées navales. Ils combattent entre eux, ils s'attaquent & ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils bâtissent des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte & qu'ils assiegent. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices de corps. Combien ces détails feront regretter que les Indiens soient tombés au pouvoir d'un vainqueur qui a resserré les liens de leur servitude au-lieu de les relâcher.

La Province de Guatimala a, comme les autres

Provinces de sa dépendance, des troupeaux, des mines, du bled, du maïs, du sucre, du coton : mais aucune ne partage avec elle l'avantage de cultiver l'indigo. C'est sur son territoire qu'est placée une ville de son nom, où sont réunis les administrateurs & les tribunaux nécessaires au gouvernement d'un si grand pays.

Cette cité célèbre fut, bien ou mal-à-propos, bâtie dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux & des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espèce de tonnerre, que les habitants attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrents de soufre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, selon une expression très-usitée, est situé entre le paradis & l'enfer.

Les objets que demandent le Pérou sont expédiés de cette capitale par la mer du Sud. L'or, l'argent, l'indigo destinés pour notre continent, sont portés, à dos de mulet, au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de la ville dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Tant de richesses sont échangées dans cet entrepôt contre les marchandises arrivées d'Europe dans les mois de juillet ou d'août. Ce marché est entièrement ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est

rétrécie par deux rochers élevés qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition, resteroient en sûreté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes où ils trouveroient des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala, qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, negres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses qu'ils accumulent depuis trois siècles, & la contribution seroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; & si elles le vouloient avec des otages qui assureroient la tranquillité de leur retraite.

Le danger n'est plus malheureusement le même. Un affreux tremblement a détruit Guatimala de fond en comble en 1772. Cette ville, une des plus riches de l'Amérique, n'offre plus que des ruines.

Elle renaîtroit bientôt dans d'autres contrées : car que ne peuvent point les nations actives & industrieuses ? Par elles des régions qu'on croyoit inhabitables sont peuplées. Les terres les plus ingrates sont fécondées. Les eaux sont repoussées, & la fertilité s'éleve sur le limon. Les marais portent des maisons. A travers des monts entr'ouverts, l'homme se fait des chemins. Il sépare à son

gré ou lie les rochers par des ponts qui restent comme suspendus sur la profondeur obscure de l'abyss, au fond duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace. Il oppose des digues à la mer, & dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots. Il assemble quelques planches sur lesquelles il s'affie ; il dit aux vents de le porter à l'extrémité du globe, & les vents lui obéissent. Homme, quelquefois si pusillanime & si petit, que tu te montres grand, & dans tes projets, & dans tes œuvres ! Avec deux foibles leviers de chair, aidés de ton intelligence, tu attaques la nature entière, & tu la subjuges. Tu affrontes les éléments conjurés, & tu les affervis. Rien ne te résiste, si ton ame est tourmentée par l'amour ou le desir de posséder une belle femme que tu haïras un jour ; par l'intérêt ou la fureur de remplir tes coffres d'une richesse qui te promette des jouissances que tu te refuseras ; par la gloire ou l'ambition d'être loué par tes contemporains que tu méprises, ou d'une postérité que tu ne dois pas estimer davantage. Si tu fais de grandes choses par passion, tu n'en fais pas de moindres par ennui. Tu ne connoissois qu'un monde. Tu soupçonnas qu'il en étoit un autre. Tu l'allas chercher, & tu le trouvas. Je te suis pas à pas dans ce monde nouveau. Si la hardiesse de tes entreprises m'en dérobe quelquefois l'atrocité, je suis toujours également confondu, soit que tes forfaits me glacent d'horreur, soit que tes vertus me transportent d'admiration.

Tels étoient ces fiers Espagnols qui conquièrent l'Amérique : mais le climat, une mauvaise administration, l'abondance de toutes choses énerverent leurs descendants. Tout ce qui portoit l'empreinte de la difficulté se trouva au-dessus de leurs ames

corrompues, & leurs bras amollis se refuserent à tous les travaux. Durant ce long période, ce fut un engourdissement dont on voit peu d'exemples dans l'histoire. Comment une cité, engloutie par des volcans, feroit-elle alors sortie de ces décombres? Mais, depuis quelques années, la nation se régénere. Déjà l'on a tracé le plan d'une autre ville, plus vaste, plus commode, plus belle que celle qui existoit: & elle sera élevée à huit lieues de l'ancienne sur une base plus solide. Déjà la Cour de Madrid, s'écartant de ses mesures ordinairement trop lentes, a assigné les fonds nécessaires pour la construction des édifices publics. Déjà les citoyens, déchargés des tributs qui pouvoient servir de raison ou de prétexte à leur inaction, se prêtent aux vues du gouvernement. Un nouveau Guatemala embellira bientôt la Nouvelle-Espagne. Si cette activité se soutient, si elle augmente, les Anglois feront vraisemblablement chassés des établissemens qu'ils ont commencés entre le lac de Nicaragua & le cap Honduras.

Cette contrée occupe cent quatre-vingts lieues de côtes, & s'enfonce dans l'intérieur des terres jusqu'à des montagnes fort hautes, plus ou moins éloignées de l'océan.

Le climat de cette région est sain & assez tempéré. Le sol en est communément uni, très-bien arrosé, & paroît propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques. On n'y est pas exposé à ces fréquentes sécheresses, à ces terribles ouragans qui détruisent si souvent, dans les isles du Nouveau-Monde, les espérances les mieux fondées.

Le pays est principalement habité par les Mosquitoes. Ces Indiens furent autrefois nombreux; mais la petite vérole a considérablement diminué

**XXV.**

Description de Honduras, d'Yucatan & de Campêche. Qu'est-ce qui y divise l'Espagne & l'Angleterre?

leur population. On ne pense pas qu'actuellement leurs diverses tribus pussent mettre plus de neuf ou dix mille hommes sous les armes.

Une nation, encore moins multipliée, est fixée aux environs du cap Gracias-à-Dios. Ce sont les Samboes, descendus, dit-on, d'un navire de Guinée qui fit autrefois naufrage sur ces parages. Leur teint, leurs traits, leurs cheveux, leurs inclinations ne permettent guere de leur donner une autre origine.

Les Anglois sont les seuls Européens que leur cupidité ait fixés dans ces lieux sauvages.

Leur premier établissement fut formé vers 1730, vingt-six lieues à l'Est du cap Honduras. Sa position à l'extrémité de la côte & sur la riviere Black, qui n'a que six pieds d'eau à son embouchure, retardera & empêchera peut-être toujours ses progrès.

A cinquante-quatre lieues de cette colonie est Gracias-à-Dios, dont la rade, formée par un bras de mer, est immense & assez sûre. C'est tout près de ce cap fameux que se sont placés les Anglois sur une riviere navigable, & dont les bords sont très-fertiles.

Soixante-dix lieues plus loin, cette nation entreprenante a trouvé à Blew-Field des plaines vastes & fécondes, un fleuve accessible, un port commode, & un rocher qu'on rendroit aisément inexpugnable.

Les trois comptoirs n'occupoient, en 1769, que deux cents six blancs, autant de mulâtres & neuf cents esclaves. Sans compter les mulets & quelques autres objets envoyés à la Jamaïque, ils expédièrent cette année, pour l'Europe, huit cents mille pieds de bois de Mahagoni, deux cents mille livres pesant de false-pareille, & dix mille livres d'écailles de tortue. Les bras ont été multipliés depuis. On

a commencé à planter des cannes, dont le premier sucre s'est trouvé d'une qualité supérieure. De bons observateurs affirment qu'une possession tranquille du pays des Mosquitoes, vaudroit mieux un jour pour la Grande-Bretagne, que toutes les isles qu'elle occupe actuellement dans les Indes Occidentales.

La nation ne paroît former aucun doute sur son droit de propriété. Jamais, disent ses Ecrivains, l'Espagne ne subjuga ces peuples, & jamais ces peuples ne se soumirent à l'Espagne. Ils étoient indépendants, de droit & de fait, lorsqu'en 1670 leurs chefs se jetterent d'eux-mêmes dans les bras de l'Angleterre, & reconnurent sa souveraineté. Cette soumission étoit si peu forcée, qu'elle fut renouvelée à plusieurs reprises. A leur sollicitation, la Cour de Londres envoya sur leur territoire en 1741, un corps de troupes, que suivit bientôt une administration civile. Si, après la pacification de 1763, on retira la milice & le magistrat; si l'on ruina les fortifications élevées pour la sûreté des sauvages & de leurs défenseurs, ce fut par l'ignorance du Ministère, qui se laissa persuader que le pays des Mosquitoes faisoit partie de la baie de Honduras. Cette erreur ayant été dissipée, il a été formé de nouveau, dans ces contrées, un gouvernement régulier au commencement de 1776.

On ne balanceroit pas à s'occuper de la discussion de ces grands intérêts, si les puissances se conduisoient par la raison ou la justice: mais c'est la force & la convenance qui décident tout entre elles, bien qu'aucune d'elles n'ait eu jusqu'à présent le front d'en convenir. Souverains, qu'est-ce que cette mauvaise honte qui vous arrête? Puisque l'équité n'est pour vous qu'un vain nom, déclarez-le. A quoi servent ces traités qui ne garantissent

point de paix, auxquels le plus foible est contraint d'accéder; qui ne marquent dans l'un & dans l'autre des contractants que l'épuisement des moyens de continuer la guerre, & qui sont toujours enfreints? Ne signez que des suspensions d'armes, & n'en fixez point la durée. Si vous avez résolu d'être injustes, cessez au moins d'être perfides. La perfidie est si lâche, si odieuse. Ce vice ne convient pas à des potentats. Le renard sous la peau du lion, le lion sous la peau du renard sont deux animaux également ridicules. Mais au-lieu de parler à des sourds qu'on ne convainc de rien, & qu'on peut irriter, disons quelque chose des baies de Honduras, de Campêche, & de la peninsule d'Yucatan qui les sépare.

Cette peninsule a cent lieues de long sur vingt & vingt-cinq de large. Le pays est entièrement uni. On n'y voit ni riviere, ni ruisseau; mais par-tout l'eau est si près de la terre, par-tout les coquillages sont en si grande abondance, que ce grand espace a dû faire autrefois partie de la mer. Les premiers Espagnols qui parurent sur les côtes y trouverent établi, au rapport d'Herrera, un usage très-particulier. Les hommes y portoient généralement des miroirs d'une pierre brillante, dans lesquels ils se contemploient sans cesse, tandis que les femmes ne se servoient pas de cet instrument si cher à la beauté.

Si l'usage continu que les femmes font du miroir dans nos contrées, ne montre que le desir de plaire aux hommes, en ajoutant aux attraits qu'elles ont reçus de la nature, ce que l'art peut leur donner de piquant; les hommes feroient à Yucatan les mêmes fraix pour plaire aux femmes. Mais c'est un fait si bizarre, qu'on peut le rejeter en doute, à moins qu'on ne l'étaie d'un fait plus bi-

zarre encore , c'est que les hommes se livrent à l'oisiveté, tandis que les femmes sont condamnées aux travaux. Lorsque les fonctions propres aux deux sexes seront perverties, je ne serai point étonné de trouver à l'un la frivolité de l'autre.

Yucatan, Honduras, Campêche n'offrirent pas aux dévastateurs du nouvel hémisphère ces riches métaux qui leur faisoient traverser tant de mers. Aussi négligerent-ils, mépriserent-ils ces contrées. Peu d'entr'eux s'y fixerent; & ceux que le sort y jetta, ne tarderent pas à contracter l'indolence Indienne. Aucun ne s'occupa du soin de faire naître des productions dignes d'être exportées. Ainsi que les peuplades qu'on avoit détruites ou asservies, ils vivoient de cacao, de maïs, auxquels ils avoient ajouté la ressource facile & commode des troupeaux tirés de l'ancien Monde. Pour payer leur vêtement qu'ils ne vouloit pas ou ne savoient pas fabriquer eux-mêmes, & quelques autres objets de médiocre valeur que leur fournissoit l'Europe, ils n'avoient proprement de ressource qu'un bois de teinture connu dans tous les marchés sous le nom de bois de Campêche.

L'arbre qui le fournit, assez élevé, a des feuilles alternes, composées de huit folioles taillées en cœur, & disposées sur deux rangs le long d'une côte commune. Ses fleurs petites & rougeâtres sont rassemblées en épis aux extrémités des rameaux. Elles ont chacune un calice d'une seule pièce, du fond duquel s'élevent cinq pétales & dix étamines distinctes. Le pistil placé dans le centre devient une petite gouffe ovale, aplatie, partagée dans sa longueur en deux ovales, & remplie de deux ou trois semences. La partie la plus intérieure du bois, d'abord rouge, devient noir quelque temps après

que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir & le violet.

Le goût de ces couleurs qui étoit plus répandu, il y a deux siècles, qu'il ne l'est peut-être aujourd'hui, procura un débouché considérable à ce bois précieux. Ce fut au profit des Espagnols seuls jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Dans la foule des corsaires qui sortoient tous les jours de cette isle devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans les deux baies & sur les côtes de la peninsule, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur de leur chargement, que lorsqu'ils en trouvoient des barques remplies, ils n'emportoient que les ferrements. Un d'entre eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entre eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allèrent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac Triste, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675, ils y étoient deux cents soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oïveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellents ti-

reurs, la chasse devint leur passion la plus forte, & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencèrent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitants. Les femmes étoient destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol, tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au-milieu de leurs débauches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se refugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique Septentrionale. Ils parvinrent, avec le temps, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchements assuroient leur fort & leurs subsistances, & ils se bernoient aux occupations, que leurs malheureux compagnons gémissaient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à une valeur médiocre : mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines, soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, soit aux colonies Angloises du nord de l'Amérique, qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui fut l'objet de tant de

déclamations, devint licite en 1763. On assura à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La Cour de Madrid fit rarement des sacrifices aussi difficiles que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Aussi chercha-t-elle immédiatement après la paix, à rendre inutile une concession que des circonstances fâcheuses lui avoient arrachée.

Le bois qui croît sur le terrain sec de Campêche est fort supérieur à celui qu'on coupe dans les marais de Honduras. Cependant le dernier étoit d'un usage beaucoup plus commun, parce que le prix du premier avoit depuis long-temps passé toutes les bornes. Ce défaut de vente étoit une punition de l'aveuglement, de l'avidité du fisc. Le Ministère Espagnol comprit à la fin cette grande vérité. Il déchargea sa marchandise de tous les droits dont on l'avoit accablée, il la débarrassa de toutes les entraves qui gênoient sa circulation; & alors elle eut un grand débit dans tous les marchés. Bientôt les Anglois ne trouveront plus de débouché. Sans avoir manqué à ses engagements, la Cour de Madrid se verra délivrée d'une concurrence qui lui rendoit inutile la possession de deux grandes Provinces. Quelquefois Cadix tire le bois directement du lieu de son origine; plus souvent il est envoyé à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

XXVI.  
C'est principalement par Vera-Cruz que le Mexique

Vieja Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortès sur la plage où il aborda d'abord, est placée sur les bords d'une rivière qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui, dans la saison des pluies, peut recevoir les plus grands

vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr, & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale de l'Empire.

communi-  
que avec  
l'Espagne.  
Maximes  
par lesquel-  
les ce com-  
merce a été  
conduit jus-  
qu'ici.

Vera-Cruz Nueva est située sous un ciel qu'un soleil brûlant & de fréquents orages rendent désagréable & mal-sain. Des sables arides la bornent au Nord, & des marais infects à l'Ouest. Tous les édifices y sont en bois. Elle n'a pour habitants qu'une garnison médiocre, quelques agents du gouvernement, les navigateurs arrivés d'Europe, & ce qu'il faut de commissionnaires pour recevoir & pour expédier les cargaisons. Son port est formé par la petite isle de Saint-Jean d'Ulua. Il a l'inconvénient de ne pouvoir contenir que trente ou trente-cinq bâtiments, encore ne les met-il pas entièrement à l'abri des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer à la fois qu'un navire. Les approches mêmes en sont rendues extrêmement dangereuses par un grand nombre de rochers à fleur d'eau. Les pilotes du pays croyoient généralement que des connoissances locales acquises par une expérience de plusieurs années, pouvoient seules faire éviter tant d'écueils. Des corsaires audacieux ayant surpris la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentives veillent continuellement à la sûreté commune.

C'est dans cette mauvaise rade, la seule proprement qui soit dans le golfe, qu'arrivent les objets destinés pour l'approvisionnement du Mexique. Les navires qui les y portent n'abordent pas successivement. On les expédie de Cadix, en flotte, tous

les deux , trois ou quatre ans , selon le besoin & les circonstances. Ce sont communément douze à quatorze gros bâtimens marchands , escortés par deux vaisseaux de ligne , ou par un grand nombre si la tranquillité publique est troublée ou menacée. Pour prévenir les dangers que les ouragans leur feroient courir à l'atterrage , ils partent d'Espagne dans les mois de Février ou de Mai , & de Juin , prennent dans leur marche des rafraîchissemens à Porto-Rico , & arrivent , après soixante-dix ou quatre-vingts jours de navigation , à Vera-Cruz , d'où leur chargement entier est porté à dos de mulet à Xalapa.

Dans cette ville , située à douze lieues du port , adossée à une montagne , & commodément bâtie , se tient une foire que les anciens réglemens bornoient à six semaines , mais qui actuellement dure quatre mois , & que quelquefois on prolonge encore , à la priere des marchands Espagnols ou Mexicains. Lorsque les opérations de commerce sont terminées , les métaux & les autres objets donnés par le Mexique , en échange des productions & des marchandises de l'Europe , sont envoyés à Vera-Cruz , où ils sont embarqués pour notre hémisphère. Les saisons pour les faire partir ne sont pas toutes également favorables. Il seroit dangereux de mettre à la voile dans les mois d'Août & de Septembre , & impossible de le faire en Octobre & en Novembre.

La flotte prend toujours la route de la Havane , où elle est jointe par les bâtimens qui reviennent de Honduras , de Carthagene , d'autres destinations. Elle s'y arrête dix ou douze jours pour renouveler ses vivres , pour donner aux navires le temps de charger à fret les sucres , les tabacs , les autres objets que fournit l'isle de Cuba. Le canal de Bahama est

est débouqué. On remonte jusqu'à la hauteur de la Nouvelle-Angleterre; & après avoir navigué longtemps par cette latitude de quarante degrés, on tire enfin vers le Sud-Est pour reconnoître le cap Saint-Vincent, & aboutir à Cadix.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la Cour de Madrid fait partir un ou deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *azogues*, pour porter au Mexique le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines. Le Pérou le fournissoit originairement; mais les envois étoient si lents, si incertains, si souvent accompagnés de fraude, qu'en 1734, il fut jugé plus convenable de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden en Estramadoure. Les *azogues* se chargent à leur retour du produit des ventes faites depuis le départ de la flotte, des sommes rentrées pour les crédits accordés, & des fonds que les négociants Mexicains veulent employer pour leur compte dans l'expédition prochaine. Le gouvernement permet habituellement que trois ou quatre navires marchands suivent ses vaisseaux. Leur cargaison entière devoit être en fruits ou en boissons; mais il s'y glisse frauduleusement des objets plus importants. Ces bâtimens reviennent toujours sur leur lest, à moins que, par une faveur spéciale, on ne leur permette de prendre quelque cochenille.

Si des raisons de convenance ou de politique retardent le départ d'une nouvelle flotte, la Cour fait passer de la Havane à la Vera-Cruz un de ses vaisseaux. Il s'y charge de tout ce qui appartient au fisc, & des métaux que les débiteurs ou les spéculateurs veulent faire passer du nouvel hémisphère dans l'ancien.

La Nouvelle-Espagne envoya à sa métropole, année commune, depuis 1748 jusqu'en 1753, par la voie de la Vera-Cruz & de Honduras, 62,661,466 livres, dont 574,550 en or, 43,621,497 en argent, 18,465,419 en productions, prix d'Europe.

Dans les productions, il y avoit 529,200 livres pour la Couronne; 17,936,219 pour les négociants.

Dans l'or & l'argent il y avoit 25,649,040 livres pour le commerce; 12,067,007 livres pour les agents du gouvernement ou pour les particuliers qui vouloient faire passer leur fortune en Europe; 6,480,000 livres pour le fisc.

La Cour de Madrid ne doit pas tarder à voir augmenter ce tribut; & voici sur quels fondemens est appuyée cette conjecture.

Le Mexique étoit anciennement sans défense: car qu'attendre de quelques bourgeois que chaque ville devoit mettre sous les armes, lorsqu'un péril, plus ou moins grand, menaçoit l'Etat. On ne tarda pas à former de ces milices dispersées, six régiments d'infanterie & deux de cavalerie, auxquels on a depuis fait donner des instructions par des Officiers envoyés d'Europe. Le temps étendit les idées. Des hommes, habituellement occupés des arts & du commerce, parurent un trop foible appui à l'autorité, & elle se décida à lever, dans le pays même, deux bataillons d'infanterie, deux régiments de dragons, qui n'eurent d'autre profession que la profession militaire. Après la paix de 1763, le gouvernement jugea que des peuples amollis par l'oisiveté & par le climat, étoient peu propres à la guerre, & des troupes régulières furent envoyées de la métropole dans la colonie. Ce système est suivi encore, & il y a toujours au Mexique trois ou quatre bataillons de notre continent,

qui ne sont relevés qu'après un séjour de quatre années.

A ces moyens de conservation, il en a été ajouté d'autres non moins efficaces. L'isle de Saint-Jean d'Ulua, qui forme le port de Vera-Cruz, & qui doit le défendre, n'avoit que peu & de mauvaises fortifications. On les a rasées. Sur leurs ruines & dans un roc vif ont été élevés naguere des ouvrages étendus, solides, capables de la plus opiniâtre résistance. Si, contre toute apparence, cette clef du Mexique étoit forcée, le pays, après ce revers, ne feroit pas encore sans défense. A vingt-quatre lieues de la mer, au débouché des montagnes, dans une plaine que rien ne domine, furent jettés, en 1770, les fondements de la magnifique citadelle de Pérote. Les arsenaux, les casernes, les magasins, tout y est à l'abri des bombes.

Selon les apparences, la Cour de Madrid ne diminuera jamais le nombre des troupes qu'elle entretient dans la Nouvelle-Espagne; mais la partie du revenu public qu'absorboient les fortifications, ne doit pas tarder à grossir ses trésors, à moins qu'elle ne l'emploie, dans la colonie même, à former des établissements utiles. Déjà sur les bords de la riviere d'Alvarado, où les bois de construction abondent, s'ouvrent de grands chantiers. Cette nouveauté est d'un heureux présage. D'autres la suivront sans doute. Peut-être, après trois siècles d'oppression ou de léthargie, le Mexique va-t-il remplir les hautes destinées auxquelles la nature l'appelle vainement depuis si long-temps. Dans cette douce espérance, nous quitterons l'Amérique Septentrionale pour passer dans la Méridionale, où nous verrons, par un ordre de la Providence qui ne changera jamais, les mêmes effets produits par les mêmes causes; les mêmes haines suscitées par la même férocité; les

mêmes précautions suggérées par les mêmes allarmes; les mêmes obstacles opposés par les mêmes jalousies; le brigandage engendré par le brigandage; le malheur vengé par le malheur; une persévérance stupide dans le mal, & la leçon de l'expérience inutile.

*Fin du sixieme Livre.*

---



---

T A B L E  
 A L P H A B É T I Q U E  
 D E S M A T I E R E S  
 C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

## A.

**A** C A P U L C O , port du Mexique où se fait le commerce de cet Empire , Page 317.

**A** g a n a , bourgade de l'isle de Guam , l'une des isles Mariannes , 324.

**A** l b e r o n i , Ministre Espagnol. Ses vues sur le commerce du Mexique , 335.

**A** m é r i q u e . Pour sa découverte , voyez *Colomb*. (Christophe) Espece de servitude à laquelle on réduisit les naturels du pays après la disgrâce de Christophe Colomb , 229. Effets du désespoir auquel ils sont livrés , *ibid*. Une des causes qui contribuèrent à la conquête du Nouveau-Monde , fut la passion que les Américaines conçurent pour les Espagnols , 234.

**A** m é r i q u e S e p t e n t r i o n a l e . Nature de son climat. Productions d'Europe qui y ont réussi , 284. Objets de commerce de la nouvelle-Espagne avec les autres nations , 285.

**A** p a c h e s , peuples sauvages du Mexique près la Californie , qui n'ayant pas voulu se soumettre en esclave aux Espagnols en 1768 , furent poursuivis avec la dernière fureur , 282.

**A** r b r e à p a i n . Voyez *Rima*.

**A** s y l e . Définition philosophique de ce terme , & réflexions sur l'abus qu'on en fait. Ancienneté de cet usage , 270 & *suir*.

**A** u t o - d a - f é , sacrifice d'hommes , employé en 1732 au Mexique pour appaiser la colère de Dieu , 275.

**A** z o g u e s , nom des vaisseaux que l'Espagne envoie au Mexique , chargés de vif-argent pour l'exploitation de mines , 353.

## B.

**B** L E W - F I E L D , contrée du Mexique où les Anglois se sont établis , 344.

*Boschower*, Hollandois de nation, s'étant attiré l'amitié du Roi de Ceylan, va dans sa patrie étaler les avantages du commerce des Indes; & y ayant été mal reçu, il propose au Roi de Danemarck d'établir une compagnie des Indes, & en est accueilli; mais Boschower étant mort en chemin, ses compagnons sont mal reçus à Ceylan, & forcés de relâcher à Tanjaour, 7.

*Bostel*, nom Suédois de possessions accordées aux troupes nationales de Suede, pour leur tenir lieu de paye, 46.

*Bovadilla*, Espagnol, envoyé par Isabelle pour juger entre Colomb & ses soldats en Amérique, 266.

## C.

**CALIFORNIE.** Description de cette longue pointe de terre, 327. Ses productions, mœurs des habitants, leur religion, 228. Après plusieurs tentatives, les Jésuites obtinrent, en 1697, la permission d'en entreprendre la conquête. Moyens qu'ils y employent, 331. Etat actuel de ce pays. Législation qui y est observée, 333. Etat où les Jésuites le laisserent lorsqu'en 1767, ils furent chassés d'Espagne, 334.

*Camis*, divinités subalternes des Mexicains, 244.

*Campêche*, ville de la péninsule d'Yucatan, d'où nous vient le bois de teinture qui porte ce nom. Description de l'arbre, 347.

*Canaries*, autrefois nommées isles fortunées, où Ptolomée établit le premier méridien. Elles furent long-temps perdues de vue, & découvertes de nouveau au 15<sup>e</sup>. siècle, 211. Elles ont toujours été depuis sous la domination Espagnole; leur climat, leur population. Teneriff en est la capitale, 212.

*Catoche*, (cap) abondant en bois de teinture, 348.

*Charles-Quint*, abandonne au Portugal, moyennant une somme, toutes ses prétentions sur les pays découverts en son nom sur l'Océan Indien. Les Ecrivains Castillans disent qu'il se réserva le droit de faire valoir ses droits, 63, 64.

*Chiappa*, Etat situé au centre du Mexique, & qui étoit indépendant avant l'arrivée des Espagnols: mœurs des habitants, 339.

*Chine.* C'est pour arrêter les incursions des Tartares que fut construite à la Chine la muraille qui s'étend depuis le fleuve jaune jusqu'à la mer de Kamschatka, 87. Gengis-Kan en fait la conquête au 13<sup>e</sup>. siècle. Il en est chassé. Les Tartares la soumettent de nouveau en 1644. Les Russes donnent de l'inquiétude aux Chinois; mais en 1689, on en règle les frontières. Les Russes s'étant étendus au-delà, sont chassés en 1715. 89. Maniere dont se fait le commerce entre la Russie & la Chine, 90. Activité de l'industrie dans cet Empire, 115. Peu de communication que les Chinois ont eu avec les au-

res peuples. Leur commerce actuel, 116. Séparation de ce Royaume, de celui du Mogol & d'autres contrées, 118. Causes qui ont fait interdire la communication de ce pays avec les autres peuples, 119. Objets que l'Europe tire de la Chine, 121. Raisons pour lesquelles les étoffes nuancées de ce pays n'ont pas été adoptées en Europe. Beauté des étoffes unies, 142. Les Portugais sont les premiers qui y aient abordé, 153. Ils en sont chassés. Les Hollandois s'y introduisent : ayant voulu s'y fortifier, ils sont massacrés, & n'y reparoissent que vers 1730. Maniere dont ils en font le commerce, 154. Les Anglois y vont en concurrence. Les François cherchent à y pénétrer, & deux fois malheureux, ce n'est que par la réunion de la compagnie de la Chine à celle des Indes qu'ils ont quelque succès, 155. Quoique le dessin & la peinture y soient encore dans l'enfance, la sculpture y a fait des progrès, 148. Tableau du commerce qu'y faisoient les Européens en 1766. 156. Incertitude sur la durée de ce commerce, *ibid.* Examen de trois questions relatives au commerce des Indes : doit-on le continuer : exige-t-il de grands établissemens : doit-il être exclusif ? Discussion de chacune, 158 & *suiv.*

*Cimbres*, peuples dont les habitans du Holstein, de Sleswick & de Jutland tirent leur origine, 3. Les Teutons s'unissent à eux, & remportent plusieurs victoires sur les Romains. Marius les extermine, *ibid.*

*Cochenille*. Rétractation de l'auteur sur ce qu'il avoit dit que la nature de cette production étoit inconnue avant le commencement du siècle, 294. C'est un insecte qui s'attache à un arbrisseau nommé Nopal, raquette & figue d'inde, *ibid.* Description de cet arbrisseau. Maniere dont on y fixe les cochenilles, 295. On distingue la cochenille sylvestre & la cochenille mestèque, 297. Procédés qu'on employe pour recueillir & préparer la cochenille. C'est dans la Province d'Oaxaca au Mexique que vient la meilleure, 298.

*Colomb*, (Christophe) Génois de nation, propose à plusieurs Souverains de l'Europe de favoriser ses idées sur la découverte d'un nouveau continent ; & méprisé par-tout, il est accueilli par Isabelle, Reine de Castille, 210. Il part le 3 Août 1492, & arrive aux Canaries, 211. Il se livre ensuite à un océan inconnu. Ses compagnons effrayés, délibèrent de le jeter à la mer. Il leur promet de découvrir terre dans trois jours, & la découvre en effet. Il aborde aux isles Lucayes, qu'il nomme San-Salvador, & en prend possession au nom d'Isabelle, 215. Après avoir découvert St. Domingue, & y avoir bâti un fort, il retourne en Espagne, 220. Après avoir été accueilli honorablement, il part d'Espagne avec 17 vaisseaux pour faire des nouvelles découvertes. Traitement que ceux qu'il avoit laissés à St.

Domingue s'étoient attiré de la part des Sauvages, *ibid.* Révolte générale. Colomb les met en fuite, 221. Les Indiens négligent la culture de la terre, & produisent une famine. Cruautés exercées par les Espagnols. La division se met parmi eux, 222. Aucun Européen Espagnol ne veut passer à St. Domingue. Vices des ressources qu'imagina Colomb, 224. Sans cesse calomnié auprès du Ministère, il est perpétuellement obligé de se justifier. Enfin, on le renvoie en Espagne chargé de fers : la seule grace qu'il obtint est d'être élargi. Il fait comme particulier un quatorzième voyage, & meurt enfin à Valladolid en 1506, âgé de 59 ans ; réflexions philosophiques sur la vie & les malheurs de ce grand homme, 226 & *suiv.*

*Compagnie des Indes Danoise.* Il s'en élève une nouvelle sur les débris de l'ancienne en 1670. 9. Les fonds sur lesquels elle s'établit n'étant pas suffisants, elle est bientôt ruinée. Il s'en forme une autre en 1732 : privilèges & exemptions qui lui furent accordés, 10. manière dont les fonds sont divisés, 11. balance de ces fonds & du produit, 12. le privilège étant expiré en 1772, il fut renouvelé pour 20 ans, 15. Il n'y a que le commerce de la Chine qui soit exclusif : conditions mises à la liberté accordée pour le reste des Indes, 16. manière dont on votoit autrefois dans les affaires de la compagnie. Changement apportés à l'abus qui en résultoit. La première distinction des fonds est changée ; succès actuel de la compagnie, 19. Le plus considérable de ses établissements est Trinquébar, qui depuis 1772 est redevenu florissant, 21.

*Compagnie des Indes d'Ostende.* Elle est établie par le Prince Eugene en 1722. 25. Elle paroît avec distinction dans les marchés des Indes. Elle porte ses vues sur Madagascar : événement qui s'opposent à ses projets, 26 & *suiv.*

*Compagnie des Indes de Suede,* établie en 1731 ; conditions du privilège, 34 & *suiv.* Il est renouvelé en 1746 ; infidélité commise à son égard par le Gouvernement : nouveau privilège en 1766 ; nombre de vaisseaux expédiés depuis, jusqu'au 1<sup>er</sup>. Janvier 1778. 35. Le siège des affaires est établi à Gothenbourg. Mystère dont l'administration s'est enveloppée. Remèdes qu'on y a apportés ; produit des ventes, 37.

*Compagnie des Indes de Prusse,* établie en 1751 à Embden. Le fonds en est formé par les Anglois & les Hollandois. Elle n'a aucun succès, non plus qu'une autre établie peu de temps après. La dissolution en est prononcée en 1763. 55.

*Consang,* (Ferdinand) Jésuite Espagnol, chargé par la Cour d'Espagne, en 1746, de reconnoître le Golfe de Californie, 281.

*Cortès,* (Fernand) l'un des Lieutenants de Vélasquès en Amérique, & envoyé par lui pour faire la conquête du Mexi-

que, 231. Vélasquès, mécontent de sa conduite, envoie contre lui Narvaès avec un détachement. Cortès est vainqueur, 243. harcelé par les Mexicains, il enleve leur étendard, & décide par-là la victoire en sa faveur, 248. après avoir long-temps réfléchi sur la nature du gouvernement des Mexicains, & sur la haine que leur portoient tous les petits Etats qui leur étoient voisins, il marche vers Mexico, & soumet tout ce qui se rencontre, 250. Il découvre une conspiration formée contre lui, & attaque Mexico, 251. Cruautés dont il a flétri ses succès au Mexique, 267.

*Costa Ricca*, Province de l'Amérique Septentrionale, 282. c'est l'une des audiences du Mexique, très-peuplée & peu cultivée, 338.

## D.

**D**ANEMARCK. Evénement qui donna lieu à ce Royaume de faire le commerce des Indes, 7. sa position locale, le génie de ses peuples & son degré de puissance relative, lui interdisent l'espoir d'un grand commerce aux Indes, 21.

*Danois*. Leur pays ayant été ruiné par Marius, fut repeuplé par des Scythes. Ils soumettent la Russie, la Saxe, la Westphalie & la Chersonese Cimbrique, ayant Odin à leur tête, 3. & font la conquête de la Normandie & de l'Angleterre, 4. Ils forment un établissement à Tanjaour, & profitent des troubles qui agitoient les Espagnols, les Portugais, les Hollandois & les Anglois pour y établir leur commerce, 7. bientôt les Hollandois prennent sur eux une supériorité décidée. La compagnie Danoise remet son privilège, 9.

## E.

**E**SPAGNE, connue anciennement sous les noms d'Hespérie & d'Hibérie. Les femmes s'y livroient à l'agriculture, & les hommes à la chasse, 205. Carthage la réduit en servitude, 206. Les Carthaginois & les Romains s'en disputent la conquête : ceux-ci s'en rendent maîtres. Les peuples du Nord profitent de la corruption des Romains pour l'affervir. Les Goths y réussissent, & la possèdent jusqu'au dix-huitième siècle. Les Maures les en chassent, & le Christianisme y est anéanti, 208. L'Espagne est divisée en autant de Souverainetés qu'elle contenoit de Provinces. Toutes ces Couronnes sont réunies par le mariage d'Isabelle & de Ferdinand, 209.

*Espagnols*. Il ne fut permis jusqu'en 1593 qu'aux Castillans de passer à St. Domingue, 224. conduite licentieuse qu'ils tinrent en Amérique après sa conquête, 232. Ils ont toujours été & sont encore idolâtres de leurs préjugés. 240. Con-

duite affreuse qu'ils tiennent au Mexique après sa conquête, 267. Obstacles qui s'opposèrent à leurs succès dans le Nouveau-Monde. Ces obstacles commencent à s'aplanir, 342.

*Espajo*, Espagnol qui alla le premier au Nouveau Mexique, 277.

*Eugene*, (le Prince) goûte le projet qu'on lui propose d'établir une compagnie des Indes à Ostende; il s'y en forme une en 1722. 25.

## F.

**F**ÉTICHES, divinités subalternes des Mexicains, 244.

*François*. Qualités bonnes & mauvaises de ce peuple, 74, 75. aversion que les Espagnols ont pour lui, 76.

*Frédéric*, Roi de Prusse. Eloge de ce Prince, 53. il prend possession de l'Oost-Frise en 1744. 54. Il établit à Embden une compagnie des Indes, 55.

## G.

**G**INSENG, plante originaire de Tartarie, dont les Chinois font une grande consommation. Ses vertus. Loix du gouvernement Tartare sur sa culture & sa récolte, 117, 118.

*Goths*. Etat où ils sont réduits, lorsque l'Espagne eût été asservie par les Maures. Ils reprennent le dessus, 209.

*Gracias-à-Dios*, cap du Mexique, habité par des Samboes, peuples de Guinée, dont un certain nombre y fit naufrage. Les Anglois sont les seuls Européens qui y habitent, 344, 345.

*Grenade*. Cet Etat qui, dans les divisions de l'Espagne sous les Maures, avoit formé un Royaume séparé, où les Sarrasins chassés à la fin de toutes les autres possessions, s'étoient retirés, est attaqué & pris par les Princes de Castille & d'Arragon, redevenus Souverains de tous les petits Royaumes qui s'étoient formés en Espagne, 210.

*Guadalaxara*, partie de la nouvelle-Espagne, la plus abondante en métaux, 305.

*Guam*, l'une des isles Mariannes où les cruautés des Espagnols, après avoir anéanti leur population, en ont fixé les restes. Description de cette isle, 324. l'agriculture y a été encouragée par M. Tobias, Gouverneur Espagnol, il y a environ vingt ans, 326.

*Guatimala*, Province de l'Amérique Septentrionale, 282. l'une des audiences du Mexique, composée de 7 ou 8 Provinces, 338. ses productions, nature du climat, comment s'y fait le commerce, 339. la ville a été détruite en 1772 par un tremblement de terre, 341.

DES MATIERES. 363

*Guatimofin*, Prince Mexicain qui défend Mexico, assiégé par Cortès : il est fait prisonnier par ruse. Supplices auxquels on le livra pour avoir des trésors qu'on lui soupçonnoit ; mot admirable de ce Prince au milieu des souffrances, 252.

H.

**H**AYTI, voyez *St. Domingue*.

*Histoire*. Avantage de l'étude de l'histoire des nations, 29.

*Holstein*, partie de l'ancienne Chersonese Cimbrique, 3.

*Honduras*, Province du Mexique, dont les cruautés des Espagnols ont fait un désert, 338. Description de cette contrée, température qui y regne. Les Mosquites y sont en grand nombre, 343.

I.

**I**NDIGO, plante d'Amérique dont on tire le bleu pour les teintures, 288. sa culture, 289. On en distingue de plusieurs especes ; maniere d'en extraire la partie colorante, 290, 291. Sa transplantation en Amérique est moderne. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Le meilleur est de Guatimala au Mexique, 292.

*Industrie*. Quels en sont dans l'homme les mobiles, & quels effets elle peut produire, 341.

*Inquisition*. Absurdité de ce tribunal en Amérique. Dérèglement des Moines qui en sont les juges, 277.

J.

**J**ALAP, plante médicinale qui tire son nom de la ville de Xalapa dans la nouvelle-Espagne. Sa description, 285.

*Juan Fernandez*, nom d'une isle des Indes à quelque distance du Chily, appartenant aux Espagnols, 82.

K.

**K**ONING, négociant de Stockholm, fait approuver par la diete de Suede l'établissement d'une compagnie des Indes en 1731. 34.

L.

**L**AMA. Progrès qu'a fait cette religion des Tartares. Comparaison de culte avec quelques autres, 84 & suiv.

*Luçon*, l'une des Philippines : sa description géographique, 66. c'est-là qu'est la ville de Manille, *ibid.*

## M.

**M**AGELLAN, Portugais, qui, mécontent de l'Espagne, passe au service de Charles-Quint, & arrive aux isles Manilles par le détroit qui porte son nom, 62.

*Manille*, l'une des Philippines. Sa description géographique, 66.

*Manitous*, divinités subalternes des Mexicains, 244.

*Marianes*, (isles) chaîne d'isles sous la Zone torride, autrefois très-peuplées; beauté du climat. L'arbre à pain ou Rima y croît, 318, 319. On y ignora l'usage du feu jusqu'à l'arrivée des Espagnols, 320. Les femmes y avoient sur les hommes toute espèce de supériorité, *ibid.* Les habitants se servent d'un *profs*, ou canot dont on n'a trouvé de semblable nulle part, 322. C'est Magellan qui découvrit ces isles en 1521. Il les nomma isles des Larrons. Ce n'est qu'en 1668 que les Espagnols s'y fixerent, 323.

*Marina*, fille d'un Cacique puissant, réduite en esclavage, qui inspira à Fernand Cortès une passion très-vive, & fut un puissant mobile de la conquête du Mexique, 234.

*Mer Caspienne*. Les régions voisines de ce lac immense n'offrent plus que des traces de son ancienne splendeur, 92. Le Czar Pierre I s'empara de toutes les contrées qui bordent cette mer. Thamas-Koulikan l'en dépossède; mais après sa mort, la Russie les reprend de nouveau, 95, 96.

*Mercur*e. Tout celui qu'on employe au Mexique pour l'exploitation des mines y est envoyé & pris des mines d'Almaden en Estramadoure, 353.

*Métaux*. Analyse de leur nature, & conjecture sur leur formation, 302.

*Mexicains*. Leur religion, 243. Ils immoloient des prisonniers de guerre, 244. Défense opiniâtre & courageuse qu'ils opposent à Cortès, 245. Voyant que leur plan d'attaque ne réussissoit pas, ils coupent les vivres à leur ennemi. Ils l'attaquent, & l'auroient entièrement défait, s'ils n'eussent fait une faute essentielle, 247. Leurs loix relatives à l'élection des Souverains, & aux Prêtres, 249. Et à la Noblesse, 250. Leur gouvernement, leurs usages, leurs loix, leur industrie; état des sciences chez eux, 256 & *suiv.* L'écriture y étoit inconnue. Maniere dont on y traçoit les hiéroglyphes, & dont on conservoit le souvenir des faits passés. Ces monuments grossiers, qui auroient été intéressants pour l'histoire de ce pays, ont été brûlés comme monuments d'idolâtrie par le premier Evêque de Mexico, 262, 263. Effet que produisit sur les originaires de cette contrée la conduite des Espagnols, 269.

*Mexico*. Sa description géographique, 251, 252. Cortès en fait le siège. Actions de valeur de la part des Mexicains, *ibid.*

Les Espagnols s'en emparent. Beauté des palais. Décorations des temples. Commerce. Navigation, 253. Appréciation de ce qu'en ont dit les Espagnols, *ibid.* Etat de sa population en 1777. 310 & *suiv.* Excès du luxe qui y regne, *ibid.* Mauvais goût des édifices, 311. Beauté de la cathédrale; somme qu'elle a coûté à construire; travaux immenses qu'on y a faits pour prévenir les inondations, autres travaux projetés, 312 & *suiv.* Moyens propres à faire de cette ville l'endroit le plus vivant de toutes les possessions Espagnoles, 314.

*Mexique.* Velasquès, Amiral d'Espagne en Amérique, envoie Fernand Cortès au Mexique en 1519, pour en faire la conquête, 231. Lorsque les Espagnols y aborderent, Montezuma en étoit le Souverain, 234. Maniere dont, avant l'invasion des Espagnols, le Prince étoit instruit en peu de temps, de tout ce qui arrivoit sur les frontieres, *ibid.* Réflexions sur le prodige que les Espagnols répandirent avoir donné lieu à la conquête du Mexique, 235. Climat & productions de ce pays lorsque Cortès y entra, 241. Tous les monuments qui auroient pu constater l'ancienneté de cet Empire, ont été brûlés par les Espagnols. Ce que les Ecrivains Castillans en racontent, 263. Peu de vraisemblance de ces récits, 264. En 1626, le gouvernement civil & la puissance ecclésiastique s'entrechoquent rudement. Excès où ce fanatisme est porté, 270. Productions particulieres à cette contrée, 300. Etat actuel des manufactures dans cette contrée, 306. Raïsons qui s'opposent à sa prospérité, 307. De quelle maniere on vint à bout de concilier le commerce des Philippines avec celui du Mexique, qui avoit tant d'attraits pour les Espagnols, 315. Ses communications avec le Pérou & l'Espagne par la voie de Guatimala, 337.

*Mexique*, (nouveau) découvert en 1680 par le Missionnaire Sluys, 276.

*Mines.* Signes auxquels on peut reconnoître les endroits où il y en a, 303.

*Missionnaires.* Mal-adresse avec laquelle ils ont rempli leurs fonctions chez les Indiens, 64. Avidité dont ils se rendent coupables, 65. Effets qui en résultent, *ibid.*

*Montezuma*, étoit Souverain du Mexique lorsque les Espagnols y aborderent, 234. Il néglige l'exercice des talents qui l'avoient fait parvenir au trône, 237. Lâcheté dont il se rendit coupable à l'approche de Cortès. 242. Il est arrêté dans son palais, *ibid.* Il se montre aux siens du haut de la citadelle où il étoit retenu, pour les engager à cesser le siege; mais l'indignation ayant succédé à l'attachement, il est percé d'une fleche, & meurt, 247.

*Mosquites*, race d'Indiens qui habitent le cap Honduras, 343.

## N.

**N**ICARAGUA, Province de l'Amérique septentrionale, 282.  
Nouvelle-Espagne, Balance de son commerce depuis 1748 jusqu'en 1753. 354.

## O.

**O**AXACA, ville de la Province du même nom au Mexique.  
Sa description géographique. Son commerce, 299.

*Obéissance filiale.* Réflexions philosophiques sur ce sentiment naturel, 329.

*Odin*, chef des Scythes qui souvirent le Nord de l'Europe, & renversèrent la puissance Romaine, 3. Pour exalter la fureur des peuples qu'il conduisoit, il déifie tout ce qui seroit à la guerre, 5. Après sa mort, il fut la première divinité de ces peuples. Le Christianisme change leurs mœurs. Il se livrent à la pêche du harang. Leur communication avec les autres peuples de l'Europe est interceptée par l'ascendant des villes anféatiques, 6.

*Onate*, (Jean d') Capitaine Espagnol qui exploite le premier les mines du Mexique, 276.

*Or.* Par quels procédés on le dégage de la terre avec laquelle il est combiné, 304. Avant que les Castellans eussent pénétré au Nouveau-Monde, les Mexicains n'en avoient que ce que les torrents en entraînoient des montagnes, *ibid.* & *suiv.*

*Ovando*, successeur de Bovadilla en Amérique, lorsque Christophe eut été disgracié, 227.

## P.

**P**AGNALOSSE, Commandant Espagnol au Mexique; dangers qu'il court de la part de l'inquisition, 276.

*Papes.* Pour entretenir l'idée de suprématie qu'ils avoient empruntée de l'ignorance & de la superstition, le Pape donne à l'Espagne tout le pays qu'on découvrit à l'Ouest du Méridien, & au Portugal tout ce qu'on découvrit à l'Est. On établit la ligne de démarcation aux isles du Cap-Verd, 62.

*Papier de la Chine.* Moyen dont les Chinois se servoient pour écrire avant l'invention du papier, 146. Cette invention a 16 cents ans d'antiquité. Fabrication du papier. Il n'y entre pas de soie comme on l'a cru. Autre espèce de papier pour les teintures. Matières qui entre dans sa composition. Défauts dans le dessin. Eclat des couleurs, *ibid.* & *suiv.*

*Patrie.* Réflexions sur l'amour que tous les hommes ont pour elle, 40.

*Pérote.* Magnifique citadelle bâtie en 1770 dans l'isle de St. Jean d'Ulua, 355.

*Petite-vérole*, portée au Mexique par un esclave de Narvaès, Lieutenant de Vélasquès, 252.

*Philippe II*, Roi d'Espagne, reprend en 1564 le projet de soumettre les Manilles, 64.

*Philippines*, nom moderne d'un archipel immense à l'Est de l'Asie, composé d'isles nommées anciennement Manilles. Leur description, 60. Leur fécondité. Le climat n'en est pas agréable. Les naturels du pays sont noirs, 61. Magellan est le premier qui les ait reconnues, 62. Etat où elles sont actuellement, 66. Abus qui s'y sont introduits. Leur commerce, 69. Causes de leur chute prochaine, *ibid.* Les Anglois s'en emparent en 1762; puis les rendent par un traité, 71. Raifons déterminantes pour les Espagnols de les abandonner, *ibid.* Productions de ces isles. Le fer & le cuivre y sont d'une qualité supérieure, 77, 78. Branches d'industrie auxquelles ses habitants pourroient se livrer, *ibid.* L'indolence des Espagnols s'y oppose, 79. Conseils à la nation Espagnole sur ses intérêts, 92 & *suiv.*

*Pita-haya*, arbre qui croît en Californie, & dont les fruits servent aux habitants. Description du fruit, 327.

*Porcelaine.* Antiquité prétendue de cette composition, 125. Matières qui y entrent. Elle a été très-bien imitée en France par M. le Comte de Lauraguais, 128. Différence entre celle de la Chine & celle du Japon, 129. Procédés par lesquels on y applique les couleurs, 131. Différentes porcelaines faites en Europe, 132. Défauts de celle de France. Celle de Sevre est la plus mauvaise de toutes. Détails sur sa fabrication, 133. Avantages de celle des Indes sur celle de l'Europe, 134. Eloge des découvertes de M. de Lauraguais. La porcelaine de Sevre est perfectionnée, 136. M. Turgot, Intendant de Limoges, forme dans ce pays une manufacture de porcelaine qui mérite d'être encouragée, 137.

*Pulque*, espece de liqueur forte à laquelle les Américains étoient accoutumés, & dont la défense occasionna une révolte en 1693. Comment on fait cette boiffon; usage de la plante d'où on la tire, 29.

## Q.

**Q**UEXETAGO, Province du Mexique où l'on fabrique d'assez beaux draps, 306.

## R.

**R**HUBARBE, production de la Chine, 149. Eloge des vertus médicinales de cette racine, *ibid.* Préparation qu'on

lui donne. Il y en a de plusieurs especes, 151. On l'a naturalisée à Paris & à Londres, *ibid.*

*Rima*, ou arbre à pain, célébré par quelques voyageurs, & peu connu des Botanistes, qui croît dans les isles Marianes. Description de l'arbre & du fruit, 319.

*Rofas*, Commandant au Mexique, est assassiné dans un trouble civil en 1652. 276.

*Russie*. Foibles commencemens de cet Empire, devenu depuis le plus vaste de l'univers. Etat du Clergé, 96. De la Noblesse. Des hommes libres, 97. & des esclaves. Sa population en 1755. 98. Monrant du revenu public à plusieurs époques. Bornes que la nature y a mises à l'agriculture, 99. Commerce de la Russie. Somme à laquelle montoient, en 1773, ses exportations, 101. Sa position favorable au commerce. Législation de Pierre I, qui lui est favorable. *ibid.* Forces militaires de la Russie, 103. C'est de toutes les nations de l'Europe, celle qui peut aspirer à élever la marine la plus considérable. Vices de la marine Russe actuelle, 108. Objets qui ont échappé aux vues de Pierre I, 109. Catherine répare les fautes de son prédécesseur. Sageste de sa législation, 110. Mesures qu'elle prend pour l'instruction publique, *ibid.* Succès de cet établissement, 113.

## S.

**S**AINT-DOMINGUE, très-grande isle d'Amérique que Christophe Colomb nomma l'Espagnole, & qui se nommoit alors Hayti; sa description géographique; mœurs des habitans, 216. Leur religion, 218.

*Saint-Lucas*, cap de la Californie où abordent les galions qui vont du Mexique en Espagne, 334.

*Sauvages*. Réflexions philosophiques sur l'accueil que firent aux compagnons de Christophe Colomb, les sauvages de l'Amérique, 216.

*Serment* singulier que les Mexicains faisoient prêter à leurs Souverains lorsqu'ils montoient sur le trône, 248.

*Soconusco*, Province du Mexique qui produit du cacao d'une qualité supérieure à celui de Caraque, 338.

*Soie*. C'est à l'une des femmes de l'Empereur Hoangti que les annales de la Chine en attribuent l'invention, 138. Histoire de la culture de la soie, & de son introduction en Europe, *ibid.* Analyse des soies d'Europe, 139. Qualités supérieures de celles de la Chine, 140.

*Statues*. Réflexions sur les statues que les peuples ont de tout temps prodiguées indifféremment aux bons & aux méchants Princes, 12 & *suiv.*

*Suede*. Les peuples de ce pays étoient peu connus avant qu'ils eussent concouru avec les autres barbares du Nord au renversement

versement de l'Empire Romain. La servitude où gémissoit la Suede est anéantie en 1521 par Gustave Vasa, 31. Etat où la trouva ce Prince; foiblesse de son commerce; le nouveau Souverain l'encourage, & monte une marine, 32. Degré d'élévation auquel parvient la nation sous Charles XII, 33. Elle décheoit à sa mort. Le gouvernement républicain est rétabli, *ibid.* Les arts & les sciences y fleurissent. Henri Koning fait approuver par la Diète, en 1731, l'établissement d'une compagnie des Indes, 34. Description géographique de ce Royaume, 38 & *suiv.* Conjecture sur le titre de fabrique du genre-humain qu'on lui a donné. Dénombrement des habitants en 1751. 39. Etat où elle se trouvoit lorsque Gustave-Vasa monta sur le trône, 41. Production du pays. Le fer y est très-abondant, 43. Abondance de la pêche du hareng. Loi sur la navigation connue sous le nom de *Placard des productions*, 44. Entraves au commerce qui subsistent encore; balance du commerce, 45. Etat militaire de la Suede, 46, 47. Vues attachées à la coutume de donner des terres aux troupes à titre de paye, *ibid.* Montant du revenu public & des dettes nationales, 48. Vices de constitution, 50. Ce Royaume est divisé par deux factions, celle des *chapeaux*, & celle des *bonnets*, 51.

## T.

**TANJAOUR**, petit Etat de la côte de Coromandel où abondent les Danois. Fertilité de cet endroit, 7.

**Ténériff**, l'une des isles Canaries & leur capitale. Il y a une montagne qui s'éleve de 1904 toises au-dessus du niveau de la mer, 213.

**Teutons**, habitants des isles voisines de la Chersonese Cimbrique, aujourd'hui les Danois, 3.

**Thé**. Description de l'arbrisseau dont les feuilles sont si fort en usage, 121. On en distingue de plusieurs sortes. Maniere dont on en prépare les feuilles, 123. Raisons qui ont fait adopter aux Chinois la boisson faite avec le thé. Cet usage passe en Europe & en Amérique, 124. On est venu à bout de naturaliser l'arbrisseau en Europe, 125.

**Thé impérial**, nommé en langue Chinoise Ficki-tsjaa, 123.

**Tlascalala**, République près du Mexique, dont les habitants étoient ennemis des Mexicains. Combats qu'ils soutiennent de la part des Espagnols, 238. Mœurs des Tlascalteques, leurs loix, 239. Ils font alliance avec les Espagnols contre les Mexicains, 241. Les arts y sont en vigueur, *ibid.*

**Torquemada**, auteur d'une histoire infidelle du Mexique, 308.

**Trinquebar**, établissement Danois dans le Tanjaour, 8 & *suiv.*

## V.

**V**ANILLE, plante originaire du Mexique, qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre; sa description, sa culture, 286.

*Vasques Coronado*, Lieutenant du Roi d'Espagne en Amérique, sous les ordres duquel les Espagnols pénétrèrent dans la Nouvelle-Navarre en 1540. 280.

*Velasquez*, fondateur de Cuba, établissement Espagnol en Amérique, 230. Sur le rapport qui lui fut fait des richesses du Mexique, il y envoya Fernand Cortès, l'un de ses Lieutenants, 231.

*Vera-Cruz-Nueva*, ville du Mexique, par où se fait le commerce de cet Empire avec l'Espagne, 350.

*Vera-Paz*, Province du Mexique qui fournissoit les plumages éclatants dont on faisoit des tableaux, 338.

*Vernis*, résine qui découle d'un arbre de la Chine & du Japon; description de l'arbre, 142. Maniere de recueillir le vernis; procédés nécessaires pour l'employer, 144, 145.

*Vieja-Vera-Cruz*, ville fondée par Fernand Cortès dans le Mexique, 350.

*Voyages*. Réflexions philosophiques sur le goût des voyages, 93.

## X.

**X**ALAPA, ville du Mexique, voisine de Vera-Cruz, 352.

## Y.

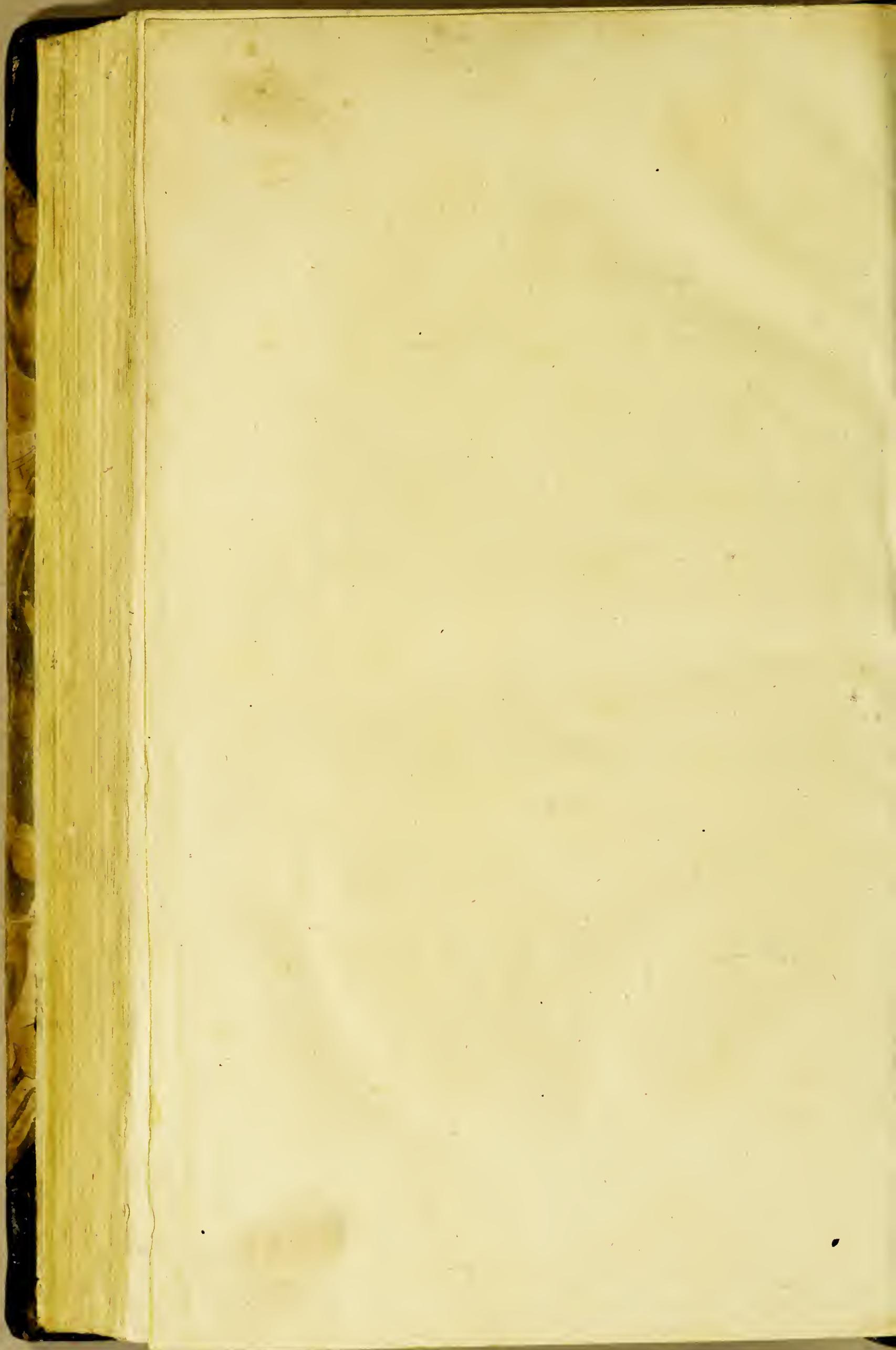
**Y**UCATAN, péninsule de la Nouvelle-Espagne; usage singulier qui y avoit lieu lorsque les Espagnols y aborderent, 346.

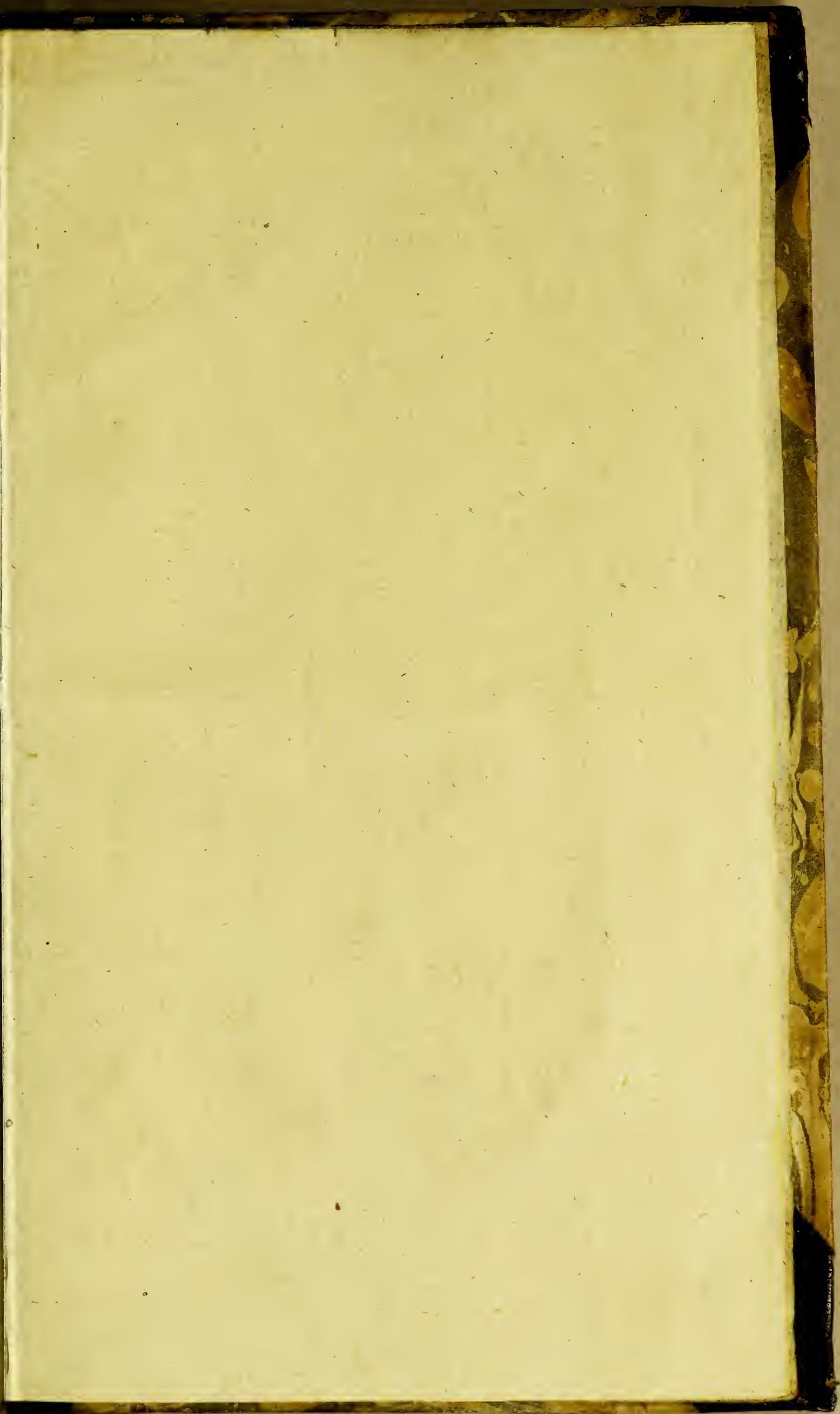
## Z.

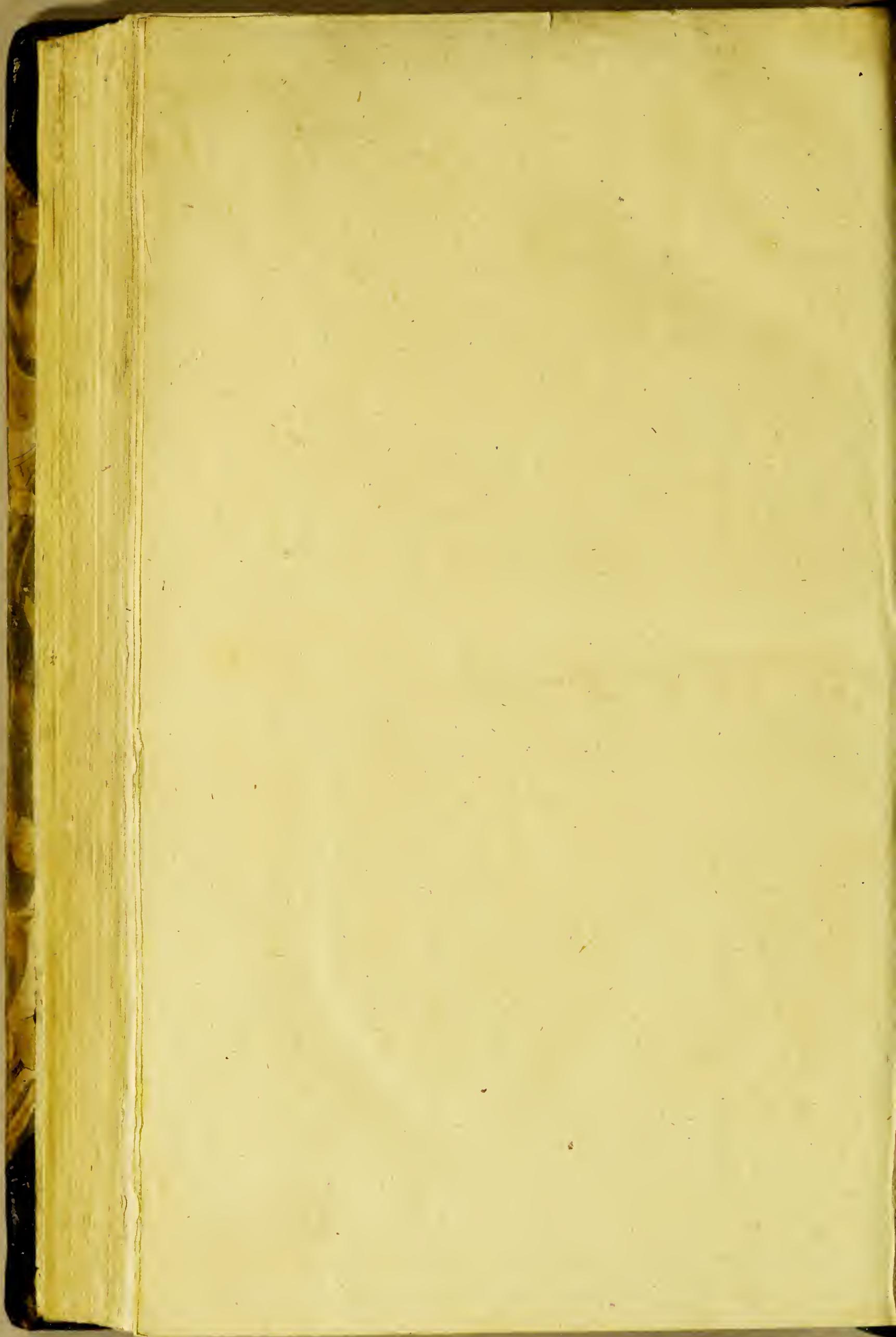
**Z**UMMARAGA, premier Evêque de Mexico, après la conquête des Espagnols, 263.

*Fin de la Table des Matieres du Tome troisieme.*









E 783

R 274w

v. 3

